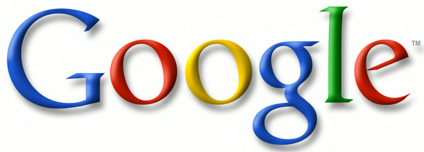


BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Les Bibliothèques Françoises de la Croix du Maine & de du Verdier, sieur de Vauprivas, nouvelle Edition, dédiée au Roi, revûe, corrigée & augmentée d'un Discours sur le progrès des Lettres en France, & de Remarques Historiques, Critiques & Littéraires, &c; par M. Rigoley de Juvigny, Conseiller Honoraire au Parlement de Metz; à Paris chez Saillant & Nyon, Libraires rue Saint Jean-de-Beauvais, & chez Michel Lambert, Imprimeur rue de la Harpe près de Saint Côme; deux Volumes in-4°. de plus de 600 pages chacun.

VERS la fin du seizième siècle, deux auteurs laborieux, *la Croix du Maine* & *du Verdier*, à cent lieues

l'un de l'autre, sans se connoître & sans se communiquer leurs idées, conçurent & exécutèrent le même projet : il consistoit à publier un tableau fidèle de la Littérature Françoise & de ceux qui l'avoient cultivée depuis son origine. Les deux Bibliothèques furent imprimées la même année, l'une à Paris, l'autre à Lyon. Chacune d'elles cependant a une utilité particulière ; celle de *la Croix du Maine* a plus de précision & renferme des particularités sur la naissance & la mort des auteurs ; *du Verdier* s'est plus attaché à les faire connoître par des extraits de leurs ouvrages, qui souvent peuvent épargner la peine de recourir aux originaux ou dédommager de leur privation lorsqu'on n'est pas à portée de se les procurer. Ces deux Bibliographies étoient déja devenues très-rares en 1724. M. *de la Monnoie*, célèbre par l'étendue de son érudition, conçut alors le dessein de les faire revivre, mais accompagnées des corrections nécessaires & des remarques critiques qu'il avoit faites, soit sur les

auteurs eux-mêmes, soit sur les ouvrages qu'ils ont cités. Son grand âge l'empêcha de remplir cette idée; son manuscrit fut vendu à sa mort, & s'est trouvé long-temps après entre les mains d'un Libraire de Hollande, duquel M. *Paris de Meyzieu*, bon Juge en ces matières, l'acheta. Ce dernier a bien voulu s'en désaisir en faveur de M. *Rigoley de Juvigny*, qui nous en donne aujourd'hui une très-belle édition, enrichie non-seulement des Remarques de M. *de la Monnoie*, mais encore de celles du Président *Bouhier*, de feu M, *Falconet*, & surtout des siennes propres, qui ne paroîtront certainement pas les moins curieuses & les moins agréables. Cette Edition étoit desirée depuis long-temps avec les Remarques seules de M. *de la Monnoye*. Les additions que M. *de Juvigny* y a faites, aidé par les conseils & les lumières de MM. *de Foncemagne*, *de la Curne de Sainte-Palaye*, *de Bréquigny* & de M. l'Abbé *Richard*, de Dijon, la rendent infiniment plus précieuse & doivent augmenter l'empressement du Public pour

ce monument élevé à la gloire de notre ancienne Littérature.

Les deux Volumes que je vous annonce, Monsieur, ne contiennent que la *Bibliothèque de la Croix du Maine*, que M. *de Juvigny* nous fait connoître en peu de mots. *François Grudé*, surnommé *la Croix du Maine* d'une Terre, qu'il avoit dans le Maine, appellée *la Croix*, nâquit au Mans en 1552. Il tiroit probablement son origine de Sablé, petite ville du Maine où existoit une famille du nom de *Grudé*. Cependant il n'a jamais pris ce nom; il s'est contenté de le désigner par la lettre G à la tête d'un Discours adressé en 1579 à *René de Voyer*, Vicomte *de Paulmy*, nom de tout temps si cher aux Lettres. *La Croix du Maine*, dès son jeune âge, eut une passion ardente pour les Sciences & pour les Livres, qu'il cherchoit avec la plus vive curiosité. Voici comme il en parle lui-même dans la *Préface ou Avertissement à ceux qui liront cette Bibliothèque Françoise*. » Je diray que » dès l'an de mon âge dix-septiesme, » sçavoir est, en l'an de salut 1569,

» étant envoyé en l'Université de
» Paris pour faire profit aux Lettres,
» j'étois si curieux d'avoir toutes
» sortes de livres, non-seulement en
» Grec, Latin, & autres langues,
» sur-tout en François, qu'enfin,
» l'amaz que j'en feis étoit si grand,
» que le Catalogue d'iceux se mons-
» troit tenir plus d'un juste volume.
» De façon qu'il me print dès-lors
» une envie de mettre à part les
» Grecs & les Latins, & d'un autre
» côté les François ou Autheurs qui
» avoient escrit en notre langue,
» sans parler des Italiens, Espagnols
» & autres. De-là il vint que je pensay
» dès-lors à faire comme un inven-
» taire des Escrivains en François,
» tant de nostre nation que des Estran-
» gers. Je parle ainsi, car il y en a
» plusieurs qui ont escrit en notre
» langue, & toutesfois ils sont estran-
» gers, ou nez hors la France & les
» Gaules. »

La Croix du Maine préparoit deux Bibliothèques à la fois; l'une qu'il a nommée *la Grande*, mais qui n'a point paru. L'autre, qu'il a intitulée *Premier*

Volume, & qu'on peut appeller *la Petite*, eſt celle qu'on nous donne aujourd'hui, & dont il parle dans ſon Diſcours au Vicomte *de Paulmy*. Il avoit également promis une Bibliothèque Latine, & n'a point tenu ſa promeſſe. » Il eſt mort fort jeune, » dit M. *de Juvigny*. Nous n'avons de » lui en Latin que l'Eloge funèbre » en vers qu'il fit de ſon ami *du* » *Monin* *, aſſaſſiné à Paris la nuit du » mercredi 5 Novembre 1586, im» primé l'année ſuivante chez *Etienne* » *Prévoſteau*, ſous le titre de *Tombeau* » *de Jean Edouard du Monin*. Cet Elo» ge pourroit ſervir peut-être à fixer » l'époque de la mort de *la Croix du* » *Maine*, parce qu'en effet, depuis » cette époque, cet auteur n'a donné » aucun ouvrage. » On lit dans la dernière édition de *Moréri*, que *la*

* Ce Poëte, natif de Gy dans le Comté de Bourgogne, publia un grand nombre de *Pièces de Poëſies* Latines & Françoiſes ſous le regne de *Henri III*, & fut regardé comme l'un des plus beaux génies de ſon ſiècle. Ses ouvrages, ſi eſtimés de ſes contemporains, ne ſont pas même connus aujourd'hui, & ne méritent pas de l'être.

Croix du Maine fut lui-même aſſaſſiné à Tours, le Parlement y ſéant, vers l'année 1592, *quoique*, dit l'Editeur de *Moréri*, *le P. Niceron*, *dans ſes Mémoires*, *Tome 24*, *& pluſieurs autres avant lui*, *diſent qu'on ignore le temps*, *le lieu & le genre de ſa mort*. On croit communément que cet auteur étoit Huguenot. *Ménage* le premier l'a écrit; d'autres après lui l'ont répété. Le ſoin que prend *la Croix du Maine* de diſſimuler ſa penſée, & de parler quelquefois le langage des Catholiques; l'art avec lequel il ſçait adoucir ſes expreſſions; les ménagemens dont il uſe envers les deux partis; ſon attention à ne rien laiſſer échapper d'injurieux contre *Favel*, *Calvin*, *Viret*, *Bèze*, & autres fameux Miniſtres, non plus que contre les Docteurs *le Picart*, *de Mouchy*, *de Sainctes*, &c, leurs adverſaires, peuvent en effet juſtifier le ſentiment de *Ménage* & de ceux qui l'ont ſuivi.

Je vais parcourir avec vous, Monſieur, quelques articles de cette *Bibliothèque*. On trouve ſur le Préſident *Fauchet* une anecdote plaiſante.

» *Fauchet* étoit de très-belle représen-
» tation avec une grande barbe. *Henri*
» *IV*, étant à Saint-Germain, l'en-
» voya chercher. Lorſqu'il fut arrivé,
» il le montra du bout du doigt à un
» homme qui étoit à côté de lui, di-
» ſant : *Voilà ce qu'il vous faut*. Cet
» homme emmena *Fauchet*, & fit ſur
» ſon modèle la figure d'un fleuve.
» *Fauchet* ne s'attendoit pas à l'uſage
» que le Roi vouloit faire de lui, ſur
» quoi il fit ces vers * :

J'ai reçu dedans Saint Germain,
De mes longs travaux le ſalairé :
Le Roi, de bronze m'a fait faire,
Tant il eſt courtois & benin.
S'il pouvoit auſſi-bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurois fait bon voyage !
J'y retournerois dès demain.
Viens, *Tacite*, *Saluſte*, & toi
Qui as tant honoré *Padoue*,
Venez ici faire la moue
En quelque recoin comme moi.

Vous remarquerez parmi ceux qui

ont cultivé les Lettres les noms les plus illuſtres de notre Hiſtoire, les *Charlemagnes*, les *François I*, les *Charles IX*, des *Luſignans*, des *de Foix*, &c. Un Evêque de cette dernière Maiſon (*François de Foix*) avoit dès ſon enfance un génie rare pour les Mathématiques. » Il s'étoit formé » un cabinet de machines merveil- » leuſes pour ſon temps. *Aubigné*, » (p. 89 de ſes *Mémoires*) dit qu'il » alla le voir avec *Henri IV*, alors » encore Roi de Navarre; ils virent » avec étonnement un enfant de ſix » ans, qui, à l'aide d'une machine » aſſez ſimple, faiſoit mouvoir & ſou- » levoit en l'air un canon d'un aſſez » gros calibre, & d'autres poids en- » core plus conſidérables. A ce ſujet, » *d'Aubigné*, s'adreſſant à l'Evêque » d'Aire, écrivit ſur le champ ſur une » table de marbre noir, de ſept pieds » en quarré, ce diſtique Latin qu'il » lui adreſſa, & avoit rapport aux » avis qu'il devoit donner au jeune » Roi :

Non iſthæc, Princeps, Regem tractare doceto,
Sed doctâ regni pondera ferre manu.

Un des articles les plus agréables de cette Bibliothèque, est celui du Cardinal *du Perron. La Croix du Maine* raconte une particularité qui prouve que ce Prélat avoit une mémoire prodigieuse. Tous deux avoient assisté à une harangue très-éloquente d'un nommé *Bossulus*, laquelle dura environ une heure & demie. Trois jours après, *la Croix du Maine* rencontre *du Perron*, & lui parle du plaisir qu'il avoit eu à entendre cette harangue. *Du Perron* lui répondit que, s'il vouloit l'entendre répéter tout au long, il pouvoit le faire sans manquer un seul mot; en effet il se mit à réciter le Discours de *Bossulus*, & continua si long-temps que l'autre le pria de cesser; car, dit-il, cela eût duré plus d'une heure, & je me contentai de l'entendre discourir l'espace d'une demi-heure ou environ. » Cet homme nâquit dans le » canton de Berne le 25 Novembre » 1556, de parens Calvinistes, qui se » disoient d'une maison noble & an- » cienne de Basse-Normandie. Son » père, *Julien Davi*, Médecin & Mi- » nistre, professoit les Belles-Lettres

» à Genève, & on croit qu'il prit le » surnom de *du Perron*, du quartier » où il demeuroit; *Jacques*, dont nous » parlons, & son frère cadet, nommé » *la Guette*, ne sçavoient trop quelle » profession choisir. L'aîné enseignoit » le Latin dans une école; le cadet » montroit à jouer du luth & de la » viole; ils demeuroient à Paris. » *Jacques* fut Calviniste jusqu'à vingt-» cinq ans. Il avoit été Précepteur des » fils d'un Trésorier de France, nom-» mé *Joulets*, dont l'un mourut Cha-» noine d'Evreux. Il se fit connoître » par une traduction de quelques en-» droits de *Cicéron*; ce qui contribua » à lui procurer la place de Lecteur » du Roi *Henri III*, qui le chassa » bien-tôt de sa présence, à cause de » ses discours trop libres, où il croyoit » reconnoître une impiété marquée. » *Touchard*, qui avoit été Précepteur » du Cardinal *de Bourbon*, l'introdui-» sit chez ce Prince, que *du Perron* » trahit, en révélant à *Henri IV* le » secret du Tiers-Parti; ce qui le mit » dans les bonnes graces du Roi. Ce » fut alors que *du Perron* commença

» à faire quelque figure dans le monde.
» Il gagna ensuite la bienveillance de
» *Gabrielle d'Estrées*, en faisant des
» vers pour elle ; le Roi s'en servoit
» aussi pour écrire des billets galans
» à sa maîtresse. Ses intrigues lui firent
» des protections qui lui valurent
» l'Evêché d'Evreux. Son crédit aug-
» menta ; il devint en quelque sorte
» le protecteur & le juge de tous les
» Sçavans ; on le regardoit, dit
» l'Abbé *de Longuerue*, comme le
» Colonel général de la Littérature
» Françoise ; cependant il prononçoit
» mal le Latin, sçavoit peu de Grec
» & presque point d'Hébreu ; mais il
» avoit obtenu le privilège de faire
» imprimer en toute langue, & cela
» seul en imposoit ; d'ailleurs, il étoit
» le premier des Catholiques qui eût
» osé écrire avec quelque prétention
» sur les matières de la Religion ; ce qui
» jusqu'alors sembloit avoir été le par-
» tage des Réformés ; il étoit fanfaron,
» avoit une mémoire prodigieuse, &
» se donnoit pour un homme univer-
» sel. Appuyé de la faveur, il n'est
» pas étonnant qu'il ait réussi jusqu'à

» un certain point. Il avoit singuliè-
» rement le don de persuader ; &,
» lorsqu'étant Cardinal il fut envoyé
» à Rome pour accommoder le diffé-
» rend du Saint Siége avec la Répu-
» blique de Venise, le Pape *Paul V*
» disoit : *Prions Dieu qu'il inspire le*
» *Cardinal du Perron ; car il nous per-*
» *suadera ce qu'il voudra*. Sa méthode
» dans les disputes qu'il eut avec les
» Protestans, & sur-tout dans la
» conférence de Fontainebleau avec
» *du Plessis-Mornay*, étoit d'accabler
» son adversaire de citations, & il eut
» bon marché d'un homme qui n'ayant
» lu aucuns des auteurs cités, & ne
» les connoissant que sur les recueils
» qu'on lui avoit fournis, passa le
» temps de la conférence les bras
» croisés & les yeux levés au Ciel ;
» il employa la nuit à vérifier les
» passages pour disputer le lendemain ;
» mais la peine qu'il y prit le rendit
» malade, & la conférence n'eut pas
» lieu. Ce fut dans cette occasion que
» *Henri IV* dit à M. *de Sulli* que son
» Pape étoit un peu mal mené : *Sire*,
» lui répondit-il, *il est plus Pape que*

» *vous ne pensez, car il donne le* » *chapeau à M. d'Evreux*. Enfin on » dit de lui que c'étoit un homme » plus charlatan qu'éloquent, plus » éloquent que sçavant, plus sçavant » qu'homme de bien, &, par-dessus » tout, le courtisan le plus délié, » assez adroit dans la dispute, ramas- » sant tout ce qu'on lui opposoit en » un seul corps, & répondant à tout » en même temps, faisant illusion & » s'attirant des applaudissemens que » souvent il ne méritoit pas. »

La vie de *du Perron* n'étoit pas fort régulière; il couroit, dit-on, les lieux de débauche à Paris & à Rome. Il y avoit gagné une maladie honteuse; dont *Desportes* son ami le fit guérir, mais dont les restes le tourmentèrent pendant toute sa vie. Il n'en mourut cependant pas, comme le prétend le caustique *Patin*, mais de la pierre dont il ne voulut jamais se faire tailler. Il finit ses jours le 5 Septembre 1618, à soixante-un ans neuf mois, à Bagnolet près de Paris, où il avoit une Imprimerie.

L'article de *Montluc*, Evêque de

Valence, n'eſt pas moins curieux.
» Il entra jeune dans l'Ordre de *Saint*
» *Dominique*, où il ſe fit une réputa-
» tion par ſes Sermons, quoiqu'il ne
» fût pas encore dans les Ordres ſa-
» crés. Il montroit dès-lors du pen-
» chant vers la Religion Réformée,
» pour laquelle cependant il ne ſe dé-
» clara jamais ouvertement; c'eſt ce
» qui détermina *Marguerite*, Reine de
» Navarre, à le faire ſortir du cloître,
» & à le mener à la Cour, où elle le
» fit employer à diverſes Ambaſſades,
» dans leſquelles il réuſſit très-bien.
» Il fut envoyé en Allemagne, en
» Angleterre, en Ecoſſe, à Conſtan-
» tinople, en Pologne, & par-tout
» il ſe conduiſit en habile Politique,
» & fit preuve de ſa ſcience & de
» ſon eſprit. Il alloit au Concile de
» Trente avec la qualité d'Ambaſſa-
» deur, mais *du Ferrier*, *Pibrac* &
» *Morvilliers* l'avertirent à Pignerol
» de n'aller pas ſe livrer imprudem-
» ment entre les mains des Eſpagnols,
» ſoupçonné comme il étoit d'héréſie.
——Il eut d'une demoiſelle Picarde,
» nommée *Anne Martin*, d'autres

» disent d'une belle Grecque qu'il
» avoit amenée du Levant, un fils
» naturel, qu'il fit élever, auquel il
» acheta la terre de Balagny, & qui
» fut fait Maréchal de France par
» *Henri IV* en 1594. Son père l'avoit
» reconnu & légitimé en 1567, étant
» alors dans les Ordres sacrés, &
» même Evêque. Il prêchoit avec élo-
» quence, & son usage étoit de mon-
» ter en chaire en soutane & en man-
» teau, la tête couverte de son cha-
» peau, à la manière des Ministres
» Protestans. Une femme de son Dio-
» cèse osa même, dans ces circons-
» tances, le traiter publiquement
» d'Hérétique. Le Doyen & le Cha-
» pître de Valence s'en plaignirent,
» & s'adressèrent à la Cour de Rome,
» où, sur leurs accusations, *Jean de*
» *Montluc* fut condamné comme Hé-
» rétique; ils lui imputoient, entr'au-
» tres griefs, de faire chanter les
» Pseaumes par les Huguenots dans
» la nef pendant qu'il disoit la Messe
» dans le chœur. L'Evêque se pourvut
» au Parlement contre le Doyen &
» le Chapître, qui n'ayant pu prou-

» ver aucune de leurs accusations, » furent condamnés par arrêt du 14 » Octobre 1560, à lui faire réparation » d'honneur solemnelle. Si *Montluc* » eut quelque penchant pour les nou» velles opinions, il revint sincère» ment de ses erreurs. Il mourut à » Toulouse le 13 Avril 1579 dans des » sentimens sincères de piété & d'at» tachement à la Religion Catholi» que. —— On lit dans l'*Hist. des Egl.* » *Réform.* Tom. III. pag. 277, qu'il » étoit homme de merveilleux esprit, » & sembloit pencher du côté des » Réformés, lesquels cependant n'eu» rent jamais pleine confiance en lui. » Ils l'arrêtèrent à Annonay, & lui » trouvèrent des papiers contr'eux; » mais il s'échappa de leurs mains. —— Ses Sermons furent mis au cata» logue des Livres défendus. «

Vous lirez encore avec plaisir, Monsieur, l'abrégé de la vie de *Pierre Ramus*, qu'on peut mettre au nombre des hommes célèbres injustement persécutés. » Né de parens pauvres » dans le Vermandois, il se sentit, » dès l'âge de huit ans, un goût

» décidé pour l'étude. Il vint à Paris » chercher les moyens de le satisf-» faire ; mais ne pouvant y sub-» sister, il retourna à son village, » d'où il revint encore à Paris, & » entra, en qualité de domestique, au » Collège de Navarre, servant le jour » ses maîtres, & passant une partie de » la nuit à étudier. Enfin il parvint à se » faire recevoir Maître-ès-Arts, & » dès-lors il commença à faire voir » qu'il devoit exciter une révolution » dans les sciences. — Son premier » acte public fut de soutenir que tout » ce qui étoit dans *Aristote* étoit faux. » Cette assertion hardie contre l'ora-» cle de toutes les Ecoles, étonna » l'Europe ; *Ramus* fut traité de *Vision-» naire*, il trouva par-tout des oppo-» sitions. Les Etrangers regardèrent » cette entreprise nouvelle comme » l'audace la plus condamnable. «

Les partisans d'*Aristote* eurent recours à l'autorité. » *Ramus* fut con-» damné par un jugement solemnel, » en 1543 ; ses Livres & sa doctrine » furent en même-temps condamnés » & défendus. Il continua cependant

» d'enſeigner au Collège de Preſles, » dont il étoit Principal. *Henri II*, à » la ſollicitation des *Guiſes*, le pro- » tégea, & lui donna une Chaire de » Profeſſeur Royal en 1551; mais ſes » ennemis, ſous prétexte de ſon atta- » chement au Calviniſme, ne ceſsè- » rent de le perſécuter pour le fait » de Religion. Il fut obligé ſouvent » de ſe cacher & de fuir pour ſe ſouſ- » traire à leurs pourſuites. Sa Biblio- » thèque, pendant ſes abſences, fut » pillée. Il fit quelques voyages en » Suiſſe & en Allemagne, où il jetta » les fondemens de ſa nouvelle Phi- » loſophie, qui y fit de grands pro- » grès; il ſe ſeroit même établi à » Genève, ſi *Calvin* & *Bèze* euſſent » voulu permettre qu'on lui donnât » une Chaire de Philoſophie: mais » ils craignoient la ſupériorité de ſes » lumières. Il revint en France en » 1571, &, l'année d'après, ſes en- » nemis n'échappèrent pas l'occaſion » du maſſacre de la Saint Barthelemi » pour s'en défaire. *Charpentier*, ſon » compétiteur, chargea des aſſaſſins » de le tuer; ils le trouvèrent caché

» dans une cave. *Ramus* essaya de
» les gagner, en leur donnant tout
» ce qu'il avoit d'argent; mais ces
» infâmes assassins, après l'avoir
» accepté, le jettèrent par les fe-
» nêtres dans la cour du Collège,
» où son cadavre encore palpitant
» fut cruellement mis en pièces par
» un tas d'Ecoliers. — *Ramus* avoit
» d'excellentes qualités morales; il
» étoit aussi désintéressé que sobre &
» chaste; ses mœurs furent à l'abri
» de la critique même de ses ennemis;
» c'étoit un homme presqu'universel,
» le plus grand Philosophe qu'ait eu
» l'Université de Paris; mais son at-
» tachement invincible à ses opinions,
» fut la cause de tous ses malheurs.
» Les Universités de Suisse & d'Alle-
» magne adoptèrent les premières sa
» méthode d'analyse, se conformèrent
» à sa Logique, mais ne disputèrent
» point contre les sentimens qui leur
» étoient opposés. «

En parcourant les autres articles de cette Bibliothèque, vous verrez, Monsieur, que l'on n'a rien négligé pour la rendre également utile, ins-

tructive, & même très-amusante: beaucoup d'érudition, de la philosophie, une critique judicieuse, un goût sûr, des anecdotes littéraires, une connoissance bibliographique très-étendue, caractérisent les différentes remarques qu'on y a rassemblées.

M. de *Juvigny* a mis à la tête de cette nouvelle édition un très-beau *Discours sur le progrès des Lettres en France*. Loin de ressembler à ces productions à la mode, qui n'offrent aux yeux du Lecteur que des bluettes, des étincelles, de petites phrases hachées, cet excellent morceau présente le tableau le plus noble & le plus vaste de la littérature dans ses différentes époques. C'est une chaîne intéressante de faits curieux & de sages réfléxions; c'est un grand édifice dont on embrasse facilement toutes les parties, & qui surprend également par son étendue & sa simplicité. Voyez, Monsieur, avec quelle force l'auteur combat ces grands génies de notre siècle qui ne trouvent aucune différence entre l'homme & la bête. « Quoi! parce » que quelques hommes, se disant



» ſcience, rompre tous les liens de » la ſociété, vivre eſclaves de l'igno- » rance & de nos paſſions, abjurer » en un mot pour toujours les droits » ſacrés de l'humanité! Non, ſi la » ſcience eſt une arme fatale, ce n'eſt » qu'entre leurs mains. Elle ne nous » eſt donnée que pour nous conduire, » & ne leur a ſervi que pour les égarer. » Le goût de la vérité, l'amour de la » ſageſſe, voilà la vraie ſcience de » l'homme; c'eſt d'elle que dépend » notre bonheur; la paix du cœur la » ſuit, & l'ame du ſage qu'elle gou- » verne, libre & calme au milieu de » la priſon qu'elle habite, jouit déja » de l'immortalité qui l'attend. »

M. de *Juvigny*, dont les principes & le goût ſont toujours ſûrs, rend une juſtice éclatante à nos grands hommes du dernier ſiècle. Vous applaudirez à ce qu'il dit de *Racine* & de *Boileau*: » Que de charmes, que de magie, que » de merveilles intellectuelles dans le » ſtyle de *Racine*! Quelle nobleſſe, » quelle ſublimité, quelle délicateſſe » de ſentiment dans ſa Poëſie! Quelle » juſteſſe & quelle netteté d'expreſ-

» ſion ! Quelle harmonie, quelle faci» lité dans ſes vers, où l'on ne trouve » pas une épithète oiſive, pas un mot » de ſurcharge ou d'enflure, pas une » ſeule nuance de ſentiment impar» faite ou manquée ! C'eſt le peintre » du cœur, le Poëte de toutes les » ames ſenſibles, qui, dans ſes ouvra» ges, a porté la langue Françoiſe au » dernier degré de perfection & de » pureté. Il eut le bonheur d'être le » contemporain & l'ami de *Boileau*, » *Boileau* ! dont notre ſiècle auroit be» ſoin pour faire juſtice des *Pradons* » & des *Cotins* modernes ! Il ſemble » que la Nature l'ait fait naître exprès » dans le ſiècle du goût, pour en en» ſeigner le culte, le préſerver de la » corruption, le perpétuer, & pour » chaſſer de ſon temple tous ceux qui » voudroient le profaner. Elle lui ac» corda le don de la Satire ; il l'em» ploya toujours utilement contre les » mauvais Auteurs, qu'il ne craignit » jamais, parce qu'il étoit auſſi hon» nête homme qu'excellent Ecrivain.

» On lui fait cependant un crime » aujourd'hui de ſes Satires ; on ne le

» traite que de versificateur, quoi-
» qu'il soit un Poëte de génie & un
» très-grand Poëte. Ne diroit-on pas
» que ces Juges injustes, si délicats à
» la fois & si rigoureux, craignent
» qu'il ne renaisse de sa cendre ? Ne
» croiroit-on pas qu'ils lisent déja
» leurs noms, à la place de ceux des
» mauvais Auteurs qui figurent si bien
» dans ses Satires ? »

L'auteur recommande sur-tout l'étude des modèles antiques. Il démontre que c'est elle seule qui nous a tirés de cette honteuse & profonde ignorance où nous avons langui pendant tant de siècles, & que la négligence de cette étude peut nous y faire rentrer. Il rejette la décadence où nous sommes près de tomber sur notre méthode d'éducation. » Les lan-
» gues Grecque & Latine y tiennent
» si peu de place, que l'Eleve les ou-
» blie pour toujours, dès qu'il est une
» fois sorti des mains de son maître.
» Cependant elles sont la clef de toutes
» les sciences & de tous les arts : elles
» sont utiles, dans tous les temps de
» la vie, à quiconque en a su profiter :

» elles aident & favorisent les dispo-
» tions naturelles des ames heureuse-
» ment nées ; elles écartent le soup-
» çon honteux d'ignorance & d'édu-
» cation négligée ; elles ornent l'esprit,
» étendent les connoissances, condui-
» sent directement aux sources pre-
» mières du goût, ajoutent enfin un
» plus haut prix au mérite personnel
» de l'homme en place. Que l'on ju-
» geoit mieux autrefois des avantages
» réels & de l'utilité de ces deux lan-
» gues ! Il est vrai qu'alors l'institu-
» tion de la jeunesse étoit mâle &
» vigoureuse : aussi formoit-on des
» hommes. La science précédoit la
» connoissance du monde ; &, loin de
» regarder comme perdues ces pre-
» mières années consacrées à l'étude &
» si nécessaires à bien employer pour
» fonder quelque espérance sur l'ave-
» nir, les heures n'étoient pas encore
» assez longues pour remplir un objet
» si essentiel & si intéressant. Rappor-
» tons-nous-en au compte qu'en ren-
» doit, pour l'instruction de sa famille,
» un des ancêtres * du premier Prési-

* *Henri de Mêmes*, en 1584. » Nous étions,

» dent *de Mêmes*. La jeunesse, éveillée
» dès l'aube du jour, voloit à l'étude.
» Elle se faisoit un jeu de la lecture des
» meilleurs auteurs de l'antiquité
» Grecque & Latine ; elle s'en nour-
» rissoit, & l'on voyoit avec plaisir
» l'esprit se développer, le jugement
» se former, le goût devenir pur &
» solide. Le cours des études fini, on
» entroit dans le monde, non avec ces
» graces qui doivent tout à l'art, cette
» confiance hautaine dont la présomp-
» tion est la mère, ce ton libre & dé-
» cidé qu'on applaudit, & qu'il seroit
» plus sage de réprimer ou de contenir;
» mais avec ces graces ingénues, cette
» candeur aimable, cet embarras mo-
» deste, qui annoncent l'innocence des
» mœurs, cette juste méfiance de soi-

» écrivoit-il, debout à quatre heures du ma-
» tin, & allions à cinq aux études. . . . .
» Nous oyions les lectures jusqu'à dix heures
» sonnées sans intermission. . . . . Après dîner
» nous lisions, par forme de jeu, *Sophocle*,
» ou *Aristophane*, ou *Euripide*, & quelquefois
» *Demosthène*, *Cicero*, *Virgilius*, *Horatius*. . . .
» Et le soir nous lisions en Grec ou en Latin. »
Voy. *Traité des Etudes* de *Rollin*, Tom. I,
pag. 123 & 124, Edit. *in-4°*.

» même, compagne des vrais talens
» que l'expérience achève de perfec-
» tionner, & qui conduisent aux pla-
» ces destinées à la naissance, briguées
» par la fortune, accordées à la faveur
» & que le mérite attend. »

Je ne puis me dispenser, Monsieur, de mettre encore sous vos yeux le morceau suivant : » La Postérité sera
» bien étonnée, quand elle cherchera
» vainement dans nos écrits prétendus
» philosophiques (s'il est vrai qu'ils
» parviennent jusqu'à elle) cette abon-
» dance de lumières merveilleuses,
» que nous vantons avec tant d'em-
» phase & de complaisance ! Elle de-
» mandera quelles vérités nouvelles
» nous avons enseignées, quelles er-
» reurs nous avons détruites, quelles
» ténèbres nous avons dissipées ? Notre
» égoïsme révoltant ne lui imposera
» point : elle verra que nous nous
» sommes fait illusion à nous-mêmes ;
» que notre imagination exaltée n'a
» enfanté que des rêves ridicules ou
» dangereux ; que nous nous sommes
» crus riches de quelques lambeaux
» ramassés dans l'école d'un scepti-

» cisme effronté : elle nous comparera
» aux enfans, qui, par une indiscrète
» curiosité, déchirent & brisent tout
» ce qu'ils touchent ; enfin elle dé-
» cidera, que nos lumières & notre
» esprit n'ont servi qu'à corrompre
» notre cœur, & à nous égarer. La
» Postérité sera bien plus étonnée en-
» core, quand elle apprendra par nos
» propres ouvrages, que, loin de sou-
» tenir l'art admirable des *Corneille*,
» des *Racine* & des *Molière*, nous l'a-
» vons ridiculement travesti en Panto-
» mimes & en Drames froids, insi-
» pides & dégoûtans, (genre cepen-
» dant dont nous nous faisons hon-
» neur d'être les inventeurs). Quelle
» gloire ! ou plutôt quelle erreur,
» quel abus de l'esprit ! Mais comment
» pourroit-on faire aujourd'hui des
» Tragédies ? Nos *mœurs*, disons-nous,
» ne sont point *poëtiques* ? L'étoient-
» elles davantage du temps de *Cor-
» neille* & de *Racine* ? Est-il besoin
» que le poignard & le laurier de *Mel-
» pomène* soient toujours teints & ar-
» rosés de sang ? Qu'entendons-nous
» par *mœurs poëtiques* ? Faut-il que

» des révolutions soudaines, des guer-
» res cruelles, des orages imprévus,
» des événemens extraordinaires &
» sinistres, des coups de foudre redou-
» blés, jettent le trouble dans notre
» ame & nous agitent comme le démon
» de la Pythonisse? Faut-il que le sang
» coule sur les autels, que la terre en
» soit abreuvée, que l'ennemi vain-
» queur boive celui du vaincu? Si cela
» est; les Caraïbes ont des *mœurs* bien
» *poëtiques*, & leurs Poëtes doivent
» être horriblement Tragiques! N'al-
» lons point chercher des modèles de
» l'Art dans des mœurs aussi atroces;
» rendons graces à la Providence de
» ce que les nôtres sont douces & ci-
» vilisées; & périsse plutôt l'Art à ja-
» mais, que de devoir sa perfection &
» son excellence aux malheurs publics!

M. de *Juvigny* connoît bien la foiblesse de nos petits auteurs à la mode, & les manèges de ces nains pour s'ériger en géans. » Prônés par la cabale &
» soutenus par l'intrigue, ils intéressent
» à leur sort l'amour-propre de leurs
» *Protecteurs* : or, peut-on accuser
» des *Protecteurs* d'ignorance & de

» mauvais goût? *Protéger*, n'est-ce
» pas jouer un personnage, s'ériger en
» arbitre du goût, en dispensateur de
» la gloire, en juge des talens? Per-
» sonne, en fait d'esprit, ne se récuse;
» chacun se croit en droit de tenir le
» tribunal où l'auteur vient présenter
» sa pièce : elle y est infailliblement
» applaudie : on immole de concert à
» ce chef-d'œuvre nouveau tous les
» chefs-d'œuvre des *Corneille*, des
» *Racine* & des *Molière* ; & l'Auteur,
» enivré de l'encens le plus grossier,
» par un trait qui peint bien à la fois &
» son orgueil & la sottise de ses admi-
» rateurs, les félicite à son tour de
» pouvoir apporter comme une preuve
» certaine d'esprit, de discernement
» & de goût, les éloges qu'ils ont pro-
» digués aux beautés de son ouvrage.
» Ce manège d'aller de maison en mai-
» son déclamer ses ouvrages, pour se
» faire des partisans, n'a jamais été
» employé par les hommes à talens
» supérieurs. Ils n'ont pas besoin de
» ces suffrages obscurs, mendiés par
» la médiocrité, presque toujours ac-
» cordés par l'ignorance, & souvent

» surpris à la distraction. Une lecture » rapidement faite, avec toute la cha- » leur de l'amour-propre, à des oreil- » les peu exercées, à des amis com- » plaisans, à de prétendus connoiss- » seurs, à des esprits prévenus, à des » sots même aussi vains que *Midas*, » laisse-t-elle la liberté de remarquer » les défauts d'un ouvrage? N'est-on » jamais la dupe de l'art du déclama- » teur, dont l'intérêt est de glisser lé- » gèrement sur les endroits foibles ou » défectueux, & d'appuyer sur quel- » ques beautés de détail? »

L'édition entière des deux Biblio- thèques aura six volumes *in*-4°. Les quatre derniers contiendront celle de *du Verdier*. On sera admis à souscrire jusqu'à la fin de Décembre de cette année. On paye, en souscrivant, pour le papier ordinaire, & en recevant les deux premiers volumes en feuilles, 33 livres; en recevant le troisième en Novembre 1771, on payera 10 liv. 10 s.; en recevant le tome quatrième en mars 1772, 10 l. 10 s.; pour le tome cinquième, au mois de juillet suivant 9 liv.; & en recevant le tome sixième

& dernier, au mois de novembre de la même année, 4 liv. 10 s. La souscription entière reviendra à 67 liv. 10 s. On payera 108 liv. pour le grand papier dont on a tiré fort peu d'exemplaires. On souscrit pour cet ouvrage chez *Saillant* & *Nyon*, Libraires, rue Saint-Jean de Beauvais, & *Michel Lambert*, Imprimeur, rue de la Harpe près de saint Côme.

Je suis, &c.

A Paris ce 26 Août 1772.

LETTRE II.

Essais Historiques sur la Morale des Anciens & des Modernes; par M. le Pileur d'Apligny; à Paris chez les Frères Etienne, Libraires rue Saint Jacques; un Volume in-12 de 356 pages.

Mr. D'APLIGNY avoit d'abord rédigé cet ouvrage pour l'éducation de ses enfans. Il pense, avec

raison, que la publication en peut être utile. C'est un tableau de la Morale des Anciens & des Modernes, accompagné d'un très-grand nombre de traits d'histoire agréables & bien choisis : on y trouve des maximes de conduite suivant les évènemens heureux ou malheureux, des principes sur les devoirs de la société, & une notion des différens états, qui mettra les jeunes gens à portée de choisir celui pour lequel ils se sentiront plus d'inclination.

En général, la Morale rassemblée dans ces *Essais*, m'a paru un peu commune, un peu vague; mais la partie historique est la plus curieuse; vous allez en juger par les traits que je vais mettre sous vos yeux.

» Les Philosophes Cyniques, » dont *Diogène* fut le chef, avoient » pour principe que tous les biens de » ce monde appartenoient à Dieu, » que l'homme sage étoit l'image » de Dieu & son ami très-intime; » d'où ils concluoient que, puisque » toutes choses sont communes entre » les amis, le Sage pouvoit se servir

» de tout ce qui est en ce monde,
» comme d'une chose qui lui appar-
» tenoit. Ce qui est bon, disoient-ils,
» est bon par-tout : or il est bon de
» boire, de manger, & de faire le
» reste des actions naturelles ; il n'y a
» donc point de mal à manger dans
» les rues, & à faire en plein marché,
» comme le reste des animaux, tout
» ce que les hommes ne pratiquent
» ordinairement qu'en cachette &
» dans les ténèbres. C'est par ces
» beaux raisonnemens que *Cratès* s'a-
» bandonnoit en public aux actions
» les plus déshonnêtes »

L'auteur cite l'anecdote suivante pour prouver qu'il y a de l'ostentation à refuser des bienfaits dont on pourroit faire un bon usage. « *Xéno-*
» *crate* refusa un jour cent mille livres
» qu'*Aléxandre* lui offroit, en disant
» qu'il n'en avoit pas besoin : *Aléxan-*
» *dre*, plus grand Philosophe que lui,
» s'écria avec étonnement : comment !
» n'avez-vous pas un ami qui puisse
» en avoir besoin ? Toutes les richef-
» ses de *Darius* n'ont pu me suffire

» pour obliger mes amis, & vous ne
» pouvez distribuer aux vôtres cent
» mille livres ! Quelle philosophie est
» la vôtre ! ».

Vous connoissez la patience héroïque d'*Epictète*, qui, ayant reçu un coup à la jambe d'un Capitaine des Gardes de *Néron*, lui dit froidement qu'il prît garde de la lui casser. » Le Capi-
» taine ayant redoublé à l'instant, &
» la lui ayant cassée en effet, *Epictète*
» ajouta, avec un sourire: Ne vous
» avois-je pas bien dit que vous ris-
» quiez de me casser la jambe? Cette
» patience a été admirée dans tous les
» siècles, & *S. Augustin* en particu-
» lier a souhaité que Dieu ait usé de
» miséricorde envers un homme qui
» avoit donné une si belle preuve de
» patience & de modération. La liber-
» té & la générosité d'ame que ce
» Philosophe fit toujours paroître mal-
» gré sa servitude, & dont il nous a
» laissé de si importans préceptes par
» écrit, lui acquirent une telle réputa-
» tion, que la lampe de terre dont il
» éclairoit ses veilles, fut vendue après

» ſa mort 750 liv. (3000 drachmes),
» tant on mettoit à haut prix tout ce
» qui lui avoit appartenu. »

Voici une excellente leçon pour les nouveaux parvenus. » *Benoît Albizi*
» étant allé féliciter un de ſes amis
» qui venoit d'être promu au Cardi-
» nalat, celui-ci, enorgueilli de ſa
» nouvelle dignité, feignit de ne pas
» le reconnoître, & lui demanda qui
» il étoit. *Albizi*, piqué de cette va-
» nité, au lieu de lui témoigner ſa joie,
» comme c'étoit ſon premier deſſein,
» lui dit : Monſeigneur, je viens vous
» témoigner la part que je prends,
» en vertu de l'amitié qui eſt entre
» nous, à l'accident qui vient de
» vous arriver, à l'aveuglement que
» vous a cauſé votre changement de
» fortune; car vous autres, lorſque
» vous êtes parvenus au faîte des
» grandeurs, vous perdez auſſi-tôt la
» vue, l'entendement & les autres
» ſens, ce qui vous empêche, non-
» ſeulement de reconnoître vos amis,
» mais de vous connoître vous-mê-
» mes. »

Le rédacteur cite cet exemple d'or-

gueil, ou plutôt de vanité. » Un
» nommé *Grimaldo*, Gênois, avoit la
» manie ſingulière de ne vouloir fré-
» quenter que des perſonnes de haute
» taille, & de ne s'entretenir jamais
» que de grandes choſes : il s'habilloit
» toujours amplement, affectoit d'a-
» voir une grande maiſon, une grande
» vaiſſelle, & donnoit de grands re-
» pas ; il avoit pris auſſi une grande
» femme, & s'élevoit ſur la pointe
» des pieds toutes les fois qu'il par-
» loit.

» On s'épargneroit bien de l'argent
» & bien des inquiétudes, ſi l'on ſui-
» voit l'exemple de deux parens divi-
» ſés par l'intérêt, qui étoient ſur le
» point de plaider enſemble. L'un
» s'étant raviſé, alla trouver l'autre,
» & lui dit : puiſque la Nature nous
» a unis par les liens du ſang, il feroit
» honteux que l'avarice nous déſunît ;
» vous ſçavez que les procès ſont
» douteux autant que les armes ſont
» journalières. Il s'agit entre nous
» d'une ſomme de cent mille livres ;
» ſi nous avons recours à la Juſtice,
» nous en dépenſerons le double en

» frais & en payemens de Procureurs » & d'Avocats : il nous faudra faire » des démarches, des sollicitations, » employer des amis, nous fatiguer, » perdre notre repos, altérer notre » santé, &, après tout cela, celui de » nous deux qui gagnera son procès » y perdra encore. Ne vaut-il pas » mieux que nous partagions ensemble ce qui deviendroit la proie de » ces harpies ? Cédez-moi la moitié » de votre prétention, j'en fais autant » de mon côté : si vous ne voulez pas, » je suis déterminé à vous céder le » tout, aimant mieux que vous en » profitiez que ces voleurs. L'adversaire goûta ces raisons ; ils renoncèrent au procès, & terminèrent » leur différend à l'amiable. »

L'Histoire de Florence offre un exemple d'équité bien digne de servir de modèle » Il y avoit dans cette ville » un homme de la maison de *Médicis*, » qui étoit fort déréglé & qui ne » payoit personne. Un de ses créanciers l'ayant fait assigner, il s'en » trouva fort offensé, & alla trouver » *Aléxandre de Médicis*, Duc de Flo-

» rence : il se plaignit amèrement de
» l'insolence de ce créancier & de
» l'affront qu'il avoit osé lui faire, sans
» aucun égard pour son Excellence,
» à laquelle il avoit l'honneur d'appar-
» tenir. Mais la réponse du Duc lui fit
» voir combien il avoit mal jugé de
» son caractère : Prenez garde à vous,
» lui dit-il, & hâtez-vous de satis-
» faire à cette dette ; car, si l'on vous
» mettoit en prison, l'affront seroit
» bien plus grand. »

On trouve dans le même chapitre une coutume un peu moins conforme » à l'équité naturelle. » A Klagenfurt, » capitale de Carinthie, lorsqu'un » homme est accusé ou même soup- » çonné de vol, il est pendu sur le » champ, & le lendemain on informe » contre lui, on instruit son procès, » & on le juge. Si par les charges il » est convaincu du crime, on le laisse » pendu jusqu'à ce qu'il tombe par » pièces ; s'il est reconnu innocent, » on l'enterre honorablement, & ses » funérailles se font aux dépens du » public. »

Parmi les histoires occasionnées par

l'*Epreuve du feu*, qui étoit autrefois en usage, celle-ci peut être regardée comme une des plus extraordinaires.
» Dans le onzième siècle, *Pierre de* » *Pavie*, Evêque de Florence, fut ac- » cusé de simonie & d'hérésie, par les » Religieux du monastère de S. Jean- » Gualbert. Ces Moines publièrent par » toute la ville que toutes les béné- » dictions que donnoit ce Prélat & » que tous les sacremens qu'il confé- » roit étoient autant de malédictions » & de sacrilèges, & qu'on étoit obligé » de se séparer de sa communion. Le » Cardinal *Pierre Damien* fut envoyé » par le Pape *Alexandre II* à Florence, » pour y appaiser ce tumulte; mais ses » remontrances furent inutiles, & le » duc *Godefroi* se vit obligé de menacer » ces Moines de les faire tous pendre, » s'ils ne cessoient de calomnier leur » Evêque. Cela ne les fit point taire, » & ils députèrent quelques-uns d'en- » tr'eux, pour l'accuser en présence du » Pape & des Evêques assemblés au » Concile de Latran en 1063. Ces dé- » putés, pour soutenir leur accusa- » tion, protestèrent avec une extrême

» assurance qu'ils étoient prêts d'en-
» trer dans un grand feu ; mais le
» Pape ne voulut point admettre cette
» preuve contre leur Evêque, & les
» renvoya dans leur monastère, avec
» ordre de le laisser en repos. Lors-
» qu'ils y furent arrivés, le peuple
» accourut en foule, & les conjura
» de faire l'épreuve qu'ils avoient pro-
» posée au Pape, pour éclaircir le
» doute qu'ils avoient fait naître. Ils
» y consentirent & choisirent pour cet
» effet un Religieux, dont la vertu
» étoit en grande réputation, nommé
» *Pierre*, de la maison *Aldobrandine*.
» Le jour étant fixé au mercredi de la
» première semaine de Carême, on
» dressa deux grands bûchers ayant
» chacun dix pieds de long sur cinq
» de large & quatre & demi de hau-
» teur : ils étoient séparés par un pe-
» tit sentier d'un pied & demi de lar-
» geur, & rempli, à trois ou quatre
» doigts d'épaisseur, de menu bois ex-
» trêmement sec. Après que *Pierre*
» *Aldobrandin* eut chanté une messe
» solemnelle, quelques-uns des Moi-
» nes, avec la croix, le bénitier, l'en-

» censoir, douze cierges bénis & al-
» lumés, mirent le feu aux deux grands
» bûchers, qui furent bientôt enflam-
» més, aussi bien que l'espace d'entre-
» deux qui fut réduit en charbons.
» Alors *Pierre Aldobrandin*, ayant ôté
» sa chasuble, & étant revêtu du reste
» des ornemens sacerdotaux, marcha
» vers les bûchers, tenant d'une main
» la croix, & de l'autre son mouchoir,
» suivi des Moines & des Clercs chan-
» tant des litanies, & d'une infinité de
» peuple qui étoit accouru à un spec-
» tacle si extraordinaire. Il entra,
» pieds nuds, gravement & à petit pas
» dans le sentier rempli d'un brasier
» ardent, entre les deux bûchers em-
» brasés, & alla avec une démarche
» mesurée jusques au bout, où s'étant
» apperçu qu'il avoit laissé son mou-
» choir, il retourna froidement sur
» ses pas, & le retira du milieu des
» flammes aussi entier & aussi blanc
» qu'il étoit lorsqu'il y entra. Le peu-
» ple le ramena comme en triomphe
» dans son monastère, parmi les accla-
» mations de toute la ville, dont les
» bourgeois écrivirent une lettre au

» Pape, pour lui rendre compte d'un » événement si merveilleux. Les écri- » vains de ce temps-là, & sur-tout » *Didier*, abbé du Mont Cassin, qui » fut depuis Pape sous le nom de » *Victor III*, en parlent comme d'une » chose très certaine. La réputation de » sainteté, dont jouissoit *Aldobrandin*, » empêcha sans doute qu'il ne passât » pour sorcier; il possédoit vraisem- » blablement la science de la Magie, » du moins de celle qui consiste à pro- » duire des effets merveilleux par des » secrets naturels. Dans un siècle plus » éclairé, les ennemis de *Pierre de* » *Pavie* auroient eu recours à l'accu- » sation d'hérésie, pour le rendre » odieux : les hommes sont hommes » dans tous les siècles, & leur méchan- » ceté ne diffère que par la forme & » les moyens qu'ils employent. Quoi » qu'il en soit, le Pape, voyant qu'on » ne pouvoit, sans scandale, laisser » exercer à *Pierre de Pavie* ses fonc- » tions épiscopales, le suspendit de » l'exercice de sa dignité. *Pierre Aldo-* » *brandin*, que l'on appella depuis » *Petrus Igneus*, *Pierre du Feu*, fut fait

» Abbé ; & le Cardinal *Hildebrand*,
» ayant été élu Pape en 1073 sous le
» nom de *Grégoire VII*, le fit Cardi-
» nal, & Evêque d'Albano. Cependant
» *Pierre de Pavie* fut reconnu innocent
» de l'accusation intentée contre lui,
» ainsi qu'*Alexandre II* l'avoit prévu.
» Il retourna à Florence en qualité
» d'Evêque, &, par une générosité
» chrétienne, fit une donation consi-
» dérable au monastère, dont les Re-
» ligieux l'avoient si cruellement per-
» sécuté. »

Je finirai cet extrait, Monsieur, par vous rapporter l'exemple de la plus singulière fondation dont vous ayez jamais entendu parler. Les Athéniens faisoient tant de cas de la figure que l'on nomme *Ironie*, & dans laquelle *Socrate* excelloit, qu'ils établirent dans leur ville un Collège de soixante hommes qui avoient l'intendance des mots plaisans, & à qui le Roi *Philippe* fit une fois présent d'un Talent d'or (environ 20000 liv.) pour recevoir d'eux en récompense les meilleurs contes & les plus jolis traits de raillerie qui fussent venus à leur connoissance.

Vûes du Château de Versailles, &c.

DANS le nombre considérable de tableaux faits sur le tour, dont le sieur *Compigné* a augmenté sa brillante & riche collection, vous verrez avec plaisir, Monsieur, la vûe du Château de Versailles du côté des jardins, & celle de Paris, prise au Pont Royal, qu'il vient d'exécuter tout nouvellement. Il a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale, à Compiegne, ces deux Tableaux charmans, que Sa Majesté a daigné accepter, & qu'elle a honorés de son suffrage. Ces deux morceaux sont dignes, en effet, de figurer dans un Cabinet parmi les ouvrages les plus curieux de l'Art.

Le sieur *Compigné* posséde le talent d'enrichir de ces vûes, & de beaucoup d'autres qu'il a déja données au Public, toutes sortes de tabatières d'écaille, noire, grise, blanche, opaques & transparentes. Ces dernières offrent à l'œil les Dessins dans toute leur pureté, & les couleurs

dans

dans tout leur éclat. Le magazin de cet Artiste est toujours *rue Grenetat au Roi David.*

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Août 1772.

LETTRE III.

Histoire véritable & merveilleuse d'une jeune Angloise, précédée de quelques circonstances concernant l'Enfant Hydroscope, & de beaucoup d'autres traits & phénomènes les plus singuliers dans ce genre; suivie d'un parallèle des rapports que ces phénomènes paroissent avoir entr'eux, de quelques vûes patriotiques à ce sujet, & d'une manière rien moins que physique d'envisager ces miracles de la Nature; ouvrage soumis aux lumières des sçavans Naturalistes, des Physiologistes, Chimistes, à celles des Sociétés &

Académies des Sciences ; enfin aux observations des Curieux & Amateurs d'Histoire Naturelle ; avec les autorités & pièces justificatives ; Brochure in-12 d'une centaine de pages, imprimé à Physicopolis.

CETTE *Histoire Véritable* n'est qu'une fiction, une critique, une plaisanterie. L'auteur, après une histoire très-sommaire de *Jean-Jacques Parangue*, rapporte beaucoup d'autres phénomènes singuliers dans ce genre. Ils sont tirés de *Bayle*, de *Martin Del-Rio* auteur Espagnol, de M. *Huygens*, de Mrs. *Brings*, *le Cat*, *Guérin*, & de beaucoup d'autres écrivains. L'histoire de la jeune Angloise est plus merveilleuse encore ; la chose paroîtra sans doute incroyable ; mais, 1°. on la tient d'une personne connue de toute l'Europe sçavante, du Lord *Norton*, de la Société Royale de Londres, des Académies de Pétersbourg, de Stockolm, de Copenhague, de Berlin, & de plusieurs autres Académies ; 2°. les Anglois ne passent pas pour être fort crédules ; 3°. on ne

manque pas de citer une foule de témoins, dont plusieurs sont des Médecins, des Chimistes, des Opérateurs, la plupart des autres, des Seigneurs de la première distinction. » *Le* » *merveilleux* (dit le Lord dans sa Let- » tre), *ce merveilleux que vous ne* » *pourrez concevoir, que j'ai vû, que* » *j'atteste, que je ne conçois pas cepen-* » *dant*, c'est que cette fille, qui pé- » nètre l'intérieur de la tête, ainsi » que le reste du corps, y discerne » non-seulement, & comme à travers » un verre blanc, malgré l'enveloppe » des meninges, l'ordre dans lequel » sont rangées les substances cortica- » le & médullaire, les corps cannelés, » les nerfs optiques, les tubercules » quadrijumaux, la glande pinéale, &c; » enfin, la révolution du sang, qui » des sinus de la pie-mère va, revient, » pour se décharger ensuite dans les » veines jugulaires : non-seulement, » dis-je, cette fille étonnante y ap- » perçoit tout cela très-distinctement, » mais encore dans cette glande pi- » néale elle découvre l'ame, pour ainsi » dire ; elle y lit très-distinctement les

» pensées de l'individu ; de sorte » qu'elle vous dira vos desseins, vos » réfléxions & vos premières idées » mêmes, avec la précision & dans » l'ordre qu'elles y *naissent & s'y ran-* » *gent. Vous jugez quelle surprise &* » *quelle admiration! &c.* «

Les antres Chapîtres achèvent de confirmer cette histoire incroyable. Celui de *l'analogie & des contrastes de ces phénomènes entr'eux*, celui encore des *idées, doutes & évidences*, sont à lire. Suivent des *Vûes patriotiques d'un Citoyen ami de l'humanité.* » Mon avis seroit, dit l'auteur, qu'on » songeât à tirer parti des circons- » tances. Comment? M. *de Maupertuis* » nous en fournit les moyens dans sa » *Vénus Physique* *. Les enfans, dit-il, » d'ordinaire ressemblent à leurs pa- » rens, & les variétés avec lesquelles » ils naissent, sont des effets de cette » ressemblance. . . . . Le fameux » Lyonnois créoit tous les ans quel- » ques espèces nouvelles, & détruisoit » celles qui n'étoient plus à la mode.

* Paris, *in*-12 1751, pages 174 & suiv.

» Il corrigeoit les formes & varioit
» les couleurs. Pourquoi cet art se
» borneroit-il aux seuls animaux? »
On conçoit aisément qu'il s'agit ici de mariage. Il n'est pas besoin de dire quels avantages résulteroient d'une race Lynx pour le bien de l'humanité! Quelles lumières, quel jour, quelles vues ces télescopes vivans pourroient communiquer aux Sçavans! .... En se servant de ces individus Lynx, en les dressant tout jeunes, & en les employant ensuite, chacun suivant son goût & ses talens, l'Etat en retirera des services réels dans le Gouvernement Civil, dans la Politique, & même dans le Spirituel. » Par rapport
» à la Police, quand ce ne seroit que
» pour découvrir & réprimer les dé-
» sordres & les fraudes nocturnes, *per-*
» *fidus hic caupo*; ce fripon de Caba-
» retier, qui la nuit ne s'endort pas,
» & le lendemain vous vend son *vin*
» *vieux de Bourgogne* fait la veille;
» pour découvrir chez cet Imprimeur
» des marons & des éditions *de Hol-*
» *lande* faites à Paris; chez cet Apo-
» thicaire, chez cet Epicier, comment

» s'y fabriquent *le véritable Quinquina* » *& le Caffé Moka*, &c. » Alors que de délinquans découverts ! Et combien la seule crainte de l'être ne corrigeroit-elle pas mieux que toutes les Sentences & Edits contre le dol ?

» Pour le Spirituel, je voudrois » que les premiers Titulaires, ceux » qui ont à leur nomination les » Bénéfices les plus considérables du » Royaume, eussent essentiellement » à leurs gages & service un de ces » hommes Lynx ; par leur moyen, » ces *Bénéfices*, c'est-à-dire *graces* ou » *récompenses des services rendus à* » *l'Etat*, ne seroient plus dorénavant » que le prix du mérite & de la ver- » tu ...... Un nombre de ces yeux » clairvoyans, *introscopes*, ne seroient » point inutiles à la Cour, où les » complimens sont faux comme des » *louanges Académiques*, où les souhaits » ne sont pas plus vrais, où tout est » plâtré & recouvert. »

Ici l'auteur fait entrer assez naturellement quelques éloges : ils sont justes & bien faits. Je ne vous en citerai qu'un seul. Que de gens,

dit-il, se trouveroient démasqués & sots ! D'un autre côté, la vertu & le vrai mérite y brilleroient (à la Cour) dans tout leur jour & dans tout leur éclat. » O vous, Princesse » auguste, que je ne nommerai point, » & dont quelques traits grossière- » ment crayonnés de ma main suffi- » ront pour vous faire connoître ; » vous qui dans cette Cour tenez la » première place auprès du Trône » par toutes sortes de droits, par » vos vertus, par la naissance, par » le rang, par l'amour de *Louis* & » de ses peuples ; vous qui avez été » quelque temps l'objet de l'admira- » tion, puis des regrets de toute une » Nation pour faire toujours les dé- » lices de la nôtre ; Princesse admi- » rable, que de vertus, que de bien- » faits cachés aujourd'hui à tous les » yeux par trop de modestie, se trou- » veroient alors, malgré vous, en » évidence ! Alors cette circonstance, » défavorable à beaucoup d'autres, » ne feroit que confirmer nos senti- » mens à votre égard ; & elle prou- » veroit à tout l'Univers que cette

» physionomie où brillent la douceur, » l'affabilité, la sérénité, est le miroir » de votre ame, où regnent l'huma- » nité & la bienfaisance. »

La Lettre originale en Anglois du Lord *Norton*, & le *Post-scriptum* qui terminent le Recueil, achèvent la charge. Cette brochure amusante, & même quelquefois instructive, se vend à Paris chez *Louin le jeune* Libraire rue Saint Jacques vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Lettres de M. le Chevalier de Boufflers, pendant son voyage en Suisse, à Madame sa Mère; brochure in-8° de vingt-six pages; à Paris chez le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques.

CES *Lettres* charmantes, qui ne sont malheureusement qu'au nombre de huit ou neuf, ne démentiront point, Monsieur, la réputation qu'a déja leur auteur d'un des beaux esprits les plus saillans de ce siècle où il y a tant d'esprit. C'est un feu, un naturel, une grace, un tour original qui ne se

trouvent guères parmi ceux qui font métier de composer des Livres.

M. le Chevalier *de Boufflers* raconte dans sa première Lettre, comment il s'est amusé à Colmar des récits de guerre d'un certain Officier. » Par » exemple, j'ai vu, mordieu, la ca- » valerie du Roi qui battoit les enne- » mis du Roi, par-tout où ils se » montroient; mordieu, à Guastalla, » leur front nous dépassoit, &, par » un à droite & un à gauche, nous les » avons enveloppés sans tant de ma- » nœuvre, mordieu, & nous sommes » entrés dedans comme dans du beurre. » Ils avoient ce jour-là du canon, » mordieu, & ils nous en fouettoient » tout au travers du nez; c'étoient » des boulets, comme à l'ordinaire, » qui étoient suivis de quatre petites » balles, grosses comme des œufs, » mordieu, & qui faisoient un r r r ra » ravage épouvantable, sacred.....

» Mesdames *de Cumbis* & *de Cucé*, » qui ont une jolie voix, pourront » mettre ces paroles sur l'air; mais » le visage de l'auteur manquera tou- » jours. »

Vous trouverez dans la troisième Lettre des descriptions que vous lirez avec plaisir. » Me voici, dit M. le » Chevalier *de Boufflers*, dans le charmant pays de Vaud; je suis au bord » du lac de Genève, bordé d'un côté » par les montagnes du Valais & de » Savoye, & de l'autre par de superbes vignobles, dont on fait à cette » heure la vendange. Les raisins sont » énormes & excellens; ils croissent » depuis le bord du lac jusqu'au sommet du Mont-Jura; ensorte que » d'un même coup d'œil je vois les » Vendangeurs les pieds dans l'eau, » & d'autres juchés sur des rochers à » perte de vûe. C'est une belle chose » que le lac de Genève. Il semble » que l'Océan ait voulu donner à la » Suisse son portrait en miniature. » Imaginez une jatte de quarante lieues » de tour, remplie de l'eau la plus » claire que vous ayez jamais bue, » qui baigne d'un côté les châtaigniers » de la Savoye, & de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de » la Savoye, la Nature étale toutes » ses horreurs, & de l'autre toutes

» ses beautés. Le Mont-Jura est cou-
» vert de villes & de villages, dont
» la vigne couvre les toits, & dont
» le lac mouille les murs. Enfin tout
» ce que je vois me cause une surprise
» qui dure encore pour les gens du
» pays. Mais, ce qu'il y a de plus
» intéressant, c'est la simplicité
» des mœurs de la ville de Vevay.
» On ne m'y connoît que comme
» Peintre, & j'y suis traité par-tout
» comme à Nancy. Je vais dans toutes
» les sociétés; je suis écouté & admiré
» de beaucoup de gens qui ont plus
» de sens que moi, & j'y reçois des
» politesses que j'aurois tout au plus
» à attendre de la Lorraine. L'âge d'or
» dure encore pour ces gens-là. Ce
» n'est pas la peine d'être grand Sei-
» gneur pour se présenter chez eux;
» il suffit d'être homme; l'humanité
» est, pour ce bon peuple-ci, tout
» ce que la parenté feroit pour un
» autre. »

Dans ce pays il arrive à l'auteur l'aventure la plus agréable & la plus singulière. Il va vous la raconter lui-même. Vous venez de voir qu'il ne

s'étoit fait connoître que comme Peintre. » J'ai été, dit-il, chez une
» femme qu'on m'avoit indiquée,
» pour lui demander de vouloir bien
» me procurer de l'ouvrage. Son mari
» l'a engagée, quoique vieille, à se
» faire peindre. J'ai parfaitement
» réussi. Pendant le temps du portrait
» j'ai toujours mangé chez elle, &
» elle m'a fort bien traité. Ce matin
» quand j'ai donné les derniers coups
» à l'ouvrage, le mari m'a dit : Mon-
» sieur, voilà un portrait parfait ; il
» ne me reste plus qu'à vous satisfaire,
» & à vous demander votre prix. Je
» lui ai dit, Monsieur, on ne se juge
» jamais bien soi-même ; le grand mé-
» rite se voit en petit, & le petit se
» voit en grand ; personne ne s'ap-
» précie, & il est plus raisonnable de
» se laisser juger par les autres ; nos
» yeux ne nous sont pas donnés pour
» nous regarder. Monsieur, m'a-t-il
» dit, votre façon de parler m'em-
» barrasse autant que la bonté de vo-
» tre portrait ; je trouve que, quel-
» que chose que vous me demandiez,
» vous ne sçauriez me demander trop,

» Et moi, Monſieur, quelque peu que
» vous me donniez, je ne trouverai
» point que ce ſoit trop peu ; je vous
» prie de n'avoir de ce côté-là aucune
» honte, & de compter pour beau-
» coup les bons traitemens que j'ai
» reçus de vous, dont je ſuis plus
» content que je ne le ſerai de quel-
» qu'argent que je reçoive. Monſieur,
» je vous devois au-delà des politeſſes
» que je vous ai faites, mais je vous
» dois encore infiniment pour le plaiſir
» que vous m'avez fait. Monſieur, ſi
» j'avois l'honneur d'être plus connu
» de vous, je haſarderois de vous en
» faire préſent, & ce n'eſt que pour
» vous obéir que je recevrai le prix
» que vous voudrez bien y mettre ;
» conformez-vous, s'il vous plaît,
» aux circonſtances du pays qui n'eſt
» pas riche, & du Peintre qui eſt plus
» reconnoiſſant qu'intéreſſé. Monſieur,
» puiſque vous ne voulez rien dire,
» je vais acquitter en partie ce que
» je vous dois. A l'inſtant le pauvre
» homme va à ſon bureau & revient,
» la main pleine d'argent, me diſant :
» Monſieur, c'eſt en tâtonant que je
» cherche à ſatisfaire ma dette, & en

» même-temps il me remit trente-six » livres. Monsieur, lui dis-je, souffrez » que je vous représente que c'est » trop pour un ouvrage de cinq heu» res au plus, fait en aussi bonne » compagnie que la vôtre; permettez » que je vous en remette les deux » tiers, & qu'en échange je donne » à Madame votre portrait en pur » don. Le pauvre homme & la pauvre » femme tombèrent des nues; j'ai » ajouté beaucoup de choses honnêtes, » & je m'en suis allé, emportant leurs » bénédictions & leurs douze livres » que je leur rendrai à mon départ.»

M. le Chevalier *de Boufflers* se rend à Lauzane, puis à Genève, puis chez M. *de Voltaire*. Il fait, par-ci par-là, quelques in-promptu assez heureux. En voici un à une Dame, à qui il avoit envoyé le portrait du Diable, avec des cornes & une queue.

Ce n'est pas sans raison, Marquise trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le Diable & son portrait;
Je ne sçais s'il vous tenteroit,
Mais vous tenteriez le Diable.

Le Clergé de France, ou Tableau Historique & Chronologique des Archevêques, Evêques, Abbés, Abbesses & Chefs des Chapîtres principaux du Royaume, depuis la fondation des Eglises jusqu'à nos jours; dédié à S. A. Monseigneur le Prince FERDINAND DE ROHAN, *Archevêque de Bordeaux, Grand Prevôt de l'Eglise de Strasbourg, &c; par M. l'Abbé Hugues du Tems, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Vicaire Général de Bordeaux & d'Acqs, & Chanoine de S. Emilion; cinq Volumes in-8°; ouvrage proposé par souscription, pour laquelle on n'exige qu'une soumission, & le payement du prix de chaque Volume à mesure qu'ils paroîtront.*

DEPUIS long-temps le Clergé de France desiroit une histoire qui renfermât l'origine de ses Eglises parti-

culières & la succession de ses Evêques, lorsque *Jean Chenu*, natif de Bourges, & Avocat au Parlement de Paris, jetta les premiers fondemens de cette vaste entreprise : ce fut en 1621, que parut l'Ouvrage intitulé *Archiepiscoporum & Episcoporum Galliæ Chronologica Historia, Parisiis apud Robertum Fouet, in-4°.* Un essai, aussi défectueux dans son exécution que louable dans son objet, ne pouvoit pas remplir l'attente du Public & satisfaire sa curiosité. *Claude Robert*, Prêtre du diocèse de Langres, & Grand Archidiacre de Châlons-sur-Saone, se chargea de perfectionner un livre dont il connoissoit toute l'importance ; il publia en 1626 le fruit de ses veilles *in-folio* : mais la gloire du succès étoit réservée à des mains plus habiles. Les deux célèbres jumeaux, *Scévole* & *Louis de Sainte Marthe*, entrèrent courageusement dans le dédale obscur des Cartulaires, pour y porter le flambeau de la critique. Leur *Gallia Quadripartita* parut enfin en 1656, munie du glorieux suffrage de l'Assemblée du Clergé ; déja

la mort avoit enlevé les auteurs à la Religion & aux Lettres. Une édition plus ample & plus correcte demandoit des Ecrivains laborieux qui voulussent s'appliquer à de nouvelles recherches. *Dom Denis de Sainte Marthe*, depuis Supérieur général des Bénédictins de Saint-Maur, se consacra tout entier à un travail aussi intéressant, & se montra le digne héritier du nom de ceux dont il entreprit de perfectionner l'ouvrage. Un siècle ne lui eut pas suffi pour mettre la dernière main à l'édifice immense qu'il se proposa de réparer & d'aggrandir. La savante Congrégation dont il étoit le Chef, lui fournit des successeurs capables d'achever ce monument, le plus précieux, sans doute, que les Lettres aient élevé à l'Eglise Gallicane. Déja leur zèle infatigable les a conduits jusqu'au douzième volume *in-folio*, & laisse encore à desirer six Provinces, que le Public attend avec l'impatience dont il honore les productions utiles.

L'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, remplira dans notre langue

l'objet de celui des Bénédictins. Quoique l'auteur les ait souvent pris pour guides, éclairé néanmoins par des recherches particulières, il a quelquefois osé les contredire. On trouvera en 5 volume *in*-8° l'histoire abrégée des Archevêques, Evêques, Chefs des Eglises principales, Abbés & Abbesses du Royaume, divisée par provinces, par diocèses & par articles, selon l'ordre alphabétique des Métropoles; contenant leur succession chronologique depuis la fondation des Sièges & des Abbayes jusqu'à nos jours; les faits les plus remarquables de leur vie; les noms des Fondateurs & des Bienfaiteurs de leurs Eglises; les révolutions ecclésiastiques & civiles arrivées dans les lieux de leur territoire; les réformes introduites dans le Clergé séculier & régulier du Royaume. On a indiqué, autant qu'il a été possible, le lieu de la naissance des Evêques, leur famille, leurs écrits, le jugement qu'on en doit porter, le rang qu'ils ont mérité parmi les dignes successeurs des Apôtres; les habiles Théologiens &

les célèbres Jurisconsultes, leurs travaux pour la défense de la foi & pour la gloire de l'Etat ; les titres sacrés en vertu desquels ils possédent leurs biens & leurs privilèges, &c. Chaque volume sera terminé par la notice des Chartres, Bulles, Diplomes du *Gallia Christiana*, & par la bibliothèque des Ecrivains qui ont travaillé sur toutes les parties de l'Histoire ecclésiastique de France.

M. l'Abbé *du Tems*, jaloux de mériter la confiance du Public, ne s'est déterminé à proposer son ouvrage, qu'après l'avoir entièrement achevé. Pour mieux mériter encore cette confiance, il a pris le parti de n'exiger le payement de la souscription qu'à la livraison de chaque volume ; se contentant de la part des personnes qui voudront se procurer l'ouvrage au bénéfice d'un tiers, d'une soumission pure & simple, qui sera adressée à l'un de ceux qu'on indique dans les conditions suivantes : 1°. Le prix des cinq volumes, dont chacun contiendra environ 700 pages, format *in*-8°, petit-ro-

main, & à deux colonnes, sera de 21 liv. pour les personnes qui souscriront avant le premier Janvier 1773, & de 30 liv. pour celles qui n'auroient pas souscrit avant ce temps. 2°. On adressera à M. l'Abbé *du Tems*, rue du Regard, Hôtel de M. le Prince *Ferdinand;* ou au sieur *Gueffier*, Libraire à Paris, au bas de la rue de la Harpe, une soumission simple de prendre l'ouvrage, & de payer 4 liv. 4 sols à la livraison de chaque volume, dont on donnera avis à MM. les Souscripteurs. 3°. Toutes les lettres relatives à la souscription, & qui seront adressées à l'auteur ou au Libraire, lui parviendront franches de port, ainsi que le prix de chaque volume à retirer. 4°. L'auteur insérera avec plaisir dans son ouvrage les mémoires succincts qui lui seront envoyés francs de port, dans le cours de l'impression, par Nosseigneurs les Archevêques & Evêques, par les Abbés, Abbesses & Chapîtres; il les prie même de vouloir bien concourir à la plus grande perfection d'un monument qui réunit tant de titres pour

les intéreſſer. S'il recevoit un grand nombre de Mémoires, il en formeroit un ſixième volume, que les Souſcripteurs payeroient ſelon le prix des précédens.

M. l'Abbé *du Tems* ſe flatte, avec raiſon, que les Prélats & tous les autres Eccléſiaſtiques prendront le plus vif & le plus juſte intérêt à un ouvrage qui les mettra à portée de connoître à peu de frais l'origine, les progrès & l'état actuel de toutes les Egliſes particulières de leurs Diocèſes & de leurs pays; que les Abbés & les Abbeſſes, les Religieux & les Religieuſes, verront avec plaiſir, dans un petit nombre de Volumes, l'hiſtoire de leurs Monaſtères & de ceux ou de celles qui les ont gouvernés; qu'enfin pluſieurs maiſons & familles ſe plairont à contempler un tableau où l'on a repréſenté, comme dans une gallerie, tous les Prélats du premier & du ſecond ordre qu'elles ont donnés à l'Egliſe de France.

Le Médecin des Dames, ou l'art de les conſerver en ſanté; un Volume in-12.

à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins Hôtel de Clugny.

CET ouvrage, Monſieur, préſente des vûes utiles, des préceptes ſalutaires, des reſſources abondantes. Il ne faut, pour s'en convaincre, que jetter un coup d'œil ſur ſa diſtribution & ſur ſon enſemble. On le diviſe en trois parties; la première eſt conſacrée aux précautions à prendre pour conſerver la ſanté. On y traite des influences de l'athmoſphère ſur les tempéramens, des ſaiſons, des alimens, des ſécrétions, des excrétions, des paſſions, des ſens & de leurs uſages. La ſeconde partie contient un abrégé des maladies des différens âges; & la troiſième, un tableau des maladies particulières auxquelles on peut apporter ſoi-même les premiers ſecours. Un extrait de la *Toilette de Vénus* vient à l'appui de ces matières intéreſſantes, & termine l'ouvrage. Vous jugerez, Monſieur, du ſtyle, du talent & des connoiſſances profondes de l'auteur, par le morceau

ſuivant, tiré du *Chapître de la Beauté*.
» Toutes les parties du corps contri-
» buent à la beauté ; la figure, la
» taille, les bras, les mains, les doigts,
» les ongles mêmes, chez les femmes,
» augmentent ce qui captive nos
» cœurs. En donnant une deſcription
» exacte des caractères qui doivent
» faire diſtinguer la vraie beauté, je
» ne prétends pas mettre au-deſſous
» d'elle ni rejetter les perſonnes qui
» ne ſeront point conformes au ta-
» bleau que je vais tracer. Perſonne
» n'ignore qu'une femme peut être
» belle ſans avoir cette exactitude
» dans les traits & dans la taille,
» qu'il eſt permis de rechercher
» quand on veut connoître à fond
» juſqu'à quel degré la Nature peut
» être prodigue envers les unes, éco-
» nome pour certaines, quelque-
» fois avare envers d'autres. Mais ſi
» la Nature refuſe à quelques perſon-
» nes des avantages paſſagers, elle
» ſçait les en dédommager par la dé-
» licateſſe des ſentimens, par la vertu,
» la bonté du cœur, la grandeur
» d'ame, & par mille autres dons plus

» flatteurs, aux yeux des gens sensés, » que la beauté la plus parfaite. La » beauté dépend autant du feu qui » brille dans les yeux & de la forme » du nez, que des différentes habitu-» des de l'ame. On y remarque sou-» vent la hauteur, la fierté, l'air sé-» rieux, le ravissant, le doux, le » tendre & le languissant. » C'est ainsi, Monsieur, que finit ce *Chapître de la Beauté*, qui ne peut manquer de paroître curieux.

Le Médecin des Hommes, depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse ; un Volume in-12 ; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins Hôtel de Clugny.

CET ouvrage est une suite du précédent. On y trouve le même style, le même ordre, les mêmes détails & le même intérêt.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Août 1772.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Panégyrique de Saint Louis, Roi de France, prononcé dans la Chapelle du Louvre le 25 Août 1772, en présence de l'Académie Françoise; par M. l'Abbé Maury, Chanoine, Vicaire Général & Official de Lombez; à Paris chez le Jay, Libraire rue Saint Jacques; une Brochure in-8° de 103 pages.

IL n'y a point de Prince qui ait été autant loué pendant sa vie que *Saint Louis* l'est après sa mort. Quatre ou cinq Eglises de Paris l'ont choisi pour Patron : il l'est aussi de l'Académie Françoise, de l'Académie des Belles-

Lettres & de celle des Sciences; en sorte que chaque année, dans la Capitale seulement, on prononce plusieurs panégyriques différens de ce grand Prince. Aussi ce sujet, à force d'avoir été traité, est-il devenu très-difficile; il est même presque impossible de rien dire de neuf dans cet Eloge; & la mémoire de l'auditeur prévient presque toujours l'Orateur dans chaque époque qu'il va parcourir. Blâmera-t-il ou justifiera-t-il les Croisades? Contentera-t-il à la fois les Ministres de la Religion & les Sectateurs de la Philosophie? Voilà, pour l'ordinaire, ce qu'on est curieux de sçavoir. M. l'Abbé *Maury* a eu l'art de rajeunir son sujet; &, par la manière dont il l'a envisagé, il s'est élevé au-dessus de la foule commune des Panégyristes. Il n'est point descendu dans les détails des actions particulières de *Saint Louis*; ses prédécesseurs les ont épuisés. Il s'est attaché sur-tout aux grandes idées de ce Prince dans son gouvernement; il montre dans la première partie de son discours *Saint Louis* créateur de son siècle, & dans

la seconde *Saint Louis* bienfaiteur de tous les siècles qui l'ont suivi.

L'Orateur, pour donner une idée des grandes réformes de ce Monarque, trace le tableau de la situation où étoit alors le Royaume. » Qu'étoit » la France avant son regne ? Un corps » sans unité, sans harmonie, dont » tous les membres tendoient mu- » tuellement à se dissoudre ; un Etat » régi moins en Royaume qu'en Fief, » sur lequel le Prince n'exerçoit qu'une » autorité de jurisdiction. Les Feuda- » taires, toujours divisés entr'eux, » pouvoient encore faire la guerre » au Roi, fondés sur le droit public » des Germains leurs ancêtres, & sur » le fameux traité de Mersen, conclu » sous *Charles le Chauve*. Le peuple » étoit une armée, les Magistrats des » gladiateurs, les Tribunaux des arè- » nes, les Guerriers des brigands qui » ne sçavoient que dévaster. Si nous » jugeons des mœurs par les loix, je » vois que *Saint Louis* défend de pil- » ler les biens, de massacrer les trou- » peaux, d'incendier les maisons, de » brûler les récoltes, & que, par ces

» étranges précautions, son code ac» cuse son siècle. Guerrière dans sa » Religion, la France avoit institué » des Ordres Religieux Militaires, & » depuis deux siècles les guerres mêmes » étoient sacrées ; guerrière jusques » dans ses plaisirs, elle aimoit à con» server sous ses yeux, dans les jeux » féroces des Tournois, une image » toujours présente des batailles. Tout » étoit frontière, forteresse, fossé, » tour, rempart, champ clos, sous ce » Gouvernement Anarchique & bar» bare, dont l'Histoire nous raconte » une multitude d'exploits sans nous » présenter un véritable Héros ; où » l'homme étoit devenu une propriété » de l'homme, & qui offroit le spectacle » des deux plus terribles fléaux qui » puissent attaquer la Monarchie ; un » Roi sans pouvoir & un peuple sans » liberté. »

A ces contradictions générales il se joignit d'autres obstacles particuliers à ce Prince. Presqu'en naissant orphelin & Roi, il voit dès l'âge de douze ans tous les grands vassaux de la Couronne ligués contre lui avec le

Roi d'Angleterre : en trois années la rébellion est étouffée, le Trône affermi ; il fait des prodiges de valeur à Taillebourg ; il pardonne à ses ennemis, & à l'âge de quinze ans il est déja célèbre par ses exploits & sa clémence. » Rapprochez à présent, dit l'Orateur, ce double tableau du Gouver-
» nement François & de la crise vio-
» lente qui agitoit l'Etat au moment
» où *Saint Louis* montoit sur le Trô-
» ne. Voilà le point d'où il part, seul
» & sans autre ressource que son gé-
» nie, pour faire une révolution dans
» son siècle. Comment s'élevera-t-il
» au-dessus des préjugés de sa Nation ?
» Il faut éclairer le peuple, le civiliser,
» le soumettre ; former des Généraux,
» ou plutôt établir une discipline mi-
» litaire ; instituer des Magistrats, c'est
» peu ; créer des Loix, des Tribunaux ;
» disons plus, transformer en sujets,
» & même en soldats, cette multitude
» innombrable de brigands indomp-
» tés. Si *Saint Louis* voyoit languir
» sa Nation dans les ténèbres de la
» barbarie, & le jour de la raison luire
» hors de ses Etats sur des peuples

» plus fortunés, il iroit chercher les
» découvertes utiles & apprendre à
» être Roi ; mais la nuit eſt générale ;
» les temps prédits par le Prophète
» ſont arrivés : *tous les Souverains ſe
» ſont endormis dans leur gloire.* Eh
» quelle gloire ! Non-ſeulement les
» principes du Gouvernement ſont
» ignorés, non-ſeulement il n'exiſte
» entre les peuples aucune communi-
» cation de lumières ; mais les eſprits,
» abrutis & comme déchus de la fa-
» culté de penſer, ſemblent réduits à
» l'inſtinct, & il n'y a pas même en-
» core une ſeule langue formée dans
» l'Europe entière. » En cet endroit
M. l'Abbé *Maury* fait une réflexion
auſſi ingénieuſe qu'elle eſt ſolide. La
Religion ſeule put ſervir de flambeau
à *Saint Louis*, &, dans cette diſette
de principes, lui montrer les premiers
germes de ces importantes vérités
qui fondent les devoirs des Rois.
» Eh ! où les Souverains pourroient-
» ils puiſer des notions plus utiles que
» dans ces Livres ſacrés, que les Loix
» des Hébreux ordonnoient aux Rois
» d'écrire de leur propre main pour

» les méditer ensuite tous les jours de
» leur vie. Je me borne à un seul
» exemple : lorsque Dieu choisit *Ja-*
» *cob* pour être le chef de son peuple,
» il lui ôta son nom & lui donna d'a-
» vance le nom de la Nation sur la-
» quelle ses descendans devoient re-
» gner, pour lui apprendre qu'il ne
» devoit plus exister pour lui-même,
» mais se sacrifier pour tous les hom-
» mes dont il devenoit le Souverain.
» Autrefois tu t'appellois *Jacob*, dé-
» sormais tu ne porteras plus que le
» nom d'*Israël : ultrà non vocaberis Ja-*
» *cob, sed Israël erit nomen tuum.* »

L'Orateur cite les grands exemples de justice que *Saint Louis* a donnés au monde : l'investiture de l'Empire refusée par son frère, la condamnation du premier Prince du Sang, la restitution volontaire de plusieurs Provinces au Monarque Anglois. Il le peint ensuite comme législateur.
» Quand je donne, poursuit-il, le titre
» de législateur à *Saint Louis*, je prends
» ce mot dans son acception la plus
» rigoureuse. Le Code de ce Prince
» est son ouvrage, & ses loix por-

» tent d'autant mieux l'empreinte de
» son ame, qu'il n'eut pour les créer
» ni les ressources d'un Conseil, ni
» les lumières d'un Ministre. Il s'ap-
» proprie d'abord le Droit Ecrit des
» Romains en le modifiant par ses
» Ordonnances, & son exemple est
» bientôt imité dans toute l'Europe;
» il ramasse les débris des loix épars
» dans les Coutumes, & il évite, en
» réformant les abus, cette précipita-
» tion brusque qui change le mal sans
» le détruire. *Louis* jette un coup
» d'œil sur notre législation; qu'y
» apperçoit-il? Tous les excès de la
» licence consacrés par la sanction des
» loix. Nos pères avoient choisi pour
» Juges la force, le hazard, & même
» les élémens; ces preux Chevaliers
» ne croyoient pas que le Ciel pût
» permettre la mort d'un homme juste
» dans un champ clos; comme si le
» spectacle de la société ne leur eût
» pas montré tous les jours le crime
» heureux & l'innocence opprimée;
» comme s'ils avoient pû ignorer que
» Dieu, trouvant la vie du méchant
» trop courte, dédaigne de le punir

» ſur la terre, & attend, pour réta-
» blir l'ordre, l'inévitable éternité.
» On citoit en duel les enfans, les
» vieillards, les malades, les témoins,
» les Juges; & on oſoit appeller ces
» horribles combats, *les jugemens*
» *de Dieu.* A la Loi, s'écrie *Louis*
» avec le Prophète, à la Loi & au
» témoignage, *ad legem magis & ad*
» *teſtimonium*, & le glaive de la Juſtice
» brille bientôt à la place du fer des
» meurtriers. »

Dans la ſeconde partie de ce diſcours, M. l'Abbé *Maury* montre toute l'influence des travaux de *Saint Louis* ſur les ſiècles qui l'ont ſuivi: tel de ſes ſucceſſeurs eſt célèbre dans notre Hiſtoire, qui ſeroit mort obſcur s'il eût regné avant lui. En établiſſant les appels des Juſtices Seigneuriales aux Tribunaux du Roi, il enlève aux grands Barons le droit de légiſlation qu'ils avoient uſurpé, puiſque le véritable Légiſlateur d'un Etat eſt celui qui prononce en dernier reſſort. Ses ordonnances préparent l'abolition de la féodalité. Il fait dépendre les mariages des grands vaſſaux du con-

ſentement du Souverain, & ſes ſucceſſeurs pourront empêcher les alliances qui pourroient balancer l'autorité royale. Enfin les deux Croiſades dans leſquelles il s'engagea, ſont juſtifiées par l'auteur auſſi bien qu'elles peuvent l'être.

Je ne citerai qu'un ſeul morceau de cette ſeconde partie. L'Orateur veut montrer quelle fut l'eſtime, & même la vénération des peuples pour les Loix du Prince dont il fait l'éloge. » Lorſque nos pères étoient malheu» reux ſous les regnes ſuivans, lorſ» qu'ils reprochoient publiquement à » *Philippe le Bel* l'altération des mon» noies, que demandoient-ils? *Les* » *établiſſemens de S. Louis*. Lorſqu'ils » murmuroient contre *Louis X*, ven» dant à l'enchère les offices de Judi» cature, que demandoient-ils? *Les* » *établiſſemens de S. Louis*. Lorſqu'ils » accuſoient *Charles IV* d'avoir acca» blé l'Etat par des dettes immenſes, » que demandoient-ils? *Les établiſſe-* » *mens de Saint Louis*. Lorſqu'ils ſe » plaignoient ſous *Philippe de Valois*, » des nouvelles impoſitions dont ils

» étoient surchargés, que deman-
» doient-ils? *les établissemens de Saint
» Louis, les établissemens de Saint
» Louis.* Ils ne connoissoient point
» d'autre ressource pour se soustraire
» aux véxations, & ils répétoient, en
» versant des larmes, ces paroles
» simples & touchantes : *ce n'étoit pas
» ainsi que le Saint Roi nous gouvernoit;
» que ses Loix soient suivies!* Le sen-
» timent du malheur ne leur arrachoit
» que ce seul vœu, honorable sans
» doute pour la Nation qui le for-
» moit, plus honorable encore pour
» le Souverain qui l'avoit fait naître.
» La reconnoissance de la Patrie ima-
» gina un hommage que *Saint Louis*
» n'a partagé avec aucun autre Lé-
» gislateur. La France, imitant le Peuple
» de Dieu, qui célébroit avec tant de
» solemnité l'anniversaire du jour au-
» quel le Seigneur lui avoit donné
» des loix sur le Mont Sinaï, la France
» avoit institué une fête civile en
» l'honneur de ce Prince, & un jour
» étoit consacré tous les ans, dans
» chaque ville, pour lire en public les
» établissemens de ce grand homme.

» O jour de triomphe & d'allégresse,
» où le peuple, le véritable Panégy-
» riste des bons Rois, s'assembloit en
» foule pour bénir la mémoire de
» *Louis ;* où les pères conduisoient
» leurs enfans, & se félicitoient d'être
» pères & François; où les labou-
» reurs, levant enfin leur tête trop
» long-temps courbée sous le joug des
» tyrans, n'avoient besoin que de ré-
» péter ce nom chéri pour faire pâlir
» leurs oppresseurs, & interrompoient,
» tantôt par les transports de l'amour,
» tantôt par les acclamations de la re-
» connoissance, le plus bel éloge fu-
» nèbre qu'on ait jamais prononcé en
» l'honneur d'un Souverain. Voilà,
» Messieurs, voilà les traits que les
» Historiens ont eu le malheur de ra-
» conter sans intérêt, & que l'Elo-
» quence a dédaignés pour nous
» fatiguer du récit des batailles! »
Ici, Monsieur, les auditeurs n'ont pu retenir les témoignages de leur satisfaction. Malgré le lieu, le temps, l'assemblée, il s'est élevé un murmure bien flatteur pour le Panégyriste, & la Chapelle du Louvre a retenti d'applaudissemens unanimes.

Ce Discours, Monsieur, peut être regardé comme un des meilleurs éloges de *Saint Louis* qui aient été prononcés à l'Académie Françoise. M. l'Abbé *Maury* fait connoître ce grand Prince à ceux qui croyoient être le plus instruits de l'histoire de son regne : il le fait estimer de ceux mêmes qui avoient l'injustice de le déprimer. Il y a dans son ouvrage des traits brillans qui annoncent le bel-esprit & des vues profondes qui décèlent le Philosophe. Mais la Philosophie répandue dans ce Discours est bien loin de cette audace, qui, répréhensible dans toutes sortes d'états, feroit encore bien plus indécente dans un Orateur sacré. La Philosophie de M. l'Abbé *Maury* est appuyée sur les principes les plus épurés de la Morale, de la Religion, & c'est à celle-là seule qu'il est réservé, par ses préceptes, de resserrer davantage les liens de devoir & d'amour qui unissent les Souverains avec leurs Peuples. Quelques esprits mâles & quelques ames tendres, desireroient peut-être dans ce Panégyrique un peu plus d'élans d'éloquence & de sensibilité.

D'autres lecteurs, d'un goût délicat, y blâmeront deux ou trois métaphores forcées, telles que celle-ci : » *Saint* » *Louis* fut sensible ; mais n'entendez » point par ce mot, Messieurs, la sensibilité momentanée de ces hommes » dont les paupières s'humectent de » larmes à la vûe de l'infortune, tandis que leur cœur, toujours sec, est » inaccessible à la pitié, & *ressemble à* » *ces rochers élevés au milieu de la mer,* » *sur lesquels les vagues se fondent,* » *glissent & disparoissent : on les croit* » *d'abord submergés, tandis que les flots* » *ont à peine baigné leur surface.* » Au reste, ces défauts n'affoiblissent point le mérite réel de cet ouvrage.

Histoire de Tacite en Latin & en François, avec des notes sur le texte ; par J. H. Dotteville, de l'Oratoire ; 2 Volumes in-12 de près de 500 pages chacun ; à Paris chez Moutard, Libraire de MADAME LA DAUPHINE, *rue du Hurepoix.*

VOUS connoissez, Monsieur, la célèbre édition de *Tacite*, donnée par

le Père *Brotier*. Ce Sçavant s'eſt attaché non ſeulement à préſenter le texte primitif dans toute ſon intégrité; il s'eſt même élevé à la hauteur de l'original, en ſuppléant dans la langue Romaine les lacunes qui ſe trouvent dans un des plus admirables ouvrages de l'Antiquité. Depuis ce moment le vœu de la Littérature Françoiſe eſt de voir les richeſſes de *Tacite* paſſer dans notre langue.

Le P. *Dotteville* entreprend ce travail avec les talens néceſſaires pour y réuſſir. La traduction qu'il vient de faire paroître eſt ſupérieure à toutes celles qu'on a publiées juſqu'à préſent; elle approche bien plus de cette préciſion, de cette ſobriété de ſtyle, de cette économie de paroles qui rendent ſi difficile une excellente verſion de l'Hiſtorien de l'Empire Romain.

Le premier ſoin du P. *Dotteville* a été de travailler ſur un texte épuré. Outre les manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, dont les éditeurs précédens ont déja tiré preſque tout ce qu'ils ont de bon, l'auteur a lû avec attention un magnifique manuſcrit en vélin,

appartenant à l'Inſtitution de l'Oratoire de Paris ; il fut apporté d'Italie en France, & donné à cette Maiſon par *Henri Harlai de Sanci*, mort Prêtre de l'Oratoire en 1667. A ce ſecours le P. *Dotteville* a joint celui de M. *Ernerti* dont il ſuit l'édition : lorſqu'il s'en écarte, il en avertit & fait part au lecteur de ſes motifs.

La ſeconde attention du nouvel Interprète, s'eſt portée à donner une introduction à l'*Hiſtoire* qu'il traduit. C'eſt un abrégé très-bien fait qui lie les évènemens décrits dans les *Annales* de *Tacite* avec ce qu'il raconte au commencement de ſon *Hiſtoire*, c'eſt-à-dire la fin du regne de *Néron* & les premiers temps de celui de *Galba*. Comme les anciens manuſcrits n'ont point de titre au commencement de chaque Livre, on prit d'abord cette *Hiſtoire* de *Tacite* pour une ſuite des *Annales* ; mais des perſonnes de goût en ſentirent bien-tôt la différence. L'un eſt un amas de matériaux rangés par années, comme pour en compoſer un jour une Hiſtoire : c'eſt le génie de *Tacite*, c'eſt ſon pinceau ;

mais le ſtyle en eſt moins élevé, moins ſoutenu. Dans l'autre éclate toute la majeſté de l'Hiſtoire; les faits s'y lient étroitement les uns aux autres, & l'Antiquité ne nous préſente aucun morceau mieux détaillé ni travaillé plus ſoigneuſement. Loin d'être une continuation des *Annales*, il les a précédés, & ce n'eſt que par égard à la ſucceſſion des évènemens qu'on a coutume de le placer après.

Dans le plan que *Tacite* trace d'abord de ſon ouvrage, vous reconnoîtrez, Monſieur, cette manière vive & rapide, qui appartient à lui ſeul, de préſenter de grands événemens, & de les raſſembler dans un même tableau pour en augmenter l'intérêt; vous ſerez content du ſtyle animé, laconique & pittoreſque du Père *Dotteville.* » J'ai à peindre des années » fertiles en combats, en ſéditions, en » événemens de tout genre, cruelles » dans la paix même; quatre Empe» reurs égorgés, des guerres civiles, » un plus grand nombre de guerres » étrangères, ſouvent le mêlange des » unes & des autres; des ſuccès dans

» l'Orient, des disgraces dans l'Occi-
» dent ; l'Illyrie en combustion ; les
» Gaules chancelantes ; la Bretagne
» conquise & perdue presque aussi-tôt ;
» l'irruption des Suèves & des Sar-
» mates ; le Dace s'illustrant par nos
» pertes & par les tiennes ; enfin le Par-
» the prêt à s'armer pour seconder
» l'imposture d'un faux *Néron*. On
» vit l'Italie en proie à des malheurs
» inouis, ou dont les semblables étoient
» oubliés depuis plusieurs siècles ; des
» villes renversées, d'autres englou-
» ties ; les fertiles contrées de la Cam-
» panie & Rome même ravagées par
» des incendies : les anciens Temples
» consumés, le Capitole brûlé par les
» citoyens, la Religion profanée,
» des adultères scandaleux, les mers
» couvertes d'exilés, les rochers teints
» de sang, des cruautés plus affreuses
» dans la capitale ; la noblesse, les
» biens, l'acceptation, le refus des
» honneurs devenus des crimes, la
» vertu la cause infaillible de la mort,
» les délateurs en possession de récom-
» penses aussi odieuses que leurs for-
» faits, jouissant, comme de dé-

» pouilles qui leur appartenoient, les
» uns du Sacerdoce & du Consulat,
» les autres du manîment public &
» secret des affaires, & maîtres de
» tout faire & de tout renverser; la
» haine & la terreur suscitant les es-
» claves contre les maîtres, les affran-
» chis contre leurs patrons, &, au
» défaut d'ennemis, les amis contre
» les amis. »

Vous ne lirez pas avec moins de plaisir la traduction de la célèbre harangue que *Galba* adressa aux premiers de Rome au moment d'adopter *Pison* pour son successeur. Je vais en mettre quelques traits sous vos yeux. » J'i-
» mite, dit l'Empereur, le divin *Au-*
» *guste*, qui plaça successivement au
» premier rang après lui *Marcellus* fils
» de sa sœur, *Agrippa* son gendre, ses
» petits-fils, enfin *Tibère* fils de son
» épouse. *Auguste* cherchoit un suc-
» cesseur dans sa maison; moi je l'ai
» cherché dans la République: ce n'est
» pas que je manque de parens ou de
» compagnons de guerre; mais je n'ai
» pas consulté l'ambition, même en
» acceptant l'Empire. . . . Vous n'a-

» vez encore supporté que l'adversité;
» la prospérité fait subir de plus fortes
» épreuves, parce que les malheurs
» exercent l'ame, & que la prospérité
» l'énerve . . . . . . L'adulation, la flat-
» terie, l'intérêt, poison le plus des-
» tructeur de l'amitié, vous assailli-
» ront de toute part. Nous nous par-
» lons encore vous & moi avec fran-
» chise; le reste des hommes s'entre-
» tient plus volontiers avec notre for-
» tune qu'avec nous. . . . . Si le corps
» immense de l'Etat pouvoit subsister
» & garder son équilibre sans avoir
» de chef, j'étois digne de faire re-
» naître la République; mais la situa-
» tion du peuple Romain, depuis long-
» temps, est telle que je ne puis lui
» procurer rien de mieux, dans mon
» âge avancé, qu'un bon successeur à
» l'Empire, ni vous dans votre jeu-
» nesse qu'un bon Empereur. . . . . . .
» Que la chûte de *Néron*, qui se pré-
» valoit de cette longue suite de *Césars*
» ses ancêtres, soit sans cesse devant
» vos yeux : ce n'est point *Vindex* à
» la tête d'une Province désarmée, ni
» moi qui commandois une seule lé-

» gion, mais ses débauches & sa
» cruauté qui nous ont délivrés de son
» joug..... De plus longs avis se-
» roient déplacés; mon projet est rem-
» pli si j'ai fait un bon choix. La ma-
» nière de délibérer la plus courte &
» en même temps la plus utile, dans
» la prospérité comme dans le mal-
» heur, c'est de se rappeller ce qu'on
» blâmoit ou ce qu'on approuvoit sous
» un autre Prince; car ce n'est point
» ici comme parmi les autres nations,
» où tout, hormis la maison regnante,
» naît pour l'esclavage; vous allez
» commander à des hommes qui ne
» sçavent vivre ni dans une entière
» servitude, ni dans une entière indé-
» pendance. »

La coutume de *Tacite* est de peindre les hommes, moins par des portraits étudiés, que par quelques traits frappans qui font sortir toute la force du caractère, tel que celui qu'il rapporte de *Vitellius.* » L'Empereur se rendit
» ensuite à Crémone, après avoir as-
» sisté au combat de gladiateurs que lui
» donna *Cecinna.* Il fut curieux de se
» transporter sur les champs de Bédriac,

» & de voir, de ses propres yeux, les » marques récentes de sa victoire. » Spectacle cruel & révoltant! Une » terre couverte d'un sang infect & » corrompu, des restes informes » d'hommes & de chevaux égorgés » depuis 40 jours, des membres dis» persés & méconnoissables, des mois» sons détruites, des arbres fracassés, » une vaste campagne ravagée. L'hu» manité n'avoit pas moins à souf» frir en voyant que les habitans de » Crémone avoient jonché la chaussée » de fleurs & de lauriers, & disposé » des autels où l'on immoloit des vic» times comme pour le triomphe d'un » Roi : joie déplacée, qui ne tarda pas » à leur être funeste. *Cecinna* & *Valens* » étoient présens; ils expliquoient à » l'Empereur le détail du combat; *Ici* » *donna la cavalerie; là les légions; les* » *auxiliaires étoient distribués dans ces* » *postes*. Les Tribuns & les Préfets ra» contoient leurs prouesses; chacun » tâchoit d'embellir les siennes, sou» vent aux dépens de la vérité. Le » soldat s'écartoit de la chaussée en » jettant des cris de joie; il recon-

» noissoit les lieux où il avoit com-
» battu, & s'étonnoit lui-même de
» tant de monceaux d'armes & de ca-
» davres. Il s'en trouva à qui des ré-
» fléxions sur l'inconstance des choses
» humaines & la compassion arrachè-
» rent des larmes; mais l'impitoyable
» *Vitellius* considéra d'un œil sec & sa-
» tisfait ces milliers de citoyens sans
» sépulture; il offrit avec joie un sa-
» crifice aux Dieux de cet endroit,
» ignorant le sort qui le menaçoit de
» si près. »

Comment, après des traits aussi affreux & mille autres plus atroces encore que *Tacite* a consignés dans son *Histoire*, & dont Rome entière attestoit la vérité; comment a-t-on pu imaginer que l'historien n'étoit qu'un sombre misantrope, un observateur atrabilaire qui voit tout du mauvais côté, & qui, en présentant de pareilles images donne moins une idée favorable de ses talens, qu'un soupçon désavantageux à son propre cœur. C'est cependant une des belles idées de quelques Ecrivains modernes. Le Pere *Dotteville*, comme tous les honnêtes gens,

eſt indigné de cet odieux langage. Voici comment il le réfute avec ſolidité : » Je ne diſſimulerai pas, dit-il dans » ſa *Préface*, que quelques-uns ont re» gardé notre hiſtorien comme un mé» lancolique, dont l'humeur ſombre » jettoit un peu de noir ſur la plupart » de ſes tableaux. Mais ce reproche » eſt-il fondé ? S'il diſoit avec *Suétone* » que *Galba* fit mourir juſqu'aux fem» mes & aux enfans des Gouverneurs » Eſpagnols & Gaulois qui n'étoient » pas entrés dans ſon parti du vivant » de *Néron ;* que *Vitellius* fit périr un » de ſes fils, & le calomnia comme » parricide ; qu'il eſt ſuſpect d'avoir » empoiſonné ſa mère, ou de l'avoir » fait mourir de faim ; s'il faiſoit en» tendre avec *Juvénal* qu'*Othon* porta » juſques dans le tumulte des armes » cette molleſſe qui l'avoit diffamé dans » la paix ; s'il ne nous peignoit, avec » l'abbréviateur de *Dion*, l'épouſe de » *Vitellius* que comme une femme d'un » luxe exceſſif, qui taxoit *Néron* de » meſquinerie dans ſes ameublemens : » qui d'entre nous ſeroit en état de » prouver le contraire ? Cependant

» *Galba*

» *Galba* dans *Tacite* est un Prince rem-
» pli de justice & d'intégrité. . . . .
» *Vitellius*, malgré ses défauts, est un
» père tendre qui s'applaudit, dans
» l'excès de l'adversité, d'avoir fait
» pour son fils tout ce que la fortune
» lui a permis de faire . . . . . En com-
» parant soigneusement *Tacite* avec les
» historiens de ce même temps, on se
» convaincra qu'il est celui qui dit le
» moins de mal & le plus de bien de
» ses personnages. Il va jusqu'à trou-
» ver quelques vertus dans *Vinius*,
» l'exécration du peuple Romain, que
» le sage *Plutarque* blâme sans adou-
» doucissement ni réserve. Si ce fâ-
» cheux préjugé s'est élevé contre
» notre historien, c'est que ses pein-
» tures affectent fortement l'ame, &
» que le malheur des temps l'a forcé
» d'écrire plus de crimes que d'ac-
» tions vertueuses. Il met les faits sous
» les yeux du lecteur, tandis que les
» autres se contentent de les raconter,
» & je ne doute pas que les regnes plus
» heureux de *Vespasien*, & sur-tout de
» *Titus*, ne l'eussent pleinement jus-
» tifié. »

[illegible] de cette [illegible] fait de- [illegible] prodi- [illegible] l'original, ce [illegible] que [illegible] langue & [illegible] cette langue. [illegible] acquis [illegible] Racine, [illegible] Bossuet, [illegible] toute l'élé- [illegible] toute la [illegible] elle est [illegible] jamais [illegible] la [illegible] ne [illegible] caractère. [illegible] Père [illegible] genie [illegible] puisse [illegible] [illegible] que le [illegible] dans le même goût tous les ouvrages de Tacite. Son Histoire ne va que jusqu'au cinquième livre, & ce livre même n'est pas achevé. Le Père [illegible] remplit

ce vuide par un ſupplément François dans lequel il détaille le ſiège de Jéruſalem ; enſorte que les deux volumes avec l'introduction & le ſupplément, forment un ouvrage complet, & un très-bon ouvrage. Il eſt enrichi de Planches qui aident le lecteur à ſe repréſenter les principales actions militaires que décrit *Tacite*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3 Septembre 1772.

LETTRE V.

Encyclopédie Littéraire, ou nouveau Dictionnaire Raiſonné & Univerſel d'Eloquence & de Poëſie, dans lequel on traite de tous les genres de Littérature & de toutes les règles qui leur ſont propres, des figures de Grammaire, de Logique & de Rhétorique, avec des exemples ſur chaque objet ; Ouvrage utile aux Gens de Lettres, aux Ora-

*teurs, aux Avocats, aux Instituteurs, &c; par M. C** de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne; à Paris chez Costard, Libraire rue S. Jean-de-Beauvais; trois Volumes in-8° de plus de 650 pages chacun.*

QUE de Dictionnaires, Monsieur, depuis une trentaine d'années! Que d'*Esprits!* Que d'Abrégés! Que de Poëtiques! Que de compilations! Il semble que, moins ont produit, plus on s'efforce de rappeller les règles & les principes. Par quelle fatalité arrive-t-il que, dans les siècles brillans de la Littérature, on se contente presque toujours de donner d'excellens modèles, & que, dans les temps où tout dégénère, les Ecrivains mêmes qui accélèrent le plus la décadence, sont les premiers à débiter des leçons sur le goût qu'ils corrompent? *La Motte* & *Fontenelle* ont fait de très-beaux Discours, l'un sur la Fable, l'autre sur l'Eglogue. Ensuite *la Motte* a publié des Fables du style le plus con-

traire à ce genre, & *Fontenelle* des Pastorales, où les Bergers parlent comme des Courtisans. Maintenant les grands Ecrivains, les Orateurs célèbres, soit dans la chaire, soit au barreau, deviennent tous les jours plus rares, & voici qu'on nous donne un Dictionnaire utile aux Gens de Lettres, aux Prédicateurs & aux Avocats; mais au moins, ce qu'il y a d'heureux, c'est que l'auteur ne nous fournit pas de lui-même des exemples de mauvais goût; son style est simple, clair, sans prétention, & tel qu'il convient à ce genre d'ouvrage.

Ce Dictionnaire embrasse toutes les parties de la Littérature, & même des principes relativement à plusieurs Arts, tels que la Peinture, la Musique, la Danse, la Déclamation oratoire & théâtrale, & tout ce qui y a rapport, comme le geste, la pantomime, l'action, l'accent, la prononciation, &c. On y trouve aussi l'étymologie & la définition de tous les mots, soit simples, soit figurés, ainsi que la traduction Françoise de différens mor-

ceaux tirés des auteurs Grecs, Latins, Italiens & Espagnols.

L'article *Acteur* est un des plus curieux de ce Dictionnaire. On y remonte jusqu'à l'origine des *Acteurs* chez les Athéniens. Ce n'étoit d'abord que des Danseurs & des Musiciens qui se couvroient le visage de lie, & qui, sur des tombereaux, lesquels leur servoient de théâtres, alloient dans les rues d'Athènes & dans les bourgs amuser le peuple par leurs folies. *Thespis*, pour donner à ses Danseurs le temps de se reposer, introduisit le premier sur la scène un Acteur qui déclamoit une pièce de vers à la gloire de *Bacchus*, ou quelqu'autre Poëme. Ces sortes d'ouvrages s'appelloient *Episodes* ou *Intermèdes étrangers au chant du Chœur. Eschile*, qui vint cent cinquante ans après, trouvant trop d'uniformité dans ces intermèdes, y introduisit deux personnages, & leur fit prendre des habits & des masques convenables aux sujets qu'ils devoient déclamer : il leur donna des *Cothurnes*, c'est-à-dire, des chaussures plus hautes qu'à l'ordinaire, & fut le pre-

mier qui fit construire des théâtres. *Sophocle* mit trois Acteurs sur la scène; les Grecs se bornèrent à ce nombre; il fut défendu de l'augmenter.

On ne peut se faire aujourd'hui qu'une idée très-imparfaite de la manière dont les Anciens représentoient leurs Drames. Ils avoient tous des masques » Ces masques étoient peints » avec beaucoup de talent: chaque » *Acteur* en avoit de différens, & qui » représentoient les caractères des » personnages qu'il devoit jouer. » Ainsi, comme dit *Quintilien*, on » tiroit du pathétique du masque » même, sans qu'il en coutât le moin- » dre effort à l'*Acteur*. *Niobé* avoit un » air de tristesse ou de désepoir; » *Médée* un caractère d'atrocité qui » frappoit du premier abord; la force » & la fierté étoient dépeintes sur le » visage d'*Hercule*; le valet, le mar- » chand d'esclaves, le parasite, le » soldat, la vieille, la courtisanne, » avoient un air si naturel, qu'il étoit » impossible de s'y méprendre. On » distinguoit facilement le vieillard » indulgent, le jeune homme sage, de

» ceux qui ne l'étoient pas. Ces maſ-
» ques, même vus de profil, avoient
» différens caractères, à proportion
» que l'*Acteur* les préſentoit ſous des
» points de vue divers. Par exemple,
» ſi un père, ſatisfait de ſon fils, en-
» troit ſur la ſcène, il ne préſentoit
» qu'un côté de maſque qui offroit un
» air riant & gracieux; mais, à pro-
» portion qu'on lui apprenoit ſur ſon
» compte des nouvelles fâcheuſes, &
» qu'il étoit forcé de paroître diffé-
» remment affecté, l'*Acteur* ſe tournoit
» peu à peu, & préſentoit par degrés
» l'autre côté du maſque, où les traits
» paroiſſoient ſérieux & ſévères &
» où les ſourcils étoient froncés. Ces
» maſques, par leur conformation,
» ſervoient beaucoup à varier la voix
» des *Acteurs* & à la fortifier. Sans
» leur ſecours, il leur eût été im-
» poſſible de ſe faire entendre.....
» Le lieu où l'on repréſentoit étoit
» très-vaſte, & le théâtre étoit éloigné
» ſouvent de plus de douze toiſes, de
» certains ſpectateurs. Les hommes
» auroient paru trop petits dans l'éloi-

» gnement, si les Romains n'avoient
» cherché, à l'imitation des Grecs, à
» donner à leurs *Acteurs* une taille ex-
» traordinaire : il falloit d'ailleurs
» flatter le préjugé où le peuple étoit,
» que les grands hommes des temps
» héroïques avoient un corps & une
» force proportionnés à leur valeur.
» *Hercule*, dit-on, avoit huit pieds;
» en conséquence les *Acteurs* étoient
» montés sur des *Cothurnes*, dont la
» semelle étoit de bois & aussi épaisse
» qu'on le jugeoit à propos. On leur
» matelassoit le corps, afin que la
» grosseur répondît à la hauteur de la
» taille. La tête étoit dans la même
» proportion; souvent, à la repré-
» sentation de quelque Dieu ou
» d'*Hercule*, ils avoient des bras &
» des jambes postiches. Aussi *Juvénal*
» nous peint-il les enfans effrayés à
» la vue de ces personnages extraor-
» dinaires, & se cachant dans le sein
» de leurs mères, qui cherchoient en
» vain à les rassurer contre la crainte
» qu'ils éprouvoient. »

On accompagnoit la déclamation avec certains instrumens, pour don-

ner le ton aux Acteurs & soutenir les Chœurs. Ces instrumens étoient d'abord fort simples. Dans la suite on inventa de nouvelles mesures, & on se servit de flûtes d'un volume de son égal à celui des trompettes guerrières qui étoient en usage dans le temps d'*Horace*. A Athènes on plaçoit des vases d'airain sous les degrés des amphitéâtres, pour soutenir les sons des Acteurs & les rendre plus sensibles. Il ne falloit pas moins que cet artifice aux Acteurs Grecs pour qu'ils pussent se faire entendre du peuple innombrable qui se rassembloit au Spectacle.

Un usage singulier parmi les Romains, c'est que, tandis qu'un Acteur déclamoit, un autre gesticuloit. Comme la déclamation & la pantomime étoient soumises à une mesure exacte, l'Acteur qui parloit & celui qui faisoit les gestes s'accordoient facilement. Il y avoit un homme chargé de battre la mesure avec une chaussure de fer. On ne siffloit pas moins le Pantomime lorsqu'il faisoit un geste hors de mesure, que le Déclamateur lorsque ses tons étoient faux : aussi disoit-on à

Rome, en forme de proverbe, *faire un solécisme avec la main*. L'auteur de ce Dictionnaire rapporte qu'il a été témoin en Province d'un fait qui prouve la possibilité de partager entre deux personnes le geste & la déclamation. » On devoit jouer *Ninette à* » *la Cour*. Cette Pièce étoit, dans sa » nouveauté, extrêmement courue. » L'*Acteur* qui jouoit le rôle de *Colas* » fut pris d'une forte maladie. Il n'y » avoit personne dans la troupe qui » fût en état de le remplacer. Cepen- » dant le public demandoit cet Opéra- » Comique avec empressement. Pour » le satisfaire, un des Danseurs ima- » gina de réciter le rôle; mais, comme » il étoit hors d'état de chanter, un » Musicien, qui étoit caché dans l'en- » droit où se place le Souffleur, exé- » cutoit la partie chantante. Le Dan- » seur, pendant ce temps-là, ouvroit » la bouche comme s'il eût chanté, » & faisoit des gestes qui répondoient » à la situation du personnage qu'il » représentoit. Presque personne ne » s'apperçut de cette espèce de su- » percherie, & la Pièce fut redeman- » dée. »

Le nombre des Acteurs étoit prodigieux à Rome. On y fut menacé de la famine ; on en chassa les Sçavans comme inutiles, & l'on garda les gens de théâtre & tous ceux qui voulurent se mettre à l'abri de l'Edit en prenant le titre d'*Acteurs*. On laissa trois mille Danseuses dans la ville.

Le salaire des Acteurs étoit proportionné à la considération qu'on avoit pour leurs talens. » *Macrobe* assure » qu'*Æsope*, ce fameux *Acteur* tragique, qui étoit contemporain de » *Cicéron*, laissa à son fils, si célèbre » par ses dissipations, une succession » d'environ cinq millions de notre » monnoie, qu'il avoit gagnés en » jouant la Tragédie. On donnoit à » *Roscius* près de neuf cens livres par » jour. Dès qu'il se vit en état de se » passer de salaire, cet *Acteur* mit de » la générosité & de la noblesse dans » ses procédés, en jouant sans autre » intérêt que celui du plaisir public. » C'est *Cicéron* qui rapporte ce fait » dans son Oraison pour cet *Acteur*. Il » prétend que, dans les dix ans que » *Roscius* joua gratuitement, il laissa

» à la République cent cinquante » mille livres qu'il auroit gagnées, en » ne se faisant payer que comme » *Dyonisia*, célèbre Pantomime & » Danseuse de Rome. »

Après avoir fait connoître tout ce qui a rapport aux Acteurs anciens, l'auteur parle des Acteurs modernes, ainsi que des dispositions & des talens qui leur sont nécessaires. Il finit par une observation importante : c'est qu'il est quelquefois à propos de déclamer foiblement certains vers pour relever davantage les endroits dans lesquels on veut affecter plus vivement les Spectateurs. » C'est ainsi » qu'en usoit la célèbre Actrice que » *Racine*, aussi grand Déclamateur que » parfait Poëte, avoit formée pour » jouer le rôle de *Monime* dans *Mitri-* » *date*. Elle déclamoit sans beaucoup » de chaleur, & baissoit la voix, plus » qu'il ne le falloit, dans ces vers :

» Si le sort ne m'eût donnée à vous ;
» Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour
» époux.

» Avant que votre amour m'eût envoyé ce
» gage,
» Nous nous aimions.

» Mais elle s'animoit, & s'écrioit à
» un ton au-dessus de l'octave :

» Seigneur, vous changez de visage !

» Les personnes qui ont entendu
» Mademoiselle *Champmêlé*, disent,
» que ce port de voix extraordinaire
» produisoit le plus grand effet, &
» marquoit, de la manière la plus
» vraie, le trouble & le désordre où
» *Monime* doit être lorsqu'elle a trahi
» son amour & exposé la vie de son
» amant, par la facilité, ou plutôt la
» foiblesse avec laquelle elle a dévoilé
» son secret à *Mitridate*. »

A L'article *Bibliothèque* on a rassemblé l'histoire abrégée de toutes les Bibliothèques du monde depuis celles des Juifs dans leurs Temples, celles des *Ptolomées* à Alexandrie jusqu'aux plus fameuses Bibliothèques modernes, & définitivement jusqu'à la Bibliothèque du Roi, la plus riche & la plus magnifique qui ait jamais existé.

En parlant de l'éloquence de la Chaire, l'auteur rapporte un discours admirable de *Saint Chrisostôme*. Il est vrai qu'il fut prononcé dans une des circonstances les plus frappantes & les plus extraordinaires qui se soient jamais rencontrées. » *Eutrope* avoit joui » de la plus haute faveur & du plus » grand crédit auprès de l'Empereur » *Arcade*. Ce Prince foible se vit forcé » d'abandonner son favori. L'éclat & » la grandeur de cet orgueilleux Mi- » nistre s'évanouirent dans un mo- » ment : du comble de l'élévation il » tomba dans la plus affreuse misère. » Dans cet état, il alla chercher un » asyle aux pieds des autels qu'il s'é- » toit efforcé d'abolir par différentes » loix ; & il ne trouva de ressource » que dans la piété généreuse de *Saint* » *Chrysostôme*, qu'il avoit souvent » maltraité. Le peuple accourut en » foule à l'Eglise, pour y voir dans » *Eutrope* un exemple éclatant des » vicissitudes humaines. *Saint Chrysos-* » *tôme* parla sur ce sujet d'une manière » si vive & si touchante, qu'il fit » fondre en larmes tout son auditoire.

» Si l'on a jamais dû s'écrier, *vanité*
» *des vanités, tout n'est que vanité*, cer-
» tainement c'est dans la conjoncture
» présente. Où est maintenant cet éclat
» des plus hautes dignités ? Où sont
» ces marques d'honneur & de distinc-
» tion ? Qu'est devenu cet appareil des
» festins & des jours de réjouissance ?
» Où se sont terminées ces acclama-
» tions si fréquentes & ces flatteries
» si outrées de tout un peuple assem-
» blé dans le Cirque pour assister aux
» spectacles ? Un seul coup de vent a
» dépouillé cet arbre superbe dans
» toutes ses feuilles ; & après l'avoir
» ébranlé jusques dans ses racines, l'a
» arraché en un moment de la terre.
» Où sont ces faux amis, ces vils adu-
» lateurs, ces parasites si empressés à
» faire leur cour & à témoigner, par
» leurs actions & leurs paroles, un
» servile dévouement ; tout cela a
» disparu & s'est évanoui comme un
» songe, comme une fleur, comme
» une ombre. Nous ne pouvons donc
» trop répéter cette sentence du Saint-
» Esprit, *vanité des vanités, tout n'est*
» *que vanité*. Elle devroit être écrite

» en caractères éclatans dans toutes
» les places publiques, aux portes des
» maisons, dans toutes nos chambres;
» mais elle devroit encore bien plus
» être gravée dans nos cœurs, & faire
» le continuel sujet de nos entretiens.
» N'avois-je pas raison, dit *Saint*
» *Chrysostôme* en s'adressant à *Eutrope*,
» de vous représenter l'inconstance
» & la fragilité de vos richesses? Vous
» connoissez maintenant, par votre
» expérience, que, comme des escla-
» ves fugitifs, elles vous ont aban-
» donné, & qu'elles sont même, en
» quelque sorte, devenues perfides
» & homicides à votre égard, puis-
» qu'elles sont la principale cause de
» votre désastre. Je vous répétois sou-
» vent que vous deviez faire plus de
» cas de mes reproches, quelque
» amers qu'ils vous parussent, que de
» ces fades louanges dont vos flatteurs
» ne cessoient de vous accabler; parce
» que *les blessures que fait celui qui aime*,
» *valent mieux que les baisers trompeurs*
» *de celui qui hait*. Avois-je tort de
» vous parler ainsi? Que sont deve-
» nus tous ces courtisans? Ils se sont

» retirés ; ils ont renoncé à votre » amitié ; ils ne ſongent qu'à leur » ſûreté, à leurs intérêts, aux dépens » même des vôtres. Il n'en eſt pas » ainſi de nous. Nous avons ſouffert » vos emportemens dans votre élé- » vation, &, dans votre chûte, nous » vous ſoutenons de tout notre pou- » voir. L'Egliſe, à qui vous avez fait » la guerre, ouvre ſon ſein pour vous » recevoir ; & les Théâtres, objets » éternels de vos complaiſances, qui » nous ont ſi ſouvent attiré votre » indignation, vous ont abandonné » & trahi. Je ne parle point ainſi pour » inſulter au malheur de celui qui eſt » tombé, ni pour r'ouvrir & aigrir » des plaies encore toutes ſanglantes, » mais pour ſoutenir ceux qui ſont » debout, & leur faire éviter de pa- » reils maux. Le moyen de les éviter, » c'eſt de ſe bien convaincre de la » fragilité & de la vanité des gran- » deurs humaines. De les appeller » une fleur, une herbe, une fumée, » un ſonge, ce n'eſt pas encore en dire » aſſez, puiſqu'elles ſont au deſſous » même du néant. Nous en avons une

» preuve bien ſenſible devant les yeux.
» Qui jamais eſt parvenu à une plus
» haute élévation ? N'avoit-il pas des
» biens immenſes ? Lui manquoit-il
» quelque dignité ? N'étoit-il pas craint
» & redouté de tout l'Empire ? Et
» maintenant, plus abandonné & plus
» tremblant que le dernier des mal-
» heureux, que les plus vils eſclaves,
» que les priſonniers enfermés dans
» de noirs cachots, n'ayant devant
» les yeux que les épées préparées
» contre lui, que les tourmens & les
» Bourreaux, privé de la lumière du
» jour même, il attend à chaque mo-
» ment la mort, & ne la perd point
» de vûe. Vous futes témoins hier,
» quand on vint du Palais pour le tirer
» d'ici par force, comment il courut
» aux vaſes ſacrés, tremblant de tout
» le corps, le viſage pâle & défait,
» faiſant à peine entendre une foible
» voix entrecoupée de ſanglots, &
» plus mort que vif. Je le répète en-
» core, ce n'eſt point pour inſulter
» à ſa chûte que je dis tout ceci, mais
» pour vous attendrir ſur ſes maux
» & pour inſpirer des ſentimens de

» clémence & de compaſſion à ſon
» égard. »

Ce diſcours eut ſon effet : la haine du peuple pour *Eutrope* fit place à la pitié, & *Saint Chryſoſtôme* lui ſauva la vie. Cependant, au milieu des choſes éloquentes dont ce morceau eſt rempli, on découvre quelques détails où l'Orateur paye tribut au mauvais goût de ſon ſiècle. *Tout cela*, dit-il, *s'eſt évanoui comme un ſonge, comme une fleur, comme une ombre ;* & plus bas, *le moyen de ſe convaincre de la fragilité des grandeurs humaines, c'eſt de les appeller une fleur, une herbe, une fumée, un ſonge.* Il eſt certain que ces petites figures de Rhétorique ne ſont rien moins qu'analogues au ton véhément du reſte de ce diſcours, & qu'elles y ſont déplacées.

En général, Monſieur, ce Dictionnaire remplit bien ſon titre. On y a réuni des notions juſtes ſur toutes les parties de la Littérature & des exemples preſque toujours tirés de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y a que quelques morceaux d'un certain Roman, intitulé *le Comte de Méralbi*, que l'au-

teur auroit bien pu se dispenser de nous citer comme des modèles. Ce Roman, dont je crois vous avoir rendu compte, est très-médiocre : on prétend qu'il faut en avoir la clef pour en connoître tout le prix. Mais il n'est pas besoin de clef pour voir que le style en est très-commun & souvent maniéré. Il y a aussi quelques omissions dans ce Dictionnaire ; en parlant des Contes, des ouvrages Didactiques & des Livres sur la Danse, il n'est pas pardonnable de n'avoir fait aucune mention des excellens Contes de M. *d'Arnaud*, du beau Poëme de M. *Dorat* sur la Déclamation, & du Traité de la Danse de M. *Noverre*. Il ne paroît de ce Dictionnaire que les trois premiers Volumes qui ne vont que jusqu'à la lettre G. Les autres Volumes seront publiés incessamment.

Deux Estampes faisant pendant, chacune de 14 pouces de haut sur 10 de large ; par M. Moette, Graveur du Roi, d'après les dessins de M. Greuze ; à

Paris chez l'Auteur, rue Saint Victor près de la Place Maubert.

N'AVEZ-VOUS pas observé, Monsieur, que les Artistes ne sont pas ordinairement assez jaloux de leur célébrité, pour n'avouer que des ouvrages qui soient dignes de leurs noms? La réputation la mieux établie chancelle & se détruit souvent sans retour, lorsqu'on néglige le soin de la conserver. Une digression sur la Peinture & sur la Sculpture nous mèneroit trop loin. J'aurai peut-être bien-tôt l'occasion de vous en parler. A l'égard de ces deux Estampes, on n'y reconnoît ni le génie, ni le caractère, ni la touche expressive de M. *Greuze*. La première, qui a pour titre, *la Mère en courroux*, représente une femme qui n'a pas l'air trop courroucé, & qui semble adresser la parole à une petite fille, en lui faisant remarquer la honte & la confusion dont une jeune personne paroît accablée. La mère prend de là occasion de faire sans doute un beau sermon sur le dérèglement des mœurs de sa fille, mais que

la petite n'eſt pas en âge de comprendre, à beaucoup près.

Le titre de la ſeconde Eſtampe n'eſt pas mieux choiſi : c'eſt *le Repentir*. On voit une femme aſſiſe à côté d'un lit, ſur lequel paroît une jeune perſonne. En ſuppoſant que ce ſont les mêmes acteurs, ou plutôt les mêmes actrices que dans la ſcène précédente, ces deux figures ſemblent écouter attentivement une Religieuſe qui fait la lecture ; mais, ni dans les têtes ni dans les attitudes, vous ne trouverez guères l'expreſſion du *Repentir*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Septembre 1772.

LETTRE VI.

Le Génie aux priſes avec la Fortune, ou le Poëte malheureux ; Pièce qui a concouru pour le Prix de Poëſie de cette année ; par M. Gilbert ; avec cette Epigraphe : *Barbarus .....*

ego ſum quia non intelligor illis ; une Brochure in-8° de 15 pages ; chez les Marchands de nouveautés.

L'ACADÉMIE Françoiſe, comme l'a très-bien obſervé dans la dernière ſéance publique le nouveau Secrétaire Perpétuel, eſt alternativement indulgente & ſévère pour les jeunes gens qui prétendent aux Médailles qu'elle diſtribue. Elle eſt ſévère, afin d'exciter leur émulation & de les engager à redoubler leurs efforts : elle eſt indulgente pour prévenir le découragement où ils pourroient tomber. Par exemple, l'année dernière c'étoit l'année de l'indulgence. Elle a été ſi exceſſive, que M. *de la Harpe* a remporté les deux Prix, & que l'on a ſurtout couronné un prétendu Poëme de ſa façon, qui peut bien paſſer pour un des plus mauvais ouvrages qu'on ait jamais préſentés à aucune Académie. Cette année, malheureuſement pour M. *Gilbert*, eſt celle de la ſévérité : auſſi n'a-t-il pu ſe diſpenſer d'en marquer quelque reſſentiment

ſentiment dans ſa *Préface*. » Pourquoi, » dit-il, mettre au jour un Ouvrage » rejetté par l'Académie Françoiſe? » Les lumieres, la juſtice de ce Corps » reſpectable, peuvent-elles être » ſuſpectes? Que voulez-vous, » amis Lecteurs? N'eſt-il pas vrai que » vous êtes tous bons Catholiques? » Cependant croyez-vous tous à l'in- » faillibilité du Pape? L'Académie, » qui n'eſt point aſſurément inſpirée » du Ciel, n'auroit-elle donc pû ſe » tromper? N'avez-vous pas cent fois » annullé ſes jugemens? Par exemple, » s'il vous en ſouvient, elle couronna » l'année dernière un ouvrage dont » je crois me rappeller le titre. C'eſt, » c'eſt.... *les Talens dans leur rap-* » *port avec le bonheur & la ſociété*. Le » Public déſapprouva ſon choix, & » ſiffla ſans pitié le Poëme qu'on nous » avoit annoncé comme un chef- » d'œuvre. Or je vous demande ſi, » par une raiſon contraire, il ne ſeroit » pas poſſible qu'un ouvrage fût » trouvé bon, quoique ce Tribunal, » d'ailleurs très-équitable, l'ait jugé » indigne du prix? »

M. *Gilbert* nous annonce que quel-

que jour il imprimera bien autre chose ; il nous dira que M. *de Voltaire* est pour la Poësie Françoise ce que *Sénèque* fut pour l'Eloquence Latine ; que l'Académie encourage tous les deux ans nos auteurs à s'affranchir du joug de la rime, oubliant que *jamais mauvais rimeur ne fut un bon Poëte*, M. *Marmontel*, ajoute-t-il, ose bien écrire que *Boileau n'a ni verve ni fécondité* ; M. d'*Alembert* que *Racine parloit plus en métaphysicien qu'en homme sensible*, & que *Rousseau ne faisoit que des vers* : pourquoi n'aurois-je pas aussi le privilége d'exposer mes opinions ? Enfin, Monsieur, que M. *Gilbert* manque encore deux ou trois prix, & nous aurons le plaisir de lui entendre dire à ses Juges toutes leurs vérités. Je suis persuadé qu'il y a des gens assez malins pour souhaiter qu'il ne soit jamais couronné. Mais je ne crois pas qu'ils aient le plaisir de voir leurs voeux exaucés ; l'Académie Françoise pense si noblement ! Elle est composée de tant de Philosophes pleins de justice, de modération, de générosité, qu'elle oubliera les vivacités que M. *Gilbert* s'est permises contr'elle dans la Préface

de son ouvrage, & qu'elle s'empressera même de le couronner, s'il est assez heureux pour qu'elle l'en juge digne.

Cet ouvrage est une espèce d'Elégie que l'auteur met dans la bouche d'un Poëte infortuné. Vous y trouverez, Monsieur, de très-beaux vers, un ton hardi, & cette sorte d'orgueil qui ne sied pas mal à un Poëte. Il s'adresse d'abord aux heureux du siècle :

Vous que l'on vit toujours chéris de la Fortune,
De succès en succès promener vos desirs,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs :
Malheureux . . . . . . ce mot seul déja vous importune ?
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins ?
Rassurez-vous, cruels : environné d'allarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

La Gloire seule, s'écrie-t-il, eut satisfait mon cœur ; mais, dès ma tendre enfance, père, mère, fortune, j'avois tout perdu. L'enfant pense qu'il vivra comme a vêcu son père ; il se voit bientôt forcé de haïr l'homme avant que de le connoître. On lui

répondra sans doute : on aime & l'on admire les talens, & le Génie renverse tous les obstacles.

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur !
Quel que soit mon orgueil, oui j'aimerois à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur;
Que je frappois sans titre aux portes de la Gloire :
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchans ;
Mais expliquez, cruels, l'enigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs,
Je n'en ai point rougi : maître du diadême,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et, honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur, pour m'élever moi-même.
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor :
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes,
Grand Dieu ! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas ?
Condé bégaye à peine, il demande des armes,

Et déja, plein de *Mars*, respire les combats.
Donnez-moi des pinceaux.

En vain son père lui montre toutes les épines dont est sémée la carrière qu'il veut parcourir ; il n'en reçoit d'autre réponse sinon : *donnez-moi des pinceaux*.

L'homme brille un moment, & la tombe dévore
Les titres fastueux dont on fut décoré ;
Nos maux, & ces plaisirs que le vulgaire adore,
Tout périt sous la faulx de la mort ou du temps ;
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée
Survit à son trépas & s'accroît par les ans,
Et, loin de les flétrir, la Fortune irritée
Ajoute un nouveau lustre aux talens glorieux.
Racine, Dieu des Vers ! *Corneille*, esprit sublime !
Vous pouvez effrayer un cœur pusillanime ;
Peut-être avec dédain vos mânes radieux
Du haut des monts sacrés regardent qui nous sommes ;
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler ;
Le Ciel en vous formant voulut se signaler,

J'y consens, mais enfin vous n'êtes que des hommes.

Voilà, Monsieur, quel ton l'auteur a pris dans ce Poëme. On y remarque de temps en temps des vers qui décèlent le plus grand talent. Tantôt il regrette les prestiges de son enfance. Ah, dit-il, revenez me séduire encore :

Pour les infortunés, espérer c'est jouir.

Ensuite, en parlant des dégoûts dont les hommes accompagnent leurs largesses :

Aux malheureux toujours on cherche des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.

. . . .

Quoi ! je porte un cœur noble, & d'un œil plein d'effroi,
Je lis sur tous les fronts le mépris & l'injure ?
Le dernier des mortels est plus heureux que moi !
Ah, brisons ces pinceaux ! Tombe, lyre inutile !
Périsse un monde injuste ! Et toi qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile ;
C'est le prix de l'intrigue, & je ne puis ramper.

Je vous le demande, Monsieur, connoissez-vous beaucoup de Poëmes Académiques où il y ait de pareils vers ? Il est vrai qu'il y a des inégalités dans celui-ci, que le plan n'est pas assez suivi, ou plutôt qu'il n'y a pas assez de plan ; mais il a un avantage qui doit l'emporter sur-tout, c'est un talent décidé ; & je préfère un ouvrage où il y a des fautes & du génie, à ces productions froidement didactiques dont il est aussi difficile d'appercevoir les beautés que les défauts. Enfin, Monsieur, je ne donne point mon sentiment comme un arrêt ; je puis me tromper ; mais il me paroît que l'auteur de ce Poëme méritoit beaucoup d'encouragement, & que, si les endroits répréhensibles ont empêché l'Académie de le couronner, elle auroit pu du moins, sans se compromettre, en faire une mention très-honorable. J'oubliois de vous dire que M. *Gilbert* témoigne beaucoup d'indifférence sur le compte que rendra de sa Pièce un certain Journaliste. Il finit sa Préface en ces termes : *Je prie M. de la Harpe d'assûrer dans son prochain Mercure que mes vers sont dé-*

testables ; car les siens me semblent fort mauvais.

L'Ecole de la Vertu, ou Lettres Morales, un Volume d'environ 250 pages ; à Paris chez Valade, rue S. Jacques.

Il y a long-temps, Monsieur, que je desirois, avec tous les vrais citoyens, qu'un Ecrivain, doué de sens & de probité, rassemblât dans un petit volume les grands principes de conduite qui doivent éclairer & diriger la marche d'un jeune homme destiné à vivre au milieu du monde. Ce vœu vient d'être, en grande partie, rempli par l'anonyme dont je vous annonce l'ouvrage. *L'Ecole de la Vertu* est un cours de Philosophie pratique mis en Lettres, qui présentent à la jeunesse les maximes essentielles qu'elle ne doit jamais perdre de vue dans les différentes situations de la vie. Rien n'y est oublié de tout ce qui peut lui faire aimer ses devoirs envers Dieu, sa famille, la société. Si l'on excepte un article sur le duel, où l'auteur raisonne en Militaire & d'après les maximes barbares adoptées par le monde le plus poli, tout le

principes avoués par la saine raison, par l'exacte probité & par la vraie religion. Sa morale est aussi éloignée de la morgue & de la stérilité philosophique que des minucies collégiales & d'une certaine sévérité qui ne doit élever la voix qu'au milieu des cloîtres & des déserts. Un style simple, touchant, plein de candeur & de vérité, est assorti au dessein que se propose l'auteur; on croit, en lisant ce petit ouvrage, entendre la Sagesse dicter ses oracles avec ce ton de douceur & de bonté qui lui sont propres.

Un Officier, après avoir servi sa Patrie & vêcu à la Cour, s'est retiré à la campagne pour y jouir en paix de ses derniers jours avec un ami qui a couru la même carrière. Ce dernier a un fils qu'il destine au service du Prince, & qu'il envoye à Paris. L'ami, inquiet des premières démarches du jeune Gentilhomme, lui écrit fréquemment pour lui tracer la route qui mène à la fortune sous les auspices de la probité. Il y a dans ce Recueil une infinité de morceaux amusans, & qui en rendent la lecture agréable. Tous les travers, tous les ridicules y sont

saisis. Je ne m'arrêterai point à vous envoyer les portraits du petit-maître, de la femme à vapeurs, de la dévote voluptueuse, de nos jeunes gens qui vont prendre en Angleterre un vernis de Philosophie sombre, du Financier orgueilleux & libertin, &c, &c. Mais en faveur de nos Sages modernes, il est à propos de mettre sous vos yeux ce que pense l'auteur du respect & de la vénération dûs à un père de famille, même dans l'âge de l'adolescence, c'est-à-dire, lorsqu'on peut se passer de la tendresse & des soins de ceux qui nous ont donné la vie. » Je vous parlerai » souvent de votre père, &, ce qui » qui n'est pas commun de nos jours, » je vous le proposerai souvent pour » exemple...... Avec quel plaisir ne » devez-vous pas marcher sur ses tra- » ces! En l'imitant, vous jouirez de la » même gloire qu'il s'est acquise... » Souvenez-vous qu'outre le jour que » vous devez à cet homme de bien, » vous lui devez encore l'amour que » vous avez pour la vertu..... Dès » qu'il vous eut reçu des bras de votre » mère, à qui votre naissance coûta
reste du Livre est un tissu précieux de

» la vie, il forma le projet de s'en-
» terrer dans la solitude, pour se li-
» vrer tout entier à votre éducation.
» Il crut, cet homme vertueux, qu'il
» ne suffisoit point d'avoir bien méri-
» té de sa patrie; il voulut lui pro-
» longer, en quelque sorte, ses ser-
» vices, en formant un sujet dans le-
» quel il pût revivre..... Il mourra
» content si ses espérances ne sont
» point frustrées »

Le *Mentor* recommande à son *Télémaque* de bien choisir ses sociétés, & de ne point fréquenter ces maisons pernicieuses, où l'honnête homme va perdre son bien & sa probité, & d'où l'on sort le poignard dans le cœur & le blasphême à la bouche.
» Etre spectateur d'une troupe de
» gens acharnés à renverser leur for-
» tune, voir tour à tour sur leurs
» visages l'empreinte de la joie, de
» l'espérance, de la crainte, de la
» douleur & du désespoir, entendre
» les horribles imprécations qu'un
» homme ruiné vomit contre le Ciel:
» c'est assister à un spectacle presqu'aus-
» si dégoûtant que celui du combat
» des Gladiateurs..... Les réflexions

» que vous avez faites vous en garan-
» tiront beaucoup mieux que toutes
» les leçons de nos Moralistes; mais
» il seroit dangereux de vous familia-
» riser avec ce spectacle ; les tristes
» impressions que vous en auriez re-
» çues s'effaceroient insensiblement,
» & peut-être finiriez-vous par des-
» cendre sur l'arène & vous mêler
» parmi les combattans. »

Vous partagerez, Monsieur, l'émotion que j'ai éprouvée en lisant ce tableau si intéressant d'un Ministre vertueux & patriotique. L'auteur, après avoir parlé de l'abandon où se trouve, au moment de la mort, un homme en place, fait approcher de ce lit funèbre la Vertu, qui, en jettant sur le mourant un regard de bonté, lui adresse ce discours pathétique & consolant. » O
» toi, qui dans le cours de ta vie
» n'eut jamais d'autre but que de ren-
» dre tes semblables heureux, dont
» les veilles & les travaux furent con-
» sacrés à l'avantage de ta patrie, qui
» d'une main puissante repoussas l'in-
» justice & mis des bornes à l'insatia-
» ble avidité du courtisan, ne t'affli-

» ge pas si cette troupe affamée qui
» venoit chaque jour mendier tes fa-
» veurs, se dissipe aux approches
» de ta mort. Tu n'es pas aussi solitaire
» que tu te l'imagines ; n'es-tu pas
» environné des hommages de la Na-
» tion qui jouit du fruit de tes veilles ?
» Ne la vois-tu pas courbée respec-
» tueusement sur le bord de ta tombe,
» la mouiller de ses larmes, faire des
» vœux pour que tes successeurs te
» ressemblent, & t'élever, dans le
» souvenir des humains, un monu-
» ment plus durable & plus glorieux
» que ces mausolées que le temps dé-
» molit en silence, qui ne renferment
» souvent que les cendres d'un mal-
» heureux qui se rendit le fléau de sa
» patrie ? »

Emilie, fille d'un Gentilhomme, ami du père du jeune Officier, a été élevée sous les yeux de ce père respectable, à qui l'ami mourant l'a recommandée. Elle étoit dans l'âge où les charmes commencent à se développer, lorsqu'il fait un voyage dans sa Province. La tendre *Emilie* captive son cœur dès la première entrevue ; cependant le jeune homme, obligé de retourner à

Paris, ne s'occupe que de l'objet de son amour; il en écrit souvent à son *Mentor* pour sçavoir si *Emilie* a quelques sentimens pour lui. Enfin l'hymen est décidé, & le jeune amant reçoit cette dernière Lettre. » Vos » vœux vont être comblés; tout s'ar- » range pour votre mariage. Votre » père a découvert ses projets à son » aimable pupille; cette jeune fille, » qui n'a jamais appris à feindre des » sentimens qu'elle n'a point, ni à » rougir d'une inclination formée par » la Nature même, n'a pas joué l'in- » différence, comme vos filles instrui- » tes de bonne heure à dissimuler tout » ce qui se passe dans leur ame. Elle » avoua ingénuement à ce respectable » vieillard l'impression que vous lui fi- » tes la première fois qu'elle vous vit; » elle lui ouvrit son cœur, & lui laissa » voir l'amour dont il est enflammé. » Ce bon homme, enivré de plaisir, » l'embrassoit en versant des larmes » de joie. Ma fille, lui disoit-il, je ne » crains plus d'entrer dans la nuit du » tombeau, puisqu'avant de mourir je » vais faire le bonheur de mes enfans. » Cette nouvelle perça bien-tôt dans

» toute la maiſon ; les domeſtiques » participant à l'allégreſſe du maître, » ſe livroient aux tranſports de la » joie. Votre père a voulu, pour vous » loger plus commodément, faire » meubler un appartement dans l'aile » du château; mais *Emilie* n'a pas con» ſenti à cet arrangement; elle veut » toujours demeurer à côté de votre » père & veiller elle-même ſur ſes » jours; elle croiroit avoir quelque » choſe à ſe reprocher ſi en s'éloignant » elle l'abandonnoit aux ſoins d'un do» meſtique qui n'auroit pas pour lui » les attentions qu'exige la vieilleſſe » & qui ne ſont connues que de la re» connoiſſance & de l'amitié. Ce bon » vieillard a cédé aux inſtances d'*Emi-* » *lie*. Il doit vous écrire ſous peu de » jours & vous marquer de venir » promptement couronner votre bon» heur & goûter les plaiſirs de l'amour » le plus pur, &c. »

Les différens traits que je viens de mettre ſous vos yeux ne ſont pas les ſeuls que je pourrois extraire de cet ouvrage; vous en trouverez une infinité d'autres qui tendent tous à faire aimer les vertus qui font les bons ci-

toyens & les époux heureux. Cette suite de Lettres sérieuses est souvent égayée par des épisodes agréables, mais toujours utiles & qui vont au but de l'auteur. Enfin je pense que c'est un des meilleurs Livres qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse.

Recherches sur les Habillemens des Femmes & des Enfans, ou examen de la manière dont il faut vêtir l'un & l'autre sexe; par M. Alphonse le Roy, Médecin de la Faculté de Paris; un Volume in-12 d'environ 350 pages; à Paris chez le Boucher, Libraire Quai des Augustins.

L'AUTEUR de cet ouvrage intéressant pour l'humanité, le divise en trois Parties. Dans la première, il s'occupe de tout ce qui peut avoir rapport à l'enfant depuis le moment de sa naissance jusqu'au moment de sa parfaite conformation. La seconde a particulierement en vue les habillemens qui conviennent aux jeunes demoiselles & aux femmes. Dans la troisième, l'auteur indique les moyens de remédier aux difformités produites

par les vêtemens. M. *le Roy* proscrit l'usage du maillot, qui ne lui paroît qu'une prison gênante, où les membres de l'enfant, comprimés de tous côtés, ne peuvent prendre cet accroissement qui est le principe de la force & de la santé. Il remonte à l'origine de cette coutume bizarre de serrer les enfans à force de langes & de compresses ; il pense que nous l'avons adopté de nos ancêtres, & que la forme de leur gouvernement militaire leur en avoit indiqué l'usage. » Parcourons le peu qui nous reste de » l'histoire des anciens Gaulois, nous » verrons qu'ils étoient élevés dans » les camps, que les femmes suivoient » leurs maris à la guerre, & n'avoient » aucune habitation fixe ; qu'étant » tantôt dans un lieu, tantôt dans » un autre, il falloit trouver des » moyens de transporter aisément » enfans & bagages. Ce peuple, qui » d'ailleurs serroit ses habits à cause » de la froidure & de l'humidité, ne » dut pas trouver un grand inconvé» nient à ce que cet usage passât aux » enfans. La fatigue & l'exercice aux» quels ils les accoutumoient, dès

» qu'ils pouvoient marcher, répa-
» roient les inconvéniens attachés aux
» ligatures «.

L'auteur, en parcourant enſuite les différentes raiſons qui ont perpétué parmi nous l'uſage du maillot, prétend que la misère des nourrices auxquelles on confie les enfans, en eſt une des plus fortes. » Quand une nour-
» rice rentrera le ſoir, ſuccombant
» ſous le poids des fatigues du jour,
» pour réparer ſon épuiſement, ſera-
» t-elle ſenſible aux cris de votre
» enfant ? Cette infortunée victime
» de la misère & de ſes barbares mail-
» lots, eſt en proie aux convulſions
» que lui cauſent ou ſes liens, ou une
» poſition gênante, ou des excoria-
» tions douloureuſes. La nourrice
» s'impatiente, & gémit de ne pou-
» voir au moins gouter quelques mo-
» mens de repos ; elle agite l'enfant
» dans ſon berceau, & le force, par
» des ſecouſſes, à ſe livrer à un ſom-
» meil vraiment convulſif. La nuit
» couvre encore la terre, qu'elle ſe
» réveille pour devancer aux champs
» le jour. Elle donne avant de partir
» quelques ſoins à ſon nourriſſon ; elle

» le ferre de nouveau, peu inquiète » de la forme que prendront fes membres, pourvu qu'elle les offre à fes » parens, fans qu'aucun foit mutilé «.

M. *le Roy* ne veut pas même pendant la nuit qu'on faffe ufage du maillot. Il propofe de faire coucher l'enfant avec la mère, &, pour éviter les accidens qui en pourroient réfulter, il indique un moyen facile de les prévenir. On pourroit, dit-il, mettre les enfans, à leur naiffance, dans de petites boîtes d'un bois mince & fort léger, faites en forme d'auget; elles auroient vingt-quatre pouces de long fur douze à quatorze de large, & cinq de profondeur; elles feroient recouvertes par plufieurs petits cercles, diftants de deux pouces les uns des autres, & qui ne s'éleveroient pas à plus de quatre au-deffus du niveau de l'auget; la mère, par ce moyen, en portant dans fon lit les bras ou fon corps d'un côté & d'un autre, ne courroit pas rifque de nuire à l'enfant; elle lui communiqueroit tous les avantages de la chaleur naturelle, fans l'expofer à aucun danger. On garniroit ces boîtes dans le fond de

rapure de bois, ou de ſon, ou de paille; on mettroit par-deſſus un linge en double ou en quadruple, ſur lequel reposeroit immédiatement l'enfant; on le recouvriroit d'un autre linge & enſuite d'une petite couverture de laine ou de peau de lièvre ou de mouton; on pourroit également employer de petits berceaux de jonc, que l'on garniroit d'une toile cirée, pour que l'enfant, couché auprès de ſa mère, ne l'incommodât point par ſon urine.

Avant de paſſer à la ſeconde partie, je ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous expoſer le morceau pathétique & vraiment éloquent, par lequel l'auteur cherche à triompher de la mauvaiſe habitude où ſont les mères de ne pas nourrir leurs fruits. « O mères, » vous ignorez quel eſt votre empire, » quand, en préſence de vos époux, » vous préſentez le ſein aux doux gages de votre tendreſſe! Nous chériſſons les objets qui réveillent en » nous de douces paſſions; vous faites » naître alors dans tous les cœurs celles » qui font le bonheur & le charme de » la vie; l'admiration, la pitié, la

» tendresse, l'amour; le sentiment
» alors vous donne tous les appas.
» Quel délire, si par la beauté, la jeu-
» nesse & les graces, vous enchantez
» également les sens! Mais alors une
» femme n'a pas besoin de ce der-
» nier avantage; le sentiment lui
» suffit. La mère qui attendrit son
» époux, est toujours belle à ses yeux;
» les soins qu'elle donne à son enfant
» sont un langage bien éloquent. O
» femmes! regnez-donc en souverai-
» nes, regnez par le sentiment; le
» chef-d'œuvre de l'amour, son arme
» la plus puissante, c'est le cœur d'une
» tendre mère.» L'auteur termine cette première Partie par un chapitre curieux & sçavant, dans lequel il prouve que *tout ce qui gêne l'accroissement des enfans s'oppose au développement de leurs corps, & que tout ce qui développe trop-tôt leur esprit, s'oppose à leur accroissement.*

Dans la seconde partie, M. *le Roy* se déchaîne, sur-tout contre les *Corps*, comme très-capables non-seulement d'arrêter les progrès du développement & de la croissance des membres, mais propres encore à causer les maladies les plus incurables & un dépé-

rissement total. L'auteur, en recherchant d'abord l'origine de cet abus, prétend qu'il remonte jusqu'aux Gaulois, comme l'usage du maillot. Une taille volumineuse, dit-il, étoit, chez ces peuples guerriers, un objet de mépris. Les Druides en mesuroient tous les ans le contour; c'est pourquoi ceux qui avoient quelques dispositions à engraisser, quittoient rarement l'habillement militaire, qui étoit d'une forme étroite & très-serrée. La nature qui, dans tous les temps & dans tous les pays, alluma dans le cœur des femmes, le desir de plaire, leur inspira aussi d'employer, pour faire valoir leurs charmes, tous les moyens que peut indiquer l'imagination; c'est par une taille fine, par une démarche légère, qu'elles ont toujours cherché à séduire les hommes. Les Gauloises, à qui la nature avoit refusé cet avantage, eurent recours, pour se le procurer, à l'usage du corset militaire, qui, en serrant la taille, la faisoit paroître plus élevée, plus élégante & plus étroite. Lorsque *Charlemagne* eut conquis l'Italie, lorsque sa Cour devint la plus brillante de l'Europe par la multitude d'étrangers qui y arri-

voient, il se fit une révolution dans nos mœurs & dans nos habillemens : les femmes, dit *Eginard*, se corsèrent comme les Italiennes.

Je ne vous indiquerai point, Monsieur, les dangers terribles qui résultent de l'usage du *Corps*, & que l'auteur expose avec beaucoup de sens & de vérité; je me contente de citer le morceau suivant : » Je demanderai » aux femmes quelles graces elles » trouvent dans un ajustement lisse » & poli, qui n'offre aucune forme naturelle, qui n'a jamais pu » être introduit que par la laideur, » afin de cacher des difformités. » Quelle est donc la beauté de ce » plastron ferme & massif ? Quelles » positions agréables peut prendre » une femme ainsi cuirassée ? Un air » négligé sied bien mieux à la beauté; » le charme est d'autant plus puissant » qu'il est plus naturel; un désordre » heureux séduit bien davantage. La » femme qui veut captiver son amant » ne l'attend point avec ce ridicule » ornement; elle donne plus de naturel à son maintien «.

Dans la troisième Partie, l'auteur propose ses idées sur la manière

de se vêtir dans les différentes circonstances & dans les différens âges de la vie. Cette dernière Partie du Traité de M. *le Roy* est aussi instructive que les précédentes ; on y trouve, comme dans les autres, des connoissances sûres & étendues ; beaucoup de philosophie & d'amour de l'humanité ; des vues saines, & proposées avec la modestie, qui est le sceau de la vraie science ; des peintures vives, agréables, variées ; on sent par-tout que la sensibilité est chez l'auteur le principe d'un style simple, clair & animé. Ce livre est bien propre à faire changer les idées reçues sur les habillemens des femmes sur-tout : malheureusement la mode en France est une divinité dont le culte est trop affermi, à laquelle on sacrifie jusqu'à son repos & ses jours. Le point essentiel seroit de tâcher de réformer la Nation sur cet usage bizarre & meurtrier ; sans cela, tous les raisonnemens ne feront qu'effleurer l'ame d'une Françoise, qui aime mieux ne vivre que trente ans, & paroître svelte & légère.

Je suis, &c.

A Paris ce 9 Septembre 1772.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Choix de Philosophie Morale propre à former l'Esprit & les Mœurs ; par l'Auteur du Choix varié de Poësies ; à Avignon chez la veuve Girard & François Seguin Imprimeur-Libraire ; & à Paris chez de Hansy le jeune Libraire rue Saint Jacques près des Mathurins ; deux Parties in-12 d'environ 200 pages chacune.

PERSONNE ne s'est élevé plus que moi contre cette multitude prodigieuse de compilations, enfantées journellement dans notre Littérature par l'avidité toujours renaissante & des Editeurs & des Libraires. Il en est

cependant quelques-unes qui méritent d'être exceptées; celle que je vous annonce, Monsieur, est certainement de ce nombre. Le premier volume sur-tout renferme d'excellens discours, de très-bons morceaux de Morale, dont les uns sont très-peu connus, dont les autres à la vérité le sont davantage, mais qui, par leur peu d'étendue, pouvoient s'égarer, & qui méritent d'être conservés. D'ailleurs, tout ce qui compose ce Recueil est marqué au coin de la saine Philosophie; car aujourd'hui, dès qu'on parle de Philosophie, il faut s'expliquer. Le but de l'Editeur est de rassembler des vérités éparses qui peuvent contribuer aux progrès de l'entendement humain, à la science des mœurs, au bonheur de l'humanité.

Le petit ouvrage par lequel débute ce *Choix*, réunit la force du raisonnement à l'agrément du style, & doit plaire également à toutes les classes des lecteurs. C'est un *Discours sur la Fiction*, par M. *Borde*, Membre célèbre de l'Académie de Lyon. Ceux qui n'examinent les choses que superficiel-

lement, regardent toute eſpèce de fiction au moins comme frivole. M. *Borde* fait voir que la fiction eſt néceſſaire & utile, & que, quand même elle ne ſeroit ni utile ni néceſſaire, il ſuffit des agrémens réels qu'elle a répandus dans l'Univers pour empêcher qu'elle ne ſoit miſe au nombre des frivolités. Il écarte d'abord cette ſorte de fiction, fille du menſonge & de l'ignorante crédulité, dont les contes ridicules ont inondé le monde dans ſon enfance : il parle de cette fiction, tantôt ſublime, tantôt touchante, morale ou merveilleuſe, philoſophique ou badine, mère de tous les Arts, à qui la vertu doit tant d'encouragemens & la vérité ſes charmes les plus ſéducteurs. Voyez, Monſieur, de quelle manière, ingénieuſe à la fois & ſolide, l'auteur nous développe les avantages de la fiction pour nous rendre la vie agréable & nous guérir des paſſions fortes. » C'eût été un plus » beau projet ſans doute de détruire » la crédulité & l'erreur par les lu» mières de la vérité : malheureuſe» ment il étoit impoſſible à exécuter,

» Il est prouvé par l'expérience que
» nous sommes plus destinés à admirer
» qu'à connoître, à croire qu'à sça-
» voir, à conjecturer qu'à découvrir.
» Le monde est pour nous une déco-
» ration de théâtre, dont le jeu nous
» est inconnu : renfermés dans le cer-
» cle étroit de quelques connoissances,
» les Philosophes ne font que quelques
» pas de plus que le vulgaire ; l'étude
» des Sciences n'est pour eux qu'une
» suite d'humiliations ; la Nature se
» joue de leur curiosité. On les entend
» raisonner sur le cours des astres, &
» ils ignorent les filtrations qui se font
» dans leur corps ; une maladie mor-
» telle s'allume dans les veines du plus
» habile Physicien, & il ne s'en apper-
» çoit que lorsqu'il n'est plus temps
» d'y remédier : un grain de sable,
» une goutte d'eau, sont des écueils
» contre lesquels se brise toute la
» science humaine. Il a donc fallu que
» la fiction vînt du moins embellir
» notre vie, puisque la vérité ne pou-
» voit l'éclairer. Dans les ténèbres où
» nous sommes plongés, parmi les
» maux, les dégoûts & les dangers

» inévitables qui nous assiégent, la
» tristesse, le désespoir même, si nous
» en croyons plusieurs Philosophes,
» semblent être notre partage. Égarés
» dans de tristes erreurs, ils nous pei-
» gnent l'Univers tel qu'un cachot té-
» nébreux où la cruelle Nécessité char-
» ge l'homme de chaînes de fer; d'au-
» tres nous représentent comme des
» malheureux, jettés par la tempête
» dans une isle déserte. Nous voyons,
» dans l'Histoire, des peuples barbares
» & stupides faire métier de se dé-
» chirer mutuellement par des guerres
» cruelles, faute de connoître le prix
» de leur existence & d'en sçavoir
» faire un usage plus heureux. Il est
» près de nous un Peuple rêveur &
» sombre, qui méprise la vie par sen-
» timent & par principe. Le suicide,
» qui a été long-temps la folie des
» Sages & la foiblesse des ames fortes,
» ne doit son origine qu'à cette funeste
» pensée que nous sommes nés pour
» être malheureux. Aux esprits les plus
» tempérés, une disgrace, un revers,
» suffisent quelquefois pour leur ren-
» dre la vie à charge, ou du moins

» indifférente. La recherche de la vé-
» rité, triste, laborieuse, souvent dé-
» sespérante par le peu de succès,
» convenable d'ailleurs à un bien petit
» nombre d'hommes, n'est guères
» propre à nous guérir de ces idées
» importunes. Le premier art que nous
» devons apprendre, c'est l'art d'aimer
» la vie : tout ce qui peut nous la
» rendre chère & la faire régarder
» comme un bienfait, doit nous être
» précieux, & par-là tout ce qui est
» agréable mérite d'être appellé utile. »

M. *Borde* prouve que la Fiction a d'autres prérogatives, celles d'embellir la vérité, de la rendre sensible, de la persuader, de la faire aimer. Il étend même son pouvoir jusques sur la Géométrie, puisque cette science a aussi ses fictions. Un point sans parties, une ligne sans épaisseur, une surface sans corps : tous ces êtres là n'existent que dans l'imagination des Géomètres. Cependant il faut convenir que, s'ils sont utiles, ils ne sont rien moins que séduisans, & que les fictions d'*Euclide* sont un peu moins agréables que les fictions d'*Homère*.

L'auteur réfute ceux qui confondent la fiction avec le mensonge, & qui regardent tout ce qui est imaginé comme faux. »S'ils faisoient attention, » dit-il, aux principes des choses, ils » comprendroient que l'imitation de » la Nature produit un second genre » de vérités, qui forment ce qu'on » appelle le vrai idéal. Tout ce qui » est conçu comme possible, participe » de la vérité & de l'existence, parce » que toute idée dont les parties n'im- » pliquent pas contradiction, est une » chose aussi réelle que l'objet le plus » matériel. Sans cette explication les » notions morales de la justice, de la » bonté, & tant d'autres, les vérités » abstraites, les principes & les mo- » dèles que nous nous faisons, seroient » autant de chimères. »

L'auteur démontre que la vérité historique qui nous fait voir souvent le crime heureux est inférieure à la fiction, dont l'objet est de faire triompher la vertu, ou du moins de la venger des méchans par leurs remords, si ce n'est par leurs châtimens. » C'est sur ce plan que sont imaginées

» toutes les actions représentées sur
» les théâtres. Leurs situations com-
» binées avec art, les fermentations
» nouvelles qu'elles produisent dans
» les passions, le combat de tous les
» sentimens & de tous les devoirs,
» font éclorre de nouvelles vertus,
» qu'on n'eût jamais vu exister, &
» en enrichissent l'humanité. Aujour-
» d'hui que la Tragédie s'est élevée
» au-dessus du naturel simple des An-
» ciens, & qu'elle a pris un caractère
» sententieux, la morale y domine plus
» que jamais; les beaux vers, qui
» contiennent ses préceptes les plus
» sublimes, volent de bouche en
» bouche & se gravent dans tous les
» esprits. Les Philosophes peuvent
» nous faire embrasser la vertu par
» raisonnement; il n'appartient qu'à
» la Poësie de la faire aimer avec
» transport. Il y a quelque chose au-
» delà de la vertu, c'est l'héroïsme;
» mais les démonstrations ne font pas
» les héros; il faut parler à l'imagi-
» nation, si l'on veut exciter ces paf-
» sions vertueuses qui donnent de
» grands exemples au monde. »

M. *Borde* regrette que la Tragédie ne soit parmi nous qu'un spectacle, & ne nous présente que des évènemens anciens, ou qui nous sont étrangers. » Celui qui pourroit détruire ces » préjugés, & qui s'appliqueroit à » mettre des Héros François sur la » scène, rendroit un vrai service à » la Nation; la Tragédie en devien- » droit plus recommandable & plus » vraie; elle exciteroit des passions » utiles à la Patrie, & contribueroit à » former des citoyens : qualité qu'on » ne sçauroit rendre trop commune. « Ce Discours a été probablement composé avant *le Siége de Calais*. Les applaudissemens prodigués à cette Pièce, les récompenses décernées à l'auteur, font voir combien les dispositions du Public sont favorables à cette espèce de Drame, & avec quelle ivresse unanime & flatteuse il verroit de vrais talens s'exercer dans cette carrière, puisqu'il a si bien accueilli les informes essais qu'on lui a donnés dans ce genre vraîment utile. On peut regarder M. *de Belloi* comme le *Jodelle* de la Tragédie Nationale. On doit en atten-

dre avec impatience le *Corneille* & le *Racine*.

L'auteur nous préſente auſſi l'utilité de la fiction dans la Comédie. Les *Précieuſes Ridicules* & les *Femmes Sçavantes*, ſifflées même par ceux qui avoient été leurs admirateurs, l'hypocrite démaſqué dans le *Tartuffe*, &c, ſont les preuves de l'auteur. » On peut placer au rang des Co» médies les Romans qui contien» nent des peintures des mœurs, » & dont les dialogues ſont autant » de ſcènes : ſupérieurs peut-être » à la Comédie, en ce que leurs » détails ſont plus développés ; ou» vrages trop eſtimés ſans doute, ſi » l'on conſidère ceux qui ont été faits, » mais dont le genre eſt trop mépriſé » peut-être, ſi l'on réfléchit ſur ceux » que l'on pourroit faire ; quelle ſource » d'inſtructions, ſi une philoſophie » vertueuſe en étoit l'ame & raſſem» bloit ſous les yeux toutes les com» binaiſons poſſibles de la vie pour en » compoſer un tout moral! La vérité eſt » bornée, la fiction ne l'eſt point ; par » conſéquent les préceptes ſont infi» nis ; la première nous offre la Nature

» avec toutes ses imperfections, ses dé-
» sordres & ses mêlanges où le mal do-
» mine toujours; la seconde sçait nous
» la montrer embellie, pure & parée
» d'une symétrie intéressante; nous
» lui devons l'idée utile de la perfec-
» tion; l'une ne pouvoit attaquer les
» vices que par des réfléxions abstrai-
» tes ou des satyres personnelles;
» l'autre peut seule les démasquer avec
» innocence & avec agrément; il ne
» manque à cette sorte d'ouvrage que
» d'être plus dirigés à l'utilité, qu'à
» l'amusement. Les auteurs ne se res-
» pectent pas assez eux-mêmes. » Ce que M. *Borde* semble ici desirer, nous le voyons très-heureusement exécuté. Les Contes de M. d'*Arnaud* sont tous dirigés à l'utilité morale. Il n'y en a guères dans ceux qu'il nous a donnés depuis deux ou trois ans, qui ne fassent servir l'amusement à l'instruction. Ces sortes de Contes doivent être mis, comme le dit M. *Borde*, au rang des Drames utiles, *dont les dialogues sont autant de scènes*.

Après avoir relevé les avantages de la fiction, l'auteur en expose *les*

agrémens ; mais il observe que ce mot rend foiblement ce qu'il veut dire ; il voudroit les appeller *vertus agréables*, plus utiles peut-être que les plus sublimes, puisqu'elles trouvent leur place par-tout, qu'elles agissent sans cesse & font le tissu de la vie.
» La Nature a choisi le plaisir comme » l'instrument le plus sûr pour nous » conduire à ses fins ; ce n'est qu'en » l'attachant inséparablement à la satis- » faction de tous nos besoins, à l'exer- » cice de toutes nos facultés, qu'elle » a cru pouvoir nous intéresser à la » conservation de notre être : l'esprit » a ses besoins comme le corps ; il a » aussi ses plaisirs : de-là naît cette cu- » riosité qu'on remarque dans les en- » fans & dans le peuple ; de-là aussi » cette crédulité des ignorans & des » stupides. Affamé d'idées, leur esprit, » semblable à un estomach vuide, se » repaît & se contente de tout ; une » idée nouvelle, ou reçue ou produi- » te, excite dans l'ame les plus vifs » transports. Je puis apporter pour » exemple l'hécatombe sacrifiée par » *Pithagore*, en reconnoissance de la » découverte de son fameux problême.

» Les charmes & les illusions de la
» nouveauté sont assez connus, sans
» qu'il soit besoin que je m'y arrête;
» & il ne falloit pas moins qu'un at-
» trait aussi puissant pour prévenir nos
» découragemens; car les hommes sont
» bien petits en comparaison des ob-
» jets qu'ils se proposent. La science
» est si vaste, l'esprit est si borné, l'igno-
» rance est si commode; chaque con-
» noissance que nous voulons acqué-
» rir, nous demande tout entiers; la
» vérité a été abandonnée à la culture
» des hommes, comme la terre; cha-
» cun a son petit champ qu'il cultive,
» son petit enclos qui le borne; sou-
» vent même plusieurs générations
» successives ne suffisent pas pour dé-
» fricher & mettre en valeur cette pe-
» tite portion de terrein. La Divinité
» pouvoit sans doute nous révéler
» toutes ces idées que nous n'acqué-
» rons qu'avec peine; mais elle a
» voulu qu'elles fussent le prix du tra-
» vail, & que le plaisir en fût la ré-
» compense. Le plaisir & le travail
» sont donc également d'institution di-
» vine: mépriser les plaisirs de l'ame,

» ce feroit rejetter le plus doux & » le plus noble bienfait de la Nature. » Otez la fiction du monde, vous retranchez tous les plaisirs de l'esprit. La fiction dans le langage produit le style figuré, dont la vérité tire de si utiles secours; c'est la fiction qui a trouvé le moyen de séparer les larmes de la douleur, & qui rend la pitié délicieuse & la terreur même agréable; c'est elle qui vient embellir nos fêtes. » La » Peinture, la Musique, tous les arts » s'enrichissent de ses idées; nos édifi» ces nous les retracent dans les sculp» tures ou les tissus dont ils sont or» nés; mille bijoux agréables sont fa» çonnés d'après elles; il n'est pas » jusqu'aux grotesques, aux monstres » mêmes qu'elles enfantent, qui ne » trouvent le secret de nous plaire. »

Vous chercheriez peut-être en vain, Monsieur, un ouvrage mieux pensé, mieux écrit, plus approfondi, plus élégant, & en général d'un meilleur goût que le discours que je viens de vous extraire. Si l'on pouvoit s'attendre à en voir souvent éclorre de semblables, il me semble que les bons

esprits les préféreroient sans hésiter à ces éloges Académiques, où les auteurs ne pouvant louer leurs héros d'une manière naturelle & vraie, enflent leurs amplifications de portraits & d'idées gigantesques.

Après ce Discours, vient un songe imité de l'Anglois, intitulé *Les occupations des hommes*. L'auteur réfléchit que la plupart des hommes ne sont placés ni suivant leurs inclinations, ni selon leurs talens. Il s'endort au milieu de ces idées, & croit voir s'effectuer tous les changemens qu'il desire. Ce cadre donne lieu à des détails assez piquans; une multitude de Nobles se dépouillent de leurs marques de distinction, & se mettent à travailler aux métiers de Maquignon, de Cocher, de Tailleur, de joueur d'instrumens. Deux ou trois grands personnages prennent une veste blanche, une serviette autour de leur tête, un tablier à leur ceinture, & s'occupent à perfectionner l'art de la cuisine. » Le carrosse d'un fameux Médecin » fut transformé tout-à-coup en tom- » bereau, & lui en exécuteur de la

» Juſtice, mettant la corde au col
» d'un criminel. Je vis deux fameux
» Chirurgiens de ma connoiſſance en
» manches & en tabliers bleus qui
» faiſoient briller leur adreſſe dans la
» tuerie à côté du Bureau des vivres.
» Un reſpectable Miniſtre, qui prê-
» choit à la campagne à un nombreux
» auditoire, ſe recueillit un moment
» en lui-même, & ſortit un aſſorti-
» ment de gobelets & de balles, &
» fit pluſieurs tours d'adreſſe avec une
» facilité étonnante. Un Hiſtorien fut
» tout-à-coup changé en un faiſeur
» d'Almanachs; un auteur de Romans
» en un diſeur de bonne aventure, &
» un Poëte en Forgeron. De jolis cava-
» liers étoient très-utilement employés
» à faire des nœuds & des confitures
» au vinaigre & au ſucre. Nos belles
» Dames reſtèrent telles qu'elles
» étoient : *Jupiter*, avec toute ſa puiſ-
» ſance, ne pouvoit (ſans changer
» entièrement leur nature) leur aſſi-
» gner un emploi qui les rendît utiles
» au genre humain. » Ce morceau a
quelque choſe de la tournure d'eſprit
cauſtique des *Swifts* & des *Rabeners*. Il

est suivi d'une Lettre encore traduite de l'Anglois, & adressée au Prince *de Galles* par l'ombre d'*Auguste Ernest de Brunswick*. Cette Lettre est pleine de leçons utiles pour un jeune Prince qui doit regner.

Les *Observations sur la vraie Philosophie*, de M. l'Abbé *Pernetti*, ne sont pas moins estimables, par l'esprit & la sagacité qui les ont dictées. Il y établit les vraies notions de la Philosophie; il y fait voir que son objet doit être de penser juste & de faire le bien. Il dessine un tableau du vrai Philosophe, & laisse ensuite la foule des usurpateurs de ce nom apprécier leur mérite & s'exécuter eux-mêmes sur un attribut d'autant plus honorable qu'il comprend l'homme tout entier, soit qu'il pense, soit qu'il agisse.

Quelqu'utiles que soient les morceaux de Littérature réunis dans ces deux Volumes, le plus précieux, selon moi, du moins celui qui m'a fait le plus de plaisir, soit par l'importance de la matière, soit par les vues admirables qu'il renferme, est une *Lettre*

sur le Mariage, écrite au Lord Kilmorey. Cette Lettre, qui n'a jamais été imprimée telle qu'on la trouve ici, est de feu M. *Burlamaqui*, Professeur en Droit à Genève, & Conseiller d'Etat, auteur de l'excellent ouvrage sur le *Droit Naturel & Politique*. Le sçavant Professeur y cherche quelle est la nature de cette société si naturelle à l'homme, & que nous appellons *Mariage*; quelle est sa destination & sa principale fin. Cette recherche, si intéressante pour l'humanité, demande qu'il examine la constitution de l'homme à cet égard, ses inclinations, ses penchans naturels, & quelles sont les règles auxquelles ils doivent être subordonnés.

La première chose qui frappe l'esprit de l'auteur dans cet examen, est cette inclination générale qu'ont tous les hommes pour les plaisirs de l'amour, & qu'il regarde comme un des plus précieux avantages qu'ils aient reçus de la Nature. Mais, continue-t-il, en adressant toujours la parole au Lord *Kilmorey* : » ce n'est pas assez que » l'homme cherche à satisfaire cet ins-

» tinct qui le porte à produire son
» semblable ; il faut outre cela qu'il
» s'applique à cet ouvrage important
» d'une manière qui soit digne d'une
» créature raisonnable & sociable ; ces
» deux mots emportent bien des cho-
» ses. Le soin du corps & de la santé,
» l'entretien & le perfectionnement
» des facultés de l'ame, une attention
» constante aux intérêts de la société
» humaine, la nourriture & l'éduca-
» tion des enfans : tout cela est com-
» pris sous ces deux idées. Seroit-ce,
» je vous prie, une chose convena-
» ble à un être raisonnable & intelli-
» gent, de s'abandonner si aveuglé-
» ment aux premiers mouvemens de
» la Nature, que les plaisirs qu'il cher-
» che devinssent pour lui une source
» féconde de douleurs & d'amertu-
» mes ; que son corps affoibli & tom-
» bé dans la mollesse & dans la lan-
» gueur, le réduisît dans un état pire
» que la mort même ? Conviendroit-
» ils d'ailleurs à l'homme, qui fait
» partie de la société & qui est né
» pour elle, de se livrer aux plaisirs,
» au préjudice de cette même société

» & de ce qu'il doit aux autres hom-
» mes ? L'homme a donc ici plusieurs
» intérêts différens à ménager ; il lui
» est sans doute permis de chercher
» à satisfaire ses désirs ; mais il ne doit
» jamais perdre de vue l'intérêt &
» l'avantage de ces nouvelles créatu-
» res qui en sont un produit nécessaire ;
» le genre humain se trouve si parti-
» culièrement intéressé à leur conser-
» vation & à leur perfection, que l'on
» peut dire que la négligence ou l'at-
» tention des hommes à cet égard est
» la cause prochaine du bonheur ou
» du malheur de la société en général ;
» faites-y bien attention, & vous re-
» connoîtrez aisément, Milord, que
» toutes ces vues différentes entrent
» naturellement dans le plan de la
» Providence, & qu'elles doivent,
» par conséquent, être tout autant de
» règles pour l'homme ; tout autant de
» ménagemens qu'il doit garder dans
» la recherche des plaisirs. Voici donc
» en général quelle est l'idée que je
» me fais du mariage ; je l'envisage
» comme la société d'un homme &
» d'une femme qui se promettent un
» amour mutuel, dans la vue d'avoir

» des enfans, de les nourrir, de les
» élever d'une manière conforme à
» la nature de l'homme & au bien de
» la société. »

Il est essentiel à toute société que l'on y ait également égard à l'intérêt de tous ceux qui y entrent ou qui en font partie nécessaire : ainsi c'est l'utilité combinée du père, de la mère, & des enfans, qui, sagement ménagée entr'eux & rapportée en dernier ressort au bien de la société en général, doit servir dans le mariage de principe & de règle fondamentale. Mais, dira-t-on, si c'est uniquement la conservation de l'espèce que la nature a eu en vue, étoit-il nécessaire de donner tant de vivacité à cette inclination, & n'auroit-il pas été plus convenable d'en modérer le degré & la violence ? M. *Burlamaqui* prouve que la Nature ne fait rien inutilement, & que cette violence même a ses avantages.
» A quoi pensez-vous, dit-il au Lord,
» que nous soyons redevables de ces
» agrémens que nous trouvons tous
» les jours dans le commerce des
» femmes ? Leur douceur, leur viva-

» cité, la délicatesse de leurs senti-
» mens y contribuent sans doute con-
» sidérablement ; mais elles n'en sont
» pas les seules causes. Il y en a une
» autre qui, pour être plus cachée,
» n'agit pas moins puissamment, & qui
» fait même valoir toutes les autres ;
» ces nœuds secrets, cette sympathie
» naturelle qui sont l'effet du tempé-
» rament, y entrent sans doute pour
» beaucoup ; c'est-là la source de cette
» complaisance réciproque, & de ces
» attentions obligeantes que nous
» avons les uns pour les autres ; c'est
» de-là que vient cette politesse, qui,
» adoucissant insensiblement ce qu'il
» peut y avoir de rude & de trop fort
» dans le naturel de l'homme & cor-
» rigeant en même-temps ce qu'il y a
» de trop foible dans le caractère des
» femmes, & leur donnant plus de
» force, contribue ainsi merveilleuse-
» ment à réunir ces deux parties du
» genre humain & à serrer les nœuds
» de la société.

» D'ailleurs, croyez-vous, Milord,
» que sans l'aide d'un penchant aussi
» vif & aussi doux que l'est celui qui

» rapproche les deux sexes, l'homme
» se fût porté volontiers & de lui-
» même à contribuer à la réparation
» du genre humain ? Pour moi, je suis
» persuadé que, pour peu que l'on eût
» affoibli la sensibilité & la vivacité de
» l'instinct, la raison n'auroit jamais été
» assez puissante pour porter l'homme
» à prendre sur soi la peine de mettre
» au monde des enfans, qui sont quel-
» quefois pour les parens une source
» féconde de chagrins & d'amertume,
» qui du moins sont toujours pour l'un
» un sujet de travail ou de peine. Ce
» n'est pas sans fondement que la Pro-
» vidence s'est, pour ainsi dire, défiée
» de sa raison à cet égard, & qu'elle
» fait venir à son secours le tempé-
» rament & l'instinct qui entraînent
» l'homme d'une manière également
» douce & puissante à réparer les
» pertes de la société & à suppléer
» ainsi à ce que la raison auroit pu lais-
» ser en arrière. D'un autre côté,
» pensez-vous, Milord, que, si l'Auteur
» de la Nature avoit donné au plaisir
» de l'amour ce degré de modération
» & de tempérament, la société con-

» jugale n'eût pas infiniment perdu de
» ses douceurs ? Cette douceur en-
» chantereſſe, qui eſt une ſuite néceſ-
» ſaire de l'extrême ſenſibilité que la
» Nature a donnée à l'homme à cet
» égard, eſt non-ſeulement par elle-
» même un très-grand plaiſir ; mais
» elle eſt, à bien dire, la ſource phy-
» ſique de cette tendre amitié qui
» unit les cœurs de deux perſonnes, &
» qui y répand tant d'agrémens & de
» charmes. Ce n'eſt pas tout encore ;
» c'eſt en même-tems un antidote
» admirable, un contrepoiſon aſſuré
» contre tous les déſagrémens & les
» chagrins qui naiſſent quelquefois &
» preſque d'une maniere néceſſaire
» entre les perſonnes qui ſont d'ail-
» leurs les mieux aſſorties ; l'homme
» eſt né pour la ſociété, il eſt vrai ;
» toutes ſes facultés, toutes ſes incli-
» nations le portent là ; mais il n'eſt pas
» moins certain que des perſonnes qui
» vivent dans une ſociété auſſi intime
» que celle qui eſt entre deux époux,
» ſont, à bien des égards, dans un
» état d'épreuve. Plus on eſt près l'un
» de l'autre, plus on eſt à portée de
connoître

» connoître les défauts de son compa-
» gnon ; & une entière familiarité
» laissant paroître ces défauts dans
» tout leur jour, ils choquent davan-
» tage ; les sujets de plaintes devien-
» nent bientôt égaux des deux côtés ;
» à la fin l'esprit s'aigrit, & toute la
» raison du monde a bien de la peine
» à ramener la tranquillité & la paix.
» Mais quel est, je vous prie, le dépit
» assez violent, ou quelle est l'aigreur
» assez envenimée qui puisse tenir
» contre les empressemens & les ca-
» resses d'un époux ou contre les re-
» gards enchanteurs d'une épouse
» qui laisse dire à ses yeux & à son
» air ce que la modestie ne lui permet
» pas de demander à haute voix ?
» C'est ainsi que le lit nuptial est le
» tombeau des querelles domestiques.

» J'ajoute à cela, Milord, que c'est
» encore de cette vivacité naturelle
» du tempérament & de l'instinct, que
» découle, comme de sa source, cette
» tendresse naturelle des pères pour
» leurs enfans, tendres gages de leur
» amour : tendresse qui est si forte,
» que l'on peut dire qu'elle l'emporte

» sur tout autre sentiment, & que
» rien au monde ne sçauroit la vain-
» cre : quel autre principe, je vous
» prie, pourroit-on donner à l'amour
» paternel, puisqu'il se fait sentir dans
» toute sa force au moment même de
» la naissance d'un enfant, qui n'offre
» cependant par lui-même rien que
» d'informe, de rebutant & de péni-
» ble ; quelle n'est point la foiblesse
» & l'imbécillité de l'homme au mo-
» ment de sa naissance ? A combien de
» besoins, d'accidens & de dangers
» ne se trouve-t-il pas exposé ? Quels
» secours peut-il tirer de son propre
» fond ? Il n'a que les gémissemens &
» les pleurs ; mais de quel usage lui
» seroient ses pleurs impuissans, si,
» par un effet de la plus sage mécha-
» nique, il n'émouvoit les entrailles
» d'une tendre mère, jusqu'à la porter
» à s'oublier elle-même pour prendre
» soin de cette petite créature ? Dans
» cet état des choses, que pensez-
» vous, Milord, que fussent devenus
» les enfans, si l'Auteur de la Nature
» les avoit entièrement abandonnés à
» l'homme raisonnable, & s'il n'eût pas

» fait venir à leur secours l'homme
» animal? Quels soins, quelles peines,
» quel temps ne faut-il pas avant
» qu'un jeune homme soit amené au
» point de perfection & de maturité,
» tant à l'égard du corps qu'à l'égard
» de l'esprit? Qu'auroit-on pu attendre
» là-dessus de l'homme qui n'agit
» jamais que pour lui-même, si une
» sage Providence n'avoit eu un soin
» tout particulier de le porter à prendre
» sur soi ce travail par un instinct
» plus fort mille fois que la raison? Il
» falloit même balancer toutes ses
» peines par des plaisirs si vifs & si
» doux, qu'ils servissent en même-
» temps à l'homme de dédommagement
» & d'un puissant aiguillon pour
» l'engager à ce à quoi il ne se seroit
» jamais porté de lui-même &
» par la seule raison.» Connoissez-vous, Monsieur, beaucoup d'idées aussi vraies, aussi-bien vues, aussi finement observées? Il semble, comme on l'a déja dit de quelques autres Philosophes, que M. *Burlamaqui* ait pris la Nature sur le fait, & que son Auteur l'ait chargé de dévoiler ses

intentions pour le bonheur de ses créatures.

Le célèbre Professeur ne s'en tient pas aux réfléxions que je viens de rapporter; il prouve encore qu'outre tous les avantages qu'il a exposés, la constitution de l'homme, par rapport au plaisir, est un des fondemens naturels de la société en général & un principe physique de la sociabilité. » L'amour des pères pour leurs en- » fans fait que l'homme, en devenant » père de famille, devient en même- » temps beaucoup plus propre à rem- » plir les devoirs de citoyen; ses en- » fans sont tout autant d'autres lui- » même; ce sont des branches d'un » même tronc, qui ne font qu'un tout » avec lui, & pour lesquelles l'homme » ne s'intéresse pas moins que pour » soi même: aussi l'expérience fait- » elle voir que, toutes choses d'ailleurs » égales, ceux-là sont de beaucoup » meilleurs citoyens qui sont pères de » plusieurs enfans, que ceux qui vi- » vent dans le célibat; c'est que les » premiers tiennent à la société par » beaucoup plus de liens; c'est pro-

» prement ici une extension d'amour
» propre. L'on peut donc assurer à
» cet égard, que la constitution na-
» turelle de l'homme, par rapport au
» plaisir de l'amour, renferme en
» elle-même comme les premières se-
» mences de la sociabilité. J'ose même
» dire, Milord, que cette disposition
» naturelle de l'homme au plaisir, à
» la considérer en général, donne à
» l'ame un caractère, &, pour ainsi
» dire, une trempe de douceur &
» & d'humanité. Tout ce qui met les
» hommes dans une dépendance les
» uns des autres par rapport à leurs
» plaisirs, contribue infiniment à don-
» ner à leurs mœurs une impression
» de tendresse & d'humanité, si né-
» cessaire au bonheur de la société en
» général : aussi a-t-on remarqué que
» ces hommes disgraciés de la Nature,
» qui sont, pour ainsi dire, morts au
» moment de leur naissance, ou les
» victimes d'une main barbare, sont
» de tous les mortels les plus inso-
» ciables, gens durs & cruels, inca-
» pables de compassion & inacces-
» sibles à la pitié. Au contraire, les

» naturels les plus durs & les plus fa-
» rouches deviennent modérés, hu-
» mains & traitables, dès que l'on peut
» parvenir à toucher en eux cette partie
» sensible & délicate ; on vient à bout
» des passions mêmes les plus violem-
» ment émues. Ce sont-là tout autant
» d'effets heureux du tempérament &
» du penchant naturel de l'homme,
» qui agit à la vérité d'une manière
» cachée & insensible, mais toujours
» également puissante & victorieuse.»
L'auteur appuie son opinion de l'admirable exemple de *Coriolan*, que sa patrie ne put fléchir par trois députations solemnelles des différens Ordres de l'Etat, mais qui ne vit pas plutôt s'avancer vers lui sa mère, sa femme & le cortége touchant des Dames Romaines, que l'esprit de vengeance fit place dans son cœur aux sentimens de la Nature.

Telle est en substance, Monsieur, cette belle Lettre de M. *Burlamaqui*; j'avoue que la lecture de ce morceau m'a fait un plaisir bien supérieur à tout ce que j'ai éprouvé même en lisant les meilleurs ouvrages de ce

siècle. Le style en est noble, sérieux, sensé, & comme il convient à de telles matières & à de tels Philosophes. Quelle différence d'un pareil ouvrage à ces productions, dont les auteurs employent toutes les ressources de leurs talens à soutenir d'ingénieux paradoxes ! On est séduit ; on est ébloui pour quelque temps ; mais on n'est point convaincu, & la vérité revient toujours persécuter le lecteur. Ici, au contraire, la volupté que l'auteur lui fait partager est sans mêlange, & l'on est pleinement satisfait en voyant dévoilé d'une manière si lumineuse ce que l'on a tant de fois ressenti, sans pouvoir s'en rendre compte.

On trouve immédiatement après cette lettre, un *Entretien entre Madétès & Platon, sur la cause & les effets.* Ce *Madétès* est supposé disciple d'*Epicure*, & croit que le Hazard est le principe de tout. *Platon* lui dit qu'il est magicien, & qu'il va lui faire voir des choses extraordinaires. Il le mène à sa maison de campagne, lui montre un squelette, & lui parle en

ces termes : » Premièrement, vous
» voyez cette eſpèce de boule qui
» ſemble couronner tout ce vilain
» aſſemblage. Je vais faire paſſer, par
» la parole, dans le creux de cette
» boule, une ſubſtance moëlleuſe &
» douce, partagée en mille petites
» ramifications, que je ferai deſcen-
» dre imperceptiblement par cette
» eſpèce de bâton à pluſieurs nœuds,
» que vous voyez attaché à cette
» boule, & qui ſe termine en pointe
» dans un creux. J'adapterai au haut
» de ce bâton un tuyau, par lequel
» je ferai entrer l'air au moyen d'une
» ſoupape qui pourra jouer ſans ceſſe;
» & bientôt après vous verrez cette
» fabrique ſe remuer d'elle-même. A
» l'égard de tous les autres morceaux
» informes qui vous paroiſſent comme
» des têtes d'un bois pourri & qui ſem-
» blent être ſans utilité comme ſans
» force & ſans grace, je n'aurai qu'à
» parler & ils ſeront mis en mouvement
» par des eſpèces de cordes d'une ſtruc-
» ture inconcevable. Je placerai au
» milieu de ces cordes une infinité de
» canaux, remplis d'une liqueur qui,

» en passant par des tamis, se chan-
» gera en plusieurs liqueurs différen-
» tes & coulera dans toute la machine
» vingt fois par heure; le tout sera re-
» couvert d'une étoffe blanche, moëlleuse & fine; chaque partie de cette
» machine aura un mouvement parti-
» culier qui ne se démentira point.
» Je placerai entre ces demi-cerceaux,
» qui ne semblent bons à rien, un
» gros réservoir fait à peu près comme
» une pomme de pin. Ce réservoir se
» contractera & se dilatera, chaque
» moment, avec une force étonnante;
» il changera la couleur de la liqueur
» qui passera dans toute la machine.
» Je placerai non loin de lui un sac
» percé en deux endroits, qui ressem-
» blera aux tonneaux des *Danaïdes*.
» Il se remplira & se vuidera sans
» cesse; mais il ne se remplira que de
» ce qui est nécessaire, & ne se vui-
» dera que du superflu. Cette machine
» sera un étonnant laboratoire de
» Chimie, un si profond ouvrage de
» Méchanique & d'Hydraulique, que
» ceux qui l'auront étudié ne pour-
» ront jamais le comprendre. De pe-

» tits mouvemens y produiront une
» force prodigieuse ; il sera impossible
» à l'art humain d'imiter l'artifice qui
» dirigera cet automate ; mais, ce qui
» vous surprendra davantage, c'est
» que, quand cet automate se sera ap-
» proché d'une figure à peu-près sem-
» blable, il s'en formera une troisiè-
» me figure. Ces machines auront des
» idées ; elles raisonneront, elles
» parleront comme vous ; elles pour-
» ront mesurer le Ciel & la Terre ;
» mais je ne vous ferai point voir cette
» rareté, si vous ne me promettez
» que, quand vous l'aurez vue, vous
» avouerez que j'ai beaucoup d'esprit
» & de puissance.

MADÉTÈS.

» Si la chose est ainsi, j'avouerai
» que vous en sçavez plus qu'*Epicure*
» & que tous les Philosophes de la
» Grèce.

PLATON.

» Eh bien, tout ce que je vous ai
» promis est fait : vous êtes cette

» machine ; c'eſt ainſi que vous êtes
» formé, & je ne vous ai pas montré
» la millième partie des reſſorts qui
» compoſent votre exiſtence ; tous ces
» reſſorts ſont également proportion-
» nés les uns aux autres ; tous s'aident
» réciproquement ; les uns conſervent
» la vie, les autres la donnent, &
» l'eſpèce ſe perpétue de ſiècle en
» ſiècle par un artifice qu'il n'eſt pas
» poſſible de découvrir. Les plus vils
» animaux ſont formés avec un appa-
» reil non moins admirable, & les
» ſphères céleſtes ſe meuvent dans
» l'eſpace avec une méchanique enco-
» re plus ſublime. Jugez après cela ſi
» un être intelligent n'a pas formé le
» monde, & ſi vos atomes n'ont pas
» eu beſoin de cette cauſe intelli-
» gente. » L'idée de ce dialogue eſt ſans doute très-philoſophique ; mais on ne peut ſe défendre, en le liſant, de cette eſpèce d'horreur qu'on reſſent en voyant pour la première fois diſſéquer un cadavre.

Autre ouvrage très-eſtimable & très-eſtimé : c'eſt le *Diſcours* du Pere *Guénard* Jéſuite *ſur l'eſprit philoſo-*

phique. Cette pièce a remporté le prix de l'Académie Françoise en 1755 ; je vous en ai rendu compte dans le temps, avec tous les éloges qu'on lui doit ; c'est, sans contredit, un des ouvrages de ce genre qui en mérite le plus. On y expose quels ravages l'abus de la philosophie a faits dans la religion & dans la littérature ; on y avertit le Géomètre de ne pas porter dans les arts de goût son austérité naturelle, son style aride ; & l'on y établit, avec la précision la plus juste, quelles sont, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique. Cet excellent Discours ne sçauroit être trop réimprimé, trop répandu, sur-tout dans ce siècle ; on doit en recommander la lecture aux jeunes gens, pour servir d'antidote à tous les poisons que l'on cherche à verser dans leurs esprits & dans leurs cœurs.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, du second volume de ce recueil, qui est composé de pièces bien inférieures à celles du premier. Les plus remarquables, & en même-temps les

plus connues, sont 1°, les *Résolutions d'une Mère*, morceau tiré de l'Epître Dédicatoire du *Père de famille*. On y retrouve le style emphatique & capiteux (passez moi ce terme) de M. *Diderot*; 2°. *l'extrait d'un livre qui n'a jamais existé*, satyre morale assez ingénieuse; 3°. l'article sur les femmes, que feu *Desmahis* a fourni à l'Encyclopédie, &c. &c. &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Septembre 1772.

LETTRE VIII.

Début Poëtique; Edition corrigée, augmentée d'un Chant d'Abel & de plusieurs autres ouvrages en vers; par M. Gilbert; à Paris chez J. F. Bastien Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint-Germain; Brochure in-8° de 74 pages.

JE vous ai déja parlé, Monsieur, de ce *Début Poëtique* avec éloge*. Les Pièces ajoutées à cette nou-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tome III, page 173.

velle édition méritent qu'on en fasse une mention particulière, & confirment en partie les espérances que vous avez conçues de ce jeune Poëte. La plus remarquable de ces Pièces est un chant de la mort d'*Abel*, poëme de M. *Gessner*, que M. *Gilbert* projette de nous donner en vers François. Cet essai, où il se trouve des détails supérieurs, doit l'engager à poursuivre son entreprise. Le chant dont il est ici question est celui où *Caïn* exécute son crime. Ce chant, quoiqu'isolé, renferme une action complette, & la lecture en est très-intéressante. Le cruel *Caïn* a entendu *Mehala*, son épouse, pleurer & gémir toute la nuit; avant le jour il se lève :

Il erre sans dessein, & sa voix qui murmure
Dans le calme profond où dormoit la Nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné.
» Cette nuit dans mes sens *quel tumulte a*
n'a regné !
» O songes, disoit-il ! ô nuit, ô nuit terrible !
» Mon ame cependant reposoit plus paisible,
» Et déja s'envoloient mes noires visions,

» Lorsque ses longs soupirs, *ses lamentations*
» M'éveillent, malheureux ! & *du soin qui la*
» *ronge*
» *Accroissent mes ennuis* que le réveil prolonge.
» Quoi ! ma couche toujours nagera dans les
» pleurs !
» Toujours j'y puiserai de nouvelles dou-
» leurs !
» Eh ! qu'a-t-elle à pleurer ? qu'ai-je donc fait ?
» quel crime ?
» Elle ignore que Dieu rejetta ma victime ;
» Et ses pleurs & ses cris d'avance pour *Caïn*
» Ont en un jour obscur changé ce jour se-
» rein .....
» *Abel* est plus heureux... Qu'il parle ; Dieu
» l'inspire :
» Qu'il agisse ; on le vante, on aime à lui
» sourire ;
» Je suis seul rebuté ; c'est moi seul qu'en tous
» lieux
» Poursuivent le *courroux* & la *haine* des
» cieux ;
» Et, quand je crois les fuir, c'est l'épouse que
» j'aime,
» Que je préfère au jour, au Seigneur
» moi-même,

» C'eſt toi, toi, *Mehala*, qui fais rentrer les
» maux
» Dans ce cœur où déja pénétroit le repos. »

Il apperçoit un buiſſon ſur un rocher voiſin; il s'y traîne; il invoque le ſommeil: & toi, ajoute-t-il,

» Et toi, dont l'anathême a tari l'abondance,
» Toi dont les fruits douteux ne ſoutiennent
» mes ans,
» Que pour rendre *Caïn* malheureux plus
» long-temps,
» Terre, que tous les jours de mes ſueurs
» j'arroſe,
» Un moment ſur ton ſein permets que je
» repoſe:
» Chargé d'ennuis, hélas! épuiſé de vigueur,
» Le ſommeil eſt pour moi le comble du bon-
» heur. »

Le fier *Anamalec*, cet Ange des ténèbres, qui a conjuré la perte du malheureux *Caïn*, ſuit ſa proie avec acharnement; il veut ſurpaſſer les exploits de *Satan* même, & tourmente le ſommeil de *Caïn* par des images effrayantes.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses
Où, de chaume couverts, s'abaissent *d'humbles toits*
Rares, & parsemés autour d'un vaste bois.
Ses fils, ses petits-fils, répandus sur la plaine,
Nuds & le dos courbé, s'exerçoient hors d'haleine ;
Tandis que le Soleil, de son char lumineux,
Sur leur col rembruni faisoit jaillir ses feux.
L'un, de ses bras tendus, pesant sur la charrue,
Souffle, heurte & fatigue une roche *inconnue*,
Qui repoussant du oc les coups retentissans,
Epuise en vains efforts ses taureaux gémissans :
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une *implacable* guerre. . . . . .
Mais, de ces malheureux que *Caïn* considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père,
Que l'aîné de ses fils, *Eliel*, son appui ;
Il le voit : sur son front siége le sombre ennui,
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlanté ;

Il se baisse, il embrasse une charge accablante,
La soulève & s'agite & s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids,
Et marchant à pas lourds dans un sentier pé-
nible,
Il s'écrie épuisé : » Que la vie est horrible !
» Dieu cruel ! que ton bras s'appesantit sur
» nous !
» Tu créas les humains ; les veux-tu perdre
» tous ?
» Ou mon père & ses fils, les miens & leurs
» fils même
» Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'ana-
» thême ? &c.

Caïn voit ensuite une plaine émail-lée de fleurs que traversoient, en serpentant, des ruisseaux d'eau vive ; il voit des bocages enchanteurs, des bosquets d'orangers toujours verds. Les descendans d'*Abel* s'y assembloient avec de jeunes bergères sous la voûte d'un treillage de myrte & de chevre-feuille ; de doux breuvages pétilloient dans des coupes d'or, & des fruits parfumés flattoient en même temps le goût & l'odorat. Ces mortels heu-

reux faisoient, dans leur ivresse, retentir les lieux d'alentour des sons de leur luth & de leurs chants mélodieux. Alors il se lève un jeune homme, qui propose d'aller la nuit surprendre les malheureux proscrits, les fils du premier né, &, après les avoir chargés de chaînes, de les condamner seuls aux travaux de la campagne. *Caïn* voit ce conseil s'exécuter sous ses yeux ; ses descendans plongés dans les fers, arrachés de leurs demeures embrasées & marchant les bras liés devant les fils d'*Abel*, comme un troupeau d'agneaux effrayés. C'est après l'agitation de ce rêve terrible, que *Caïn* trouve son frère qui court vers lui les bras ouverts, & veut l'adoucir ; mais il lève sa lourde massue & lui porte sur la tête un coup mortel. *Abel* tombe ; il expire en tournant sur lui ses regards & le pardon peint dans les yeux.

Après ce coup fatal qu'est devenu *Caïn* ?
Le voyez-vous pâlir entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime,
Qui lutte avec la mort traînant de longs soupirs,

Reculer, frissonner, *s'éloigner en desirs*;
Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable:
Ranime-toi, mon frère, *Abel*, ranime-toi.
Cet œil fixe & mourant, détourne-le sur moi;
Va, je ne te hais point.... pardonne-moi ma rage,
Abel! .... comme le sang inonde son visage!
Qu'ai-je fait? malheureux! malheureux! qu'ai-je fait?
J'ai pu l'assassiner!... Eh! quel fut son forfait!
Mais il vient d'agiter sa tête appesantie,
Peut-être.... Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, &, toujours doutant de son trépas,
Abel! mon frère! *Abel! Abel* ne m'entend pas!
C'en est fait, il n'est plus, & ma main trop fidelle
Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle!
Fuyons!.......

Cette belle expression *enseigner le meurtre à la race mortelle*, n'est point dans l'original; mais le morceau que M. *Gilbert* a le plus enrichi, ou plutôt qu'il a créé, est celui où l'orgueil-

leux *Anamalec* s'applaudit du crime qu'il vient de faire commettre.

Des maux qu'il a causés le Démon orgueilleux
Se lève, touche au ciel de son front sourcilleux,
Couvre *Abel* de ses yeux étincelans de joie,
Et s'admirant en lui : que l'enfer me revoie,
Dit-il, & que *Satan* s'égale encore à moi !
Par ce triomphe seul je puis marcher son Roi.
Et toi, l'ami du Ciel, frère, amant, fils si tendre,
Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre !
Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
Il s'en flatte du moins..., &, maître de ton sort,
Pouvant te rendre au jour, il hésite & balance !
Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance;
Et regardant les Cieux, il les brave de l'œil.....
Dieu parle, & ce visage, où reluisoit l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte.
Ses tourmens ont grossi de son audace éteinte,
Et d'un fleuve de feux couvert, environné,
Il retombe en hurlant dans l'enfer étonné.

Il faut convenir, Monsieur, que cet endroit est digne de *Milton*. Si M. *Gilbert* en produisoit souvent de pareils, & qu'il pût parvenir à se former un style plus soutenu, je ne serois pas étonné qu'il se fît en peu de temps une grande réputation. On ne peut reprendre ici que *des tourmens grossis de son audace éteinte*. Plus le reste est sublime, plus on est faché de le voir gâté par cette expression; ce beau discours, ainsi qu'un autre non moins énergique que tient *Anamalec*, ne se trouvent point dans *Gessner*. M. *Gilbert* me paroît avoir un très-grand talent, &, dans la foule de nos jeunes prétendans à la Poësie, c'est peut-être celui qui mérite le plus qu'on le distingue & qu'on l'encourage, comme je vous le disois dans ma Feuille précédente, en vous rendant compte de la Pièce de vers de sa composition, qui cette année a concouru infructueusement pour le Prix de l'Académie Françoise. Il ne lui manque que d'être moins indulgent à lui-même, & de consulter des amis éclairés & sévères.

C'eſt faute de ce ſecours qu'une des Pièces nouvelles de cette édition eſt reſtée ſi imparfaite. Je veux parler d'une imitation de l'Epiſode d'*Orphée*, qui ſe trouve à la ſuite du chant d'*Abel*. Le commencement de cette imitation eſt du ton le plus ſombre, le plus impoſant, le plus analogue au ſujet. Bientôt le ſtyle devient obſcur, inégal, puis il ſe relève & l'on trouve ces vers charmans mis dans la bouche d'*Orphée* :

Pardonne à ma douleur extrême,
Si je viens troubler ton ſéjour,
Dieu des Morts, tu connois l'amour,
Et j'ai perdu tout ce que j'aime.

Enſuite ce ſont des rimes mal diſpoſées, des vers d'harmonie imitative manqués, quelques beautés au milieu de tout cela, à la fin des vers foibles & négligés. Mais, encore une fois, à travers ces défauts, qui ſont de l'âge de l'auteur, le génie étincelle, & ne demande qu'un goût plus épuré, pour paroître dans toute ſa force & dans tout ſon éclat.

Les Gradations de l'Amour; par M. de Bastide; Brochure in-8° de 52 pages; à Paris chez Mérigot le jeune, Libraire Quai des Augustins.

L'IDÉE de ce petit ouvrage est heureuse. M. *de Bastide*, connu par plusieurs écrits, entr'autres par un *Spectateur*, qui a pris tant de formes différentes, sans pouvoir en garder aucune, nous peint aujourd'hui tous les degrés de l'amour depuis *les soupirs* jusqu'au *raccommodement*. On se doute aisément des gradations intermédiaires. Les principales sont *les sermens*, *les desirs*, *les faveurs*, *les infidélités*. M. *de Bastide* a mis des nuances assez bien ménagées entre ces différentes gradations, & son style a toujours de la facilité. Vous trouverez de l'esprit & de la délicatesse dans ces vers, tirés de la petite Pièce intitulée *le Raccommodement*.

L'Amour à mon pinceau prêtera sa couleur:
Lui-seul peut bien peindre l'ivresse
D'un raccommodement si rempli de douceur,......

Torrens

Torrens de volupté qui couliez dans mon
cœur,
Regards charmans de ma maîtresse,
Soupirs, transports, inexprimable ardeur,
Voluptueux silence, & langage enchanteur,
Quoique présens à ma mémoire,
Je ne puis vous rendre à mon gré:
On ne peint point la volupté;
Après tant de plaisir, ce seroit trop de gloire:
Le bonheur d'un mortel doit être limité.

Il y a aussi de la légèreté, de l'élégance dans le morceau suivant, qui est peut-être ce qu'il y a de mieux dans la brochure de M. *de Bastide*.

Tous les plaisirs de ce monde volage
Ne valent pas un sentiment du cœur;
L'illusion n'est jamais qu'un malheur;
Le véritable amour est un plus doux partage.
S'il s'affoiblit, il devient de l'estime;
Le cœur à cent plaisirs est encor disposé.
D'un monde faux dont l'art est la maxime,
Que reste-t-il, quand cet art est usé?
On définit, & l'on regrette;
Le vanité déchire le bandeau;
Avec dépit on pense à la retraite;

On y trouve un chagrin nouveau. . . .
Nous jouirons d'un ſort plus beau ;
Nous avons connu la tendreſſe.
Quand les beaux jours de la jeuneſſe
S'éclipſeront comme un beau jour d'été,
Nous aurons la délicateſſe,
Les ſoins, l'amitié, la gaîté,
Les ſouvenirs : nous puiſerons ſans ceſſe
Dans les tréſors de la variété,
Pour ranimer le froid de la vieilleſſe :
Tous les temps ont leur volupté.

Quant au reſte de l'ouvrage, vous y verrez rarement des images, de la Poëſie, de la chaleur, de l'harmonie, des idées neuves ; ce ſont quelquefois des penſées ſi fines, qu'il n'eſt pas aiſé d'en ſaiſir le ſens. Devinez, par exemple, ce que l'auteur a voulu dire dans ces quatre vers :

L'Amour défend de tout oſer ;
On s'applaudit de ſa prudence,
Et l'on trouve ſa récompenſe
Dans le droit de la ſuppoſer.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 15 Septembre 1772.

LETTRE IX.

Voyage d'Espagne fait en l'année 1755; avec des notes Historiques, Géographiques & Critiques; & une Table raisonnée des Tableaux & autres Peintures de Madrid, de l'Escurial, de Saint-Ildephonse, &c; traduit de l'Italien par le P. de Livoy, Barnabite; deux Volumes in-12, l'un de 296, l'autre de 214 pages; à Paris chez J. P. Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

QUOIQUE l'Espagne soit un des Royaumes les plus florissans de l'Europe, quoique ses villes renferment un nombre prodigieux de monumens antiques & modernes, de richesses, de curiosités, & qu'on trouve, pour ainsi dire, à Madrid les productions des deux mondes, c'est une des parties de notre continent

où l'on voyage le moins. La difficulté des routes & la disette de gîtes commodes chez un Peuple dont la fierté a tant de peine à se plier aux détails de l'hospitalité mercenaire, peuvent être les raisons qui empêchent le Sçavant & l'Artiste de parcourir les Etats de la Monarchie Espagnole en Europe. Les Relations de ceux qui ont étudié ce pays & ses habitans, doivent donc être bien reçues du Public. Celle que je vous annonce, Monsieur, est intéressante à bien des égards.

Le voyageur Italien part de Gênes sur une pinque Catalane, où se trouvoit un mélange bizarre de passagers, qui tous étoient d'état, d'esprit & de caractère différens. Il y avoit un Envoyé Extraordinaire d'un Prince, accompagné d'un Secrétaire & de deux Laquais; un aventurier qui avoit été Chef de bandits dans une Province d'Italie; un Officier Suisse au Service d'Espagne, & sa femme, à qui l'aventurier faisoit sa cour; un Cornette Allemand, & le Courier de Naples. De ces Messieurs, l'un étoit Poëte,

un autre Muſicien, un troiſième Mathématicien. L'auteur fait une peinture aſſez plaiſante de la figure de chacun de ces originaux au moment d'une tempête qui penſa faire périr le bâtiment à quelque diſtance de Barcelone, où ils débarquèrent. De cette ville juſqu'à Madrid, le voyageur anonyme parcourt les Cités, les Monaſtères, les Egliſes, les Cabinets, les Univerſités & les Bibliothèques qui ſont ſur ſa route; il fait paroître ſur tous ces points cette portion de connoiſſances néceſſaires pour bien ſaiſir ces objets. Dans l'impoſſibilité de vous parler de tout ce qui peut inſtruire ou amuſer, je me borne, Monſieur, à vous faire part de ce qui m'a paru de plus piquant.

C'eſt l'étude des mœurs & des coutumes auquel doit s'attacher ſur-tout le philoſophe qui veut connoître l'humanité. D'après cette réfléxion, vous ne ſerez pas fâché que je mette d'abord ſous vos yeux le trait ſuivant. L'auteur, arrivé à Urgel, alla viſiter l'Evêque du lieu, qui lui fit l'accueil le plus honnête & le plus agréable. « Comme

» je me deshabillois, dit-il, il entra » dans ma chambre un prêtre qui est » un des domestiques de l'évêque, selon » la coutume d'Espagne, où tous les » évêques & les prélats sont servis » par des ecclésiastiques. Il étoit en » habit long ; il s'avança vers moi » avec gravité, portant quelque chose » sous une serviette. Je crus d'abord » que c'étoit un bassin de confitures » sèches, ou une corbeille de fruits, » ou quelqu'autre présent que me » faisoit Monseigneur. Je me levai » aussi-tôt, & m'avançai au devant de » lui ; il me dit probablement à quoi » devoit servir ce qu'il m'apportoit, » mais je ne compris rien à son dis- » cours. Je lui marquai ma reconnois- » sance pour M. l'évêque & pour lui- » même, ajoutant que je pourrois en » prendre tout au plus une très-petite » partie ; il ne m'entendit pas plus que » je ne l'avois entendu, &, sans dire » autre chose, il déposa sa charge à » côté du lit & s'en alla. J'eus alors » quelque doute sur le présent, & mon » domestique m'en tira aussi-tôt en » levant la serviette : c'étoit, non un

» pot de confiture ou autre chose, » mais ce qu'on appelle en bon fran- » çois un *pot de chambre*, qui étoit » couvert par honnêteté ».

Il paroît que dans les écoles de médecine & d'anatomie on n'a pas encore déposé ce ton de pédanterie gothique, si ennemi de la vraie science, & qu'au lieu d'étudier les ressorts & les secrets de la Nature, on fait perdre le temps aux Aspirans, en les occupant de mille questions frivoles & ridicules. L'auteur dit qu'il a assisté à une thèse publique de Médecine; la question principale qui fut agitée, fut de sçavoir *de quelle utilité ou de quel préjudice seroit à l'homme d'avoir un doigt de plus ou un doigt de moins.* On discutoit aussi, *si, pour jouir d'une bonne santé, il falloit, en se coupant les ongles, commencer par la main droite ou par la gauche, par le pouce ou par le petit doigt.*

Après une description pompeuse de Madrid, le Voyageur dit un mot de l'horrible malpropreté de ses rues. En quelqu'endroit, dit-il, qu'on se trouve, dans les maisons & dans les

places, au ſoleil comme à l'ombre, en carroſſe comme à pied, par-tout on eſt comme dans des latrines : & ſi, dans la grande chaleur, on marche dans la ville, on eſt enveloppé de tourbillons d'une pouſſière infecte, à travers leſquels on reſpire un air empoiſonné de toutes les immondices de la nuit. Quoiqu'on ſouffre beaucoup de cet inconvénient, on ne laiſſe pas d'y vivre, & les Dames de Madrid, les plus délicates & les plus qualifiées, peuvent en ce point ſervir de modèles aux étrangers. Elles ne ſont point ſenſibles à la puanteur qui afflige l'odorat, dans l'idée que l'air en eſt purifié, prétendant que cette exhalaiſon continuelle abſorbe toute autre vapeur corrompue.

Vous lirez avec plaiſir, Monſieur, l'article très-exact & très-détaillé des combats de taureaux que les Eſpagnols aiment avec tant de paſſion : les femmes elles-mêmes deſcendent quelquefois dans l'arène & oſent attaquer ces animaux furieux. Ce que l'auteur dit enſuite des théâtres, ne donnera pas grande envie

aux étrangers d'aller en plein soleil voir représenter assez communément des farces, tandis que la Nation possède des richesses Dramatiques, qui, quoiqu'éloignées de la perfection, ont cependant fourni d'excellens sujets & des scènes admirables aux *Corneilles* & aux *Molières*.

Je ne sçais si c'est pour se comparer aux Grands d'Espagne que nous voyons nos jeunes Seigneurs dédaigner de régler leurs maisons, d'examiner l'état de leurs affaires, & se ruiner insensiblement. C'est l'usage des Seigneurs dans ce Royaume de faire beaucoup de dépense dans toutes les occasions d'éclat. Ils s'endorment sur leurs affaires domestiques, & se reposent avec une confiance aveugle sur des Intendans qui travaillent toujours pour leur profit préférablement à celui du maître. Faire une recherche, une information, reviser un compte, sont des opérations trop au-dessous d'un Grand d'Espagne, & qui le feroient rougir devant un autre Grand, qui auroit découvert qu'il s'y fût abaissé. Ennemis des Lettres, ils le

ſont également des voyages & du ſéjour de la campagne : leur manière de vivre, leur luxe, leurs équipages, le nombre de leurs domeſtiques de toute eſpèce, tout a chez eux l'air & l'élégance de la Cour. De-là vient qu'ils ne vont point les uns chez les autres ; les Dames en font autant : elles aiment mieux reſter dans leurs palais, & s'ennuyer avec leurs femmes, que de s'expoſer, en ſortant, à compromettre leur dignité.

Il faut lire, Monſieur, la deſcription très-étendue de l'Eſcurial. Il n'eſt pas poſſible de rien extraire d'un pareil morceau ; c'eſt un amas prodigieux de bâtimens, de cours, de jardins, d'égliſes, de monaſtères, de ſépultures, de tables de marbre, de bronze, de pierreries, qui excitent l'admiration du ſpectateur. L'anonyme a ſouvent occaſion de remarquer & de corriger les fautes, les erreurs, & les omiſſions qui ſont échappées à *Moréri*, à *Salmon* & aux autres écrivains qui ont parlé de ce magnifique palais. Je ne m'arrêterai qu'à un fait ſingulier dont parle l'auteur Italien. Du côté

du septentrion, l'Escurial a beaucoup moins de fenêtres qu'aux trois autres, à cause du vent du nord, qui fréquemment souffle avec tant de violence qu'il fait lever les tables de plomb de la couverture, quoique d'un très-grand poids & fortement attachées les unes aux autres; souvent même il arrive qu'il jette çà & là les hommes & les chevaux, les mulets & les autres bêtes de somme, de quelques fardeaux qu'elles soient chargées, comme il emporteroit des feuilles. La pierre même appellée *Berroquena*, dont est bâti l'Escurial, toute dure qu'elle est, se ressent des chocs terribles de l'aquilon, & s'écroule en se cassant par écailles. *Philippe II* dépensa six millions deux cens mille ducats pour construire ce superbe monument; en y joignant ce qu'a coûté la chapelle souterreine, lieu de la sépulture des Rois, & les embellissemens qu'y ont ajouté les Rois ses successeurs, qu'on estime deux millions, le total monte à plus de huit millions de ducats.

Je finis cet article par une aventure que l'auteur raconte très-plaisam-

ment, & qui peut fournir un trait essentiel au tableau des mœurs Espagnoles.
» Me trouvant, par hazard, dans
» la boutique d'un Libraire, ayant à
» la main un livre que je parcourois,
» un gueux vint à moi & me demanda
» l'aumône, mais avec une telle arro-
» gance, qu'il sembloit plutôt deman-
» der une chose qui lui étoit due, que
» réclamer un secours de charité. A la
» première fois, je fis semblant de ne
» pas m'en appercevoir, & je conti-
» nuai ma lecture : devenu plus hardi
» par mon silence, il me dit qu'il y
» avoit temps pour lire, & qu'en ce
» moment je devois faire attention
» à ce qu'il me disoit. Comme je tins
» ferme à ne le pas regarder, s'appro-
» chant de moi d'un air encore plus
» insolent, *ou répondre*, me dit-il, *ou
» faire l'aumône*. Voyant que je tenois
» bon & que j'étois sourd à toutes ses
» clameurs, il me prit par le bras;
» en criant : *il n'y a donc ni charité, ni
» honnêteté?* Alors, perdant patience,
» je me retournai vers lui pour ré-
» primer son effronterie; mais l'impu-
» dent coquin me ferma la bouche, &

» reprenant la parole, me dit, d'un » ton grave & radouci : *doucement,* » *Monsieur, pardon : vous ne me con-* » *noissez pas.* Non, lui répondis-je, » d'un air assez tranquille : *Nous avons* » *cependant vécu ensemble*, répliqua- » t-il, *dans une Capitale où j'étois Se-* » *crétaire d'Ambassade.* Il me dit ensuite » son nom, son pays, qui étoit d'une » province d'Espagne. J'eus beau lui » répondre que je ne me rappellois » rien de tout ce qu'il me disoit, il ne » laissa pas de poursuivre, en m'assu- » rant que la seule cause qui l'avoit » réduit à l'état de mendicité où il se » trouvoit, c'étoit sa trop grande fran- » chise & la liberté qu'il s'étoit donnée » de parler, pour laquelle il avoit » été déféré au tribunal terrible de » l'Inquisition ; ... que du reste, dans » quelqu'extrémité qu'il se fût trouvé » jusqu'alors, il n'avoit jamais fait » aucune bassesse, mais qu'il avoit » toujours conservé les principes de » la bonne éducation qu'il avoit reçue » & le caractère d'honnête homme » qu'elle lui avoit imprimé .... Il me » dit encore beaucoup de choses, que

» j'ai oubliées ; & dans tout ſon diſ-
» cours, il parla avec tant d'art, d'é-
» loquence & de vivacité, en y mê-
» lant de temps en temps des traits de
» ſatire, ſur-tout contre les moines,
» qu'il s'en fallût peu que je ne cruſſe
» qu'il avoit été effectivement Secré-
» taire d'Ambaſſade, & que je lui
» donnai l'aumône auſſi libéralement
» que je le pus. On ne manque pas à
» Madrid de ces gueux arrogants &
» beaux parleurs : il y en a même plu-
» ſieurs qui portent la fraize à l'Eſpa-
» gnole ; mais je crois qu'on eſt bien
» récompenſé de l'aumône qu'on leur
» fait, par le plaiſir de ſe l'entendre
» demander de cette manière «.

La lecture de ce voyage d'Eſpagne eſt amuſante ; la diction en eſt facile ; il n'y a, par-ci par-là, que quelques phraſes de mauvais goût, qui ſe trouvent ſans doute dans l'original, mais que le traducteur auroit dû ſupprimer ou corriger. » *Les ſtances qu'il me* » *chanta étoient à faire bondir le cœur* » *des mules qui nous ſuivoient* ...... Le » miel d'Eſpagne eſt un nectar d'une » odeur ſi ſuave & d'un goût ſi exquis,

» *qu'il béatifieroit la sensualité de la pe-*
» *tite maîtresse la plus délicate*..... Tout
» ce qu'on a débité des précautions
» de jalousie employées par les maris,
» pour garder leurs femmes, n'a plus
» lieu aujourd'hui; *il n'y a plus ici*
» *d'autre espèce de jalousie que ce qu'on*
» *en voit aux fenêtres* «.

La Gamologie, ou de l'Education des filles destinées au mariage: Ouvrage dans lequel on traite de l'excellence du Mariage, de son utilité politique & de sa fin, & des causes qui le rendent heureux ou malheureux; par M. de Cerfvol; deux Parties in-12 de plus de 200 pages chacune; à Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques.

CET ouvrage paroît avoir été composé par un tuteur pour la fille de son ami, dont l'enfance lui avoit été confiée. La lecture n'en peut être que fort utile aux jeunes personnes destinées au mariage, & même à la plupart de celles qui ont contracté cet engagement important, & qui en

ignorent les devoirs. Ce sont des Lettres que ce tuteur adresse à sa pupille avant qu'elle soit mariée. Dans la première, il lui expose ce que c'est que l'état du mariage, le danger de la séduction dans un âge tendre, les inconvéniens du cloître; dans la seconde, combien le mariage est préférable au célibat, & ce qu'il a de conforme à la nature & au bien de la société. La troisième Lettre traite du choix d'un mari. Il faut bien connoître celui qu'on doit épouser: il faut qu'il y ait de l'analogie entre les humeurs, la naissance, les fortunes. L'auteur donne ensuite un tableau très-bien fait des engagemens que contractent les deux époux: c'est, pour ainsi dire, l'abrégé de tout son Livre.
» Il s'agit, en se mariant, nous dit-il,
» de vivre sous une tutelle intermi-
» nable; de s'asservir à des Loix que
» rien ne peut changer; de renoncer à
» l'esprit particulier; de se borner à
» jouir, sans prétendre usurper la pos-
» session; d'abdiquer le *mien* & le *tien*,
» & les idées que représentent
» ces mots. Il s'agit d'habiter sous un

» même toît, de manger à la même
» table, de repoſer ſur la même cou-
» che : de ſorte que le mari eſt à la
» femme, & la femme au mari, ce
» que l'ombre eſt au corps. Ce n'eſt
» pas tout : les actes, ſans la liberté,
» ſans le conſentement de celui qui
» les produit, ne ſont que des ſimu-
» lacres ; les démarches que la politi-
» que ſeule ſuggère, les ſentimens
» que le devoir ſeul inſpire, portent
» un air de contrainte auquel on ne
» peut pas ſe méprendre. Il faut donc
» en ménage s'aimer, & ſans intérêt,
» & ſans oſtentation ; il faut avoir une
» confiance ſans bornes ; en mériter
» une pareille ; s'amuſer & s'affliger
» mutuellement de ſes plaiſirs & de ſes
» peines ; ſe prévenir ſans ceſſe ; être
» toujours diſpoſé à ſuivre, & par
» choix, des goûts, des inclinations
» qui ne ſont pas les nôtres. Les per-
» ſonnes les plus ſociables, les plus
» circonſpectes, ont des inégalités, des
» momens difficiles ; il faut les ſçavoir
» pallier, les oublier même ; ne
» s'arrêter qu'aux bonnes qualités,
» laiſſer agir l'imagination ſur elles,

» les placer dans leur plus beau jour ; » les étendre, les multiplier, les sup» poser enfin quand elles manquent. » Allons plus loin. Le mariage con» fond deux époux ; il les transforme » l'un en l'autre respectivement : ce » n'est plus qu'un cœur, qu'une ame. » Ils ne sont plus deux individus que » par les diverses dénominations » d'homme & de femme. Des nœuds » aussi étroits supposent, comme » vous le voyez, l'affinité la plus par» faite dans ceux qui les forment ; & » c'est pour l'avoir négligée, cette » affinité, que les feux de la discorde » & de la haine ont succédé dans tant » de ménages aux douceurs de la » paix, aux tendres impulsions du sen» timent, à la sécurité de la confiance, » aux délices de l'amitié, à l'ivresse de » l'amour«.

L'auteur ne veut point qu'une femme soit bel-esprit & tous ceux qui en connoissent de cette espèce convien- dront que c'est un des meilleurs principes de son Livre. Il ne veut pas qu'elles s'occupent de politique, de métaphysique, de logique, de spécu-

lation, de guerre & de commerce; en un mot, d'aucune ſcience abſtraite. A la fin de la premiere Partie, il nous trace le portrait le plus fidèle & le plus effrayant d'une femme qui livrée aux plaiſirs & à la frivolité dans ſa première jeuneſſe, n'a point ſçu ſe faire des reſſources dans ſes devoirs pour un âge plus avancé. » Victime » de l'ennui contre lequel elle ne » ſçavoit point de remède, pendant » qu'elle étoit jeune, l'âge va l'y plon- » ger ſans retour. Son mari? elle ſe » l'eſt aliéné. Ses enfans? elle n'en a » point; ou ſi elle en a, elle en eſt » haïe & mépriſée. Elle ne peut » compter ſur l'eſtime publique; elle » ne la mérite pas. Je la plains ce- » pendant, parce que je remonte aux » cauſes de ſa conduite, & que je » vois clairement qu'une leçon de ſa » mère & de bons exemples domeſ- » tiques, en auroient fait une femme » vertueuſe «.

Le ſecond volume traite de la ſubordination où la Nature a placé les femmes; on y montre que le ſyſtème d'une liberté indéfinie ne leur eſt

point avantageux. Ces frivoles engagemens que le caprice & le tempérament seuls décident, cette facilité des conquêtes si à la mode, accoutume les hommes à ne plus regarder les femmes que comme une espèce inférieure, destinée spécialement à l'usage de leurs passions. Envain cherchera-t-on de l'estime dans cette espèce de sentiment; il est impossible de l'y trouver. Ensuite l'auteur s'étend sur la principale destination des femmes; il prouve que l'état de mère exclut la vie dissipée, qu'il est respectable, qu'il doit supposer de la vertu; que l'honneur & la santé sont attachés à l'observation des Loix civiles & naturelles dans l'état du mariage; il explique quels sont les devoirs des mères & les premiers soins dûs à l'enfance. Suivant les meilleurs moralistes & les meilleurs physiciens, il recommande aux mères d'allaiter leurs enfans elles-mêmes, & il s'élève contre l'usage des maillots & des corps. Il finit par une esquisse des principes généraux de l'éducation.

Je suis, sur cet ouvrage, du senti-

ment de l'homme de lettres qui l'a approuvé en qualité de censeur : on y éclaire les femmes sur leurs droits, leurs avantages & leurs véritables intérêts ; on s'y occupe autant de leur bonheur que du bien général de la société : mais il me semble qu'il y a quelque chose à dire sur le style de l'auteur. Il parle, ou il est censé parler à une jeune fille qui sort du couvent : d'après cela, certains Lecteurs trouveront qu'il donne des tableaux beaucoup trop animés des plaisirs de l'amour. Au sujet du penchant irrésistible des deux sexes, il va chercher ses comparaisons un peu loin. Voyez » dit-il, le lion dans l'Afrique & la » baleine dans le Groenland. . . . . » L'amour détruisit Ilion, ravagea la » Grèce, fonda l'Empire de *Romulus*, » par les soins de la belle *Egérie*, &c. « Qu'est-ce que c'est que le *Chapître de l'Amour & celui de l'Hymen dans le corps des Loix de ces deux conditions ?* Qu'est-ce que c'est que la volonté *spontanée*, le *riénisme ?* Il me semble que ce n'est point là le langage qu'on doit parler à de jeunes personnes, en traitant des objets les plus sérieux de la vie.

Médecine Primitive, ou Recueil de Remèdes choisis & éprouvés par des expériences constantes, à l'usage des gens de campagne, des pauvres & des riches; traduit de l'Anglois de Wesley, sur la treizième édition, revû & augmenté considérablement; un Volume in-12 d'environ 300 pages; à Lyon chez J. Marie Bruyset, Imprimeur-Libraire; à Paris chez P. F. Didot le jeune, Libraire Quay des Augustins; 2 livres 10 sols relié.

LE succès de cet ouvrage en Angleterre a répondu aux vues d'humanité qui l'ont dicté. Le traducteur l'a enrichi de plusieurs augmentations, dont la plupart étoient essentielles. Il a, par exemple, ajouté aux formules de *Wesley* plusieurs remèdes aussi sûrs, aussi peu coûteux que ceux qu'indique l'original. Le Praticien Anglois a mis à la tête de son Livre une *Préface*, qui est une histoire abré-

gée de la Médecine. Il prouve d'abord la néceſſité de cet Art, par une peinture des différentes ſortes de maladies qui affligent l'humanité. Il en eſt de la Médecine comme des autres Sciences, dans leſquelles le hazard a ſouvent découvert plus de ſecrets que toutes les méditations & les travaux des Sçavans. Un homme, dit l'auteur, ſe promenoit il y a quelques années à l'ombre d'un boſquet de pins, dans un temps où nombre d'habitans d'une ville voiſine étoient attaqués d'une maladie juſqu'alors inconnue pour eux; c'étoient de petits ulcères qui rongeoient l'intérieur de la bouche. Une goutte de gomme tombe d'un de ces arbres ſur un livre qu'il liſoit; il la prend & l'applique ſans intention ſur un de ces ulcères. Frappé du prompt ſoulagement qu'il en reçut, il en fit part à ſes concitoyens, & tous ceux qui employèrent cette recette furent parfaitement guéris. Cette *Préface* eſt terminée par une ſuite de maximes, dont la pratique conſtante prévient la plupart des maladies & des incommodités. Voilà, Monſieur,

tout ce que je puis vous dire de cet ouvrage, dont on fait le plus grand cas en Angleterre : c'eſt un Recueil de remèdes indiqués ſuccintement & avec toute la clarté qu'on peut deſirer. Les formules en ſont très-courtes & d'une exécution facile.

Epigramme attribuée à M. Piron.

CETTE Epigramme eſt nouvelle, & ſe répand depuis quelques jours manuſcrite parmi les gens de Lettres & ceux qui aiment ces bagatelles.

Sur l'Auteur, dont l'épiderme
Eſt collé tout près des os,
La Mort tarde à frapper ferme,
De peur d'ébrécher ſa faulx :
Quand il aura les yeux clos,
(Car ſi faut-il qu'il y vienne)
Adieu renom, bruit & los ;
Le Temps jouera de la ſienne.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 Septembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

L'Esprit de la Fronde, ou Histoire Politique & Militaire des troubles de France pendant la Minorité de Louis XIV; deux Volumes in-12 d'environ 500 pages chacun; à Paris chez Moutard Libraire de MADAME LA DAUPHINE*, rue du Hurepoix.*

LES troubles de la Fronde sont une des époques les plus intéressantes de notre histoire, & peut-être celle où la Nation s'est peinte elle-même avec le plus de vérité. Une inconstance journalière, la galanterie, l'attrait des nouveautés, presque jamais d'objet suivi, des brocards & des chansons parmi les horreurs de la guerre &

de la famine, & néanmoins l'amour des François pour leurs Rois perçant toujours, même au milieu de leur rébellion : tels sont, Monsieur, les prinpaux traits qui caractérisent cette guerre où l'on fit tant de fautes des deux côtés, mais de laquelle heureusement l'esprit de parti ne s'avisa point de faire une guerre de religion.

Au premier coup d'œil, il est naturel d'imaginer que ces deux volumes sont de l'estimable écrivain qui nous a donné l'excellent ouvrage connu sous le nom de l'*Esprit de la Ligue*; & l'on seroit même tenté de croire que l'intention au moins de l'Imprimeur a été que l'on pût s'y méprendre. Le rapport des titres, la certitude où sont plusieurs gens de lettres que M. *Anquetil* travailloit au même morceau d'histoire, les notes critiques sur les historiens cités dans l'ouvrage : tant d'indices, tant de ressemblances semblent annoncer le même auteur; cependant, & vous vous en appercevrez vous-même, le sçavant Génovéfain n'a aucune part à cette production; on assure même assez positivement qu'elle est

d'un jeune Professeur de Dijon, dont vous connoissez déja quelques poësies. Quoi qu'il en soit, malgré les défauts que j'aurai soin de vous indiquer, cette histoire ne peut que faire beaucoup d'honneur à celui qui l'a rédigée. Elle est divisée en livres & en Chapîtres. Les premiers Chapîtres sont employés à exposer comment s'y prit la Reine-Mère *Anne d'Autriche* pour obtenir du Parlement de Paris la cassation du testament de *Louis XIII*, & se faire donner la régence entière & sans restriction. L'auteur développe ensuite les efforts des anciens Ministres pour rentrer dans le Gouvernement, l'adresse de *Mazarin* à les supplanter, l'imbécillité de la conduite de *Potier*, Evêque de Beauvais, qui paroissoit s'être emparé, on ne sçait comment, de l'esprit de la Reine. C'est ce bon Prélat qui, dans un instant de faveur où il avoit pris le ton de premier Ministre, commença par déclarer aux Hollandois *qu'il falloit qu'ils se convertissent à la Religion Catholique, s'ils vouloient rester dans l'alliance de la France*. M. *de Voltaire* révoque ce fait

[illegible] pourquoi ce
[illegible] avoir à lui
[illegible] anecdotes diver-
[illegible] paroît de la plus
[illegible] Elle est rapportée par
[illegible] ne peuvent s'être
[illegible] l'inventer. Elle est
[illegible] de cet Evê-
[illegible] voudroit à
[illegible] affaires de l'Etat
[illegible] ses Curés,
[illegible] n'étoit ni
[illegible] être Ministre,
[illegible] aux matières
[illegible] aisément que
[illegible] mal, il n'étoit
[illegible] d'abandonner à lui-
[illegible] Il lui étoit déja arrivé de quit-
[illegible] la partie, & de
[illegible] à *Mazarin*, pour
[illegible] une formule dans son Dio-
[illegible] Il commit bien une autre im-
[illegible] ce fut de demander au
[illegible] de *Condé*, après la déten-
[illegible] Duc de *Beaufort* [illegible]
[illegible] consen[illegible]
[illegible]

» *péché*, lui répondit le Prince en le
» raillant? *Je l'aurois fait, & j'aurois*
» *averti M. de Beaufort, si je l'avois sçu*,
» répliqua le Prélat. La réponse parut
» plaisante au Prince pour un homme
» d'Etat. Il ne tarda pas à la rapporter,
» & de bouche en bouche elle passa
» au Cardinal, qui ne manqua pas
» d'en faire son profit, & de repré-
» senter à la Reine combien elle s'ex-
» posoit en confiant ses secrets à un
» homme qui sçavoit si peu les garder.
» Il n'en falloit pas tant pour per-
» suader la Régente, après ce qu'elle
» voyoit tous les jours. La nomina-
» tion de l'Evêque au Cardinalat fut
» révoquée, & lui-même eut ordre de
» se retirer dans son Diocèse. Mais
» *Potier* étoit si destiné à faire des bé-
» vues, qu'il ne put s'empêcher d'en
» faire encore une avant de quitter la
» Cour ; il ne voulut pas obéir qu'on
» ne lui donnât par écrit l'ordre & les
» raisons de son éloignement ; comme
» si les Souverains avoient quelque
» compte à rendre à ceux qui se mon-
» trent indignes de leur confiance ! Ce-
» pendant on eut la bonté de satisfaire

» à l'abſurde caprice de l'Evêque ; on
» lui donna ce qu'il demandoit, &
» l'ordre portoit expreſſément que le
» véritable motif de ſon éloignement
» étoit ſon incapacité. Avec un certi-
» ficat ſi authentique, il ne craignit
» plus de ſe retirer, & alla gouverner
» ſes Curés «.

Les premières années de la Régence furent heureuſes ; mais les finances étoient dans le plus grand déſordre ; on fut obligé d'avoir recours à une foule d'Edits burſaux, plus ruineux les uns que les autres : ces Edits paſſèrent d'abord aſſez paiſiblement ; les premiers troubles commencèrent à l'occaſion de l'Edit du tarif, qui établiſſoit un nouvel impôt ſur toutes les marchandiſes qui arrivoient à Paris, & qui devoit être exécuté avant d'être enregiſtré. Ils s'accrurent au ſujet d'un autre Edit qui augmentoit le nombre des Maîtres des Requêtes, & d'un autre encore qui ordonnoit que pour le renouvellement de la paulette toutes les Compagnies ſouveraines perdroient leurs gages pendant quatre années. Ce dernier Edit produiſit le

fameux Arrêt d'union entre toutes ces Compagnies, sous prétexte de la réformation de l'Etat ; elles s'assemblèrent toutes par députés dans la chambre de Saint Louis. En vain la Cour, non contente de défendre ces assemblées, fit-elle enlever deux Conseillers du Grand-Conseil & deux de la Cour des Aides ; en vain elle ordonna de lui apporter la feuille de l'Arrêt ; le peuple paroissoit porté à la sédition ; on prit dans la suite le parti dangereux de mollir, & l'on permit l'assemblée des quatre Compagnies dans la chambre de Saint Louis. Cependant la Cour fut bientôt fatiguée des entreprises de ce nouveau Sénat, qui de son autorité supprimoit les Intendans, remettoit au peuple le quart des tailles, établissoit des députés pour réformer la finance, &c. Elle feignit de céder pour quelque tems ; mais elle résolut de saisir la première occasion favorable pour arrêter & punir tant d'entreprises destructives de l'autorité royale. Le peuple de Paris, & même des Provinces, s'animoit tous les jours de plus en plus ; il avoit le nom de *Mazarin*

tellement en horreur, qu'il le donnoit à tout ce qui lui déplaisoit; on se divisa en factions différentes : voici l'origine du mot *Fronde*. Le Duc d'*Orléans*, oncle du Roi, alloit souvent au Parlement, & sa présence y calmoit les esprits, mais pour le moment; la chaleur revenoit dès qu'il étoit sorti. « *Bachaumont*, fils du Président le *Cogneux*, & le même que son voyage » avec *Chapelle* a immortalisé, fit à ce » sujet une assez plaisante comparaison » du Parlement avec les Ecoliers, qui » se battoient à coups de fronde dans » les fossés de Paris. Il dit en riant que » le Parlement, à l'aspect du Duc d'*Orléans*, faisoit comme ces Ecoliers, » qui se séparoient dès qu'ils voyoient » le Lieutenant-Civil ou les Archers, » & qui se rassembloient & frondoient » de nouveau dès qu'ils étoient partis : il ajouta qu'il alloit bien fronder » l'avis de son père. L'allusion fut trouvée heureuse, & le mot prit. Les » plus emportés du Parlement, ceux » qui opinoient le plus vigoureusement, se firent un honneur d'être » appellés *Frondeurs*; leur parti se nom-

» ma *Fronde*. Tous ceux qui se décla-
» rèrent contre le Cardinal *Mazarin*
» prirent ce nom de guerre, & parmi
» eux l'expression énergique, pour mar-
» quer un homme de bien, fut celle de
» *Bon Frondeur*. Les chefs, remarquant
» que cette distinction de nom échauf-
» foit les esprits, y donnèrent un plus
» grand cours, après le blocus de Pa-
» ris, en se faisant faire des cordons
» de chapeaux qui avoient la forme de
» *Fronde*. Cette bagatelle eut un effet
» incroyable, & la Nation s'y fit re-
» connoître : le pain, les chapeaux,
» les mouchoirs, les éventails, les
» garnitures, les étoffes, rien ne plut,
» rien ne fut acheté s'il n'étoit à la
» *Fronde* : & les chefs eux-mêmes de-
» vinrent à la mode plus encore par
» cette sottise *que par l'essentiel* ».

L'auteur de cette histoire fait le portrait des principaux chefs de la *Fronde* ; du Cardinal *de Retz*, le *Catilina* François, qui s'est si bien peint lui-même dans ses Mémoires, & que *Mazarin* auroit pu attacher à la Cour, s'il avoit flatté davantage son ambition ; du Président de *Longueil*, fac-

tieux décidé, mais couvert; du Président *Potier de Blanc-Ménil*, chagrin de l'exil de l'Evêque de Beauvais son oncle ; du Président *Viole*, homme de plaisir & sans application, mais échauffé par les ennemis du premier Ministre; enfin de *Broussel*, Conseiller de Grand'Chambre, esprit simple & instrument aveugle des desseins du dangereux *Longueil*. « Ce bon homme, » facile comme un enfant, nourri dans » la haine des favoris, pauvre & peu » sçavant, par conséquent à couvert de » l'envie, avoit vieilli dans la Magis» trature, & s'y étoit acquis plus de » réputation de probité que de capa» cité. Des cheveux blancs, *soixante* » *& dix ans passés dans la poussière de la* » *Grand'Chambre*, sa popularité qui le » faisoit habiter dans un quartier rem» pli de la plus vile populace, la li» berté qu'il se donnoit de crier sans » ménagement contre la dureté des » impôts : tout l'avoit rendu aussi cher » que vénérable au peuple, qui ne » l'appelloit que son *père*. Comme il est » peu de vertus humaines sans mélan» ge, *un léger grain d'intérêt* s'étoit

» joint à son amour du bien dans sa
» haine contre la Cour : il avoit de-
» mandé l'agrément d'une Compagnie
» aux Gardes pour son fils, & il avoit
» été refusé. Animé par ce refus, ex-
» cité sans cesse par les déclamations
» de *Longueil*, il ouvroit chaque jour
» les avis les plus violens & les plus
» hardis, & croyoit les avoir imagi-
» nés ».

La Cour, déterminée à un coup de vigueur, saisit l'occasion du *Te Deum* chanté à Notre-Dame pour la Victoire de Lens, & chargea *Cominges*, Lieutenant des Gardes de la Reine, de l'enlévement de trois des principaux membres du Parlement, de *Blanc-Ménil*, de *Charton*, & de *Broussel*. Le peuple s'apperçut de quelques mouvemens; *Blanc-Ménil* se sauve par-dessus les murailles de son jardin; *Charton* est arrêté : mais l'emprisonnement de *Broussel*, qui se fit avec éclat, décida la révolte; le peuple accourt, & coupe les traits des chevaux; *Cominges* est obligé de changer trois fois de carrosse; une de ces voitures verse au milieu de la rue; une autre est brisée

en mille morceaux par la populace ; enfin, au milieu des plus grands dangers, il vient à bout de conduire *Broussel* au château de Madrid, & delà à Saint-Germain. L'esprit de sédition gagnoit de tous côtés, on crioit, on s'armoit, on fermoit les boutiques : cent mille voix s'écrient, *Broussel*, *Broussel* : le Coadjuteur & le Maréchal de *la Meilleraye* vont ensemble au Palais Royal pour y annoncer le désordre & le péril ; ils sont suivis d'une multitude de peuple dont les flots grossissoient à chaque pas. L'avis qu'ils venoient donner est très-mal reçu ; le Coadjuteur appaise cependant le peuple en lui promettant satisfaction de la part de la Reine. Mais le Cardinal de *Rets*, ayant appris le lendemain qu'il étoit question à la Cour de l'exiler ainsi que *Broussel*, il se détermina à se mettre lui-même à la tête des rebelles. Depuis long-temps il avoit sçu gagner le peuple par ses aumônes, ses libéralités & son hypocrisie ; il souleva la ville presque entière, & ce fut la première journée des barricades. Le Chancelier *Séguier*, qui venoit au Palais

porter les ordres de la Cour, échappe avec beaucoup de peine à la fureur de la populace ; il s'enfuit à l'hôtel de *Luynes ;* en moins de deux heures il y eut plus de douze cens barricades dans la ville ; les airs retentissoient des plus horribles imprécations contre *Mazarin* & les autres Ministres, & sur-tout des noms de *Broussel* & du Coadjuteur. Le Parlement lui-même se porte aux résolutions les plus violentes ; on rend un Arrêt qui décrete *Cominges*, & les Chambres vont en corps redemander leurs membres ; les applaudissemens & les acclamations sont incroyables ; toutes les barrières tombent devant elles ; la Cour est obligée de rendre les prisonniers. Le Parlement n'en continua pas moins ses assemblées & ses entreprises. La Reine, pour se soustraire aux outrages de la populace, fait conduire le Roi à Saint-Germain avec le Cardinal *Mazarin*, accompagné de peu de Gardes, & dans le plus grand secret. Cette fuite jette la Capitale dans la consternation ; on rend des Arrêts sanglans contre *Mazarin ;* on craint que la Reine ne vienne affé-

ger la ville. Cependant les deux partis ſe rapprochent & tiennent des conférences à Saint-Germain. La Cour accorde tout au Parlement, & le Roi revient en grande pompe à Paris.

Le ſecond volume ne préſente pas des ſcènes moins extraordinaires que le premier : le Roi fuyant une ſeconde fois à Saint-Germain, & ſoutenu du grand *Condé* qui forme le blocus de Paris ; le Coadjuteur entretenant les troubles, & donnant le Prince de *Conti*, le Duc de *Bouillon* & le Duc de *Longueville* pour chefs à la faction ; Paris reſſemblant moins à une ville qu'à un camp affamé ; le Parlement formant diverſes Chambres pour l'adminiſtration publique, levant des armées en ſon nom, faiſant la guerre au Souverain, ſous prétexte de la faire à ſon Miniſtre, refuſant un hérault venu de la part du Roi, & recevant des Envoyés de l'Archiduc & du Roi d'Eſpagne ; de nouvelles conférences tenues à Saint-Germain ; la paix concluе par la prudence de l'illuſtre *Mathieu Molé*, premier Préſident & du Préſident de *Meſmes* ; le Roi rentrant dans ſa Capi-

tale au milieu des acclamations de ce même peuple qui venoit de lui faire la guerre. Voici le portrait que l'auteur nous trace du personnage célèbre qui dans ces temps critiques se trouvoit à la tête du Parlement. « *Mathieu* » *Molé* étoit un de ces hommes rares, » qui portent dans la robe une intré- » pidité qui auroit pu leur faire le plus » grand nom dans les camps ; son cou- » rage grave & sensé ne lui laissoit » appercevoir le danger que pour le » dédaigner ; son éloquence en avoit » pris la teinte : elle étoit ferme & » dure ; elle saisissoit l'imagination sans » parler au cœur ; & comme *Molé* ne » connoissoit qu'une route, qu'il igno- » roit l'art de se plier aux circonstan- » ces, il rebutoit souvent, faute de » toucher. Sa figure majestueuse, ren- » due encore plus imposante par une » barbe vénérable qui lui descendoit » jusques sur la poitrine, annonçoit le » Magistrat sage & vertueux, & sa » figure ne trompoit pas. Son premier » sentiment étoit pour le bien de l'E- » tat, le second pour celui de sa fa- » mille ; mais il donna quelquefois tant

» d'extenſion à ce dernier, que la gloi-
» re du premier en parut obſcurcie.
» Pour rendre ſon éloge complet, il
» auroit peut-être fallu que ſon atta-
» chement à la Cour eût été dégagé
» de tout intérêt, & qu'il en eût ob-
» tenu moins de graces ; mais effacez
» cette légère ombre, *Molé* ſe trou-
» vera un des plus grands hommes du
» ſiècle où il vêcut, & le ſeul ſans
» doute qui, dans ces tems malheu-
» reux, pouvoit encore conduire avec
» honneur ſa Compagnie, & modérer
» ſes emportemens ».

Molé étoit, avec le Préſident de *Meſmes*, un des députés aux dernières conférences de Saint-Germain. Ils venoient de ſigner la paix avec la Cour, & l'intérêt des Généraux n'avoit point été ſtipulé dans le Traité ; il faut remarquer que les pouvoirs des deux députés étoient ſur le point d'expirer, & que la négociation étoit manquée, s'ils l'avoient traînée un jour de plus. Rien n'eſt comparable à l'intrépidité avec laquelle *Molé* eſſuya les reproches des chefs & la fureur d'une populace effrénée. « Le Duc d'*Elbœuf* fut

» le premier qui exhala son indigna-
» tion. Il avoit reçu la veille, de ses
» agens de Saint-Germain, un paquet
» qui aigrissoit sa bile, & il la déchar-
» gea en apostrophant le premier Pré-
» sident, & en lui demandant s'il avoit
» traité des intérêts des Généraux ?
» *Molé* voulut répliquer par la lecture
» des procès-verbaux de la confé-
» rence ; des clameurs horribles qui
» partirent de toute l'assemblée, lui
» coupèrent la parole : on murmure,
» on éclate, on s'écrie qu'il a trahi la
» Compagnie, qu'il n'y a point de paix,
» que les pouvoirs des députés ont été
» révoqués, qu'ils n'ont pu rien con-
» clure, qu'ils ont abandonné lâche-
» ment les Généraux. *Molé*, sans s'é-
» pouvanter de cette violente sortie,
» après avoir laissé quelque temps
» gronder l'orage autour de lui, ré-
» pond avec une fermeté majestueuse,
» que *s'il a abandonné les Généraux*,
» *ils ne se sont pas abandonnés eux-mê-*
» *mes, puisqu'ils ont traité avec les en-*
» *nemis de l'Etat.* A ces mots, ceux-ci
» s'écrient, *que, s'ils ont traité, ce n'a*
» *pas été sans l'aveu de quelques-uns de*

» *la Compagnie. Nommez-les*, répond
» froidement *Molé*, *& nous leur ferons*
» *leur procès comme à des criminels de*
» *lèze-majesté.* ».

La séance du Parlement duroit encore à cinq heures, quoiqu'elle eut commencé à sept heures du matin, & le peuple n'en étoit pas resté moins animé. « On craignoit à chaque instant qu'il n'enfonçât les portes de la
» Grand'Chambre, & l'on ne savoit
» comment se retirer. On proposa
» même au Premier Président, pour le
» soustraire à la vue du peuple, de s'é-
» chapper par le Greffe; mais *Molé*,
» toujours le même, acheva d'étonner
» par son incomparable fermeté : *la*
» *Cour*, dit-il, *ne se cache jamais; si j'é-*
» *tois assuré de périr, je ne commettrois*
» *pas cette lâcheté, qui ne serviroit d'ail-*
» *leurs qu'à donner de la hardiesse aux*
» *séditieux; ils me trouveroient bien dans*
» *ma maison, s'ils imaginoient que je les*
» *eusse redoutés ici* ».

Les deux volumes que je viens de vous faire connoître, Monsieur, doivent être suivis de deux autres qui paroîtront incessamment, & qui com-

pléteront cette hiſtoire de la *Fronde*. Nous n'en avons point juſqu'à préſent où les cauſes ſoient développées plus clairement, & les événemens diſpoſés avec plus de méthode. C'eſt la critique la plus ſolide que l'on puiſſe faire du croquis informe & brillant que M. de *Voltaire* a mis à la tête de ſon *Siècle de Louis XIV*, & où cet écrivain n'a ſongé qu'à raſſembler des contraſtes & des épigrammes. Ici l'on ſuit l'origine & les progrès des troubles, & l'on connoît les motifs différens qui animoient les chefs des deux partis. L'auteur n'a pu ſe diſpenſer d'appuyer ſouvent en faveur de l'autorité ſouveraine attaquée ſi ouvertement dans ces temps malheureux ; il eſſaye de montrer aux uns qu'il eſt toujours dangereux d'en abuſer ; il prouve aux autres que, *quelles que ſoient les cauſes de leur mécontentement, l'autorité royale eſt une, indiviſible, abſolue, indépendante, & que, quelques prétextes que l'on employe, quelques couleurs dont on ſe pare, toute réſiſtance eſt criminelle*. En un mot, il a rempli les devoirs d'hiſtorien dans toute leur étendue : mais

il s'en est acquitté avec une sagesse qui ne le fera paroître sans doute que plus estimable. Malgré la nécessité où il a été de rappeller plusieurs époques assez semblables aux évènemens dont nous avons été les témoins, il a trouvé le moyen de concilier la modération avec la vérité, & il ne s'est jamais écarté du respect que l'on doit toujours aux malheureux.

Quant au style, il ne ressemble point à celui du judicieux auteur de l'*Esprit de la Ligue*. La diction de ce dernier écrivain est pure, simple, élégante, & en même-tems sans prétention. Celle de l'*Esprit de la Fronde* se ressent de la jeunesse de l'auteur. Il n'a pas épargné les portraits, & il a suivi à cet égard le Cardinal de *Retz* autant qu'il l'a pu suivre ; mais on ne remarque point dans sa manière cette touche énergique & précise qui caractérise celle de son modèle, & ses peintures, qui souvent sont moins longues, le paroissent davantage. Quelquefois il prend le style périodique & déclamatoire, style si contraire au genre historique. Il lui échappe aussi beaucoup d'expres-

sions incorrectes & de fautes contre la langue. On ne dit point l'*autorité dont les Rois foudroient sur le trône ;* le mot *foudroyer* ne se met point au neutre ; il faut qu'il soit gouverné ; on ne dit point non plus *prendre de la confiance à quelqu'un*, pour prendre *de la confiance en quelqu'un ; assemblées précieuses*, pour assemblées de *Précieuses ; faire des écarts hors du devoir*, pour *s'écarter de son devoir ; qui n'avoit point d'exemple que*, pour *qui n'avoit d'exemple que*, &c. &c. &c. Tantôt ce sont des expressions triviales, ou propres seulement à la conversation, comme *ils mouroient exactement de faim ; démêler la fusée ; il ne devoit pas bouger de Paris ; de copieuses saignées :* mais on rencontre sur-tout dans cette histoire grand nombre de ces termes affectés, de ces tours de phrase alembiqués qui pourroient tenir une place honorable dans un nouveau Dictionnaire néologique ; *plaire étoit son sentiment ; le Cardinal brouillé avec les noms & les dates ; un secret qui ressemble à une fuite ; mettre la colère en négociation ; l'amitié tenoit le miroir ; il avoit fait des affronts ce que*

Mithridate avoit fait des poisons ; tout bouillans de vin & de colère, ils commencent à décharger l'un & l'autre sur ces malheureux par des huées, &c. &c. Les amis de l'auteur ne sauroient trop lui conseiller d'éviter dans les deux volumes qui paroîtront, & de corriger dans une nouvelle édition des deux premiers, ce style amphigourique, digne des *Précieuses* de *Molière*, & avec lequel il est impossible de se voir jamais mis au nombre des bons écrivains, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs.

Lettre à M. le Marquis de ***, *sur l'éducation des jeunes Militaires, par rapport aux Mathématiques ; Brochure in-8° de 48 pages ; à Paris chez Humaire Libraire, rue du Marché-Palu.*

On est enfin parvenu, Monsieur, à se persuader que la naissance, la valeur & le desir de la gloire, ne suffisent pas pour former un militaire ; on a senti que la Patrie exigeoit d'un

Officier des études sérieuses & des connoissances solides. De là, cette foule d'Ecoles que nous avons vu se former sous nos yeux, où la jeune Noblesse va puiser les élémens de l'art brillant & terrible des combats. Ce n'est pas sur ces sortes d'instructions que l'auteur de la Brochure que je vous annonce, jette un coup d'œil critique. Des hommes consommés dans la tactique, ont donné le plan des Etudes auxquelles on applique les jeunes élèves. Son zèle pour l'éducation militaire ne s'exerce que sur les instructions particulières & domestiques, dont l'abus se multiplie tous les jours. Il avoue qu'un jeune Citoyen qu'on destine à soutenir la gloire de l'Etat les armes à la main, doit s'appliquer aux Mathématiques; qu'il peut résulter de cette étude bien dirigée un principe d'utilité pour la Patrie, & d'avancement pour l'Officier; mais il prétend qu'en cela, comme dans tout le reste, il faut se borner, ne point se livrer imprudamment à toutes les sciences qu'on comprend sous le grand nom de Mathématiques, ne s'attacher qu'aux

branches qui peuvent être de quelqu'utilité réelle, & ne point entrer dans ces profondeurs qu'ont sondées les *Descartes*, les *Newtons*, & les *Leibnitz*, parce que de ces sortes d'études sçavantes, il en reviendroit peut-être beaucoup de gloire au disciple & au maître, & fort peu d'avantage au simple militaire. Il insiste sur-tout, avec beaucoup de raison, sur la nécessité d'unir la pratique à la théorie, d'exécuter sur le terrein les opérations combinées & démontrées sur le papier : c'est-là le grand défaut qu'on ne cesse de reprocher aux études de géométrie faites en particulier & sous un maître qui ne connoît que ses Livres ; l'élève les posséde tous à fond ; hors de-là il est immobile & muet. » A » quoi doivent se rapporter les études » d'un jeune homme qu'on destine au » parti des armes ? C'est à la tacti» que pour les exercices & les évo» lutions militaires ; à la trigonomé» trie, pour la mesure du terrein, la » levée d'un camp, d'une ville, d'un » champ de bataille, & à la fortifi» cation, pour l'art d'attaquer & de

» défendre

» défendre les Places de guerre ; à la
» méchanique, pour les travaux des
» siéges, la marche des armées ; à
» l'hydraulique, pour la construction
» des ponts, des digues, &c. ; à la
» géographie, pour la connoissance
» générale & particulière des Etats
» qui peuvent devenir le théâtre de la
» guerre. Joignez à ces diverses par-
» ties le dessin qui y est relatif, vous
» aurez sans doute ce qu'il importe
» essentiellement à un militaire de sça-
» voir.... Qu'importe à son Prince
» qu'il sçache résoudre une équation
» du quatriéme dégré, tandis qu'il
» ignore comment on évente une
» mine ? Qu'importe qu'il sçache dans
» son cabinet nous donner tous les
» points du ciel par où passe *Saturne*
» au moment que je parle, tandis que
» sur le terrein il est embarrassé pour
» nous donner la distance de la tran-
» chée à la pointe du bastion qu'il faut
» battre en brêche.

Toute la classe des Mathématiciens me sçauroit mauvais gré, Monsieur, de ne pas relever un paradoxe échappé à l'auteur. » C'est, dit-il, une ques-

» tion de sçavoir si, en général, les
» Mathématiques forment le jugement
» proprement dit; ensorte qu'un hom-
» me qui saisit tous les parallogismes
» d'un problême de Géométrie, puisse
» saisir de même ceux d'un raisonne-
» ment qui appartient au sens commun;
» qui osera se charger de l'affirmation?
Je ne crains point de m'en charger, Monsieur. Quoi de plus propre à perfectionner la raison, à diriger le jugement, à lui tracer la route hors de laquelle il ne peut s'échapper sans tomber dans l'erreur, qu'une Science qui ne marche que de clartés en clartés, d'évidence en évidence, de démonstrations en démonstrations, où tout est prouvé à la rigueur, où il n'y a ni ombres ni nuages qui offusquent ou embarrassent, où s'établit une chaîne non interrompue de vérités, si bien liées, si bien adhérentes les unes aux autres, que l'on ne peut arriver à la seconde sans avoir étudié à fond la première, & ainsi de suite? Tel est en abrégé la la science des Mathématiques. Ce bon Roi qui ressembla si fort à *Henri IV*, fonda dans son Université de Lorraine,

une chaire de Mathématiques, qui ne s'ouvroit qu'aux jeunes élèves de Philosophie ; ensorte que ceux qui se sentoient assez de talent pour suffire aux deux études, avoient d'une main un traité de logique, & de l'autre les élémens de géométrie. J'ai oui dire bien des fois à un homme d'esprit, qui avoit suivi de l'œil plusieurs cours de mathématiques, qu'on avoit constamment remarqué que les jeunes écoliers qui réussissoient en mathématiques, avec la moitié moins d'étude que les autres, primoient toujours en philosophie ; & qu'au contraire, jamais on ne vit un simple Logicien l'emporter sur ses camarades Géométres. De plus, lorsqu'au sortir des études philosophiques quelques-uns de ces jeunes gens passoient aux écoles de Théologie, les Professeurs reconnoissoient, à la justesse, à la précision du raisonnement, un élève formé & rompu aux élémens de la géométrie, & ils sçavoient le distinguer entre cent autres, d'ailleurs aussi bons esprits que lui, mais qui, comme lui, n'avoient pas étudié les sciences exactes,

Le reste de cette brochure, pleine d'ailleurs de vues très-saines & de projets utiles, est consacré à développer le plan d'éducation militaire que l'auteur présente, & dont je vous ai exposé l'ensemble au commencement de cet article : c'est aux Maîtres de l'art qu'il appartient d'apprécier les idées & le zèle de l'auteur, & de déterminer par leur approbation le cas qu'on doit en faire pour le bien de la Patrie.

Je suis, &c.

A Paris ce 21 Septembre 1772.

LETTRE XI.

Oraisons choisies de Cicéron ; traduction revue par M. de Wailly, trois Volumes in-12 reliés en veau, 9 livres ; chez Barbou, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

NOUS avons depuis long-temps, Monsieur, un Recueil en trois volumes *in-12*, intitulé *Oraisons*

Choisies de Cicéron, traduites par différens auteurs ; sçavoir, *du Ryer*, *d'Ablancourt*, *Pâtru*, *de Maucroy*, &c. Depuis cette ancienne version, toutes les Oraisons de *Cicéron* nous ont été données dans notre langue en huit volumes *in*-12, par *Villefore*, laborieux écrivain, mort à Paris le 2 Décembre 1737, à l'âge de 85 ans. L'ancienne traduction des *Oraisons Choisies* a été réimprimée plusieurs fois. Celle que je vous annonce, Monsieur, n'est pas, à proprement parler, une traduction nouvelle, mais une révision de l'ancienne & de celle de *Villefore*. Cette révision a été faite avec beaucoup de soin. M. *de Wailly* l'a retouchée d'un bout à l'autre, & il n'y a guères de page où il n'ait fait des changemens plus ou moins considérables. Il s'est proposé de rendre cette traduction plus littérale, plus exacte & plus utile aux jeunes Maîtres qui, par état, sont obligés d'expliquer les admirables Discours de l'Orateur Romain. Il me paroît que M. *de Wailly* a très-bien réussi ; il a corrigé beaucoup de contre-sens

échappés à *Villefore* & aux auteurs de l'ancienne traduction. Par exemple, *Villefore* traduit ainsi ce texte de l'Oraison pour *Roscius* : *Hanc tollite ex civitate, judices, hanc pati nolite diutiùs in hâc republicâ versari : quæ non modò id habet in se mali, quòd tot cives atrocissimè sustulit, verùm etiam hominibus lenissimis ademit misericordiam consuetudine incommodorum. Nam quum omnibus horis aliquid atrociter fieri videmus, aut audimus ; etiam qui naturâ mitissimi sumus, assiduitate molestiarum sensum omnem humanitatis ex animis amittimus.* Voici la traduction de *Villefore.* » Bannissez-la de Rome, » Messieurs, cette férocité ; ne souffrez pas qu'elle regne plus long-» temps au milieu de notre Répu-» blique, *qui non-seulement a le mal-» heur de porter dans son sein tant de » citoyens pervers*, mais qui voit en-» core, à force d'être agitée, les » hommes les plus sensibles à la pitié » n'en avoir plus ; car entendant dire » qu'il ne se *passe* pas d'heure sans qu'il ne se *fasse* quelque chose d'atro-» ce, nous qui naturellement avons

» du penchant pour la clémence, » cependant, par la continuité des » diſgraces, nous ſentons éteindre » dans nos cœurs tous les mouvemens » d'humanité. » M. *de Wailly* traduit: » Banniſſez-la de Rome, Meſſieurs; » ne ſouffrez pas qu'elle regne plus » long-temps au milieu de notre » République; elle eſt pernicieuſe de » plus d'une manière: elle a fait pé-» rir d'une mort affreuſe un grand » nombre de citoyens: elle a banni la » pitié du cœur des hommes les plus » ſenſibles; l'habitude de voir ſouffrir » la leur a ôtée. Car entendant dire, » ou voyant par nous-mêmes, qu'à » toute heure il ſe commet des cri-» mes atroces, quoique nous ſoyons » naturellement fort portés à la dou-» ceur, cette continuité de diſgraces » nous fait perdre tout ſentiment » d'humanité. » M. *de Wailly* a raiſon; *Villefore* s'eſt trompé en traduiſant *quæ non modò*, &c; par *qui a le malheur*, &c. Ce *quæ*, que *Villefore* rapporte à *civitate*, eſt viſiblement relatif à *crudelitate*.

Autre texte, *Ædes Minervæ eſt in*

insulâ de quâ antè dixi; quam Marcellus non attigit : quam plenam atque ornatam reliquit; quæ ab isto sic spoliata atque direpta est, non ut ab hoste aliquo, qui tamen in bello religionum & consuetudinis jura retineret, sed ut à barbaris prædonibus vexata esse videatur. Pugna erat equestris Agathoclis Regis in tabulis picta præclarè : his autem tabulis interiores templi parietes vestiebantur, &c. TRADUCTION ANCIENNE. » Le » Temple de *Minerve* est dans l'isle » dont je vous ai parlé : *Verrès* enleva » toutes ses richesses, respectées par » *Marcellus*. A voir cette affreuse nu- » dité, vous diriez que c'est l'ouvra- » ge des Pirates les plus barbares, » plutôt que d'un ennemi qui observe » dans la guerre le droit des gens & » de la religion. L'intérieur du Tem- » ple étoit orné de magnifiques ta- » bleaux qui représentent le combat » de cavalerie livré par *Agathocle*. » A cette traduction, dans laquelle on a dérangé sans besoin le récit de l'Orateur, dit M. *de Wailly*, nous avons substitué celle-ci : » Le Temple » de *Minerve* est dans l'isle dont je

» vous ai parlé : *Marcellus* n'y toucha » point ; il ne lui ôta aucun de ses » ornemens. Pour *Verrès*, il le pilla » tellement, que les vols qu'il y a » faits, paroissent, non l'ouvrage » d'un ennemi qui observe dans la » guerre le droit des gens & de la » religion, mais celui des Pirates les » plus barbares. Le combat de cava- » lerie du Roi *Agathocle* y étoit fort » bien représenté. Les murailles inté- » rieures du Temple étoient revêtues » de ces tableaux. »

Quid arbitramini Rheginos, qui jam cives Romani sunt, mereri velle, ut ab iis marmorea Venus illa auferatur? TRADUCTION ANCIENNE. « Que n'au- » roient pas donné, je vous le de- » mande, Messieurs, les habitans de » Rheggio, aujourd'hui Citoyens Ro- » mains, pour empêcher qu'on ne » leur enlevât leur belle *Vénus* de » marbre » ? TRADUCTION DE M. DE WAILLY. « Quelle somme, » je le demande, les habitans de Rheg- » gio, aujourd'hui Citoyens Romains, » auroient-ils exigée (ou n'auroient- » ils pas exigée) pour laisser empor-

» ter leur belle *Vénus* de marbre » ? La ſuite de ce texte fait voir que cet endroit eſt fort mal rendu dans l'ancienne Traduction.

On trouve dans le ſecond volume la Traduction du Diſcours pour le Poëte *Archias*. M. *Batteux* nous a donné une Traduction du même Diſcours dans le quatrième volume de ſes Principes de Littérature. « Je l'ai » revue, dit-il, & retravaillée, con» formément à des principes que j'ai » établis dans le Traité de la *Conſtruc*» *tion Oratoire ;* j'ai choiſi les tours qui » m'ont paru les plus énergiques ; je » puis m'être trompé ſouvent ; mais » il m'a toujours ſemblé que c'étoient » ceux qui approchoient le plus du » texte latin ». J'ai comparé, Monſieur, les deux Traductions, & il me paroît que M. *de Wailly* approche encore bien plus du texte latin que M. *Batteux*. Vous allez en juger vous-même. *Quòd ſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem, humaniſſimam ac liberaliſſimam judicaretis. Nam cæ-*

tera neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum: hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Quòd si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam quum in aliis videremus. TRADUCTION DE M. BATTEUX. » Mais quand on « n'envisageroit pas ce grand avan» tage, & qu'on n'auroit en vue » que le seul plaisir, en est-il un plus » honnête ou plus délicat pour un » homme qui pense ? Les autres » amusemens ne sont ni de toutes les » heures, ni de tous les âges, ni de » tous les lieux. Dans les lettres la jeu» nesse trouve une nourriture qui lui » convient; la vieillesse un exercice » qui l'amuse: elles répandent un nou» vel éclat sur la prospérité; elles nous » consolent dans l'adversité; elles nous » récréent au-dedans de nos maisons; » elles veillent avec nous; elles voya» gent, elles demeurent à la campa-

» gne avec nous. Quand nous ne se-
» rions pas faits pour en sentir le mé-
» rite par nous-mêmes, pourrions-
» nous n'en pas remarquer l'effet dans
» les autres » ? TRADUCTION DE
M. DE WAILLY. » Mais quand on
» n'envisageroit pas ce grand avan-
» tage, & que dans cette étude on
» n'auroit en vue que le plaisir, vous
» n'en regarderiez pas moins, je pense,
» cette récréation de l'esprit, comme
» la plus douce & la plus honnête. En
» effet, les autres amusemens ne sont
» ni de toutes les heures, ni de tous
» les âges, ni de tous les lieux : mais
» les Lettres forment la jeunesse, ré-
» jouissent les vieillards ; dans la prof-
» périté elles servent d'ornement ;
» dans l'adversité elles nous fournis-
» sent un asyle & une consolation ;
» elles nous récréent chez nous ; elles
» ne nous embarrassent point au-de-
» hors ; elles veillent avec nous ; elles
» nous suivent en voyage, à la cam-
» pagne. Quand nous ne pourrions ni
» atteindre à ce but, ni goûter par
» nous-mêmes la douceur des Lettres,
» nous ne devrions pas moins les ad-

» mirer dans les autres ». Dans cette dernière Traduction, tout est rendu : *ex his studiis .... tamen, ut opinor, ... humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam ... perfugium ... attingere ... sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus.*

Quis nostrûm tam animo agresti ac duro fuit, ut Roscii morte nuper non commoveretur ? Qui quum esset senex mortuus, tamen, propter excellentem artem ac venustatem, videbatur omnino mori non debuisse. Ergo ille corporis motu tantum amorem sibi conciliarat à nobis omnibus : nos animorum incredibiles motus, celeritatemque ingeniorum negligemus ? TRADUCTION DE M. BATTEUX. « Qui de nous dernièrement a eu le » cœur assez insensible pour n'être » point touché de la mort de *Roscius* ? » Tout âgé qu'il étoit, il nous sem» bloit à tous qu'il n'auroit jamais dû » mourir, tant nous étions touchés de » son talent ! Il avoit gagné nos cœurs » par des graces qui ne consistent que » dans les mouvemens & les attitudes » du corps ; quel pouvoir auront sur » nous les graces & les expressions de » l'esprit ? »

TRADUCTION DE M. DE WAILLY. « Qui de nous dernièrement a eu le » cœur assez dur, assez insensible, pour » n'être pas touché de la perte de *Roscius* ? Quoiqu'il soit mort vieux, » néanmoins, tant il excelloit dans son » art, tant il y mettoit d'agrément, il » nous paroissoit qu'il n'auroit jamais » dû mourir. Puis donc qu'il avoit mé» rité notre amour par des graces qui » ne consistent que dans les attitudes » du corps, ne ferons-nous aucun cas » de la vivacité, des charmes incroya» bles de l'esprit? » M. *de Wailly* a rendu *agresti ac duro, tamen, excellentem artem ac venustatem .... ergo .... incredibiles motus, celeritatem ....*

Homerum Colophonii civem esse dicunt suum, Chii suum vindicant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò suum esse confirmant : itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt : permulti alii prætere a pugnant inter se, atque contendunt. TRADUCTION DE M. BATTEUX. « Les » habitans de Colophone prétendent » qu'*Homère* étoit leur Citoyen. Ceux » de Scio, de Salamine, s'attribuent » le même honneur. Les Smyrniens le

» disputent à tous les autres; ils ont » même élevé chez eux un Temple à » ce Poëte. D'autres peuples ambitionnent la même gloire ». TRADUCTION DE M. DE WAILLY. « Les habitans de Colophone disent qu'*Homère* étoit leur Concitoyen; ceux de » Scio le revendiquent; ceux de Salamine le réclament. Les Smyrniens » assurent qu'il leur appartient; aussi » lui ont-ils élevé un Temple dans leur » ville. Plusieurs autres villes se le disputent, & ambitionnent la même » gloire ». Les observations précédentes ont encore lieu ici. M. *de Wailly* rend chaque terme avec précision; il ne manque point les liaisons, & il suit les idées de son modèle sans rien déplacer.

Quare conservate, judices, hominem pudore eo, quem amicorum videtis comprobari tum dignitate, tum etiam vetustate; ingenio autem tanto, quantum id convenit existimari, quòd summorum hominum ingeniis expetitum esse videatis; causâ verò ejusmodi, quæ beneficio legis, auctoritate municipii, testimonio Luculli, tabulis Metelli comprobetur. Quæ quum

ita sint, petimus à vobis, judices, si qua non modò humana, verùm etiam divina in tantis negotiis commendatio debet esse; ut eum, qui vos, qui vestros Imperatores, qui populi Romani res gestas semper ornavit; qui etiam his recentibus nostris, vestrisque domesticis periculis æternum se testimonium laudum daturum esse profitetur; quique est eo numero, qui semper apud omnes sancti sunt habiti, atque dicti; sic in vestram accipiatis fidem, ut humanitate vestrâ levatus potiùs quàm acerbitate violatus esse videatur. TRADUCTION DE M. BATTEUX. « Rendez » donc justice, Messieurs, à un homme » dont vous pouvez juger par le vif » intérêt que prennent à ce qui le tou» che, des amis distingués par leur » mérite, & qui réunit en sa personne » les sentimens d'honneur & la fécon» dité du génie; ayez égard à des ta» lens dont nos Citoyens de la plus » haute considération ont fait le plus » grand cas. Le droit d'*Archias* est » fondé sur la loi; il est prouvé par » l'autorité d'une ville municipale, » par le témoignage de *Lucullus*, par » les registres de *Métellus*. Faites at-

» tention, non-seulement au témoi-
» gnage des hommes, mais encore à
» la recommandation des Dieux. C'est
» un homme qui n'a usé de ses talens
» que pour vous louer, vous, vos
» Généraux, le Peuple Romain; qui
» va consacrer à l'immortalité votre
» sagesse & votre prudence dans nos
» derniers dangers; enfin un homme
» qui est du nombre de ceux dont la
» personne a été regardée comme sa-
» crée chez tous les Peuples. Prenez-
» le sous votre protection, & qu'il ait
» à se louer de vos bontés, plutôt
» qu'à se plaindre de votre excessive
» rigueur. » TRADUCTION DE M. DE WAILLY. «Conservez donc, Messieurs,
» un homme dont les bonnes mœurs
» vous sont connues par le mérite &
» l'ancienneté de ses amis; dont le
» génie est tel, qu'on doit se figurer
» celui d'un Poëte que l'on voit re-
» cherché des personnes qui en ont le
» plus, & dont la cause est fondée sur
» la loi, sur l'autorité d'une ville muni-
» cipale, sur le témoignage de *Lucul-*
» *lus*, sur les registres de *Métellus*.
» Ainsi, Messieurs, si, dans une affaire

» de cette importance, il faut em» ployer, non-seulement la recom» mandation des hommes, mais en» core celle des Dieux, je vous con» jure de ne point faire perdre l'état » à celui qui vous a toujours célébrés, » vous, vos Généraux, les victoires » du Peuple Romain; qui s'engage de » consacrer à l'immortalité votre pru» dence dans nos derniers périls do» mestiques; qui enfin est du nombre » de ceux dont la personne a toujours » été regardée comme sacrée chez tous » les Peuples. Prenez-le tellement sous » votre protection, qu'il ait à se louer » de votre amour pour les Lettres, » plutôt qu'à se plaindre de votre ex» cessive rigueur ». Dans la première Traduction, si l'on ne sait pas déja le latin, il est impossible de retrouver les idées de *Cicéron*; dans la seconde tout est suivi; les pensées de l'Orateur sont rendues dans l'ordre qu'elles se presentent; on n'en a omis aucune. Il est sans doute très-difficile d'observer cette fidélité scrupuleuse; mais elle est vraiment utile pour donner l'intelligence de l'original, comme le remarque

M. *de Wailly* dans l'*Avertissement* qu'il a mis à la tête du premier volume. D'après ces différens morceaux, vous pouvez juger, Monsieur, si M. *de Wailly* n'a pas bien rempli son objet, qui étoit de rendre cette Traduction à-peu-près aussi littérale que peut le permettre le génie des deux Langues. Pour moi, je la trouve préférable à celle de *Villefore* & à l'ancienne; elle donne bien mieux l'intelligence du texte, &, quoique plus littérale, elle est sans contredit plus françoise. M. *de Wailly* a souvent rendu trait pour trait son modèle, sans rien ajouter, retrancher, ni déplacer.

Les *Philippiques de Démosthènes* & les *Catilinaires de Cicéron*, traduites par feu M. l'Abbé d'*Olivet*, forment un quatrième volume, qui est la suite des trois donnés par M. *de Wailly*. Il n'a pas osé toucher à l'excellente version d'un Interprète aussi estimable que l'Académicien François. Ce quatrième volume, qu'on s'est contenté de réimprimer dans le même format, avec les mêmes caractères & le même papier que les trois des *Oraisons Choisies*, se

vend chez le même Libraire, au même prix ; c'est-à-dire, trois livres rélié. On trouve aussi chez *Barbou* le *Cornelii Schrevelii Lexicon*, Grec & Latin, *in*-8°. Cet Imprimeur a sous-presse une nouvelle Traduction de *Justin*, par M. l'Abbé *Paul*, qui nous a donné, il y a deux ans, une Traduction estimée de *Paterculus*, laquelle se débite au même magasin.

Histoire du Vénérable Dom Didier de la Cour, Réformateur des Bénédictins de Lorraine & de France, tirée d'un manuscrit original de l'Abbaye de Saint-Vanne ; avec une Apologie de l'état Monastique ; par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur ; un Volume in-8°. d'environ 450 pages ; à Paris chez J. F. Quillau Libraire rue Christine.

IL n'est presque point de corps Laïque ou Religieux, dont la gloire n'ait souffert quelqu'éclipse ; les successeurs ne doivent point se défendre d'en con-

venir, lorsque leur conduite actuelle contraste d'une manière frappante avec ces jours de nuages & de ténèbres. C'est d'après ces principes que l'auteur de l'histoire que je vous annonce, Monsieur, débute par une peinture vive de l'Ordre de Saint Benoît, du temps de Dom *Didier de la Cour* : « Les » Protestans, dit-il, avoient beaucoup » déclamé contre l'état Monastique, » & leurs reproches sur bien des articles paroissent fondés. Le relâchement au dix-septième siècle étoit général dans les cloîtres, l'ignorance » portée à son comble, l'oisiveté & la » dissipation journalières. On y trouvoit peu d'amour des règles & du » devoir, encore moins de goût pour » l'étude & la retraite. Il y regnoit une » indépendance scandaleuse. La table, » le jeu, la chasse, faisoient les occupations les plus innocentes du plus » grand nombre des Religieux, & principalement de ceux qui étoient à leur » tête ».

Le Cardinal *Charles de Lorraine*, Légat *à latere*, chargé de la réforme de l'Ordre de Saint *Benoît* dans les trois

Evêchés, s'étoit rebuté d'avoir en vain travaillé pendant sept ans sur cet objet ; il avoit même proposé au Pape *Clément VIII* de supprimer totalement ces Religieux dans la Province de sa légation. Mais le sage Pontife lui avoit répondu qu'il l'avoit envoyé pour guérir, & non pour tuer le malade. Ce grand ouvrage étoit réservé à des mains plus pieuses & moins impatientes. Dom *Didier* nâquit en 1550, à Mouzeville, village de la Prévôté de Clermont, à trois lieues de Verdun, de père & mère issus de maisons nobles & anciennes. Il joignoit à une physionomie heureuse cet air de modestie qui gagne les cœurs. On remarque une particularité qui lui fut commune avec S. *Thomas d'Aquin*. Lorsqu'il lui arrivoit de pleurer étant enfant, le secret infaillible, pour l'appaiser, étoit de lui donner un livre à feuilleter. A l'âge de dix-huit ans il entra dans l'Abbaye de Saint *Vanne*, située à Verdun. Pendant son cours d'études à Pont-à-Mousson, il se lia avec le célèbre *Pierre Fourier*, qui a été le Réformateur des Chanoines de

Saint *Augustin*, & avec *Servais Lairuel*, qui l'a été de l'Ordre de Prémontré. Dom *Didier*, après avoir achevé sa Théologie, fut chargé de la direction du Noviciat; mais les exemples d'irrégularité des anciens Religieux détruisoient toutes les impressions salutaires du zelé directeur. Bientôt même on se lassa d'un homme dont la conduite étoit la censure du relâchement; on résolut de l'éloigner; on le chargea d'aller à Rome plaider la cause de l'Abbaye de Saint *Vanne*, que le Pape venoit de réunir à la Manse Episcopale de Verdun, sous prétexte de la modicité du revenu de cet Evêché. L'humble Religieux ne recueillit de ce voyage, où ses confrères le laissèrent manquer de tout, que l'animadversion du Prélat, qui à son retour l'accabla d'injures au milieu de son Palais. Il prit le parti d'aller souffrir dans le désert la haine de ses confrères & le ressentiment de son Evêque. Il se retira, avec la permission de ses Supérieurs, dans l'hermitage de Saint *Christophe*. C'étoit une petite Chapelle près du village de Ra-

recourt, dépendant de l'Abbaye de Saint *Vanne*, à quatre lieues de Verdun. Quelques années après, la Cour de Rome ayant nommé des Commissaires pour travailler sérieusement à la réforme des Bénédictins, le Prince *Eric de Vaudemont*, Evêque de Verdun, assembla les Religieux de Saint *Vanne*, & leur proposa d'élire pour Prieur un des trois qu'il leur nomma, parmi lesquels se trouvoit Dom *Didier*. Il fut élu. « Depuis cette mémorable époque, la réforme, dit l'auteur, semblable à une vigne féconde, a étendu ses branches de l'une à l'autre mer, & du Rhin jusqu'à la Garonne. Son ombre a couvert les montagnes de la Vosge & de la Franche-Comté, & ses rejettons ont peuplé les célèbres Abbayes de Saint *Remi* de Reims, de Saint *Germain-des-Prés*, de Saint *Denis*, de Cluny, celles de la Flandre & de l'Ardenne, & successivement tout le Royaume de France ».

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, les moyens que Dom *Didier* mit en œuvre, & les succès dont ses soins furent

furent couronnés : je me contente de rapporter ici un trait qui est plus à la portée de la classe ordinaire des lecteurs. Le Maréchal de *Marillac*, Gouverneur de Verdun en 1624, pour faire bâtir la Citadelle, usurpa beaucoup de terrein sur le Monastère de Saint *Vanne*, & se crut même obligé de déranger plusieurs sépultures. Comme on transportoit processionnellement les Reliques de l'Eglise de Saint *Amand*, qui fut détruite à cette occasion, D. *Jacques Pichard*, alors Prieur de Saint *Vanne*, dit à M. de *Marillac* : *Monsieur le Gouverneur, vous troublez les Saints, je crains bien que les Saints ne vous perdent.* Peu de temps après, en effet, le Maréchal fut arrêté en Piémont, & transféré en diverses prisons. Il fut emmené particulièrement à Verdun, & renfermé à Saint *Vanne*, pour être confronté devant ceux qui l'accusoient de péculat. Du fond de sa prison *Marillac* demanda si Dom *Pichard* étoit encore Prieur de l'Abbaye. On lui dit qu'il étoit mort : *ah, le saint homme*, s'écria le prison-

nier ! *Hélas, il m'a prédit ce qui m'arrive aujourd'hui.* On sait qu'il protesta vainement de son innocence au sujet du crime de péculat. Il fut décapité à Paris, en place de Grêve, en 1632. *Chose étrange*, dit le Maréchal mourant, *qu'un homme de mon rang soit persécuté avec tant de rigueur & d'injustice ! Il ne s'agit dans tout mon procès que de foin, de paille, de pierres & de chaux.* Il ne faut pas laisser ignorer que la mémoire du Maréchal fut réhabilitée par Arrêt du Parlement, après la mort du Cardinal de *Richelieu*.

Dom *Didier* mourut le 14 Novembre 1623, dans la soixante-douzième année de son âge, au milieu de la nouvelle famille qu'il avoit donnée à la Religion. Sa vie a été tirée d'un manuscrit original, déposé à Saint *Vanne*. L'auteur a enrichi son ouvrage de notes historiques, géographiques & critiques. On trouve à la suite de cette vie une ode de vingt-huit strophes en l'honneur de Dom *Didier*. Elle fut faite immédiatement après sa mort par un Poëte de la Congrégation de Saint

Vanne. « Sa lyre, dit l'auteur, n'est » pas, à beaucoup près, montée sur le » ton des *Santeuils* & des *Coffins*; elle » l'est encore moins sur celui d'*Ho-* » *race*; il y a cependant du feu, des » idées & de l'imagination dans cette » pièce; mais ce n'est rien moins » qu'un modèle de goût & de latinité; » aussi je la présente seulement comme » l'expression du pieux enthousiasme » qu'excitèrent les vertus éclatantes » de Dom *Didier*, & comme une ré- » capitulation énergique des principa- » les actions de sa vie ». Dans la tra- duction françoise qui est à côté, on s'est affranchi des entraves d'une ver- sion servile.

Le volume est terminé par une apo- logie de l'état Monastique. Elle est écrite avec beaucoup de sens, de force & de vérité. L'auteur fait passer en revue les principales objections contre la vie coenobitique. Je ne vous citerai qu'un trait; il intéresse les ames sensibles, & seul il est une réponse à un million de plattes in- vectives contre l'état Monastique.

Un vaisseau marchand, battu de la plus violente tempête, périssoit, il y a quelques années, près des côtes de Tréport au Comté d'Eu. L'équipage étoit aux abois. Dom *Jacques du Buat*, Prieur de l'Abbaye, averti de ce désastre, se rend sur le port, & voyant que les habitans du lieu, la plûpart matelots, s'en tiennent à une stérile compassion, il les excite par le ressort le plus efficace des ames mercénaires; il leur offre de l'argent. Les matelots, gagnés par cet appas, bravent le danger; ils joignent à force de rames les gens de l'équipage, & viennent à bout de les sauver. Ces infortunés sont conduits à l'Abbaye par l'ordre de Dom *Buat*, ils y reçoivent pendant plusieurs jours toutes sortes de bons traitemens. Ainsi dix à douze personnes étoient englouties dans les flots, sans l'active charité d'un de ces êtres dont la vie célibataire, dit-on, endurcit l'ame, & la rend insensible aux malheurs de l'humanité.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Septembre 1772.

LETTRE XII.

Histoire nouvelle & impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de Jules César jusqu'aux préliminaires de Paix de 1763 ; traduite de l'Anglois de J. Barrow, Tomes IX & X ; à Paris chez Costard Libraire, rue Saint Jean-de-Beauvais.

DEPUIS que la Philosophie moderne s'est fait un axiome de ne rien respecter ; vous l'avez vu, Monsieur, fronder sur-tout avec audace le Gouvernement sous lequel nous avons le bonheur de vivre, &, pour le rendre odieux, le comparer avec affectation à la constitution Angloise. Ce n'est point ici le moment de faire sentir toute la fausseté de ce parallèle. Je sçais qu'on pourroit dire que c'est à tort qu'on déprise une forme d'administration qui, depuis

près de quatorze cens ans, se maintient dans toute sa splendeur, qui a fourni une foule de grands Princes, de Héros magnanimes, de Magistrats illustres, de citoyens attachés à leurs maîtres jusqu'à l'idolâtrie. Je n'ignore pas non plus qu'il seroit facile de rappeller à nos *Aristarques* frondeurs que, toutes les fois que des Ministres, pleins de l'esprit des *Amboises*, des *Sullys*, des *Richelieux*, des *Louvois*, des *Colberts*, &c., ont, par leur patriotisme & leur habileté, secondé les vues de nos Souverains, l'Etat s'est vu couvert de gloire; qu'il a résisté à toutes les forces de l'Europe; que notre commerce a embrassé les deux mondes; que les Arts ont été florissans & les Peuples heureux. Si, dans les annales de la France, on rencontre un siècle d'horreurs & de sang, c'est parce que les fondemens de la Monarchie étoient ébranlés, l'autorité méconnue, les loix sans vigueur. L'époque affreuse de la Ligue & la nuit à jamais abhorrée de la S. *Barthélemy*, sont dues, l'une à l'audacieuse ambition des *Guises*,

l'autre à la profonde cruauté de l'exécrable *Médicis*. Mais, sans entreprendre une apologie formelle de notre Gouvernement, il suffit aujourd'hui, pour imposer silence à nos grands politiques, de leur mettre sous les yeux les évènemens consignés dans les deux nouveaux Volumes de l'Histoire d'Angleterre, & de leur demander s'il est préférable au nôtre, ce gouvernement, où un Prince ami de la paix, rempli de droiture & de justice, occupé du bonheur de son peuple, est condamné par l'administration publique à perdre la vie sur un échaffaud, à la vûe du Palais de ses augustes ayeux, précisément pour avoir voulu soutenir les prérogatives de sa dignité; un gouvernement qui de sang froid détrône le petit-fils de *Charles I*, & appelle un étranger pour lui donner sa Couronne; un gouvernement où la Nation, pressée entre deux pouvoirs, reçoit dans le même temps des ordres du Prince qui l'obligent de les exécuter sous peine de mort, & des défenses des Parlementaires

d'y obéir, sous la même peine ».

L'enchaînement de crimes & de noirceurs qui firent périr ignominieusement l'infortuné *Stuart*, vous est trop connu, Monsieur, pour que je m'attache à vous en retracer l'abominable tableau. Vous vous rappellez que, lorsque ce Prince monta sur le trône, un esprit de rébellion, de fanatisme & de tyrannie, avoit soufflé sur l'Angleterre, que, depuis l'avènement de ce Prince à la Couronne jusqu'à son assassinat juridique, on ne songea qu'à l'accabler de demandes contraires à l'autorité qu'il tenoit de ses ancêtres, & que sa douceur ne servit qu'à enhardir des factieux ennemis de tout frein comme de toute modération. Ces évènemens & les ressorts que firent jouer les Anti-Royalistes, sont développés par M. *Barrow* dans les deux Volumes que je vous annonce, avec ce ton de vérité, de candeur & d'impartialité que vous avez admiré dans les précédens. » Le Roi, dit-il, privé de son honneur, de sa réputation & de l'amour

« de ses sujets par les intrigues les
» plus viles de la méchanceté & de la
» calomnie, exposé à toutes sortes
» d'insultes & de mortifications.....
» ne pouvoit plus se dissimuler que la
» puissance royale ne fût foulée aux
» pieds, la constitution de l'Etat al-
» térée & renversée, & la hiérarchie
» dans le plus grand danger d'être
» anéantie par le fanatisme. »

On peut juger du caractère de *Charles I* & de l'audace des Communes, par la peinture qu'en fait l'auteur.
» La conduite du Parlement présen-
» toit la persévérance la plus obstinée,
» à demander le consentement du
» Roi pour toutes les propositions que
» les Communes imaginoient de faire
» au préjudice de la puissance du Roi
» & de son gouvernement. Les ré-
» ponses du Roi ne respiroient au con-
» traire que l'esprit de candeur, de
» sincérité, & elles portoient toujours
» l'empreinte du jugement le plus sain
» & de l'innocence opprimée. Toutes
» ses expressions marquoient le desir
» le plus ardent de faire le bonheur

» de ses sujets ; &, dans sa dernière
» réponse aux deux Chambres, il
» dit : *Si vous croyez avoir le droit de*
» *demander tout ce qu'il vous plaît, &*
» *dans les termes que vous jugez à propos*
» *d'employer, & si nous ne pouvons nous*
» *y refuser, ni exposer les motifs de notre*
» *refus sans nous voir accusés de violer*
» *vos priviléges, ou d'avoir pris conseil*
» *des ennemis du Royaume & des fauteurs*
» *de la rébellion d'Irlande, comme il*
» *paroît par vos délibérations sur votre*
» *message daté d'Huntington, vous rédui-*
» *rez nos droits à très-peu de chose. Pour*
» *m'exprimer en bon Anglois, c'est nous*
» *ôter la liberté de parler, ce qui seroit*
» *une injustice, quand même nous ne*
» *serions qu'un simple sujet. Mais étant*
» *votre Roi, nous laissons à d'autres à*
» *donner le nom qui convient à une telle*
» *conduite.* »

Charles, comme on sçait, s'étant laissé tromper par les démonstrations de respect & par l'hypocrisie du fanatique *Cromwel*, se vit tout-à-coup arrêté & gardé très-étroitement à l'isle de Wight. Les deux Chambres

envoyèrent alors des Députés au Roi sous ombre de traiter avec lui. Le changement qu'ils remarquèrent dans leur infortuné souverain, les frappa; privé de ses domestiques & de toute société, il avoit entièrement négligé le soin de sa personne; sa barbe étoit longue; ses cheveux, qu'avoient blanchis le temps & le chagrin, étoient épars sur ses épaules; en un mot, tout son extérieur présentoit l'image du malheur & de l'abandon. Dans cet état, il parut encore avec une figure si majestueuse que ses ennemis ne purent l'envisager qu'avec respect, & qu'ils sentirent même la compassion naître dans leurs cœurs. Quelqu'altération qu'il y eût dans les traits du monarque, son ame avoit conservé toute sa sécurité; il reçut les Commissaires d'un air affable, &, dans le cours des conférences, il fit paroître une étendue de génie surprenante. Le Comte de *Salisbury*, étonné de lui voir des connoissances aussi peu communes, dit à Sir *Philippe Warwick*: *le Roi a fait de grands progrès*

depuis peu. Il a toujours été le même, répondit *Warwick ; mais ce n'est que d'aujourd'hui que vous vous en apperçevez.* Toute la douceur de *Charles* ne put rien gagner sur ces cœurs inflexibles. *Est-il possible*, s'écrie l'auteur, *de ne pas se sentir transporté d'indignation, en se représentant l'insolence & l'opiniâtreté de ces Plébeïens !*

Vous serez peut-être bien aise, Monsieur, de sçavoir précisément à quoi vous en tenir sur le compte de *Charles I*; il suffira pour asseoir votre jugement de jetter un coup d'œil sur le portrait qu'en trace *Barrow*. « La » nature l'avoit doué d'une grande » étendue d'intelligence qu'il avoit » pris soin de cultiver ; sa pénétration » étoit nette & précise, son jugement » solide & décisif . . . Il avoit un goût » délicat pour les beaux arts, & pro» tégeoit libéralement la peinture, la » sculpture, la musique & l'architec» ture. Ses mœurs étoient exemplaires; » il fut chaste, tempérant, religieux » & personnellement brave : en un » mot, on peut dire avec son histo-

» *rien, que ce prince ſe montra le plus*
» *digne gentilhomme, le meilleur ami,*
» *le meilleur maître, le meilleur père, le*
» *meilleur chrétien du ſiècle où il vécut.*
» Il gouverna dans un temps où le
» peuple étoit devenu trop puiſſant,
» & le ſyſtème d'indépendance dé-
» mocratique trop accrédité pour pou-
» voir être reſſerré dans les bornes
» que l'autorité royale lui preſcrivoit
» ſuivant les conſtitutions de l'Etat,
» & où le torrent du fanatiſme com-
» mençoit à renverſer la religion du
» pays, à laquelle ce monarque étoit
» attaché par les principes de ſa con-
» ſcience. Il eut le malheur d'être
» élevé dans de hautes idées de ſa pré-
» rogative, qu'il croyoit de ſon hon-
» neur & de ſon devoir de ſoutenir.
» Il ſe laiſſa guider par des conſeillers
» qui non-ſeulement lui étoient infé-
» rieurs en lumières & en jugement,
» mais, en général, altiers, partials &
» infléxibles. Par un excès de tendreſſe
» pour ſa femme, il déféra trop aux
» avis de la Reine qui étoit aveuglé-
» ment attachée aux dogmes de l'e-

» glise Romaine, & qui l'importunoit
» sans cesse en faveur des Papistes.
» Telles furent les sources de toute la
» mauvaise administration qu'on lui
» imputa pendant les quinze premières
» années de son regne. Depuis le com-
» mencement de la guerre civile jus-
» qu'à l'affreuse époque qui termina
» ses jours, il paroît que sa conduite
» ne mérita aucun reproche. La con-
» versation de ce prince n'étoit pas
» agréable ; cependant la droiture de
» son cœur & l'innocence de sa con-
» duite lui gagnèrent l'affection de tous
» ceux qui l'approchoient, sans en
» excepter même ceux de ses ennemis
» qui étoient chargés de le garder
» pendant sa captivité ; enfin, il mérita
» à juste titre celui de Prince ver-
» tueux ».

Les terreurs qu'éprouva *Cromwel* le reste de sa vie vengèrent en quelque sorte *Charles I*. Malgré l'éclat de ses victoires, il étoit devenu l'homme le plus malheureux ; il se voyoit détesté de tous les différens partis du Royaume ; on formoit tous les jours

de nouvelles conspirations contre sa vie ; il connoissoit le caractère violent de ces fanatiques dont il s'étoit servi lui-même, & sans cesse il étoit tourmenté par la crainte d'être assassiné ; il ne couchoit jamais trois nuits de suite dans la même chambre ; il changeoit d'appartement sans que sa famille en fût instruite, & les portes étoient gardées par des sentinelles affidés. *Claypole* sa fille chérie mourut d'une maladie de langueur pendant laquelle elle avoit cherché à exciter dans le cœur de son père tous les remords d'une conscience coupable. Cependant il parut mourir tranquillement le 3 Septembre 1657.

Richard fils & successeur de *Cromwel* n'avoit ni ses talens ni son ame. *Charles II* reprit le sceptre de son père aux acclamations de tout le peuple Britannique, &, sans avoir les vertus de l'infortuné, *Stuart*, se soutint sur un trône tant de fois ébranlé. Le portrait que trace de ce Prince l'historien Anglois augmentera l'étonnement qu'excite la tranquillité de son regne,

après les revers affreux que venoit d'essuyer son illustre famille. « *Charles* » *II*, dit-il, fut poli, affable.... il » marqua toujours de l'aversion pour » la cruauté & l'injustice. Cependant » ses bonnes qualités n'étoient que » trop souvent contrebalancées par » sa foiblesse & ses défauts. Il tournoit » en ridicule la religion; il étoit libertin, négligent, prodigue, livré aux » plaisirs sensuels, incapable d'aucune » entreprise digne d'un monarque, » étranger aux sentimens de l'amitié » & de la reconnoissance, sourd à la » voix de l'honneur, insensible aux » attraits de la gloire & totalement » dépourvu de toute vertu active. » Sans principes lui-même, il croyoit » que tous les hommes étoient faux, » perfides & intéressés. Fortement » attaché aux manières, au gouvernement & au monarque de la France, » il voyoit avec chagrin les limites » de sa propre prérogative. Il méprisoit ou haïssoit la plus grande partie » de ses sujets, qu'il regardoit comme » autant de fanatiques, d'hypocrites

» & de républicains, qui avoient persécuté son père & lui-même, & qui » n'aspiroient qu'à la ruine de la monarchie. Il n'est pas possible d'imaginer qu'avec de tels sentimens il » cherchât les intérêts de la nation; » il paroissoit croire au contraire que » sa propre sûreté étoit incompatible » avec l'honneur & l'avantage de son » peuple.... Cependant les troubles » du royaume n'influèrent point sur le » commerce national, qui fut plus » florissant sous le regne de *Charles II*, » qu'il ne l'avoit jamais été dans aucun » temps de la monarchie Angloise ».

L'histoire d'Angleterre est continuée dans ces deux volumes jusqu'à la catastrophe déplorable de la famille des *Stuarts*, que le prince d'*Orange* obligea de sortir de l'Isle dans la personne de *Jacques II*, successeur de *Charles II*, c'est-à-dire jusqu'en 1689. Je ne puis rien ajouter aux éloges que j'ai déja donnés à cet ouvrage. C'est toujours la même impartialité, la même rapidité de style, la même force de couleur & la même simplicité de narration.

Lindor, ou les excès de l'Amour. Lettres. Un petit Volume in-12 d'environ 200 pages; à Paris chez Vente, Libraire des Menus Plaisirs du Roi, rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

LINDOR, jeune Officier, aime *Cidalise* jeune veuve, belle, riche & sensible; l'amour ne faisoit luire sur eux que des jours sereins. Madame *Timoncour*, amie de *Cidalise*, étoit leur confidente, & ne paroissoit elle-même occupée que de leur bonheur. Mais tout à coup *Lindor* reçoit une lettre de *Cidalise* qui lui annonce qu'elle est résolue de le fuir, que c'est l'amitié qui lui en donne le conseil, qu'elle en sent toute la nécessité, & qu'elle lui redemande les lettres qu'elle lui a écrites dans des jours plus heureux. *Lindor*, terrassé par ce coup de foudre, écrit en vain à *Cidalise*, & se présente non moins inutilement à sa porte. Il s'adresse à Ma-

dame *Timoncour*, & la prie de parler en sa faveur. Il écrit encore à *Lisette*, femme de *Cidalise*; qui doit épouser *Frontin* son valet-de-chambre. *Lisette* fait la réponse suivante : « Vous avez » fait le mieux du monde de m'écrire; » cela fait que je vous écris aussi, & » qu'en moins de deux heures j'ai sçu » tirer le fin du fin de tout ce qui se » passe.... Madame *Timoncour* vous » aime, n'en doutez pas; oui, & la » preuve de son amour est celui que » vous avez pour *Cidalise*. Envie, » ambition, desir de l'emporter, voilà » presque toujours les femmes.... » Au reste, Monsieur, n'allez pas » croire que ce soit là mon coup » d'essai; &, quand cela seroit, il y » a toujours à parier pour le succès, » quand le succès dépend de la finesse » & de la curiosité d'une fille. »

Cette soubrette vient à bout de faire avouer à Madame *Timoncour* sa

paſſion pour *Lindor* & ſa jalouſie contre *Cidaliſe*; elle révèle le myſtere à ſa maîtreſſe qui garde d'abord le ſecret, & ne fait aucun éclat. *Lindor*, pour tromper Madame *Timoncour* & pour avoir la preuve de ſa trahiſon, lui écrit la lettre la plus tendre; elle tombe entre les mains de *Cidaliſe*, qui ne peut s'empêcher de l'ouvrir & de ſe livrer aux plus violents tranſports de jalouſie contre ſa rivale, & de fureur contre *Lindor* dont elle ignore le deſſein. *Liſette*, dans une lettre à ce dernier, peint aſſez bien l'état de ces deux femmes. « Nos dames ne ſe » voient plus; je ſuis le ſeul lien qui » reſte entre elles. Moi, comme am- » baſſadeur ordinaire & extraordi- » naire, je les exhorte à la paix; je » donne un plan, des articles prélimi- » naires; mais deux femmes rivales » ſont plus difficiles à mettre d'accord » que les orgues de mon village. . . .

» Avant toute chose, il seroit à propos
» que mon mariage avec *Frontin* fût
» une affaire terminée ; car, je le
» répète, le petit train que je mène
» entre ces femmes & vous, me con-
» duit infailliblement . . . droit à la
» porte. On prend un mari pour
» avoir un gîte ; on veut l'un &
» l'autre pour avoir un pis-aller. . . .
» Après tout ce qui se passe, vous ne
» pouvez plus douter de mes bons
» services ; ainsi voilà mes preuves,
» donnez-moi les vôtres : un mari,
» cela presse. »

Madame *Timoncour* tombe dans le piége ; elle fait à *Lindor* une réponse passionnée que celui-ci remet à *Cidalise*, qui, cette lettre à la main, en fait à sa rivale les reproches les plus sanglans ; Madame *Timonçour* se venge en écrivant à *Lindor* une lettre terrible. Il reçoit en même-temps un billet de *Cidalise* qui l'invite à venir

la consoler ; mais l'ordre de son Colonel l'envoie en Languedoc pour recevoir le dernier soupir d'un père, qui, à la vue de son fils, revient au jour & recouvre la santé. Madame *Timoncour* se trouve dans les environs, & sème mille calomnies contre *Lindor*, qui les détruit facilement. Il reçoit une lettre de *Lisette* qui lui fait sentir que sa présence est nécessaire auprès de *Cidalise*. *Cidalise* elle-même écrit à son amant une longue lettre pour hâter son retour. Elle lui apprend qu'elle veut & qu'elle doit l'épouser ; que son honneur exige que ce mariage se fasse promptement. *Lindor* est au comble du bonheur. Il révèle à son père le lien secret qui l'attache à *Cidalise* ; ce bon père entre avec transport dans les sentimens de tendresse & de probité de son fils, & lui ordonne d'aller incessamment chercher son épouse. Je finis par ce trait,

qui, dans la bouche d'un octogénaire, acquiert un nouveau degré d'intérêt & de sensibilité. « Qu'entends-je ? » quoi ! mon fils, vous êtes père, & » vous différez un instant de me le » révéler . . . . Courez, volez vers » celle qui porte ce dépôt précieux à » l'honneur, & à la nature ; j'approuve » tout. — Ah ! mon père, transporté » de reconnoissance, que ne puis-je !... » — Mon fils, un soin plus pressant » doit vous occuper ; partez, vous » dis-je ; amenez ici votre épouse, » qu'elle devienne ma fille, & que le » fruit de votre amour devienne l'ob» jet du mien. Il me tarde, ô *Lindor*, » de presser dans mes bras cet enfant » & sa mère. Heureux de les adopter, » plus heureux, ô Ciel, de ne m'en » séparer jamais ! Vous, mon fils, con» solez les derniers jours d'un père qui » vous aime. Hâtez-vous, &, si je » ne puis vous suivre, croyez que

ſans éducation, ſans étude, a compoſé une foule de Pièces remplies de ſcènes ſublimes & de traits de génie. Le ſuccès de *Romeo & Juliette* s'eſt toujours ſoutenu depuis près de deux cens ans, & c'eſt encore une des Pièces que les Anglois voient avec le plus de tranſports. Rien n'égale, dit-on, le célèbre *Garrick*, jouant le rôle de *Roméo*. Pour qu'une Pièce de théâtre plaiſe pendant ſi long-temps à tout un peuple, il faut néceſſairement qu'elle ait un vrai mérite. Auſſi, Monſieur, les caractères de *Roméo* & de *Juliette* dans *Shakeſpeare* ſont-ils de la plus grande énergie; celui de *Roméo* ſurtout eſt, pour ainſi dire, tout de feu, & le dénoûment préſente une des plus terribles cataſtrophes qu'aucun auteur tragique ait jamais imaginée. M. le Comte *de C****, qui, comme je vous l'ai annoncé, prépare, avec M. *le T****, une traduction nouvelle & complette des Œuvres de *Shakeſpeare*, a bien voulu me prêter ſon manuſcrit de *Roméo*, & m'a mis à portée de vous faire connoître cette admirable Tragédie. Par les morceaux de

cette version que je mettrai sous vos yeux, vous pourrez juger avec quelle force, quelle chaleur & quelle vérité M. le Comte *de C**** a traduit son original.

Je ne suivrai point scène par scène l'ouvrage Anglois ; il est plein de défauts monstrueux. Ce sont à chaque instant des changemens de lieu, auxquels il est impossible de se prêter. On se transporte en un clin d'œil à Vérone, à Mantoue, dans un couvent, dans un jardin, dans un cimetière, &c ; ce sont coup sur coup des combats & des morts, un bal, un mariage, un enterrement, & tout cela dans la même Pièce. Mais il faut remarquer qu'en Angleterre les hommes de presque tous les états vont au spectacle, & que cette variété d'images & de tableaux frappans doit produire le plus grand effet sur les yeux de la multitude. Ainsi ce que nous regardons comme autant de fautes inexcusables, est vraisemblablement le fruit de la grande connoissance qu'avoit *Shakespeare* de ce qui étoit propre à exciter des sensations.

fortes chez ses concitoyens. D'ailleurs, rappellons-nous ce qu'étoit notre Théâtre dans le même siècle ; lisons les belles scènes de *Shakespeare*, & peut-être deviendrons-nous un peu plus indulgens.

Le sujet de la Pièce Angloise est l'amour de *Roméo* fils de *Montaigu* & de *Juliette* fille de *Capulet*, traversé par la haine héréditaire qui subsiste entre ces deux familles puissantes de la ville de Vérone. Il y a beaucoup de combats particuliers entre les jeunes gens de chaque parti. *Roméo* se marie secrettement avec *Juliette*, par le ministère d'un Religieux, nommé Frère *Laurence*, qui se flatte que ce mariage pourra réunir les deux Maisons. Dans l'acte suivant *Roméo* se bat avec un parent de *Juliette*, qui succombe sous ses coups. Le Duc de Vérone le bannit de la ville. Il se réfugie à Mantoue. Cependant *Capulet* & sa femme, qui n'ont aucun soupçon du mariage de leur fille, la pressent d'épouser le Comte *Pâris*, sous peine de leur malédiction. *Juliette* a recours au Frère *Laurence* ; elle est près d'attenter à

ſa vie. Dans cette extrémité, ce Religieux lui donne un breuvage qui doit la ſouſtraire à l'hymen qu'elle redoute. Revenue dans ſa famille, elle feint de ſouſcrire à l'union propoſée pour le lendemain; elle prend le breuvage pendant la nuit; le matin on entre chez elle; on la trouve morte; on fait ſa pompe funèbre; on la conduit dans la ſépulture de ſa famille.

Frère *Laurence* devoit inſtruire *Roméo* de ce qu'il avoit fait: une circonſtance imprévue arrête le commiſſionnaire qu'il lui avoit envoyé. *Roméo* apprend par un autre que *Juliette* eſt morte. Il tâche de concentrer en lui-même l'excès de ſa douleur; il demande qu'on lui prépare ſur le champ des chevaux; il ſe ſouvient d'un Apothicaire dont la misère l'avoit frappé, & à l'aſpect duquel il avoit penſé que ſi quelque banni manquoit un jour de poiſon pour terminer ſon infortune, ce miſérable ne feroit point difficulté d'en vendre. Comme cette ſcène eſt une des plus belles de la Pièce, je vais la mettre ſous vos yeux;

elle servira à vous faire connoître le génie Anglois, & particulièrement le génie de *Shakespéare*, qui sçait tirer des choses sublimes de situations qui ne nous paroissent pas supportables. *Roméo* s'avance vers la demeure de l'Apothicaire, & frappe à sa porte.

L'APOTHICAIRE, *sous les vêtemens de la plus affreuse misère.*

Qu'entends-je, & qui m'appelle ici à grands cris?

ROMÉO.

Homme, approche-toi, je vois que tu es pauvre; tiens, ma main te présente quarante ducats; procure-moi en échange une drachme de poison, mais de poison si actif, si dévorant, qu'au moment même qu'il touchera mes lèvres, il tranche comme le fer la vie de celui à qui il est destiné.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces drogues homicides sans doute; mais la loi de Mantoue con-

damne au dernier ſupplice quiconque ſera convaincu d'avoir oſé une fois en livrer ou en vendre en ſecret.

ROMÉO.

Quoi, t'es-tu ſi dévoué à la baſſeſſe & à la misère, & as-tu peur de mourir? Le beſoin & l'oppreſſion éclatent dans tes yeux; la famine tampe ſur ton viſage; les haillons & le mépris ſont attachés à ton dos; le monde n'eſt point ton ami, non plus que la loi du monde; le monde n'a point fait de loi pour te rendre riche; ceſſe donc, en dépit de lui, d'être pauvre, enfreins la loi, & prends ceci.

L'APOTHICAIRE.

Ma pauvreté, & non ma volonté, me force d'y conſentir.

Il ſort.

ROMÉO.

C'eſt ta pauvreté que je paye, & non ta volonté.

L'Apothicaire reparoît.

L'APOTHICAIRE.

Mêlez cette poudre jaunâtre avec telle liqueur que vous jugerez à propos ; & eussiez-vous seul la force de dix hommes réunis, elle vous aura rongé les entrailles en moins d'une heure.

ROMÉO.

Et toi, prends ton or, poison plus funeste à l'ame des hommes, plus meurtrier mille fois dans ce monde exécrable, que cette poudre & ces breuvages, que tu faisois difficulté de me vendre. C'est moi qui te donne du poison ; je n'en ai point reçu de toi : va, achete de quoi assouvir ta faim ; couvre de chair ton squelette exténué, & prospère. Vous, mêlanges précieux, vous ne me quitterez plus désormais ; vous descendrez dans un tombeau avec moi ; car c'est là que je compte vous employer.

Ils se séparent, & sortent.

Roméo part pour Vérone ; il arrive ;

il ſe rend à la ſépulture de *Juliette.* La décoration du cimetière eſt des plus effrayantes: toute la face eſt occupée par des tombeaux ouverts, qui laiſſent voir les différens degrés de la deſtruction de la Nature humaine. On apperçoit au milieu de la ſcène un monument plus remarquable & plus élevé, ſur le frontiſpice duquel on lit ces mots, CAPULETS. Il eſt chargé de larmes, de croix & de tous les attributs de la mort; une porte en barreaux de fer ferme ce mauſolée. Les intervalles des tombeaux ſont remplis de crânes & d'oſſemens; une ſeule lampe éclaire cet horrible ſéjour; des chouettes & d'autres oiſeaux funèbres, pouſſent au loin des cris plaintifs, & quelques-uns traverſent le théâtre en volant. *Roméo* s'avance au milieu de ces tombeaux, vêtu de noir, la tête nue, les cheveux épars, armé d'un poignard & d'une épée: il trouve le Comte *Pâris* qui vient jetter des fleurs ſur la tombe de *Juliette;* il le combat, & le bleſſe à mort. Enſuite il prend un levier qu'il avoit apporté; il marche vers

le mausolée des *Capulets.* Enfin à force de coups il enfonce la porte; les deux battans s'ouvrent; on voit l'intérieur d'un caveau, imité de ceux qui sont dans quelques églises, mais bien plus effrayant encore: outre plusieurs corps de *Capulets* qui remplissent des cercueils, il y en a d'autres debout autour de la voûte; les murailles sont enduites de cette croûte de salpêtre d'un verd obscur, qu'assemble l'humidité dans les lieux souterreins. *Juliette* paroît sur le devant couchée dans sa bière, enseve-lie dans un suaire, tenant un Crucifix; son visage est découvert, & sa bière ouverte suivant l'usage d'Italie; une lampe sépulchrale, où brule de l'esprit de vin, suspendue à la voûte, ajoute à la ténébreuse horreur du lieu, & rend tous les objets livides.

ROMÉO *semble être partagé entre le frémissement & le respect; il se jette à genoux devant la bière de Juliette.*

O maîtresse adorée! ô mon épouse! la mort qui a soumis tes sens n'a point eu le pouvoir de détruire tes charmes; tu es belle jusques dans son sein; le

coloris de la rose est sur tes joues, & un vif incarnat sur tes lèvres. Oh, *Juliette !* pourquoi es-tu si belle encore ? . . . Ici, à l'abri des orages, tu goûtes un éternel repos; ah! si dans ce muet séjour tu es encore sensible à la passion d'un époux, permets-lui de le partager avec toi. En te perdant, il a perdu tout ce qui l'attachoit à la terre ; il ne lui reste plus que le choix d'un cercueil, & l'amour lui donne de justes droits à la moitié du tien.

Il se lève.

Ne différons donc plus à l'occuper ; poison, voici l'heure pour laquelle je t'avois réservé.

Il tire de sa poche un vase fermé, dans lequel est le poison, & l'ouvre.

Fais ton office & ton devoir.

Il boit le poison.

La mort est à présent dans mon sein. *Juliette*, loin de toi je sens qu'elle m'eût été douloureuse. O mes yeux, jouissez de votre dernier regard ; mes

bras, preſſez-la pour la dernière fois contre mon cœur, & vous, ma bouche, collez-vous ſur la ſienne par un dernier baiſer.

Il ſe penche pour l'embraſſer; dans ce moment Juliette ſe lève lentement comme un ſpectre, du fond de ſa bière, & ſe met ſur ſon ſéant, les yeux fermés, & toujours le Crucifix entre les mains. Roméo, ſaiſi d'horreur, tombe à la renverſe, & ne revient qu'après aſſez long-temps à lui-même.

JULIETTE, *avec une voix lugubre.*

Où ſuis-je? défendez-moi.

ROMÉO, *d'un ton de tranſport.*

Elle eſt vivante, elle reſpire! elle parle, & nous pourrons être heureux encore! O providence! j'adore ta bonté; tu me payes dans ce moment de tous les maux que j'ai ſoufferts..... lève-toi, ma *Juliette*, lève toi de cette ſcène de ténèbres & d'horreur; tombe dans les bras que *Roméo* ouvre

pour te recevoir ; ses soupirs te rappelleront à l'amour & à la vie.

Il lui prend la main.

JULIETTE, *regardant autour d'elle, d'un air égaré.*

Bénissez-moi, grand Dieu ! Quel froid je sens ! qui est là ?

ROMÉO.

Ton époux, c'est ton *Roméo* ; *Juliette*, passe du désespoir à une joie inaltérable ; sors de ce tombeau, fuyons ensemble.

Il l'enlève, & l'ôte de la bière.

JULIETTE, *résistant.*

Pourquoi me forcez-vous ainsi ? je n'y consentirai jamais .... Mes forces peuvent m'abandonner, mais ma volonté est immuable .... Je ne veux point de la main de *Pâris*, ... *Roméo* est mon époux.

ROMÉO.

Ses sens sont égarés ! Dieu du Ciel, rends-lui en l'usage ! *Roméo* est ton époux ; je suis ce *Roméo* ; le pouvoir réuni de la terre & des hommes n'a pu briser nos nœuds ni t'arracher de mon cœur.

JULIETTE.

Je reconnois cette voix ; sa douceur m'enchante & réveille mon ame assoupie ; à présent je me souviens de chaque circonstance. Oh mon amant ! oh mon époux !

Elle s'avance pour l'embrasser.

Pourquoi m'évites-tu, *Roméo* ! Laisse-moi toucher ta main & respirer le parfum de tes lèvres...... Tu me glaces de crainte, parle ; oh ! fais-moi entendre une autre voix que la mienne sous ces voûtes effrayantes, ou je vais retomber.... mes genoux fléchissent sous moi ; soutiens ta *Juliette*.

ROMÉO.

Hélas ! je ne le puis ; je n'ai plus de force moi-même, j'aurois besoin de ton fragile appui. Cruel poison !....

JULIETTE.

Du poison ! que me dis-tu ? ta voix tremblante, tes lèvres décolorées, tes yeux éteints, la mort sur ton visage !....

ROMÉO.

Il est trop vrai, je lutte sans espoir avec elle ; les transports que j'ai éprouvés en entendant ta parole, en te voyant ouvrir les yeux, ont suspendu pour un moment sa course impétueuse, & toutes mes pensées ont été du bonheur & de toi ; mais à présent le poison fermente, il embrase mes flancs......

Les effets du poison sont rendus par Roméo avec la vérité & la force de la Nature ; il se courbe, il se relève, & paroît presser avec ses mains

son sein douloureux, & de temps en temps il lui échappe des cris.

Je n'ai pas le temps de te raconter..... mon destin m'a entraîné dans ce lieu pour te dire le triste & dernier adieu de mon amour, & mourir avec toi.

JULIETTE.

Mourir! tu ne reçus donc pas la lettre par laquelle je t'ordonnois de vivre, & *Laurence* m'a trompé.

ROMÉO.

Je ne comprends point ce discours. Je te crus morte; éperdu, ayant la lumière en horreur, je bus ce poison (fatale précipitation); j'ouvris ta tombe; & j'attendis le trépas que j'implorois dans tes bras..... mais dans cet instant..... oh!.....

JULIETTE.

Et c'étoit pour te voir ainsi que je me suis éveillée!

ROMÉO.

Juge de ce que je souffre par mes cris ; la mort & l'amour se disputent le souffle qui me reste., mais la mort est la plus forte : tous deux me tourmentent & me déchirent ; il faut te quitter, *Juliette*. Barbare, impitoyable sort ! . . . . à la porte du Ciel ! . . .

JULIETTE.

Tu chancelles ; repose-toi sur mon sein.

ROMÉO.

Les pères ont des entrailles de fer ; ni les prières ni les larmes ne sçauroient les attendrir. La Nature plaide envain ; les enfans sont dévoués au malheur.

JULIETTE, *pleurant*.

Au malheur, & à mourir dans le désespoir.

ROMÉO.

Elle est ma femme ; nos cœurs sont

liés pour jamais : *Capulet*, épargne ta fille. Ne tente point de les désunir ; tu les opprimeras. . . . tu les briseras sans les séparer. Oh, *Juliette ! Juliette !*

Il tombe sur la terre, &, après des convulsions, il expire.

JULIETTE.

Attends un peu encore, attends ta fidèle épouse, *Roméo*. . . . . nous allons nous rejoindre dans la mort pour ne plus nous quitter.

Elle se jette sur le corps de Roméo, l'embrasse & demeure sans mouvement.

Frère *Laurence*, qui n'avoit donné à *Juliette* qu'un breuvage assoupissant, & qui sçait que sa léthargie doit être à sa fin, vient pour la délivrer. Il trouve les deux amans dans la situation que vous venez de voir ; il veut entraîner *Juliette* hors de ces lieux ; elle se saisit du poignard qu'avoit apporté son amant, se frappe & tombe sur son corps. On entend du bruit.

Les *Capulets* & les *Montaigus* arrivent. Frère *Laurence* leur dit qu'il les instruira de tout en d'autres lieux. Ils contemplent avec effroi les fruits sanglans de leurs haines & de leurs fureurs.

Cette Pièce offre encore de très-grandes beautés que je n'ai pu vous indiquer dans cette analyse. Les discours des deux amans y respirent par-tout le feu de la passion. Les transports de *Roméo*, lorsqu'on lui annonce qu'il est banni, sont d'une force qui ne se rencontre guère que dans *Shakespeare*. Enfin une scène, qui doit être aussi du plus grand effet, est celle où la Nourrice de *Juliette* va l'éveiller pour les apprêts de son mariage : elle soulève ses rideaux, lui découvre le visage, & la trouve sans respiration, étendue sur son lit. La plupart des lecteurs François qui parcourent *Shakespeare*, sont si révoltés des défauts & des invraisemblances sans nombre dont il est rempli, & sur-tout des détails contraires à nos mœurs, qu'ils ne sont presque plus sensibles aux scènes de génie qu'on trouve

dans ce grand Ecrivain. Cependant on peut assurer que, pour l'énergie des caractères & des situations, il est au moins l'égal des plus fameux auteurs tragiques, soit anciens, soit modernes.

Telle est, Monsieur, la Tragédie que M. *Ducis* s'est efforcé d'adapter à notre théâtre. Vous imaginez sans doute qu'il aura tenté de l'enrichir de l'admirable dénoûment de la Pièce Angloise. C'est précisément ce qu'il paroît avoir évité avec le plus grand soin. La haine héréditaire des deux Maisons, la rivalité du Comte *Pâris*, la proposition de son mariage faite à *Juliette* par *Capulet*, quelques traces de la description des tombeaux au commencement du cinquième acte : voilà tout ce qu'il a pris dans *Shakespeare*. Il a imaginé un épisode qui, loin de servir à l'action, lui fait assurément le plus grand tort; il fait tuer par *Roméo* le fils de *Capulet*, le frère de *Juliette*. La première idée qui vient au spectateur après ce combat, c'est que cet incident est une adresse de l'auteur pour lier son intrigue &

pour mettre un nouvel obſtacle au mariage de *Juliette* & à la réconciliation des deux familles. On eſt indigné de la propoſition que fait immédiatement, après le Duc de Vérone, à *Capulet*, de donner ſa fille au meurtrier de ſon fils. Ce Duc a beau dire que la Patrie en pleurs exige ce ſacrifice. Une telle générosité n'eſt point dans la Nature, & d'autres que ce Duc ne ſe feroient jamais haſardé à faire une propoſition de mariage dans de pareilles conjonctures. Eh bien, Monſieur, il faut que toutes ces réflexions n'aient par le ſens commun, & que ce Prince ait raiſon ; car l'évènement le juſtifie. Sa propoſition réuſſit ; la Nature ſe tait ; non-ſeulement *Capulet* conclut la paix avec ſon ennemi, pour lequel il avoit une haine ſi violente, ſi invétérée ; non-ſeulement il ne frémit pas de mettre la main de ſa fille dans celle du jeune *Montaigu*, dans cette main fumante encore du ſang de ſon fils ; mais il proteſte qu'il eſt prêt à donner ſa propre vie pour la défenſe de cet étrange ami. Tu vois, lui dit-il, *tu vois*, *pour*

m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté. Il est vrai que *Montaigu* & son fils n'avoient pas l'air de prendre les moyens de se réconcilier, & que le meurtre du jeune *Capulet* ne devoit guère paroître le préliminaire des noces de sa fille ; mais il n'y a rien qu'on ne doive attendre de l'ardent amour de la patrie qui dévore l'ame de *Capulet* père, patriotisme supérieur à tous les exemples que nous en donnent les Grecs & les Romains, & d'autant plus admirable qu'il est subit ; qu'on n'en avoit jamais entendu parler jusqu'à cet instant, & qu'il triomphe sans peine, sans combats, de tous ces mouvemens si difficiles à surmonter pour des ames moins sublimes. Parlons sérieusement, Monsieur : voilà peut-être la plus grande faute qu'ait jamais commise un auteur tragique contre la Nature & la raison ; c'est bien autre chose que toutes les disparates de *Shakespeare*. Aussi ce défaut n'a-t-il point trouvé de défenseurs, même parmi les partisans de la Pièce.

Autre invention de M. *Ducis* : c'est le rôle du vieux *Montaigu*. Dans

l'ouvrage de *Shakespeare*, malgré tous les incidens qui le défigurent, il y a unité d'intérêt; l'ame entière des spectateurs est fixée sur *Roméo* & *Juliette*; il ne s'agit que d'eux & de leur passion; tous les autres personnages leur sont subordonnés. M. *Ducis* n'a pas cru que cela pût suffire pour nous attacher; il a introduit dans sa Pièce une seconde action qui n'est pas moins dominante que la première; je veux dire les projets de vengeance du père de *Roméo*. Ce personnage emporte à lui la plus grande partie de l'intérêt & affoiblit celui qu'excitent d'abord les amours de *Roméo* & de *Juliette*. Mais du moins, Monsieur, si c'est encore là un défaut, il faut convenir qu'il produit des beautés supérieures: ce caractère en lui-même est dessiné avec vigueur & décèle beaucoup de talent dans M. *Ducis*. Ce *Montaigu* est un homme sauvage, que de longs malheurs ont aigri, & dont l'infortune légitime, pour ainsi dire, la vengeance. Le frère de *Capulet*, le cruel *Roger*, lui a enlevé *Roméo* & a fait mourir de faim ses autres enfans devant ses yeux.

La ſcène où cet homme terrible entre ſur le théâtre, eſt une des plus belles de la Pièce, & ſes réponſes laconiques & farouches produiſent un grand effet. Je ne puis m'empêcher de vous tranſcrire ce morceau, où l'auteur a employé un dialogue bruſque & ſerré, très-convenable au caractère qu'il donne à *Montaigu*.

MONTAIGU, *aux Officiers qui le conduiſent.*

Cruels! où veut-on m'entraîner?
Qui m'appelle en ces lieux? Qui m'y fait amener?

(*à Ferdinand*)

Qui vois-je?

FERDINAND.

Votre Duc. Craignez-vous ſa préſence?
Je n'ai point envers vous uſé de violence.
Je vous ai, comme ami, mandé dans ce Palais
Pour prévenir la guerre avec les *Capulets*.

MONTAIGU.

Les *Capulets*! O Ciel!

FERDINAND.

FERDINAND.

Quel transport vous agite?
Pourriez-vous seulement distinguer dans ma
suite
Quel est ce sang fatal contre vous animé?

MONTAIGU, *montrant Capulet.*

C'est lui; voilà l'objet que ma haine a nommé.

CAPULET.

A ta haine en effet tu m'as dû reconnoître;
Mais la mienne à son tour prend plaisir à
paroître,
Et s'il faut.....

FERDINAND, *à Capulet.*

Capulet, à quoi sert ce courroux?
(*à Montaigu*)
Montaigu, répondez. Hé! comment viviez-
vous?
Au sein des bois caché, *ce sort triste & sau-
vage*
D'un Héros tel que vous étoit-il le partage?
Vous avez donc quitté mes Etats sans regrets?

MONTAIGU.

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forêts ?

FERDINAND.

Mais, né dans la grandeur, dans l'éclat où nous sommes,
Quel charme y trouviez-vous ?

MONTAIGU.

De n'y plus voir des hommes.

FERDINAND.

Leur aspect est-il fait pour offenser nos yeux ?

MONTAIGU.

Tu les aimeras moins en les connoissant mieux.

FERDINAND.

Ces bois vous exposoient à *leur féroce outrage.*

MONTAIGU.

C'est à la Cour des Rois qu'il faut craindre leur rage.

FERDINAND.

Et vos enfans.....?

MONTAIGU.

Arrête, & romps cet entretien.

FERDINAND.

Ont-ils un sûr asyle?

MONTAIGU.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Leur sort.....

MONTAIGU.

Je te l'ai dit, laisse là ce mystère.

FERDINAND.

Je respecte un secret que vous voulez me taire;
Mais puis-je, sans douleur, sans être épouvanté,
Voir *Montaigu* languir dans cette adversité?
Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MONTAIGU.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

O Ciel! Que dois-je croire?
D'où vient ce désespoir dans votre esprit troublé?

MONTAIGU.

Du malheur.

Mais la grande scène de la Tragédie de M. *Ducis*, la scène qui a excité les plus vifs applaudissemens, est la cinquième du quatrieme acte, où *Montaigu*, qui a reconnu *Roméo* son fils, veut l'engager à assassiner *Capulet* & sa fille. Avant d'entrer dans la discussion de ce morceau, il y a une observation importante à faire sur la dissimulation de *Montaigu*. Cette basse trahison gâte son caractère. Il est austère, farouche; il devoit être franc; on l'auroit vu avec plaisir chercher tous les moyens de se venger ouvertement de *Capulet* & de sa fille, & ne leur pardonner jamais: mais qu'il emploie la feinte dans le temps même que l'autre oublie jusqu'à la mort de son fils; qu'il prenne l'instant du fer-

ment le plus solemnel pour le faire lâchement assassiner, un tel projet ne peut que le rendre extrêmement odieux, & ce n'est plus qu'un vil scélérat qu'on méprise.

Venons maintenant à cette scène si vantée. Trois endroits principalement en ont fait tout le succès. Le premier est l'épisode d'*Ugolin*, pris de l'*Enfer* du *Dante*; voici le morceau de l'ouvrage Italien. Le Poëte est introduit dans les régions infernales. Il voit, d'un côté, des abîmes de feu; de l'autre, il apperçoit, au milieu d'une foule de malheureux, un homme acharné sur un autre, & qui lui ronge la tête; il lui demande ce que lui a fait celui qu'il dévore. « *Ugolin* soulève » sa tête, & se détache de son horrible » proie. Il essuie ses lèvres ensanglan- » tées avec les cheveux de ce crâne » qu'il avoit à demi rongé; puis il » me parle en ces mots: Veux-tu donc » que je renouvelle ma douleur & » mon désespoir? Je les sens renaître » à la seule pensée du récit que tu me » demandes. N'importe, je consens à » gémir de nouveau, pourvu que mes

» paroles deviennent des semences
» d'horreur, & qu'elles couvrent d'op-
» probre à jamais le perfide que je
» dévore. Je ne sais qui tu es, ni par
» quelle voie tu as pu pénétrer ici-bas;
» mais à ton langage je te crois Flo-
» rentin. Le nom du Comte *Ugolin* ne
» t'est pas inconnu. Je suis ce malheu-
» reux, & voilà l'Archevêque *Roger*.
» Il me reste à t'apprendre pourquoi
» je le tourmente ainsi. Je lui donnai
» ma confiance, &, victime de sa mé-
» chanceté, j'en fus trahi, je mourus:
» tu le sais sans doute; mais ce que tu
» ne sais pas, c'est combien ma mort
» fut cruelle. Tu l'apprendras, & tu
» frémiras de son crime. Une étroite
» ouverture éclairoit le cachot, qui
» a retenu depuis ma mort le nom de
» *Cachot de la faim*, & dans lequel on
» aura sans doute fait périr d'autres
» infortunés. Plusieurs lunes m'avoient
» éclairé déja, lorsque je fis un songe
» affreux, qui sembla déchirer à mes
» yeux le voile de l'avenir..... Je
» m'éveillai; le jour ne paroissoit
» point encore; j'entendis autour de
» moi mes enfans qui pleuroient en

» dormant, & qui demandoient du
» pain. Ah ! que tu es cruel, si tu
» ne frémis pas du pressentiment dont
» je fus frappé ! Qui pourra jamais
» t'attendrir, si tu m'entends sans
» verser des larmes ! Nous nous étions
» tous éveillés ; l'heure où l'on devoit
» nous donner à manger s'approchoit.
» Les songes qui m'avoient agité me
» glaçoient de crainte.... Dieu ! j'en-
» tendis murer la porte du cachot. Je
» fixai tout-à-coup mes regards sur le
» visage de mes enfans. Immobile &
» muet, je ne versois pas une larme:
» j'étois pétrifié. Pour mes fils, ils
» pleuroient, & mon fils *Anselme* me
» dit : Comme vous nous regardez,
» mon père ! ah, qu'avez-vous ? Je ne
» pleurai point encore, je passai le jour
» entier, je passai la nuit sans prendre
» de repos. A peine les premiers
» rayons du jour pénétroient dans mon
» cachot, que je vis tout-à-la-fois sur
» le visage de mes quatre enfan
» mage de la mort qui me mena
» Je cède à la douleur, je me m
» les deux mains ; & dans l'ins
» même mes enfans qui prirent

» rage pour l'effet d'une faim pres-
» sante, se levèrent & me dirent : Mon
» père, que ne nous manges-tu
» plutôt ? c'est toi qui nous as donné
» cette misérable chair ; reprends-la.
» Je me fis violence alors pour ne pas
» augmenter leurs peines. Ce jour &
» le suivant nous restâmes dans un
» affreux silence. Ah ! terre impi-
» toyable, que ne t'ouvrois-tu sous
» nos pas ? Le quatrième jour arrive
» enfin. *Gaddi* se jette étendu à mes
» pieds, & me dit : Mon père, tu ne
» peux donc pas me secourir ? Il meurt ;
» & du cinquième au sixième jour
» mes trois autres enfans périrent
» l'un après l'autre sous mes yeux.
» J'avois moi-même déja presque
» perdu le sentiment & la lumière :
» je me roulois sur leur corps que
» j'embrassois, & trois jours après leur
» mort, je les appellois encore. La
» faim eut plus de puissance que la
» douleur ; j'expirai. En disant ces
» mots, les yeux enflammés de fu-
» reur, il se jette sur le crâne san-
» glant, & il le ronge de nouveau,
» semblable à un chien affamé qui dé-
» vore les os d'un cadavre. »

Vous avez senti, Monsieur, tous les détails sublimes de ce fameux épisode, cette belle & sombre dénomination du *cachot de la faim*, cette immobilité muette de ce père infortuné en regardant ses enfans, cette exclamation déchirante & terrible : *mon père, que ne nous manges-tu plutôt! c'est toi qui nous a donné cette misérable chair, reprends-la.* &c. Voyez comme M. *Ducis* a su profiter de tant de richesses. Il suppose que toute l'aventure d'*Ugolin* est arrivée à *Montaigu* père, & que c'est par là qu'il motive devant *Roméo* son ardeur pour la vengeance.

Tu voulois être instruit du destin de tes frères ;
Ils ne sont plus.

ROMÉO.

O Ciel !

MONTAI

Loin de ce
Je crus chez les Pisans devoir
Hélas, disois-je enfin, voici
Pour mo enfans,
tran

D'où n'approcheront plus les piéges du
trépas !
La vengeance attentive y marcha sur mes pas.
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable,
D'un complot supposé me fit juger coupable ;
Et, sans que du forfait on daignât s'informer,
Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfans ?

MONTAIGU.

Oui ; prête l'oreille au reste.
Déja depuis trois jours, dans mon cachot funeste,
Je sentois dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique
horreur,
Offrit à mes esprits la plus fatale image :
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux
présage.
Je cherchois dans moi-même, immobile &
glacé,
Quel étoit ce malheur par mon songe annoncé :
Mes fils dormoient ; j'y cours ; leurs gestes ;
leurs visages,

Sur mon sort tout-à-coup éclairant mes pré-
sages,
De la faim sur leur lit exprimoient les dou-
leurs;
Ils s'écrioient, *mon père*, & répandoient des
pleurs.
Nous nous levons; on vient; nous attendions
d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait; j'écoute, & j'entends de la
tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfans sans parole & sans larmes;
J'étois mort.... ils pleuroient.... je cachai
mes allarmes;
Mais lorsqu'enfin (Soleil, devois-tu te mon-
trer?)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. *Renaud* me dit, » mon
» père,
» Vis, tu nous vengeras. » *Raymond*, *Dolcé*,
Sévère,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nour-
rir,
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu? grand Dieu!

MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuivre,
Je restai seul vivant ; mais, indigné de vivre,
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin ;
Et ne pouvant mourir de douleur ni de faim ;
Je cherchai mes enfans avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embrassant les ténèbres,
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile & muet, je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert ; mes amis en furie,
Venant pour me sauver......

ROMÉO.

Ah ! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain !

MONTAIGU.

Il n'avoit point d'enfans. Tourmenté par la faim,
Je courois, furieux, dans ma rage homicide,
Sur ses flancs acharné, dévorer un perfide....
Le barbare ! il venoit, plein de gloire & de jours,
Tranquille & sans douleur, d'en terminer le cours.

D'après la lecture de cette imitation, on est forcé de convenir que presque toutes les beautés de l'original, n'y sont point rendues, ou qu'elles y sont défigurées par un style barbare, commun & embarrassé. Ce sont à chaque instant des épithètes bannales, des *murs affreux*, des *présages affreux*, un *cercueil affreux*, une *tour fatale*, une *fatale image*, un *cachot funeste*, *un inhumain que l'on punit de sa barbarie*, &c. Mais cherchez, Monsieur, ce que veulent dire *des visages qui éclairent*, *des présages sur un sort & qui expriment les douleurs de la faim sur un lit*, *une terreur qui s'amasse dans un sein*, *Montaigu qui est mort & qui cache ses allarmes*. Admirez ensuite l'adresse avec laquelle l'auteur a détruit tout l'effet du discours des enfans, puis la belle image de ce père *pleurant*, *rampant*, *hurlant*, *embrassant les ténèbres*, & *s'étendant sur ses enfans*. Il n'y a d'heureux dans ces deux pages que cette expression,

> Et j'entends de la tour
>
> La porte en mur épais se changer sans retour.



Encore *ſans retour* n'eſt-il pas juſte, puiſque ſes amis viennent enſuite le délivrer. On a juſtement applaudi à cette belle réponſe de *Montaigu*, lorſque *Roméo* lui dit qu'il a dû bien punir l'auteur de tant de cruautés, *il n'avoit point d'enfans !* Mais elle eſt dans le *Macbeth* du même *Shakeſpeare*. On annonce à *Macduf* que ſon château a été pris, & que *Macbeth* y a fait maſſacrer ſa femme & ſes enfans; *Macduf* paroît morne; ſon ami veut le conſoler; il ne l'écoute point, &, méditant ſur les moyens de ſe venger, il ne dit que ces mots terribles, *il n'a point d'enfans !*

L'autre endroit de la même ſcène qui a contribué à la fortune de la nouvelle Tragédie, eſt celui où le fils de *Montaigu* demande ce que lui ont fait les *Capulets* : *Montaigu* répéte à pluſieurs repriſes, *ce qu'ils ont fait ! Quoi ! c'eſt-là ta réponſe ? Ce qu'ils ont fait ! Demande à tes malheureux freres*, &c. Cette répétition eſt pouſſée trop loin, &, lorſqu'on vient à lire la Pièce de M. *Ducis*, on eſt étonné du ſtyle de cette tirade qui a fait tant

de plaisir à la représentation. Au reste, ce n'est pas cet endroit seul, c'est toute la Pièce, qui, du commencement jusqu'à la fin, est mal écrite, en général. Il me seroit très-aisé de le prouver par des citations; mais elles fourniroient un article presqu'aussi long que cet extrait qui passe déja les bornes que je me suis prescrites.

Le troisième endroit qui a fait réussir cette longue scène est une véritable beauté qui, je crois, n'appartient qu'à M. *Ducis*. *Roméo* continue d'inviter son père à la paix; *Montaigu* l'interrompt presque à chaque instant par ces mots énergiques: *mes enfans! mes enfans! mes enfans!* Ce cri de la nature est un trait de génie. Je n'ai plus à parler que du dénouement qui est aussi de l'invention de M. *Ducis*; mais ce n'est pas assurément ce qu'il a imaginé de mieux. *Juliette* intercepte un billet qui lui découvre la trahison de *Montaigu*; elle prend le parti de s'empoisonner pour finir toutes les querelles; & , ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après avoir bu le poison, elle court pour rendre ses derniers

soupirs au mausolée de ses ancêtres ; où devoit se faire la réconciliation. *Roméo* y vient un instant après ; elle lui apprend la perfidie de son père & le remède qu'elle y a trouvé ; *Roméo* veut se plonger l'épée dans le sein ; elle s'y oppose assez foiblement ; elle se retranche à lui demander de mourir son épouse ; ils prennent les tombeaux pour témoins de leur union ; *Juliette* expire, & *Roméo* se tue. A peine tout cela est-il fait, que *Capulet* & *Montaigu* arrivent pour jurer la paix. Les amis de *Montaigu* veulent exécuter son lâche dessein ; on les écarte : *Montaigu* montre à *Capulet*, avec une joie cruelle, le corps de sa fille étendu d'un côté, & *Capulet*, par représailles, lui fait voir de l'autre côté le cadavre de son fils. Le plat Duc de Vérone, dont j'avois oublié de vous parler, est là ; il finit la Pièce par une belle moralité sur les terribles effets des haines héréditaires. Ce dénouement ne me paroît propre qu'à faire regretter que M. *Ducis* n'ait pas adopté celui de *Shakespeare*. Il me semble qu'à sa place la tentation de mettre cette grande catastrophe au théâtre François auroit été

le ſeul motif qui m'eût fait naître l'idée de traiter ce ſujet difficile ; quant à celle qu'il y a ſubſtituée, elle eſt forcée, peu vraiſemblable & froide. Pour qu'elle ait lieu, il faut que les perſonnages arrivent l'un après l'autre préciſément comme M. *Ducis* les fait venir. Mais pourquoi *Juliette* s'empoiſonne-t-elle ? Ne pouvoit-elle pas, ne devoit-elle pas même agir pour faire échouer l'horrible deſſein du vieux *Montaigu* ? Eſt-il dans la nature qu'elle perde abſolument l'eſpérance de s'unir un jour à *Roméo*, ce qui doit être le principal objet de tous ſes vœux ? Elle ne pouvoit prendre un plus mauvais parti que celui qu'elle choiſit ; car il lui étoit facile de voir que ſa mort alloit entraîner celle de ſon amant, & n'empêcheroit pas celle de ſon père ; la ſuite des événemens le prouve ſans replique ; *Roméo* ſe tue lui-même, & il s'en faut de bien peu que *Capulet* ne ſoit la victime du cruel *Montaigu*.

Après cet examen, qui n'eſt pas abſolument favorable à la Pièce nouvelle, on me demandera ſans doute, comment il eſt poſſible qu'elle ait eu

dix-neuf repréſentations. J'avoue qu'il n'eſt pas facile d'expliquer cette étonnante réuſſite. Cependant, ſi l'on me preſſe bien fort, je répondrai, Monſieur, qu'on doit attribuer une petite partie de ce ſuccès aux beautés que je vous ai fait remarquer, tout le reſte au jeu ſupérieur de *Briſard* chargé du rôle de *Montaigu* père, & à l'indulgence du Public, qui de jour en jour devient excéſſive. La tragédie de *Hamlet* de M. *Ducis* m'avoit fait concevoir de ce Poëte des eſpérances que ne remplit pas *Roméo*. Mais, il faut en convenir, malgré les vices ſans nombre & de toute eſpèce de ce dernier drame, un talent réel s'y fait ſentir, & je ſuis perſuadé que l'auteur, avec de l'étude & des ſoins, peut moiſſonner dans cette carrière des lauriers qui ne ſe flétriront point en les touchant, c'eſt-à-dire à la lecture ; paſſez-moi cette métaphore ; il eſt certainement en état, & de créer par lui-même, & de profiter avec génie des créations d'autrui.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Septembre 1772.

LETTRE XIV.

*L'Ecolier Vertueux, ou Vie édifiante d'un Ecolier de l'Université, mort le 23 Décembre de l'année 1768; par M. l'Abbé ***; un seul Volume petit format d'environ 220 pages; à Paris chez Berton, Libraire rue S. Victor, vis-à-vis le Séminaire de Saint Nicolas.*

L'UNIVERSITÉ de Paris, non moins attentive à former le cœur des enfans confiés à ses soins, qu'à développer leur esprit par de bonnes études, a produit de temps en temps, en faveur de ses élèves, d'excellens Traités de morale qui lui font autant d'honneur que cette foule d'écrits purement littéraires qu'on a vu sortir de son sein, & qui, même au milieu de la plus épaisse barbarie, ont maintenu parmi nous le goût des sciences, & porté la gloire du nom François aux extrêmités de notre continent. *L'Instruction de la*

Jeunesse par M. *Gobinet* *, le meilleur livre en ce genre, & le plus répandu dans les pensionnats & dans les collèges, mérite autant la reconnoissance & les éloges de la patrie que l'admirable *Traité des Etudes* de M. *Rollin*, l'ouvrage le plus capable de former les candidats de Rhétorique au grand art de bien écrire, & de les prémunir contre l'épidémie du bel-esprit & d'une philosophie pédantesque.

L'Ecolier Vertueux, que l'Université publie aujourd'hui, est une nouvelle preuve de son zèle pour l'instruction de sa nombreuse jeunesse. Quoi de plus propre en effet à faire de vives impressions sur ces cœurs neufs & sensibles que les exemples édifians d'un jeune pensionnaire qu'ils ont vu marcher eux-mêmes à si grands pas dans le

* *Charles Gobinet*, pieux & sçavant Docteur de la Maison & Société de Sorbone, né à Saint-Quentin, & mort à Paris le 9 Décembre 1690, à l'âge de 77 ans. Il fut le premier Principal du Collége du Plessis. Il a laissé plusieurs Ecrits qui ont eu beaucoup de succès, & qui ont été souvent réimprimés.

chemin de la vertu! C'est au respectable Pasteur, qui depuis si long-temps gouverne avec tant de sagesse l'église d'Amiens, qu'on est redevable de la publication de ce petit volume, comme il paroît par cette lettre de l'illustre Prélat à l'Auteur, & que ce dernier a mise à la tête de l'ouvrage.

A Montdidier, ce 4 Mai 1771.

« Personne, Monsieur, ne peut » mieux m'instruire que vous, sur le » récit qu'on m'a fait de la vie qu'a » menée au Collège de *Louis-le-Grand* » un jeune homme, mon diocésain, » nommé *Décalogne*. On en raconte des » choses très-édifiantes & assez remar- » quables pour servir de leçon aux jeu- » nes gens de son état. Je vous prie de » me dire ce que vous en sçavez, » tant pour ma consolation, que pour » l'utilité de ceux à qui je le commu- » niquerai. J'attends cette attention » de votre zèle, & suis parfaitement,

» Monsieur,

» Votre très-humble & très-
» obéissant serviteur † L.
» F. G. Evêque d'Amiens.

Jean-Louis-Marie-Géneviève Décalogne de la Perrie naquît le 2 Juillet 1751 au château de Boulan ſur la rivière d'Ancre, près de la ville du même nom, connue plus communément ſous celui d'*Albert*, au diocèſe d'Amiens en Picardie. L'enfant, né avec une vivacité prodigieuſe, n'annonça pas d'abord tout ce qu'on pouvoit en attendre. Sa légereté même le précipita un jour dans un danger où naturellement il devoit perdre la vie. En traverſant un jardin à la courſe, il ſe jetta dans un puits qui ſe rencontra ſur ſon paſſage. Heureuſement il n'y avoit point d'eau; cette chûte l'étonna beaucoup ſans cependant le déconcerter, ſur-tout lorſqu'il ſentit qu'il n'étoit pas bleſſé. Mais, au moment qu'il s'applaudiſſoit d'avoir échappé au danger, il le vit redoubler de la manière la plus terrible. La maçonnerie peu ſolide, ébranlée par ſa chûte, s'écroula en partie. A la première pierre qu'il vit tomber à ſes pieds, il chercha s'il ne trouveroit pas quelqu'iſſue; il en apperçut une à ſes côtés. C'étoit une petite cellule pratiquée dans le roc,

Il n'est pas rare d'en trouver de pareilles au fond des puits dans les provinces de Picardie & d'Artois. C'est là où les paysans, obligés par les malheurs de la guerre de déserter leurs campagnes, déposoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Ce fut dans cette espèce de niche que ce jeune homme se retira & qu'il fut en sûreté. Quand on s'apperçut chez lui de son absence, on alla le chercher; on l'entendit appeller à son secours du fond du puits; personne ne douta qu'il ne fût blessé à mort; l'allégresse fut incroyable quand on le vit reparoître plein de vie & de santé.

Depuis cette aventure, on vit un changement singulier dans le caractère de cet enfant & ce fut à peu près dans ce temps que ses parens l'envoyèrent au college à Paris pour continuer ses études, où il se distingua par ses succès littéraires autant que par la pratique de toutes les vertus, qui lui acquirent l'estime & la vénération de ses camarades. Le trait suivant en est une preuve frappante. Un écolier du même college avoit entrepris de

tenir un journal exact de toutes les actions du vertueux jeune homme. Un jour qu'il y travailloit pendant la récréation, son maître lui demanda à quoi il s'occupoit; l'enfant eut d'abord quelque répugnance à s'explipuer sur un genre de travail si peu ordinaire; cependant, comme le maître insistoit, il lui répondit indirectement : « c'est, Monsieur, que si on ne nous eût pas » laissé de Mémoires, nous n'aurions » pas aujourd'hui la vie des Saints. » Il n'eut pas besoin d'en dire davantage, ni de désigner autrement son héros : personne ne s'y trompa, excepté *Décalogne* qui n'entendit rien à ce discours, & qui étoit bien éloigné de soupçonner qu'il fut question de lui.

Une des églises que ce pieux écolier voyoit toujours avec un nouveau plaisir, étoit celle des Invalides. » A la vue de cette merveille du monde » dont la superbe structure étonne les » sens, il se figuroit la magnificence » du séjour des Bienheureux; mais, ce » qui le frappoit bien plus agréable» ment encore, c'étoit le spectacle

» édifiant

» édifiant de ces vénérables vieillards, » qui dans un corps tout usé de fatigues & courbé sous le poids des » années, conservent encore toute la » vigueur de leur courage dans le service du Dieu des armées. Il ne » pouvoit se lasser de leur assiduité à » l'Eglise, du profond recueillement » dans lequel ils paroissoient, de la ferveur qui animoit leurs prières. Un » jour qu'en se promenant aux environs de la maison, il en apperçut un » qui tiroit du fond de sa bourse quelques petites pièces de monnoie dont » il fit l'aumône à deux pauvres, il accourut aussi-tôt le faire observer à » son maître : *Voyez-vous*, disoit-il » ensuite à ses camarades, *la charité » de ce pauvre homme? Ne lui ferions-» nous pas volontiers l'aumône s'il nous » la demandoit? Et voilà qu'il la fait lui-» même aux autres! Il a sans doute dis-» tribué tout son petit trésor*, ajouta-t-il, » *mais il sçait qu'on lui en tiendra un » jour bon compte.* »

Décalogne se trouva dans un pas bien glissant pour quiconque auroit moins aimé la vertu. Il s'agissoit

d'avoir un prix à la fin d'une année. Un mensonge pouvoit le lui assurer. Ce qui rendoit la chose douteuse étoit une lettre mal formée. Le professeur qui connoissoit sa piété & sa bonne-foi, le fit venir pour lui demander quel mot il avoit voulu mettre. Il déposa ingénûment contre lui-même, & n'eut qu'un premier *Accessit.* » Si » vous eussiez été parti pour les va- » cances, comme vous avez eu occa- » sion de le faire, lui dit alors son » maître, on ne vous auroit pas ap- » pellé en témoignage contre vous- » même; les places étoient arrangées » en votre faveur; vous auriez eu le » prix. Il est vrai, répondit-il, mais j'au- » rois eu ce qui ne m'appartenoit pas. »

Il faut lire, Monsieur, dans ce petit ouvrage le détail des vertus que le jeune *Décalogne* pratiqua dans le peu de temps qu'il vécut encore; loin de le rendre sombre & fâcheux, elles n'altérèrent pas un instant sa gaîté naturelle, qui, jointe à des manières honnêtes & prévenantes, lui gagna la confiance & l'amitié de ses condis- ciples. » Il se conformoit en tout à » leurs inclinations, & faisoit leur

» volonté aux dépens de la ſienne, » dans toutes les occaſions où ſa conſ- » cience ne ſe trouvoit pas intéreſſée. » Sans qu'ils euſſent jamais rien à » ſouffrir de ſa part, lui-même ſup- » portoit tous leurs petits défauts » avec autant de patience que de » charité. Comme il ne ſe croyoit ja- » mais offenſé, & que le vice d'ailleurs » n'auroit pas oſé ſe montrer en ſa » préſence, il n'avoit jamais ni plain- » tes ni rapports déſavantageux à faire » contre perſonne. »

Il mourut la nuit du 23 au 24 Décembre, d'une fièvre putride, l'an 1768, âgé de 16 ans & demi. Le ſtyle ſimple & naturel qu'a employé le pieux auteur de ſa vie, s'aſſortit merveilleuſement à l'objet qu'il traite & au deſſein qu'il ſe propoſe. Je penſe que ce modèle d'un écolier diligent, ſtudieux, plein d'eſprit, de mérite & de religion, expoſé aux yeux de la jeuneſſe, doit être un puiſſant motif pour l'exciter à répondre aux ſoins & au zèle des profeſſeurs & des maîtres qui ne cherchent qu'à en faire des citoyens éclairés & vertueux.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3 Octobre 1772.

LETTRE XV.

L'Homme Sociable, & Lettres Philosophiques sur la Jeunesse; un Volume in-12 de 236 pages; à Paris chez J. B. Dessain Junior, Libraire Quai des Quatre Nations.

Vous vous rappellez, Monsieur, le livre de l'*Homme Moral*, dont je vous rendis compte l'année derniere; vous n'avez pas oublié cette généalogie neuve des vertus & des vices, cette analyse sçavante du cœur humain, ce style élégant & noble, qui ajoûtoit encore au mérite de cette production. L'*Homme Sociable* qui paroît aujourd'hui, peut être regardé comme le pendant de l'ouvrage de M. l'Abbé de *Crillon*. L'un peint l'intérieur du cœur humain, expose au grand jour les excès des passions, les charmes de la vertu, & tend à établir dans l'ame ce calme qui est la base du vrai bonheur. Le but de l'autre est de for-

mer l'homme pour la société, de lui inspirer le goût des vertus & des qualités qui rendent un citoyen aimable & cher, & par l'agrément de son commerce & par la sûreté de son caractère. Sous ce point de vue, les deux auteurs ont travaillé séparément à former l'homme parfait. Il faut avouer néanmoins que la manière n'est pas la même. La couleur de l'anonyme n'est ni aussi brillante ni aussi énergique que celle de l'illustre auteur de l'*Homme Moral*.

La sociabilité exige des *vertus* & des *qualités*. La première vertu est la justice, parce que la première vertu des hommes, faits pour vivre ensemble, est d'agir avec leurs semblables comme ils veulent qu'on agisse avec eux. L'anonyme, dans ce Chapître, présente de cette vertu une idée pleine de noblesse & de dignité. » Tout homme, dit-il, a droit à la justice de » son semblable. La Fortune, avec l'étalage & la pompe qui la suit, a » beau se prévaloir de la supériorité » qu'elle se donne, elle ne détruira » jamais la loi qui condamne les in-

» justices sur lesquelles elle fonde si
» souvent sa puissance. Les temples
» de la justice ne sont que les repré-
» sentans de celui que la Nature a élevé
» dans nos cœurs. L'appareil formi-
» dable qui l'accompagne, qui fait
» trembler les criminels, n'est qu'une
» foible image des remords intérieurs
» qui déchirent l'ame des prévari-
» cateurs. Nous en avons vu, tour-
» mentés par cette voix intérieure,
» aller au devant du supplice qu'ils
» méritoient. Tel paye d'effronterie,
» paroît d'une tranquillité assurée, qui
» rougit, qui a honte de lui-même
» dans le secret de son cœur. »

Le Chapître suivant est consacré à l'*humanité*, cette vertu si belle, si douce, si chérie des cœurs biens nés, qui seule en renferme tant d'autres, & qui, de tous les individus, ne devroit former qu'une société délicieuse. Quand on s'attache à peindre de pareils tableaux & qu'on a l'ame sensible, on sent nécessairement le cœur s'échauffer, l'esprit s'élever & le style se revêtir de ce pathétique qui caractérise l'éloquence. C'est ce qu'a

éprouvé l'auteur dont je mets la peinture sous vos yeux. » Criera-t-on toujours contre la prodigalité des » grands & la dureté des riches ? » Humanité sacrée, venez rétablir » votre empire parmi nous; si vous » ne pouvez concilier les esprits, réunissez les cœurs, rendez les uns sensibles & les autres reconnoissans. » Ouvrez une nouvelle source de » plaisirs à tant d'hommes oisifs qui » n'en trouvent plus, parce qu'ils les » ont usés ; faites-leur regretter le » temps qu'ils ont perdu, par la comparaison des plaisirs dont ils jouissent, en faisant du bien, avec ceux » dont ils jouissoient en n'en faisant » point ; rappellez-les à leur ame, » la plus noble portion d'eux-mêmes, » qu'ils ont négligé de satisfaire dans » les plus doux épanchemens. Il n'y a » point d'homme, quelque matériel » qu'il soit, qui ne s'en convainq[illegible] » s'il daignoit en faire l'essai. »

L'*honnêteté* & le *courage*, au[illegible] vertus qui concourent au portrait [illegible] l'*Homme Sociable*. On parle beaucou[illegible] de courage, de fermeté d'ame, d'in-

intrépidité de caractère, & je suis toujours plus persuadé que c'est une des vertus les plus rares dans le monde, sur-tout si on l'entend dans le sens de l'auteur, qui est le véritable. Le courage dont il parle, n'est pas cette bravoure machinale que l'exemple produit, que l'enthousiasme inspire; que la récompense étourdit, que l'ambition transporte, qui se perd quand elle n'est plus soutenue par ces motifs plus dépendans des passions que de l'ame même qu'elles agitent. Tel affronte la mort au milieu des combats, qui la redoute dans son lit, qui ne peut survivre à une disgrace, qu'une espérance trompée met au désespoir. « N'y en a-t-il pas, dit » l'auteur, qui ont mieux aimé mou- » rir que de souffrir, qui croyent » montrer du courage en se donnant » la mort, faute d'en avoir assez pour » résister à l'infortune? *Caton*, tout » grand homme qu'il étoit en défen- » dant la cause de la République, eût » été plus grand encore s'il eût voulu » survivre à la perte de son parti; il » eût acquis à plus juste titre l'immor-

» talité dont il jouit dans le souvenir » des hommes, s'il se fût contenté, » comme dit *Lucain*, de la gloire d'a- » voir préféré le vaincu au vainqueur » que soutenoient les Dieux. » Je vous conseille, Monsieur, de lire attentivement le reste de ce Chapître; vous serez satisfait de la manière vive dont l'auteur attaque le suicide, qu'il appelle, en dépit de notre philosophie, lâcheté honteuse, attentat contre la Nature.

En parlant de la *fidélité* si essentielle au commerce de la vie, l'anonyme rapporte un trait remarquable & digne de l'âge d'or. « Cette fidélité » existe encore chez les Suisses; il ne » reste entre les mains des contractans » aucun témoignage écrit de leurs con- » ventions. Jusqu'ici personne ne s'est » plaint d'une contravention [illegible] » genre.

La *vérité*, la *sûreté*, l'*indu*[illegible] *supérieurs* & la *subordination* [illegible] *rieurs*, achevent de compléter [illegible] bleau de l'*Homme Sociable* par rap[illegible] aux *vertus*. De-là, l'auteur passe [illegible] *qualités* qu'il exige, & qui font l'au[illegible]

partie de son ouvrage. Il est inutile d'avertir que, par les *qualités*, il n'entend pas ces dons précieux que la nature seule peut dispenser & qui naissent avec nous. Il est ici question précisément de celles qui dépendent de l'homme raisonnable, & qu'il peut se procurer lui-même, telles que celle d'un citoyen, vraiment attaché à sa patrie, & qui fait tous ses efforts pour en soutenir la gloire. Dans ce Chapître, j'ai remarqué un endroit éloquent, vrai & digne de fixer un moment l'attention. « Peuples jaloux de » la gloire de la France, qui l'avez » cru vaincue parce qu'elle a quel» quefois succombé, qui comptiez sur » sa légéreté, craignez-la, si vous ne » voulez pas l'aimer. Ne vous vantez » plus de ses revers sous les Rois » *Jean* & *Charles VI*, comme un mi» racle de votre vaillance; il est plus » glorieux pour elle de s'en être re» levée avec éclat, qu'il ne l'étoit » pour vous de l'avoir abaissée. Son » prodige dans tous les temps est l'a» mour de son pays & de ses Rois; » vous le regardez peut-être comme

» un fanatiſme : prenez garde que le
» vrai fanatiſme, & le plus dangereux,
» ne ſoit cette liberté, après laquelle
» vous courez toujours à laquelle
» vous immolez, ſans y atteindre, les
» vertus ſociales & les plus dignes de
» l'humanité. Eſt-ce donc un eſcla-
» vage que d'obéir aux Loix ? Quel eſt
» le Gouvernement dont elles ne ſont
» pas l'appui ? Monarchie, République,
» Démocratie même : tout à des Loix
» qu'on ne peut enfreindre ſans crime ;
» de quelque prétexte de liberté qu'on
» ſe colore, elles tiennent au pays où
» l'on eſt né. Ne contracte-t-on pas
» une ſorte d'alliance avec lui ? N'y
» a-t-il pas une gloire flatteuſe à s'y
» diſtinguer, à l'illuſtrer en s'illuſtrant
» ſoi-même ? »

A la ſuite de pluſieurs Chapîtres, où l'auteur recommande l'acquiſition des *qualités* propres à former l'*Homme Sociable*, & la fuite des vic[illegible] combattent, il conclut que [illegible] fice qu'il ſe propoſe d'éle[illegible] avoir pour baſe ſolide & inéb[illegible] l'amour & la pratique de la re[illegible] dont les maximes donnent aux

tus une sanction & des motifs qui les mettent à l'abri des insultes des passions, des caprices, & du poison destructeur des modes. Voilà donc encore un petit Traité de morale écrit dans ce siècle, & qui n'appartiendra pas à la philosophie dominante. L'anonyme y déploye une grande droiture de vues, le plus vif intérêt de procurer le bonheur de la société, des traits qui décèlent une ame vraie, noble, élevée, & qui lui mériteront la reconnoissance de tous les bons citoyens & de tous les vrais sages. Il y a dans ce volume plus d'idées, plus de justesse, plus de projets utiles & pratiquables, plus de ressources pour réformer la société & l'embellir, que dans toutes les compilations altières & volumineuses de nos grands *Penseurs*.

L'auteur termine son ouvrage par quelques lettres sur la *Jeunesse*. Il paroît que, dans l'intention de former les moeurs de l'*Homme Sociable*, il a senti que c'étoit spécialement à la jeunesse qu'il falloit appliquer sa méthode, & que c'étoit par là qu'il devoit commencer à corriger les abus. Ces lettres

ſont donc un abrégé de l'excellente éducation morale qu'on devroit donner aux jeunes citoyens, une eſquiſſe rapide des vertus eſſentielles dont il faudroit répandre les germes dans leur ame, & qui dans la ſuite porteroient des fruits heureux. Vous ſerez très-content, Monſieur, de cette dernière partie du travail de l'anonyme; c'eſt la même main & le même eſprit dont vous venez de voir des traits dans les morceaux que je vous ai cités.

Traité d'Orthographe Françoiſe; Brochure in-8° de 190 pages; à Dijon chez Defay; à Paris chez Humblot Libraire rue Saint Jacques.

LES langues que parlent les hommes ont, comme eux, leur enfance, leurs progrès, leur développement, & ſont, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſuſceptibles de culture & d'éducation. Auſſi tous les peuples qui ont cultivé les Lettres & les Arts, ſe ſont-ils at-

chés à former leur idiome. La Langue Françoise, étudiée, soignée, perfectionnée par d'excellens écrivains, a pris sous le regne de *Louis XIV* les différens caractères qui la distingueront toujours des autres Langues de l'Europe. Mais ce ne seroit point assez pour notre Litterature de s'être enrichie de tant de sçavans ouvrages, où regnent tout à la fois la clarté, l'élégance & la force. Outre ces avantages précieux pour tous ceux qui sont en état de sentir ces beautés de détail, il en faut d'un autre genre & qui soient propres à ceux sur lesquels la bonne éducation étend ses soins. C'est dans cette vue que quelques auteurs se sont empressés d'aider à cet égard les instituteurs, en publiant des méthodes qui puissent, ou donner une exacte connoissance de notre Langue, ou en

conserver la pureté par des principes & des règles à la portée de tout le monde. Ce dernier avantage est celui qui paroît avoir fixé plus particulierement l'attention de l'auteur du *Traité d'Orthographe Françoise* que je vous annonce, Monsieur; il a essayé, dit-il, d'y réduire en règles tout ce qui concerne cet objet essentiel. » Ces règles, ajoute-t-il, sont de » deux sortes; les unes, en faveur » de ceux qui ont fait leurs études; » les autres, pour les personnes qui » n'ont aucune teinture de la langue » latine. Les premières sont fondées » sur l'origine latine des mots Fran» çois. On a tiré les secondes du » fond même de notre langue : *l'a» nalogie & la dérivation* les ont four» nies ». Ces deux sortes de règles étant distinguées & exposées séparément, chacun pourra s'en tenir à

celles qui lui conviennent, & s'épargner la peine de lire celles qui sont destinées à d'autres. Telle est la méthode qu'a suivie l'auteur de ce nouveau *Traité d'Orthographe*, qu'il ne faut pas confondre avec ces Grammaires arides, où l'on ne trouve que des régles de pur méchanisme. Chaque article est présenté avec une netteté & une précision propres à graver dans la mémoire les régles & les exemples qu'il renferme. On sent qu'un ouvrage de cette nature ne peut manquer d'être très-utile aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, surtout aux jeunes Demoiselles, dont on néglige peut-être trop l'éducation sur un point aussi essentiel que celui de sçavoir écrire & parler correctement.

Nouvelle Expérience de M. Maupin sur la bonification des Vins.

L'EXCELLENCE des principes & des procédés rendus publics dans *l'Art de faire le vin*, par M. *Maupin* *, étoit sans doute déja démontrée; mais elle vient de l'être encore de la manière la plus éclatante & la plus honorable pour lui, par la dégustation & la comparaison que M. *Bertin* a bien voulu faire faire en sa présence, du vin que ce Ministre, sincérement occupé du progrès des Arts utiles, avoit chargé M. *Maupin* de façonner suivant sa méthode. Ce vin, comparé aux meilleurs vins du pays, leur a été préféré, quoique fait avec les plus mauvais raisins. C'est, pour ainsi dire, le second triomphe

* Cet ouvrage, dont j'ai rendu compte, se vend à Paris chez *Musier* fils, Libraire, Quai des Augustins.

public de l'Auteur ; cependant, comme, à bien des égards, on ne peut trop multiplier les preuves de la supériorité d'une méthode aussi importante pour tous les propriétaires des vignes, M. *Maupin* invite ceux qui en auront fait usage cette année, à vouloir bien, sous un mois, lui faire part de leurs succès, avec les circonstances les plus intéressantes de leurs expériences & une légère idée de la pratique qui se suit dans les lieux où elles auront été faites. Les personnes auxquelles cette méthode aura réussi, rendront le plus grand service à leur patrie, à l'humanité entière, en publiant leurs succès, & sur-tout les moyens qu'elles ont employés pour y parvenir. Elles sont priées d'affranchir les lettres qu'elles écriront à M. *Maupin*, & de les lui adresser chez *Musier fils*, son Libraire.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Octobre 1772.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE CINQUIEME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.



Fin de la Table des Matières de ce cinquième Volume de l'Année Littér. 1772.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Recueil des Mémoires de M. Luneau de Boisjermain, au sujet de l'Encyclopédie; un Volume in-4° de près de 500 pages.

VOUS avez beaucoup entendu parler, Monsieur, du procès intenté par M. *Luneau de Boisjermain* aux Libraires associés à l'Encyclopédie, au sujet d'une souscription de cet ouvrage, dont il est propriétaire: procès qu'il a soutenu seul, avec un succès éclatant, contre les plus célèbres orateurs du Parlement de Paris. Outre les plaidoyers qu'il a prononcés à la Tournelle & à la Grand'-Chambre, il a publié un grand nom-

bre de Mémoires qu'il a composés ; tout Paris les a recueillis, parce qu'ils traitent une matière neuve, sur laquelle personne n'avoit encore écrit. Je viens de me procurer un exemplaire de ce recueil, qui contient : 1°. un jugement rendu par M. *de Sartine*, qui ordonne la main-levée pure & simple d'une saisie faite sur M. *de Boisjermain* le 31 Août 1768, par le Syndic & les Adjoints de la Librairie ; il les condamne en tous les dépens, en l'affiche de la Sentence, & en 300 l. de dommages-intérêts, &c. 2°. Un Mémoire & Consultation de Me *Linguet* contre les associés à l'impression de l'Encyclopédie ; ce Mémoire est le seul que cet Avocat ait fait dans cette affaire. 3°. Un Précis pour M. *de Boisjermain*. 4°. Une Requête à Nosseigneurs de la Tournelle Criminelle *. 5°. Un Mémoire, dans lequel il démontre que sur les 737 liv. qu'il

* Un arrêt de la Tournelle du 7 Septembre 1771, ayant mis les Parties hors de Cour sur l'extraordinaire, & condamné les Libraires en tous les dépens, par forme de dommages & intérêts, & à remettre entre les mains de

a payées pour vingt-quatre volumes de l'Encyclopédie qu'il a retirés, les Libraires associés doivent restituer à lui & à chaque Souscripteur 457 liv. par exemplaire. 6°. Les pièces justificatives de ce Mémoire: à la suite de ces piéces, se trouve le tarif général de l'Imprimerie, servant à déterminer le prix auquel une feuille d'impression revient à un Imprimeur, & celui auquel on doit la lui payer. 7°. Une lettre à M. *Diderot*, & une réponse à celle que ce grand Philosophe a écrite aux sieurs *Briasson* & *le Breton*. 8°. Une réponse ligne pour ligne au Mémoire de ces deux Libraires. 9°. Une réponse au Précis des Libraires, distribué le 15 Juin 1772. 10°. Un Précis sur le délibéré, prononcé le 22 Juin 1772.

Je ne puis, Monsieur, vous faire l'extrait de ces différentes piéces, qui toutes sont écrites avec beaucoup d'esprit, de force & de vivacité. Ce-

M. le Procureur Général les pièces justificatives de leur opération dans l'impression & distribution de l'Encyclopédie, M. *de Boisjermain* a demandé, par cette Requête, communication de ces Pièces.

pendant, pour vous donner une idée du ſtyle que M. *de Boisjermain* a employé contre ſes adverſaires, je vais mettre ſous vos yeux quelques morceaux de ſa réponſe à M. *Diderot*. Cet oracle infaillible de la Littérature a prétendu que le nombre des volumes de l'Encyclopédie ne dépendoit pas des Libraires. M. *Luneau* lui répond ainſi :
» Un ouvrage entrepris par ſouſcrip-
» tion & un ouvrage ordinaire ne ſont
» pas ſujets aux mêmes loix. Vous pou-
» vez faire imprimer *le Fils Naturel* &
» *le Père de Famille* en tel caractère que
» vous voudrez ; perſonne n'y fera at-
» tention. Pour en groſſir le volume,
» vous pouvez décrire la pantomime,
» compter les fauteuils & les chaiſes,
» déterminer comment ils doivent être
» placés, détailler les lieux de la
» ſcène, noter la déclamation, met-
» tre beaucoup de *ah*, de *eh*, de *hi*,
» de *oh* & de *heu* ; marquer les pau-
» ſes qui doivent ſéparer ces excla-
» mations, couper toutes les phraſes
» par des lignes & des points : je puis
» vous aſſurer que perſonne ne re-
» marquera l'expédient ingénieux que

» vous aurez pris pour enfler votre
» ouvrage d'une manière instructive.
» Un Libraire qui propose un ouvra-
» ge par souscription est obligé de
» s'assujettir au modèle qu'il a pré-
» senté au public, comme un homme
» qui voudroit faire des *Pensées Phi-*
» *losophiques*, auxquelles personne
» n'entendroit rien, seroit obligé de
» se modéler sur les vôtres ».

Je n'entends rien, dit M. *Diderot*, *aux engagemens qu'on vous suppose avec le public.* M. *de Boisjermain* répond : » Vous n'aviez pas besoin de faire
» cet aveu, on le verra bien ; ce qui
» m'étonne, c'est que, n'entendant
» rien aux engagemens des Libraires,
» vous ayez entrepris de justifier la
» manière dont ils les ont remplis.

» Nous faisons imprimer M. *Luneau*
» ou moi, ajoute M. *Diderot* ; c'est
» moi, si vous voulez, qui fournis
» la copie ; le Libraire trouve que
» mon bavardage chasse beaucoup &
» s'en plaint. Qu'en arrive-t-il ? Je
» l'écoute, ou je ne l'écoute pas, se-
» lon qu'il m'en prend envie ; il in-
» siste, je lui propose de laisser l'ou-

» vrage ; il revient à la charge & » m'importune ; je le prie le plus hon- » nêtement que je peux de ſortir de » mon cabinet, & ſon unique reſ- » ſource eſt de continuer, à ma diſ- » crétion, une entrepriſe dans la- » quelle il s'eſt engagé ſans ſçavoir » où je le conduirois. A quoi bon, » lui répond M. *Luneau*, ce bavar- » dage ? Qu'a-t-on beſoin de ſçavoir » ce que vous faites avec votre Li- » braire ? Que m'importe la manière » plus ou moins honnête, dont vous » le priez de ſortir de votre cabinet ? » Voilà, par exemple, un petit écart » philoſophique qui n'eſt pas placé. » Pourquoi attacher tant d'impor- » tance à tout ce que vous faites ? » Mettez tant que vous voudrez vos » Libraires à votre porte, cela ne » ſervira point à éclaircir la queſtion » que j'ai traitée dans mon Mémoire.

» Avec le beau zèle dont on étoit » épris en Province, à Paris, dans » toutes les contrées de l'Europe po- » licée, de contribuer à cette énorme » entrepriſe, il étoit impoſſible, dit » M. *Diderot*, de ſçavoir juſqu'où

» nous irions. Ce que vous dites ici, » reprend M. *de Boisjermain*, brouille » toutes les idées que je m'étois for» mées de votre honnêteté. Si l'Ency» clopédie n'étoit pas faite en 1750, » pourquoi avez-vous alors avan» cé qu'elle l'étoit ? Si elle étoit réel» lement faite, comme vous l'avez » assuré, comment vous étoit-il im» possible de sçavoir jusqu'où vous » iriez ? M. *Diderot !* Un Philosophe » est un homme vrai. Vous en avez » imposé en 1750 ou en 1771 : choi» sissez celle des deux années qui vous » conviendra le mieux. Je ne suis pas » difficile ; je m'arrangerai en consé» quence. Raillerie à part, vous avez » bien fait de prendre la défense de » mes adversaires ; vous avez laissé » bien des choses à dire pour leur » justification. Ceux qui l'entrepren» dront après vous ne s'appercevront » point que vous les ayez précédés » dans cette carrière. C'est un service » d'ami que vous leur avez rendu, » & dont tous leurs défenseurs vous » sçauront gré.

» Quant à l'affaire de M. *de Réaumur*,

» continue M. *Diderot*, je la lui au-
» rois expliquée de manière à le sa-
» tisfaire ; jamais M. *Luneau* n'auroit
» pu s'empêcher de me croire, &c.
» Pardonnez-moi, lui répond-il, je
» ferois fort embarrassé de croire tout
» ce que vous me diriez ; malgré vos
» talens, je vous défie de me faire
» croire ce que vous avez dit en
» 1750, avec ce que vous écrivez
» en 1771. En vingt ans comme tout
» change ! La vérité a un regne bien
» court dans vos écrits ».

M. *Diderot* ayant été fort pressé d'écrire, n'a pas pu donner à son style la clarté & la précision nécessaires. *Il y a*, dit-il dans un endroit de sa lettre, *au commencement de cette longue phrase, je ne sçais quoi d'incorrect & d'entortillé, mais je n'ai pas le temps de m'expliquer plus nettement.* « C'est vo-
» tre maniere d'écrire, lui répond
» M. *de Boisjermain* ; il faut bien que
» vous vous trouviez quelque part
» d'accord avec vous-même. Mais,
» Monsieur, qui vous a donc tant
» pressé d'écrire ? Il eut mieux valu
» que vous eussiez employé à vous

» taire le temps que vous avez con-
» sacré à ne pas vous faire entendre.
» J'écris mal, je le sçais bien : je m'en
» suis convaincu, en comparant mon
» style avec le vôtre. Je n'ai pas en-
» core, à la vérité, le bonheur d'être
» obscur comme vous ; mais cela
» viendra, si vous voulez entretenir
» une petite correspondance avec
» moi ; vous verrez comme je profi-
» terai de vos secours. Si la nature
» m'avoit doué d'un génie transcen-
» dant comme le vôtre, à coup sûr
» je ne serois déja plus entendu de
» personne ».

M. Luneau sçait beaucoup ; mais il ne sçait pas tout, ni moi non plus, & j'oserois presqu'assûrer que l'Académie en sçait plus que nous deux ensemble.
» J'ignore, lui répond M. *de Bois-*
» *jermain*, de quelle Académie vous
» parlez ici. Personne ne croira que
» j'en sçache autant qu'aucune d'entr'-
» elles. Je crois que vous en sçavez
» plus que cent Académies ; si vous
» en aviez moins sçu qu'elles, vous
» n'auriez pas vendu votre bibliothè-
» que. Quand on a besoin de s'inf-

» truire on ne vend pas ses livres.
» Comme tout ce qui intéresse un sça-
» vant comme vous mérite d'être con-
» servé, je vais apprendre au public
» cette anecdote ; vous me l'avez ré-
» pétée cinq ou six fois. Je me trouvai,
» disiez-vous, un jour avec un Prince
» Russe, aussi agréable par son esprit
» que par la douce sensibilité de son
» ame. La nature ne lui a rien refusé
» de ce qui fait les grands hommes :
» j'étois vêtu, comme vous me voyez,
» avec un habit brun ; j'avois une per-
» ruque fort simple, du linge uni, un
» bâton à la main ; j'étois dans tout
» mon costume *. *Les gens de lettres*,
» me dit-il, *sont-ils bien récompensés en*
» *France ?* J'ai travaillé toute ma vie....
» j'ai fait l'*Encyclopédie* & *le Fils Na-*
» *turel*.... je n'ai pas un sol.... j'ai une
» fille déja grande ; elle est d'une jolie
» figure.... je lui ai donné des talens,
» & les connoissances que ma fortune
» a pu comporter.... son âge me fait
» penser à l'établir.... je serai obligé

* » M. *Diderot* me fit ce recit d'un air fort
» affectueux, en dandinant la tête tantôt sur
» une épaule, tantôt sur l'autre. »

» de vendre ma bibliothèque pour lui
» faire une dot.... je me féparerai avec
» peine de mes livres. Il faut un état
» à ma fille; je facrifierai tout pour y
» réuffir *. Le Prince Ruffe écouta
» ce récit; il en fut ému. Il écrivit à
» l'Impératrice de Ruffie..... *Il y a*
» *en France un homme de Lettres qui a*
» *acquis beaucoup de célébrité; il eft fi*
» *pauvre, fi pauvre, qu'il eft obligé*
» *de vendre fes livres pour marier fa*
» *fille, qui eft fort jolie.* L'Impéra-
» trice de Ruffie aime à faire le bien.
» Voyez la délicateffe qu'elle y met. Le
» Prince Ruffe vint un jour s'informer
» du prix de ma bibliothèque.... je
» la portai à 15000 liv. ** Une heure
» après on m'apporta cette fomme. Je
» me difpofois à me féparer pour ja-
» mais de mes livres. *Non*, me dit-il,
» *cela ne fera pas. L'Impératrice, ma*
» *Souveraine, vous prie d'être fon Biblio-*

* » Ce Sçavant racontoit ce trait d'un air
» trifte & langoureux. »

** » M. *Diderot* me chuchotta ces mots
» à l'oreille, comme s'il avoit craint qu'on
» n'eût entendu qu'il avoit porté fa Biblio-
» thèque à un trop haut prix. »

» *thécaire en France ; elle souhaite même*
» *que vous acceptiez à ce titre une pension*
» *de mille livres ; elle ne veut pas que*
» *vous employiez rien de cette somme à*
» *augmenter la bibliothèque qu'elle vous*
» *confie.* J'acceptai la pension *. J'é-
» crivis à l'Impératrice de Russie une
» lettre de remercîment ; j'en reçus
» de nouveaux témoignages de pro-
» tection. Un an se passa.... je ne fus
» point payé. Six mois s'écoulèrent
» encore.... je me crus tout-à-fait ou-
» blié.... enfin, je reçus une lettre de
» l'Impératrice elle-même.... Elle s'ex-
» cusoit d'avoir oublié de me faire
» payer les mille livres de ma pen-
» sion » : *Comme je ne veux pas que vous essuyiez jamais un pareil retard, j'ai ordonné qu'on vous en payât cinquante années d'avance.* « Ce sont ses paroles.
» On m'apporta cinquante mille li-

* » Je me rappelle qu'en disant ces mots, » M. *Diderot*, s'élevant sur ses pieds, se penchoit sur moi, en me regardant d'un air fin. » Il craignoit peut-être que je ne sentisse pas » ce trait de caractère. »

» vres. On les mit là, là, là *.
» N'est-il pas vrai, me disiez-vous,
» que l'histoire n'offre aucun exemple
» d'une pareille magnificence ?... Vous
» avez raison ; mais avouez aussi qu'il
» n'y a jamais eu que vous, parmi les
» gens de lettres, qui ayez sçu tirer
» un aussi bon parti de l'affectation
» avec laquelle vous répétez sans-
» cesse que vous n'avez *pas un sol* ?
» Entre-nous, me disiez-vous, cela
» n'est pas vrai. J'ai gagné avec les Li-
» braires de l'Europe plus de deux cens
» mille livres ** ».

» A propos, êtes-vous en voiture ?..
» Oui... Où allez-vous ?.. Rue Saint Ho-
» noré... Voulez-vous me jetter chez
» M. *le Pot d'Auteuil* ? Je vais y placer
» quelques rouleaux de louis dont je
» suis chargé.... Très-volontiers.....
» Je vous y conduisis ***. En courant

* » Il y a dans le fond du Cabinet de
» M. *Diderot* une armoire en bibliothèque,
» au pied de laquelle il prétend qu'on déposa
» l'argent. »

** » Ceci se dit comme une confidence à
» l'oreille. »

*** » Ce fut le jour de Saint André 1769
» que je conduisis M. *Diderot* chez ce No-
» taire. »

» les rues, vous me disiez : *L'Impé-*
» *ratrice de Russie est une grande*
» *Princesse. Comme elle donne* * ! Mais
» si je n'avois pas dit que j'étois un
» misérable, on ne m'auroit point
» fait payer soixante-cinq mille
» livres pour une Bibliothéque qui
» valoit tout au plus deux mille
» écus ; les hommes ne font le
» bien, que comme on a l'esprit de
» le leur faire faire. C'est un talent de
» sçavoir les tromper pour une si bonne
» fin «.

C'est avec ce ton de persifflage & de légéreté, que M. *de Boisjermain* a écarté de cette cause M. *Diderot* ; le Public n'a pas manqué d'observer que ce formidable Athlète a perdu tout d'un coup l'assûrance avec laquelle il s'étoit présenté au combat. Tout le monde a dit qu'il avoit bien fait de ne pas continuer une correspondance qui ne faisoit aucun honneur ni à son cœur, ni à son esprit.

Une pièce infiniment curieuse, &

* » Il ne faut que connoître l'enthousiasme » de M. *Diderot*, pour deviner la manière » dont ceci fut prononcé. »

qui ſe trouve dans la réponſe ſignifiée par M. *de Boisjermain* au *Précis des Libraires Aſſociés*, eſt une critique de l'Encyclopédie faite par M. *Diderot* lui-même. Rien n'eſt plus propre à faire connoître le charlataniſme de nos Philoſophes. Vous ſerez étonné, Monſieur, de voir d'une part ce que M. *Diderot* avoit dit de l'Encyclopédie dans le *Proſpectus* de cet ouvrage, & du jugement qu'il en porte aujourd'hui dans cet écrit. Je vais tranſcrire ce morceau mot à mot.
» Deux Libraires vouloient donner » une nouvelle édition de l'Encyclo- » pédie ; ils rendent compte de ce » que Monſieur *Diderot* leur a dit à » ce ſujet. Il faut ſe rappeller qu'on » lit dans le *Proſpectus*, que l'Ency- » clopédie n'étoit pas un ouvrage à » faire. Notre deſſein, diſent les Li- » braires dans le Mémoire dont il » eſt ici queſtion, a été de la purger » de tous les défauts inſéparables d'une » première tentative.... de réparer les » bévues, les erreurs, les omiſſions... » Pour cet effet, il nous importoit de » bien connoître les défauts de l'En-

» cyclopédie ; & qui est-ce qui pou-
» voit mieux nous en instruire que
» celui qui a consumé vingt-cinq ans
» de sa vie à cet énorme travail ?....
» Nous l'avons vu, nous l'avons in-
» terrogé, & voici la réponse de cet
» homme encore plus estimé & plus
» estimable par son amour pour le
» bien que par aucune autre de
» ses qualités personnelles. L'imper-
» fection de l'Encyclopédie, nous
» a-t-il dit, a pris sa source dans
» un grand nombre de causes di-
» verses. On n'eut pas le temps d'être
» scrupuleux sur le choix des travail-
» leurs. Parmi quelques hommes ex-
» cellens, il y en eut de foibles, de
» médiocres & de tout-à-fait mau-
» vais. * De là cette bigarrure dans

* Opposez à ce morceau cet endroit-ci du *Prospectus*. » A l'aspect d'une matière » aussi étendue, nous avons inféré de là, » qu'il étoit nécessaire de la partager ; &, » sur le champ, nous avons jetté les yeux » sur un nombre suffisant de *Sçavans*, exer- » cés dans les genres particuliers qu'on avoit » à confier à leur travail. Nous avons distri- » bué à chacun la partie qui lui convenoit ; » les Mathématiques aux Mathématiciens ;

» l'ouvrage où l'on trouve une ébauche » d'écolier à côté d'un morceau de » main de maître; une sottise voisine » d'une chose sublime; une page écrite » avec force, pureté, chaleur, juge- » ment, raison, élégance, au verso » d'une page pauvre, mesquine, platte » & misérable. * Les uns travaillant

» les Fortifications à l'Ingénieur; la Chimie » aux Chimistes; l'Histoire ancienne & » moderne à un homme versé dans ces deux » parties; la Grammaire à un auteur connu » par l'esprit philosophique qui regne dans ses » ouvrages; la Musique, la Marine, l'Archi- » tecture, la Peinture, la Médecine, l'Histoire » Naturelle, la Chirurgie, le Jardinage, les » Arts Libéraux, les principaux d'entre les » Arts Méchaniques, à des hommes qui ont » donné des preuves d'habileté dans ces dif- » férens genres. Ainsi, chacun n'ayant été » occupé que de ce qu'il entendoit, a été en » état de juger sainement de ce qu'en ont écrit » les Anciens & les Modernes, & d'ajouter » aux secours qu'il en a tirés des connoissances » puisées dans son propre fond. *Prospectus* » *de l'Encyclopédie, page 2, lignes 33, 46 &* » *suiv.* »

* Voici encore un contraste bien intéres- sant. » Les différentes mains que nous avons » employées, ont apposé à chaque article

» ſans honoraires, par pur attache-
» ment pour les éditeurs & par goût
» pour l'ouvrage, perdirent bientôt
» leur première ferveur; d'autres mal
» récompenſés nous en donnèrent,
» comme on dit, pour notre argent....
» Il y en eut qui remirent toute leur
» beſogne à des eſpèces de *Tartares*
» qui s'en chargèrent pour la moitié
» du prix qu'ils en avoient reçu. Les
» articles communs à différentes ma-
» tières ne furent point faits, préciſé-
» ment parce qu'ils devoient l'être
» par pluſieurs; on ſe les renvoyoit
» l'un à l'autre. Il y eut une race dé-
» teſtable de travailleurs, qui, ne ſça-
» chant rien, & qui, ſe picquant de
» ſçavoir tout, cherchèrent à ſe diſ-
» tinguer par une univerſalité déſeſ-
» pérante, ſe jettèrent ſur tout, brouil-

» comme le ſceau de leur ſtyle particulier,
» du ſtyle propre à la matière & à l'objet
» d'une partie....... Chaque choſe a ſon
» coloris...... La pureté du ſtyle, la clarté
» & la préciſion ſont les ſeules qualités qui
» puiſſent être communes à tous les articles,
» & nous eſpérons qu'on les y remarquera.
» *Proſpectus de l'Encyclopédie, page 3, lignes*
» *14, 21, 23 & ſuiv.*»

» lèrent tout, gâtèrent tout, mettant » leur énorme faucille dans la moisson » des autres ; * l'Encyclopédie fut » un gouffre ** où ces espèces de » chiffonniers jettèrent pêle-mêle » une infinité de choses mal vues, mal » digérées, bonnes, mauvaises, dé» testables, vraies, fausses, incertai» nes, & toujours incohérentes & dis-

* Ce n'est pas là ce qu'on avoit annoncé : » Personne ne s'est arrêté sur le terrein d'au» trui, ni ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut» être jamais appris. Nous avons eu plus de » méthode, de certitude, d'étendue & de » détails qu'il ne peut y en avoir dans la » plupart des Léxicographes. Il est vrai que » ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu » de chose ; mais il a beaucoup ajoûté à la » perfection de l'ouvrage. » *Prospectus de l'Encyclopédie, page 2, seconde colonne, ligne 66.*

** » Que la postérité dise, à l'ouverture de » notre Dictionnaire : tel étoit alors l'état des » Sciences & des Arts..... Que l'Encyclo» pédie devienne un sanctuaire où les con» noissances des hommes soient à l'abri des » temps & des révolutions. » *Ibid. page 4, première colonne, ligne 19, 24.* Voyez comme elle a rempli son objet.

» parates*. L'art de faire des renvois
» suppose un jugement bien précis....
» L'on négligea de remplir les renvois
» qui appartenoient à la partie même
» dont on étoit chargé..... On trouve
» souvent une réfutation à l'endroit
» où l'on alloit chercher une preuve
» **.... il n'y eut aucune correspon-
» dance rigoureuse entre le discours &
» les figures.... pour remédier à ce dé-
» faut, on se jetta dans ces longues
» explications qui précédent les Arts
» dans nos volumes de Planches. Com-
» bien de machines inintelligibles, faute
» de lettres qui en désignent les par-

* Opposez à l'idée qu'on donne ici de l'Encyclopédie, cet endroit du *Prospectus :* » d'où nous inférons que cet ouvrage pour- » roit tenir lieu de Bibliothèque dans tous » les genres à un homme du monde, & dans » tous les genres, excepté le sien, à un Sça- » vant de profession ; qu'il suppléera aux » Livres élémentaires ; qu'il développera les » vrais principes des choses ; qu'il en mar- » quera les rapports ; qu'il contribuera à la » certitude & aux progrès des connoissances » humaines. *Ibid. pag. 5, seconde colonne, ligne 44.*

** Voici un endroit du *Prospectus* qui cadre

» ties * ..... La modicité des hono- » raires jetta les éditeurs & les travail- » leurs dans le découragement.

» Voilà, continua l'Éditeur, les cau- » ses d'imperfections que vous avez à » prévenir, & les défauts que vous » avez à corriger. C'est avec cette sin- » cérité qu'il s'est expliqué avec nous ; » voici les conseils qu'il nous a donnés : » Choisissez les meilleurs esprits....... » fixez un temps à chaque travailleur.. » si leur écriture est très-mauvaise,

à merveille avec cette phrase. » La seule » partie de notre travail qui suppose quel- » qu'intelligence, c'est de remplir les vuides » qui séparent deux Sciences ou deux Arts, » & de renouer la chaîne dans les occasions » où nos Collègues se sont reposés les uns » sur les autres de certains articles, qui pa- » roissant appartenir également à plusieurs, » n'ont été faits par aucun ; *page 2, seconde* » *colonne, ligne 75, page 3, ligne 1.* Notez » bien que c'est M. *Diderot* qui devoit faire » les renvois, & qui ne les a pas faits.

* » Un lecteur ouvre un volume de Plan- » ches ; il apperçoit une Machine qui pique » sa curiosité.... Il trouvera ensuite une ex- » plication succincte de ces Machines, avec le » renvoi. » *Ibid, page 5, ligne 49, première colonne ; ibid, ligne 54.*

» toire & la Mythologie : il y a quel» ques généralités sur l'Histoire ; je ne » sçais ni par qui, ni comment elles » sont faites. Quant à l'Histoire an» cienne & moderne de la Philoso» phie, dont je me suis chargé (n'ou» bliez pas, Monsieur, que c'est tou» jours M. *Diderot* qui parle) ce n'est » pas la partie honteuse de l'Encyclo» pédie ; elle est à revoir, à rectifier : » petit travail.... Les Belles Lettres, » la Poësie, l'Art Oratoire & la Cri» tique : ces parties sont de M***, » qui les a faites foiblement..... La » Peinture, la Sculpture, la Gravûre, » à refaire... L'Architecture, mauvaise, » à refaire en entier. La Danse, & tout » ce qui tient au Théâtre Lyrique, à » revoir & à completter...... La Musi» que de *** à revoir & à completter... » La Géographie, mauvaise dans les » deux premiers volumes, d'une éten» due effroyable dans tous les volumes » suivans. Le Blason, pauvre science, » pauvrement faite ; elle est aussi maigre « dans le discours que bouffie dans les » Planches .... La Marine de M*** ; » les Planches en sont assez bonnes ; le » discours en est mesquin... Les Arts

» Méchaniques à perfectionner & à
» completter, sur-tout à rapporter le
» discours aux Planches; ce qui n'a
» presque pas été fait, & à faire rentrer
» dans le discours les explications qui
» sont à la tête des Planches, & sur-
» tout à rendre leur énorme nomen-
» clature exacte par le dépouillement
» général des Planches : c'est moi qui
» m'en suis chargé, & je sçais bien ce
» qui reste à y faire ; ce qui n'est pas
» petite besogne.... Le Jardinage &
» l'Hydraulique de feu M***, à revoir
» avec soin, sinon, à refaire... L'Hor-
» logerie & les instrumens Astronomi-
» ques, à revoir en entier.... Coupe
» des pierres, mesquine & de discours
» & de figures.... quoique faite par
» notre Dessinateur ***. Voilà ce que
» je pense des parties principales de
» l'Encyclopédie, & ma critique est
» faite, *sine irâ & studio*, *quorum causas*
» *procul habeo*. J'oubliois de dire qu'il
» y a en tout genre au moins quatre
» volumes *in-folio* du ***, dont il y a
» très-peu de choses à conserver ; il
» n'en peut rester que la nomenclature.
» Voilà ce que M. *Diderot* nous a dit. »

Vous conviendrez, Monsieur, qu'il est assez étonnant qu'un ouvrage aussi imparfait revienne aux Souscripteurs à 969 liv. en feuilles, c'est-à-dire, à 689 liv. de plus que la souscription. Mais ce qui doit surprendre bien davantage, c'est l'enthousiasme avec lequel on a prôné un livre, si détestable de l'aveu même de M. *Diderot*.

Vous ne pourrez, Monsieur, vous procurer le recueil des Mémoires de M. de *Boisjermain*, qu'en vous adressant directement à lui ; il vous le fera parvenir franc de port, quelque part que vous soyez, pourvu que vous affranchissiez l'envoi de votre lettre & celui de votre argent. M. de *Boisjermain* demeure à l'Hôtel de la Fautrière, rue & près de l'ancienne Comédie Françoise, même maison que *Delalain* Libraire. Le volume qui contient tous ces Mémoires, est infiniment précieux pour l'histoire de l'admirable Littérature & de la sublime Philosophie de ce siècle ; il ne coûte que 9 liv. broché.

Je suis, &c.

A Paris ce 8 Octobre 1772.

LETTRE II.

Histoire Générale d'Allemagne depuis l'an de Rome 640 jusqu'à nos jours ; par M. Montigny, Tomes I & II ; in-12 de plus de 500 pages chacun, contenant l'Histoire de la Germanie Ancienne ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

Nous avons dans notre langue, Monsieur, plusieurs Histoires d'Allemagne, qui ne doivent point décourager les écrivains qui voudront traiter le même sujet. Celle du feu P. *Barre*, Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve, est la plus considérable ; elle parut en 1748, en onze volumes *in*-4°. Personne n'étoit plus en état que ce docte & laborieux écrivain, de rassembler les matériaux qui devoient servir de base à ce vaste édifice, de découvrir dans le trésor des chartres anciennes & dans les monumens authentiques, les faits, les

uſages & les progrès des Gouvernemens, & de compiler cette immenſité de volumes, où l'Hiſtoire a dépoſé ſes richeſſes. L'ouvrage du ſçavant Genovéfain fut donc marqué au coin de l'érudition ; mais il ne parut au Public qu'une production peſante, froide, ſans goût, ſans vie & ſans chaleur ; point de mouvement, point de peintures, une monotonie de ſtyle lâche qui fatigue & rebute ; enfin, cet énorme répertoire n'a été regardé que comme un amas de bons matériaux pour l'hiſtoire d'Allemagne.

M. *Montigny* nous trace lui-même, Monſieur, le plan qu'il s'eſt fait, & qu'il doit exécuter. » En formant, dit-» il, le projet d'écrire l'hiſtoire d'Al-» lemagne, je me ſuis propoſé un » objet plus vaſte encore. Comme » c'eſt de ſon ſein que ſont ſortis la » plupart des peuples dominateurs de » l'Europe moderne, j'ai voulu mon-» trer comment ſe ſont formées leurs » Monarchies des débris de celle de » Rome. On verra d'abord les Alle-» mands, ſous le nom de Germains, » nom qu'ils doivent conſerver com-

» me un monument éternel de leur » valeur, attaquer cette superbe » République, & lasser tout ce qu'elle » eut de chefs importans. On les » verra, après avoir opposé une » digue à l'ambition des *Cesars*, se » partager le sceptre de leurs succes- » seurs, qui, forcés de se retrancher » dans la Grèce, jettent un œil trem- » blant sur l'Italie leur ancien do- » maine. Ces objets intéressans se » trouvent renfermés dans le premier » volume, qui, à quelques égards, » contient l'histoire universelle de » l'Europe, depuis la Magistrature » de *Marius* jusqu'à celle d'*Augustu- » le*, en qui s'éteignit l'Empire d'Oc- » cident, c'est-à-dire depuis le mi- » lieu du septieme siécle de la fon- » dation de Rome, jusques vers la » fin du cinquieme de notre Ere ».

Les premiers combats des Légions contre *Arioviste*, un des plus puissans Rois de la Germanie, sont connus de ceux qui ont une teinture de l'Histoire Romaine. Cependant ces vainqueurs du monde tremblèrent lorsqu'ils

se virent au moment de mesurer leurs forces avec celles de ces barbares ; &, si le plus grand homme de guerre qui ait jamais paru & qui les commandoit, n'eût fait passer dans leur ame l'intrepidité de son caractère, les troupes arrivées aux portes de la Germanie, reculoient honteusement devant celles d'*Arioviste*. Vous verrez avec plaisir, Monsieur, que *César* étoit aussi grand Orateur qu'habile Capitaine ; voici quelques passages du discours qu'il tint à ses soldats découragés & à demi vaincus. » Ainsi je ne » suis donc plus rien, dit-il à l'armée » assemblée ! On blâme ma conduite, » on censure mes desseins, *Arioviste* » est invincible, les Légions Ro» maines tremblent devant les bar» bares ! Quels sont donc les peuples » qui vous allarment ? Vous les avez » vaincus : songez aux victoires, je » ne dis point celles que Rome a » remportées depuis sa naissance ; » songez seulement aux vôtres, à » celles que vous ont données les » Dieux sur ces peuples. Vous en avez » triomphé sous *Marius*, sous *Catulus*

» & ſous *Craſſus*. Vous avez anéanti » les Teutons & les Cimbres; leur » taille étoit-elle moins haute? Etoient-» ils moins belliqueux que les Alle-» mands? Croyez-moi, Romains, » vous avez de vos ennemis l'idée » qu'ils ont de vous...... Si *Arioviſte* » rejette ce que je veux lui propoſer, » c'eſt un mépris, un outrage qui re-» tombera ſur la République; c'eſt à » vous de la venger. Eſt-il un Ro-» main qui ne lui doive ſon ſang? En » eſt-il un qui doive avoir peur de » mourir? Vous pleurez! Des hom-» mes.... des ſoldats..... des Ro-» mains! Rappellez-vous ces temps » malheureux, lorſqu'un ennemi im-» placable, & le plus dangereux » qu'ait eu la République, après avoir » mis en pièces pluſieurs armées, tué » les Conſuls, parut devant Rome, » & lui fit contempler du haut de ſes » murs cinquante mille citoyens cou-» chés ſur le champ de bataille. Que » firent vos pères? Ils défendirent » aux femmes de verſer une larme; » ces femmes ſe montrèrent dignes » d'eux. Etes-vous leurs fils?.... Je

» connois les murmurateurs ; je ſçais » quels ſont leurs diſcours, &, quand » je puis les punir, je me contente » de mépriſer leurs ſervices. Qu'ils » ſe retirent, ils le peuvent : qu'ils » aillent, au ſein de l'Italie, montrer » à des hommes généreux leur honte » & leur lâcheté. Je ne veux que la » dixième Légion ; je ſuis ſûr de ſa » fidélité ; elle ſçaura combattre & » mourir avec moi, ou ſauver l'hon» neur de Rome & partager mon » triomphe ». Ce diſcours eut tout l'effet qu'en attendoit le Général ; les Romains coururent aux armes, la joie & le courage rentrèrent dans leur cœur, ils marchèrent avec confiance contre *Arioviſte* qu'ils défirent entièrement.

Les troubles qui ſuivirent la mort de *Galba* firent pencher l'Etat vers ſa ruine. *Claude Civilis*, illuſtre Batave, réſolut d'en profiter pour ſe ſouſtraire au joug des Romains ; par une ſuite éclatante de proſpérités, ce chef intrépide ſe vit ſur le point de changer les deſtinées du monde ; la harangue qu'il adreſſa à ſes compatriotes,

pour les engager à lever avec lui l'étendard de la révolte, mérite d'être lue; elle prouve que, si les anciens Celtes ne cultivoient point les Arts, ils avoient reçu de la nature cette éloquence naturelle, qui prend sa source dans une ame forte, & qui communique aux auditeurs la chaleur qu'elle répand; sur cet article, le Général Batave ne le cède point au conquérant des Gaules. » Non-seulement, disoit *Civilis*, ces dominateurs, dont le faste annonce l'insolence, vous traitent avec autant » d'orgueil que si vous étiez des esclaves: vous êtes encore exposés » à leur avarice & à leur cruauté. » J'ai honte de réveiller en vous » l'idée d'un crime que vous abhorrez, & qu'il étoit réservé aux Romains de faire connoître dans nos » contrées. Vous vous réunirez à moi » pour chasser ces corrupteurs; vos » vertus m'en sont un gage assuré. » Vous ne redouterez pas ces noms » de Légions & de Cohortes; elles » ne sont plus qu'un vain fantôme de » ce qu'elles étoient autrefois. Leur

» Camp n'eſt gardé que par des vieil-
» lards ſans force & ſans courage,
» qui ſongent plutôt à conſerver un
» un vil butin qu'à défendre leurs
» remparts. Nous avons plus de
» ſoldats qu'il n'en faut pour diſſiper
» cette milice déja vaincue par le
» poids des armes. Les Germains ſont
» nos pères & nos alliés ; nous avons
» combattu ſous les mêmes enſei-
» gnes avec les Gaulois ; tous for-
» ment des vœux pour la liberté ;
» nous trouverons même des Ro-
» mains qui s'intéreſſeront pour nous ;
» d'ailleurs, ſi nous ſommes vaincus,
» nous aurons toujours à dire que
» nous croyons que *Veſpaſien* avoit
» droit à l'Empire, & que nous ſui-
» vions ſon parti contre *Vitellius*.

Après une longue alternative de ſuccès & de revers, l'Empire Romain fut enfin entamé par les barbares que Rome mépriſa long-temps, & qui ne ceſsèrent de la combattre. *Attila* fut un de ſes plus redoutables fléaux. Les Princes & les Rois étonnés de ſon exceſſive puiſſance trembloient à ſon ſeul nom, & la défé-

rence qu'avoient pour lui l'Empereur d'Orient & celui d'Occident, ne différoit guere de l'obéïssance que des Sujets doivent à leur Souverain. Egalement fait pour la guerre & pour la politique, il avoit tous les talens de Capitaine & de l'homme d'Etat, employant tour-à-tour, & toujours avec succès, la force, les menaces, l'artifice & la ruse; il usoit indifféremment de tous les moyens; aucun n'étoit vil à ses yeux s'il lui procuroit la victoire. Quoique craint de ses sujets, il en étoit l'amour & l'idole, comme il fut la terreur & l'effroi de ses ennemis. Ce n'étoit point par une vaine ostentation qu'il en imposoit aux peuples; plein de mépris pour cette magnificence que les Souverains étalent comme le signe de leur grandeur, il se montroit toujours en public dans la plus grande simplicité; il n'avoit d'autre symbole de sa puissance que sa lance & son épée; son palais étoit une humble cabane, son trône une chaise de bois, quelquefois même une pierre brute placée sous un arbre ou sous

un drapeau qui lui servoit de tente; c'étoit à ce tribunal qu'il citoit le Perse, le Grec & le Romain, qui tous s'humilioient devant lui. Il traitoit avec plus de fierté les Empereurs *Valentinien II* & *Théodose* le jeune que ses propres sujets. Il leur envoya à l'un & à l'autre un Goth pour Ambassadeur, avec ordre de leur parler en ces termes : » *Attila, mon maître &* » *le vôtre, vous ordonne de tenir un Palais* » *prêt pour le recevoir* » ; & dans une autre occasion : *Théodose*, disoit-il insolemment, *est issu d'un père très-noble ainsi que moi ; mais en me payant tribut il est déchu de sa noblesse, & il est devenu mon esclave ; je le punirai s'il ose dresser des embûches à son maître, comme un esclave méchant.*

Le second volume de cette histoire commence au partage des Etats de *Clovis* entre les fils de ce conquérant; c'est, à proprement parler, l'histoire des guerres civiles des Germains. Quelques essaims, échappés sous le nom de *Francs* ou *François*, ne peuvent se résoudre à se fixer dans leurs conquêtes. Après avoir soumis les Gaules

jusqu'à l'Océan, ils reviennent sur le Rhin, d'où ils envisagent leur ancienne patrie. La Germanie veut résister à ce nouveau joug; elle oppose à la plus héroïque valeur le courage le plus déterminé; mais c'est inutilement; elle avoit des armes pour subjuguer les *Césars*, & elle n'en avoit pas pour se défendre contre les *Pepins*. *Charlemagne*, issu de cette illustre race, force tout le Corps Germanique à lui rendre hommage, &, par une suite continuelle de succès, il parvient à fonder une des plus puissantes Monarchies qui ait jamais existé dans notre hémisphère.

Je ne sçais, Monsieur, si vous sçavez ce trait singulier de la fameuse *Frédegonde*; quelques Historiens, tels que l'Abbé *Velly*, le révoquent en doute. Quoi qu'il en soit, *Clotaire II*, outré contre cette Reine, donne le commandement de ses troupes à *Wintrion*, avec ordre de la lui amener morte ou vive. Cette femme, la gloire & l'opprobre de son sèxe, se met elle-même à la tête de son armée; la veille du jour qui doit décider de son sort, elle exhorte ses

ſoldats à juſtifier l'opinion qu'elle a de leur valeur. Montée ſur le même cheval avec ſon fils, que *Clotaire* croyoit ſuppoſé, elle le ſerre contre ſon ſein, & leur préſente l'unique rejetton de leur Roi; lorſque, touchés de ſes diſcours, ils vont pour voler à l'ennemi, elle retient leur courage & leur dit qu'elle ſçaura leur procurer la victoire en épargnant leur ſang généreux. C'étoit alors l'uſage de laiſſer paître dans les forêts les chevaux & les autres animaux domeſtiques, en leur attachant une ſonnette pour les garantir de l'attaque des bêtes fauves. Cet uſage fit naître à *Frédegonde* l'idée d'un ſtratagême dont on n'avoit point eu d'exemple. Elle ordonne à un certain nombre de cavaliers de ſe munir d'une ſonnette, & à tous de couper des branches d'arbres & de s'en couvrir eux & leurs chevaux. La cavalerie s'avance en cet équipage pendant la nuit, maſquant l'infanterie qui ſuivoit; ils ne s'arrêtèrent qu'à une petite diſtance du camp de *Winntrion*. A meſure que les ténébres de

la nuit se dissipèrent, les ennemis eurent devant les yeux le spectacle d'une forêt, dans un endroit où la veille ils n'avoient vu qu'une plaine découverte. Ils s'entretenoient sur ce prétendu prodige, lorsque les cavaliers laissant tomber les branches dont ils étoient couverts, leur découvrirent leur erreur, & leur firent éprouver une sanglante défaite ; on prétend que les Austrasiens perdirent plus de trente mille hommes. Cette mémorable action se passa à Truccia, aujourd'hui Troussy ou Droissy.

Un auteur qui dans son ouvrage fait entrer des traits de bravoure, de grandeur d'ame & d'amour de la patrie, donne une idée très-avantageuse de son cœur & de son jugement. On doit donc sçavoir gré à M. *Montigny* d'avoir rapporté le discours patriotique & sublime de *Vitikind* à ses Concitoyens, pour les engager à reprendre les armes. » Peuple autrefois si généreux, la gloire » du Corps Germanique, s'écrioit » cet intrépide Républicain, vous » en voilà donc devenu l'opprobre !

» vous trahiſſez la patrie ; on briſe
» devant vous les ſtatuts de vos Hé-
» ros, celles mêmes de vos Dieux !
» Deſcendans des Chéruſques, avez-
» vous pu conſentir à tant d'ignomi-
» nie ? Que vous veulent les François ?
» Ce peuple, ſorti de votre ſein, n'y
» rentre que pour le déchirer. Ce n'eſt
» pas la néceſſité qui les y ramène ; les
» tributs des Gaulois, leurs eſclaves,
» ſuffiſent à leurs beſoins ; ils ne cher-
» chent que des alimens à leur or-
» gueil ; ils veulent être vos maîtres,
» comme ſi vous étiez d'une nature
» avilie. Leurs exploits ſont-ils ſi
» grands qu'on ne puiſſe leur oppoſer
» les vôtres ? Ils ſont entrés en Italie,
» mais un de vos Chefs avoit regné
» dans Rome comme eux ; s'ils ont
» conquis la Gaule, la grande Bre-
» tagne obéit à vos loix. Je gémis en
» voyant ce qu'ils ont fait de plus ;
» ces déſerts, que j'oſe encore ap-
» peller ma patrie, ſont leur ouvrage.
» Mais quoi, le nom de patrie vous
» touche ! Ce pays déſolé vous anime
» contre ſes deſtructeurs ! Eh bien !
» enviſagez cet étendard que je tiens

» dans mes mains, c'eſt celui de la
» liberté ; oſez voir la mort de l'œil
» dont l'enviſagoient vos pères ; ſon-
» gez que le ſort que les Dieux pré-
» parent aux ames généreuſes, eſt
» préférable à des jours achetés par
» l'eſclavage : alors je promets de
» venger la honte que je lis ſur vos
» viſages, & les remords qui déchirent
» vos cœurs. »

M. *Montigny*, dans *ſa Préface*, qui d'ailleurs eſt très-bien écrite, propoſe aux Critiques des doutes ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire. Comme il eſt encore en âge de recevoir des conſeils, & qu'ils peuvent l'empêcher de faire des faux pas dans une carrière où des talens perfectionnés le feront paroître avec diſtinction, il eſt à propos de répondre aux queſtions qu'il énonce avec autant de modeſtie que d'eſprit. » L'hiſtoire, dit-il, eſt le
» fidelle récit des actions fameuſes
» d'un peuple ou d'un homme ; il ſuit
» de cette définition, que tout ce qui
» s'eſt paſſé ſur le globe n'eſt pas in-
» diſtinctement digne de ſes ſoins ;
» &, s'il eſt vrai que l'on doive s'ex-

» primer suivant la matière que l'on
» traite, il s'ensuivra encore que sa
» voix ne sçauroit être trop élevée ».
Il seroit bien dangereux qu'un pareil principe s'établît en Eloquence comme en Histoire. Si dans les peintures de la première nous aimons à trouver des endroits moins soignés, moins sublimes, des parties où l'œil cherche à se reposer, à plus forte raison tout ne doit-il pas être du même ton & de la même couleur dans les tableaux de l'Histoire, dont le pinceau, à beaucoup près, ne doit pas être si fort & si brillant que celui de l'art oratoire. L'Histoire ne doit jamais se dégrader ni perdre sa dignité naturelle ; mais quelquefois elle adoucit le son de sa voix pour converser avec les hommes & les instruire sans grands mouvemens ; un fait simple, une réfléxion judicieuse, une description essentielle, exposés avec cette emphase, *ce ton trop élevé* par rapport aux circonstances, seroient aussi déplacés & aussi ridicules qu'une bataille, ou un caractère, ou un portrait, tracés d'une main foible & avec une couleur tranquille.

» *Ceci*, continue l'auteur, *ſemble* » *choquer les opinions des Critiques, qui* » *ne ceſſent de recommander à ceux qui* » *courent la carrière d'être ſimples dans* » *leurs récits* ». Oui, auſſi ſimples, auſſi élégans, auſſi naturels que le vainqueur de *Pharſale*. Ses Commentaires ſont un chef-d'œuvre de narration & le modèle des bons hiſtoriens, qui ne cherchent pas à ſurprendre le ſuffrage du Public par des phraſes ampoulées, qui ne ſont pas plus du reſſort de l'Eloquence que de l'Hiſtoire. Ce n'eſt pas pour bleſſer M. *Montigny*, mais pour lui faire ſentir ce que je veux dire, que je choiſis dans ſon ouvrage des exemples de ce défaut. » La vocation de » *Carloman*, dit-il, qui ſe retira dans » un Monaſtère, n'étoit pas celle de » ces ames, qui, pénétrées des gran- » deurs de l'Eternel, s'élancent dans » ſon ſein comme dans l'unique aſyle » du bonheur ; c'étoit celle de ces » eſprits obſcurs, qui, croyent que » chaque jour qu'ils reſpirent doit être » pour eux un jour de douleur, & qui » placés *dans ce grand tout*, ſ-

» *ſenſibles aux beautés de l'univers* ». *Céſar* aſſurément porta ſouvent la foudre & le ravage ; cependant on ne trouve nulle part dans ſes Commentaires une phraſe pareille à celle-ci : » après avoir jetté les ſemences des » guerres civiles dans la Neuſtrie, » *Pepin* ſe prépare *à y porter les ora-* » *ges qu'il avoit aſſemblés autour de lui* ». Peut-être *Ceſar* eut-il pris ce ton à la Tribune ; mais en écrivant l'Hiſtoire il eſt beaucoup moins faſtueux.

Si l'auteur me demande quels ſont les écrivains ſur leſquels un hiſtorien doit ſe former, je lui conſeillerai de tâcher de s'approprier ce qu'il y a d'excellent dans ceux qui ont de la réputation. Je penſe qu'un auteur qui dans le tiſſu de ſa narration ſeroit auſſi ſage que *Céſar*, auſſi intéreſſant & auſſi détaillé que *Plutarque* & *Joinville*, auſſi profond & auſſi habile à tracer un caractère que *Tacite*, auſſi éloquent que *Tite-Live*, &c, compoſeroit une excellente hiſtoire. Au reſte, les deux volumes que M. *Montigny* vient de faire paroître, donnent une idée très-

heureuse de ses talens & de son travail. Il a du feu, de la vivacité, une grande connoissance de la Germanie & des temps qui l'ont vu s'élever sur les débris du Capitole, une précision & une rapidité rares, sur-tout l'art d'envisager & de rendre les événemens d'une manière aussi noble qu'intéressante.

Satire; petit in-8° de 28 pages; à Paris chez les Marchands de Nouveautés.

L'AUTEUR de cette satire s'adresse à M. *Clément*; il se déclare son ami; mais il avoue dans la même ligne qu'il ne le connoît point. C'est la réponse de *Boileau* à M. de *Voltaire*, qui a produit cette intimité. En vérité, Monsieur, quand on a lu la satire que je vous annonce, on a presque envie de se faire Philosophe. Il seroit difficile de défendre la Religion & le goût dans un style plus plat & plus grossier. Entr'autres sarcasmes ingénieux du nouveau satirique, voici ce qu'il dit de l'illustre Auteur qui ...

donné des paradoxes si séduisans contre la société :

Cet autre, qui voudroit de la société,
Entre tous les humains, vois rompre le Traité;
Qui dégrade de Dieu le plus parfait ouvrage,
Le rabaisse au niveau de l'animal sauvage.....
Ce fou, qui de la bête a l'inclination,
Dans les autres croit voir même propension;
Il sent qu'il n'a d'humain au plus que la figure,
Et pense que chacun a la même structure :
Laissons sur quatre pieds cet animal s'enfuir.

Ainsi voilà une chose bien décidée ! C'est que l'auteur de cette satire est un génie, & *Jean-Jacques Rousseau* une *bête*. Il faut convenir, Monsieur, que nous voyons aujourd'hui des choses incroyables dans la Littérature, comme dans tout le reste. On ne sçait souvent si l'on doit s'en rapporter à ses yeux.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Octobre 1772.

LETTRE

LETTRE III.

Eloge Historique de M. Devaux, célèbre Chirurgien de ce siècle; avec des notes & un Extrait raisonné de ses différens Ouvrages; par M. Sue le jeune, Maître en Chirurgie, Chirurgien ordinaire de l'Hôtel-de-Ville, Professeur-Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole Pratique, &c; Brochure d'environ 100 pages; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

LES Moines de Cîteaux, dans une Assemblée Capitulaire, firent un statut par lequel il fut ordonné, que, vû le grand nombre de leurs confrères, dont on faisoit habituellement l'éloge & dont les noms avoient été inscrits au catalogue des Saints, on ne poursuivroit dorénavant la canonisation d'aucun,

de peur que la trop grande quantité n'en fît baisser le prix, *ne multitudine Sancti vilescerent in Ordine*. M. l'Abbé *d'Olivet*, qui nous a fourni cette anecdote, désireroit que nos Académies fissent un statut dans ce goût là, parce qu'à force, dit-il, de multiplier nos héros, les véritables y perdront & les faux n'y gagneront pas. Je pense, Monsieur, qu'on peut mettre une restriction au statut que proposoit cet Académicien, vraîment digne de l'être, en l'appliquant aux hommes célèbres de tous les états, & régler que désormais on n'honorera de l'éloge public que ceux qui, à des talens bien réels & à des services rendus à la patrie, aux lettres, aux sciences, à l'humanité, joindront les qualités du cœur, les vertus morales & le respect pour la religion. Comme le célèbre Chirurgien, dont je vous annonce l'éloge, a réuni tous ces avantages, je me fais un plaisir de vous le faire connoître d'après le tableau que nous en trace un homme de mérite & digne de célébrer un illustre confrère.

Jean Devaux, Maître en Chirurgie

& ancien Prévôt du Collége Royal de Chirurgie de Paris, nâquit dans cette Capitale le 27 Janvier 1649. Ses premières études annoncèrent des talens supérieurs. Son père, un des Membres les plus distingués du Collège Royal de Chirurgie & l'un des plus touchans modèles de probité, de modestie & de sensibilité pour les malheureux, conçut les plus flatteuses espérances des talens précoces de son fils; mais sa première jeunesse les fit presqu'évanouir. Dès qu'il eut acquis l'âge des passions, il s'y livra sans réserve, & ne respira qu'une liberté effrénée. Enfin, la voix paternelle le rappella: il se vit comme forcé de se livrer à des études de Chirurgie, pour lesquelles il paroissoit avoir une répugnance invincible. Il eut pour premier Maître *Claude David* le fils, depuis premier Chirurgien de *Marie-Thérèse d'Autriche. David* joignoit à de profondes connoissances dans la théorie & dans la pratique de son art, une merveilleuse facilité à s'exprimer sur les sujets mêmes les plus arides. M. *Devaux* s'apperçut, sous cet excel-

lent guide, qu'il avoit des diſpoſitions pour l'état qu'on le forçoit d'embraſſer. *David*, pour le ſoutenir dans ces ſentimens, lui fit mille careſſes, & lui facilita les moyens de ſe faire connoître. Depuis ce moment les progrès du jeune Chirurgien furent très-rapides, & ſa réputation s'accrut de jour en jour; il devint auſſi habile de la main que de la plume, & de tout côté on lui envoyoit les plus importantes conſultations. Ce qui n'eſt pas équivoque, c'eſt le ſuffrage unanime de ſes confrères que M. *Devaux* réunit en ſa faveur. Deux fois ils le nommèrent Prévôt, c'eſt-à-dire, qu'ils le mirent, avec trois autres, à la tête de ſa Compagnie pour gérer ſes affaires & préſider à la réception des candidats. Il donnoit à l'étude de ſon art tous les inſtans qu'il ne conſacroit point au ſervice du public & aux fonctions de ſon emploi; & ce genre de vie, il le continua juſqu'au dernier ſoupir. Dans ſes dernières années, la groſſeur de ſes jambes, qui étoient devenues très-enflées, l'empêchant de ſortir auſſi ſouvent qu'il

l'eût desiré, presque tout son temps étoit employé à lire, à composer des ouvrages, ou à répondre, soit par écrit, soit de vive voix, aux consultations dont il étoit accablé. Né avec un caractère sensible & un peu mélancolique il trouva dans une femme vertueuse les douceurs, les agrémens & les complaisances qui lui étoient si nécessaires pour être heureux. Un jour que ces deux époux étoient ensemble avec une de leurs filles, M. *Devaux* ne disoit mot, & paroissoit occupé de quelqu'objet de la plus grande importance. La mère & la jeune demoiselle crurent devoir le tirer de cette profonde rêverie, & lui en demandèrent la cause : quelle fut leur surprise d'apprendre que le sujet des réfléxions de M. *Devaux* étoit la crainte qu'il avoit de les perdre, quoiqu'elles ne fussent en aucune manière incommodées, & l'embarras où il seroit si ce malheur venoit à lui arriver. Les infirmités avertirent cet habile homme qu'il touchoit lui-même à ses derniers momens. Le 24 Avril 1729, il fut attaqué d'une violente oppression de poitrine; mal-

gré la promptitude des remédes, le mal augmenta; ce qui ne l'empêcha pas de retoucher un Mémoire de ſa vie & de ſes œuvres, auquel il avoit commencé de mettre la dernière main. Il expira dans les plus grands ſentimens de religion, le 2 Mai, ſur les ſix heures du matin, dans ſa quatre-vingt-unième année; il fut enterré le lendemain dans l'Egliſe de Saint Gervais, ſa paroiſſe. » Peut-être, dit l'auteur de cet éloge, » qu'une des cauſes du grand âge au» quel M. *Devaux* eſt parvenu, c'eſt » la ſévere abſtinence des remèdes » quelconques, contre l'abus & même » contre l'uſage deſquels il s'éleva ſi » fort dans ſon premier ouvrage. Auſſi » a-t-il paſſé plus de cinquante ans ſans » en prendre même le plus léger, & » ſans reſſentir aucune incommodité » capable de lui faire garder la cham» bre; c'eſt avoir vêcu un ſiècle, s'il » eſt vrai, comme on le dit, que la vie » conſiſte moins à vivre long-temps » qu'à ſe bien porter.

La ſeconde partie de l'éloge de M. *Devaux*, eſt un catalogue ou une analyſe raiſonnée des ouvrages de ce cé-

lèbre Chirurgien. Le nombre en est très-considérable; ils sont rangés sous deux classes. La première renferme ceux qui lui sont propres, & la seconde, ceux dont il a donné la traduction. Mon dessein n'est pas, Monsieur, de vous présenter une liste exacte de ces différentes productions qui, la plupart, ont pour objet des matières analogues à l'art que M. *Devaux* a professé avec tant de distinction; c'est à ses confrères à connoître, à étudier ces sortes de livres, pour y puiser les grandes vues de la Chirurgie. Celui qui a fait le plus d'honneur à M. *Devaux*, est son *Index Funereus Chirurgorum Parisiensium, ab anno 1315 ad annum 1714 operâ M. J. D. V. Trivoltii 1714 in-12, p. 118.* Cet ouvrage contient des recherches curieuses, non-seulement sur l'origine & l'établissement du collége de Chirurgie, mais aussi sur les divers événemens qui y sont arrivés pendant l'espace de plus de 400 ans, & sur les principaux membres de cette Compagnie; ensorte qu'on peut regarder ce livre comme un précis de ce qu'il y a de plus cer-

tain sur l'histoire de la Chirurgie Françoise. Cependant il n'est pas exempt de quelques erreurs ; il seroit bien à souhaiter que quelque main sçavante voulût continuer ce nécrologe & le corriger. M. *Morand*, plus en état que personne de perfectionner ce travail, s'étoit proposé d'en donner une édition plus complette & exactement corrigée. Ses occupations multipliées l'empêchent d'exécuter cet utile projet; il a déja ramassé à ce sujet plusieurs anecdotes & plusieurs articles omis dans l'*Index* ; il les a communiqués à M. *Sue* qui en a orné le catalogue des ouvrages de M. *Devaux*.

On trouve aussi, parmi les productions de ce dernier, quelques Pièces fugitives de Littérature. Il examine dans l'une le passage de *Pline*, qui, dans le vingt-neuvième Chapître de son *Histoire Naturelle*, dit que Rome fut 600 ans sans Médecins. M. *Devaux* prétend que le Naturaliste Romain n'a entendu par-là que les Médecins venus de Grèce, qui effectivement ne parurent à Rome qu'à cette époque ; ce qu'il prouve en alléguant qu'*Archa-*

gate, le premier des Médecins Grecs qui vinrent s'établir dans la capitale du monde, n'y arriva qu'au commencement du sixième siècle de la fondation de la République ; encore fut-il honteusement chassé, si l'on en croit *Plutarque*.

Un autre morceau littéraire de M. *Devaux*, qui n'a jamais été imprimé, & qui mérite néanmoins d'être connu, est une espèce de supplément & d'addition au Dictionnaire de *Bayle*. Il renferme plusieurs anecdotes sur des personnages illustres, & principalement sur les Médecins & les Chirurgiens qui se sont fait un nom par leurs écrits ou par l'éclat de leur pratique. L'auteur en rapporte quelques articles. Je me borne à vous citer les deux suivans.

BELESTRE. *Piquoté de Bélestr* Médecin de Paris, avoit entre le mains un exemplaire d'un fameu livre intitulé *De Tribus Impostoribus*, qu'il avoit en d'un nommé *Ricœur*, brocanteur de livres, pour dix écus. M. *Faure*, Bibliothécaire de M. le *Tellier*, Archevêqu [illegible] ns, le

vint trouver, lui dit que le Prélat desiroit fort d'avoir ce livre, & lui en offrit jusqu'à cent louis, sans qu'il voulût le lui donner. L'Archevêque vint lui-même, & offrit à M. *Belestre* jusqu'à mille écus; mais ce fut inutilement; on prétend que celui-ci étoit dans le dessein de supprimer ce livre détestable.

Cardan, ce Médecin astrologue, fut malheureux dans sa famille. Son fils aîné fut puni de mort pour avoir empoisonné sa femme, qu'il avoit épousée par amourette. Le second fut un scélérat qu'il fut obligé de déshériter.... Le supplice de son aîné pensa le faire mourir de douleur. Mais, ce qu'il y a de singulier à cet égard, c'est que *Cardan* se persuadoit que son fils avoit pu impunément empoisonner sa femme, parce que l'ayant épousée sans bien & sans honneur, il n'en avoit reçu que l'infâmie du cocuage.

L'Art d'aimer. La Fille de quinze ans, Conte. La Chanson de Tirsis à Lesbie, &c; morceaux traduits de l'Italien;

suivis de quelques Poësies Françoises, imitées de l'Allemand, du Grec & du Latin : Essai de traduction, auquel on a joint une Lettre critique sur les Ballets de l'Opéra ; Brochure in-8°. de plus de 100 pages ; à Paris chez J. F. Bastien, Libraire rue du Petit-Lion Fauxbourg Saint Germain.

L'*Art d'aimer*, que l'on trouve à la tête de cette brochure, est une traduction d'un petit ouvrage de M. le Comte *Algaroti*, dans lequel cet agréable auteur a fait passer quelques-unes des beautés du Poëme d'*Ovide*, qui porte le même titre : mais il me semble que ces sortes de poëmes sur-tout devroient être traduits en vers ; il ne faut pas le dissimuler, la prose fait disparoître la plûpart des graces qui font le charme & le mérite des poësies galantes & légères. Quoi qu'il en soit, Mo[illegible] de M. *Algaroti* est [illegible] long-temps, & l'on [illegible] à trouver de l'esprit [illegible]

ment, de la délicatesse dans un ouvrage de sa composition. Cet *Art d'aimer* est une espèce d'Epître d'une mère à son fils : elle veut le guider, en lui faisant part de ce qu'elle a observé dans l'école du monde. D'abord, ce sont tous les lieux communs des préceptes ordinaires en amour. Il faut, lui dit-elle, étudier le caractère de celle qu'on aime ; si elle cultive les Lettres, la nommer une dixième *Muse* ; relever ses avantages, rabaisser ceux des autres femmes ; exécuter toutes ses volontés avec promptitude ; se faire esclave pour être le maître ; irriter l'amour & l'amour-propre par quelques absences & par la crainte d'une rivale aimée, &c. Le morceau que je vais vous citer, Monsieur, m'a paru le plus piquant de cette Epître : « Le temps le plus favorable à l'a» mour, poursuit cette mère très-con» noisseuse, est celui des plaisirs & des » jeux. L'allégresse fait sur le cœur ce » que le Printems opère sur la terre. » *Philène* s'avisa de parler d'amour à » *Lesbie* un jour qu'elle avoit vu à » *Astérie*, sa compagne, une parure

» d'un goût nouveau : étoit-ce là le » moment ? Cependant il n'est pas de » règle qui, comme on dit, ne souffre » d'exception : la Matrone d'Ephèse » prêta l'oreille à un soldat sur la tom» be de son mari, & *Philis* écouta *Syl»vandre* le jour même de la mort de son » petit chien. Un endroit assez propre » à toucher le cœur de ta belle maî» tresse, est certainement le Théâtre, » où tout parle d'amour. Si, par ha» sard, en fréquentant les specta» cles, tu te sentois quelque tendre » inclination pour *Phèdre* ou pour *Mo» nime* *, songe ce que tu auras à » souffrir des caprices de ces belles » Princesses, les dépenses qu'il faudra » faire pour soutenir la maison de ces » Souveraines.... Écoute donc la Pièce » du fond des loges : ne t'approche » point tant des coulisses [illegible] a » son point de perspective [illegible] rez, je crois, de mon sentim[illegible] sieur, & vous trouverez, co[illegible] que ce dernier conseil est le [illegible] qu'on ait jamais donné dans [illegible] *Art d'aimer* que ce soit, mêm[illegible]

* Allusion aux Actrices.

celui d'*Ovide* ou du *gentil Bernard.*

La Fille de quinze ans eſt une hiſtoriette très-ingénieuſe, extraite d'un badinage, appellé en Italien *Cicalata Academica*, *Bavardage Académique*. La jeune *Lucrèce*, vivement preſſée par *Rolandin* ſon amant, tire de ſon ſein un ruban couleur de feu, &, s'en ceignant par le milieu du corps : « Vois-» tu, lui dit-elle, cette ceinture ver-» meille ? Oui, je la vois, répond en » tremblant le jeune homme. Eh bien, » reprit *Lucrèce*, contente-toi aujour-» d'hui de la moitié de moi-même ; » vois ce qui te plaira davantage, de » ce qui eſt au-deſſus de la ceinture, » ou de ce qui eſt au-deſſous ; choiſis » l'un ou l'autre. Elle accompagnoit » ces mots du geſte le plus aimable. » *Rolandin* héſita un inſtant : mais que » les attraits d'un viſage embelli par » la tendreſſe, ſont puiſſans ! Il n'y a » rien de plus beau, de plus précieux, » s'écria-t-il, que cette figure char-» mante, que ces bras raviſſans, que » ce ſein palpitant : oui, continua-t-il » en l'embraſſant avec tranſport, je » choiſis ce qui eſt au-deſſus de la cein-

» ture. Alors, *Lucrèce* enchantée de la
» délicateſſe de ſon jeune amant, dé-
» noua le ruban qui lui tenoit lieu de
» ceinture, & le laiſſa (ô délicieuſe
» naïveté!) & le laiſſa tomber à ſes
» pieds....

A la ſuite de ces traductions eſt un Diſcours aſſez ſingulier prononcé à Florence dans l'Académie des *Apatiſtes*. Il s'agit de ſçavoir *quels ſont les yeux les plus beaux, des bleus ou des noirs*. Vous ne devineriez jamais, Monſieur, qu'eſt-ce qui agite cette grande queſtion: c'eſt un Poëte François, très-connu par une excellente tragédie, M. *de la Foſſe*, l'auteur de *Manlius Capitolinus*. D'ailleurs, la matière eſt traitée avec toute la gravité convenable: l'orateur eſt dans la perpléxité la plus embarraſſante. S'il prononce pour les yeux noirs, ceux qui aiment [illegible] s'écrieront qu'il ne leur r[illegible] Appellera-t-il une troiſi[illegible] pour décider? Mais celui [illegible] nommé ſera peut-être [illegible] yeux bleus ou des yeux no[illegible] quelques yeux d'une autre [illegible] s'il eſt pour les yeux bleus, l'au[illegible]

récuſe ſur le champ comme partial ; s'il eſt pour les noirs, la même raiſon fait que ſon adverſaire le récuſe à ſon tour ; s'il n'aime ni les uns ni les autres, comment pourra-t-il être juge dans cette cauſe ? Après pluſieurs autres argumens de la même force & de la même importance, l'auteur ſe tire d'affaire le plus heureuſement du monde. » S'il faut abſolument réſoudre » ce problême, dit-il, je le ferai en » deux mots : ſans m'arrêter à la cou» leur des yeux, ſoit qu'ils ſoient » bleus, ſoit qu'ils ſoient noirs, ceux » qui tournent vers moi les regards » les plus favorables auront la pré» férence «.

Ce diſcours eſt ſuivi de quelques traductions en vers de l'*Anthologie*, d'*Anacréon*, de *Martial*, d'*Auſone*, d'*Owen*, de *Metaſtaſe*, &c. ; ce qu'il y a de plus paſſable dans ces petites poëſies eſt une Epigramme traduite du Grec :

L'envie eſt, dites-vous, un fléau dangereux ;
De mille maux elle eſt toujours la cauſe.
Soit ; mais j'ai vu ſouvent en crever l'envieux :
Malheur eſt bon à quelque choſe.

La plus mauvaise de ces petites pièces, est le Madrigal suivant :

Si je parois, *Iris*, oublier mes sermens,
Excuse-moi, je ne suis pas volage ;
Mais il falloit avoir, pour t'aimer plus long-
temps,
Une constance à triple étage.

Vous n'entendez peut-être pas cela ; du moins je ne l'ai pas d'abord entendu ; mais une note placée au bas de la page vous en fera concevoir toute la finesse ; c'est que le charmant objet loué dans ce quatrain, loge au troisième étage.

Cette Brochure est terminée par une *Lettre critique sur les Ballets de l'Opéra*. M. *Rousseau* de Geneve a prétendu que *nous n'avions pas de Musique*, & que *nous ne pouvions pas en avoir*. Ici on nous prouve que nous n'avons pas de Danse ; mais on soupçonne qu'il seroit possible que nous en eussions. » J'entends déja, s'écrie » l'auteur, nos agréables Papillons » du foyer de l'Opéra & nos pesans » Marguilliers du Parterre, s'écrier

» d'une voix unanime, *Nous n'avons* » *pas de Danse!* Quelle héréfie! Quelle » abfurdité! Il faut perfiffler ce Nova» teur dans tous les foyers de l'Aca» démie Royale de Mufique; il faut » pendre ce finge de *Jean Jacques* fur » le Théâtre de la Scène Lyrique. » *Nous n'avons pas de Danse!* Eh! » le *Grand Vestris*, fi juftement nommé » par lui-même *lou Diou de la Danse*, » eh, la raviffante *Heinel*, que les » Anglois jaloux vont nous enlever, » que font-ils donc à votre avis les » Dimanches, Mardis & Vendredis, » quand ils ne font pas *doublés?* Ce » qu'ils font, me demandez-vous? Ils » remuent les bras & les jambes, ils » font des pas; & les pas ne font que » le méchanifme de la Danfe. La » Danfe, la véritable Danfe, la feule » qui puiffe mériter ce nom, la Danfe » théâtrale enfin, (confidérée même » fous le mot générique de *Danse*) » eft l'art de rendre les diverfes im» preffions de l'ame par les mouve» mens variés des différentes parties » du corps. Ainfi toute perfonne qui,

» arrivant du fond d'un Théâtre, s'é-
» lancera en l'air avec légéreté, fera
» un *entrechat à huit* ou *à dix*, s'avan-
» cera sur la Scène par un noble &
» ennuyeux *terre-à-terre*, fera ensuite
» des *balancemens*, des *jettées-battues*,
» des *pirouettes*, des *à-plomb*, des *bri-
» sées*, des *pas de bourrée*, *soit ouverts*,
» *soit fermés*, & même des *tems de
» cuisse*, &c, &c, sera justement ap-
» plaudie par des *Amateurs*; mais si
» elle ne fait que cela, elle n'aura pas
» dansé. Les pas ne sont que le mé-
» chanisme de la Danse, ai-je déja dit;
» la *Pantomime* en est l'ame & la vie.
» La Danse, je le répéte, doit être
» une imitation des actions & des paf-
» sions humaines : donc elle ne sera
» rien sans la *Pantomime*. La Danse,
» unie à la *Pantomime*, est un Art; la
» Danse, séparée de la *Pantomime*,
» n'est plus qu'un métier «. Ces maxi-
mes paroîtront sans doute un peu
dures; mais il suffit qu'elles ayent de
la justesse. Pour comble de sévérité,
l'auteur se met à comparer nos au-
gustes Danseurs du haut genre aux fa-

meux *Pylade* & *Batylle* : c'est assurément le plus mauvais tour qu'on pût leur jouer. Vous ne me sçaurez pas mauvais gré de mettre ce morceau sous vos yeux. » Les Romains venoient de » perdre *Esopus* & *Roscius*, les deux » plus fameux Acteurs qui eussent jus» qu'alors existé. Accoutumés à voir » ces deux hommes, justement célè» bres, représenter devant eux des » Drames sublimes, ils commençoient » à se dégoûter du Théâtre, faute de » sujets qui pussent remplacer ces deux » Comédiens. *Pylade* & *Batylle* pa» roissent ; tout-à-coup un nouveau » genre de spectacle attire en foule les » Citoyens de Rome. Ces deux Dan» seurs, par leurs pas admirables, par » leur Pantomime vraie & attachante, » soutenus d'une Musique expressive » & variée, font oublier bientôt les » deux plus célébres Acteurs. Il n'est » déja plus question de l'Art de la Dé» clamation. Les pas de ces deux *Pan-* » *tomimes* représentent les Pieces les » plus régulières, soit tragiques, soit » comiques, soit satyriques. *Pylade*,

» dans sa danse grave & sublime, » semble faire revivre l'auguste Tragédie; & *Batylle*, par un pas gracieux ou plaisant, représente les différens traits de la piquante Comédie. » O miracle de la Danse!

Rivale de *Clio*, tu sçais conter aux yeux;
Et tout, jusqu'à la Fable, est vivant dans tes jeux.

» Ce n'étoit pas la nouveauté seule » qui pouvoit exciter de si justes admirations. Le nouveau séduit aisément le vulgaire, j'en conviens; » mais dans quel temps ces deux Danseurs opérèrent-ils ces prodiges? » Dans un siècle où vivoient les *Augustes*, les *Luculles*, les *Horaces*, les » *Virgiles*, les *Mécènes*, &c, &c. De » pareils personnages, si illustres par » leur mérite, pouvoient-ils rester » long temps abusés? Les sentimens » qu'exprimoient ces *Pantomimes* en » dansant, avoient un caractère si vrai, » assure M. *de Cahusac* (*Traité de la* » *Danse*), qu'on vit plus d'une fois » les Spectateurs suivre, sans le vou-

» loir, les mouvemens du tableau dont
» ils étoient frappés, pousser des cris;
» verser des larmes, partager les fu-
» reurs d'*Oreste* ou les tendres dou-
» leurs d'*Hécube*. On a vu même, dans
» la danse d'*Ajax*, la multitude se pé-
» nétrer des mêmes fureurs qui ani-
» moient le Héros Grec, dépouiller,
» ainsi que lui, ses habits, s'animer au
» combat, & souvent en venir aux
» mains «.

L'auteur rend justice aux danseurs dans le genre gai, & conséquemment au sieur *Dauberval* & à la Dlle *Allard*; enfin il croit que nous pourrions avoir de la vraie danse; il cite les ballets immortels du célèbre *Noverre*, & de pareilles preuves sont sans replique : je vous invite, Monsieur, à lire cette Lettre en entier; ce n'est, à la vérité, qu'un extrait assez court de ce qu'a développé très-amplement le même *Noverre* dans ses excellentes lettres sur la Danse; mais cet extrait est plein de gaieté, de bonnes vues & agréablement écrit. Il y a une note curieuse sur les Ballets de l'Italie moderne;

Ballets qui n'ont aucune liaison avec les Drames qu'on y représente ; par exemple, dans l'opéra de *Regulus* de *Metastase*, on exécute un Ballet de Cuisiniers : les broches sont garnies ; elles tournent devant le feu, &c.

Correspondance de M. de Haller.

LA *Société Typographique* de Berne va mettre au jour un recueil de lettres écrites par différens Sçavans de l'Europe à M. *de Haller*. Ces lettres contiennent des notions sur l'Histoire littéraire du demi siécle qui vient de s'écouler, des découvertes, des réfléxions & des observations nombreuses des principaux Médecins & Naturalistes des derniers temps. Le Sçavant auquel ces lettres ont été adressées a fait un triage de l'immense correspondance, qu'il a entretenue avec *Albinus*, *Réaumur*, *Werlhof*, *Pringle*, *Trew*, *Heister*, *Morgagni*, *Caldani*, *Se-*

nac, *Jacquin*, *Burman*, & d'autres Auteurs distingués par leur mérite; il en a choisi ce qui peut être d'une utilité générale, sans commettre les illustres écrivains dont on publie les lettres. Elles peuvent former douze volumes *in*-8° de vingt-cinq à trente feuilles. Il y aura environ huit volumes de lettres Latines, & quatre volumes de lettres Françoises, Allemandes, Angloises & Italiennes, qu'on distribuera en autant de volumes particuliers, sans mêler les différens idiomes. On donnera deux volumes par an, & peut-être trois. M. *de Haller* y ajoutera des notes, pour éclaircir ce que son commerce épistolaire, familier & suivi avec les divers Auteurs, les a dispensés d'exposer en détail.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Octobre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Recueil d'Antiquités dans les Gaules, enrichi de diverses Planches & Figures, Plans, Vûes, Cartes Topographiques & autres Dessins, pour servir à l'intelligence des Inscriptions de ces Antiquités : Ouvrage qui peut servir de suite aux ANTIQUITÉS *de feu M. le Comte de Caylus ; par M. de la Sauvagère, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, ancien Directeur en chef dans le Corps Militaire du Génie, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle ; un Volume in-4° de près de 400 pages.*

LA Gaule a si long-temps appartenu aux Romains, qu'on ne doit pas être surpris qu'on y trouve des

monumens, dont les ruines imposantes attestent le génie de ces vainqueurs du monde. Il seroit bien à souhaiter que ceux qui commandent dans les différentes Provinces où ces monumens furent élevés, donnassent des ordres pour les conserver & pour réparer ce que l'injure des années détruit tous les jours. Les Sçavans n'ont pas cette autorité; ils ne peuvent qu'étudier ces restes de la magnificence Romaine, déchiffrer les inscriptions dont ils sont chargés, en déterminer l'objet, en tracer des dessins exacts qui consolent en partie de ce que la négligence des hommes & le torrent des siècles nous a fait perdre.

Parmi les auteurs laborieux qui se sont distingués dans ce genre d'érudition, vous placerez avec honneur M. *de la Sauvagère*, connu depuis long-temps par son amour pour tout ce qui appartient à l'Antiquité, & par l'étendue des connoissances que demande cette étude. Il a publié en différens temps les découvertes qu'il a eu occasion de faire; il en donne aujourd'hui un recueil intéressant & curieux. Je vais

jetter les yeux ſur les divers morceaux qui compoſent ce volume. Il débute par des *Recherches ſur les Ruines Romaines de Saintes & des environs*, *avec les particularités les plus remarquables ſur l'hiſtoire de cette Ville.* Ces ruines prouvent que l'ancienne Cité des *Santones*, étoit inconteſtablement placée en ce lieu-là, & que la Saintonge, dont elle étoit la Capitale, tenoit un rang conſidérable dans l'Aquitaine, l'une des Provinces les plus importantes de l'Empire Romain. En effet, lorſque la République des Gaules leva des troupes pour s'oppoſer aux conquêtes de *Céſar*, les *Santones* furent taxés à douze mille hommes, tandis que les Provinces voiſines, le Poitou & la Touraine, n'en fournirent chacune que huit mille. Pluſieurs Hiſtoriens modernes n'ont débité que des fables ſur l'origine de la Ville de Saintes. Ils font ſortir les Saintongeois d'une colonie de Troyens qui habitoient les bords du fleuve *Xantus*. De cette fable s'eſt introduit l'uſage d'écrire *Xaintes*, *Xaintonge* par un X; mais cette ortographe tombe d'elle-même.

Dans les Commentaires de *César*, & dans tous les Historiens des six premiers siècles qui parlent de *Saintes* & de *Saintonge*, on trouve ce mot écrit par une S, & même chez les Grecs.

Saintes avoit autrefois un très-bel amphitéâtre ; quoiqu'il soit aujourd'hui presqu'entiérement ruiné, ce qui en reste a suffi à M. *de la Sauvagère* pour le dessiner tel qu'il étoit lorsqu'il fut bâti par les Romains. Il est de figure elliptique. Les souterreins sont séparés par des murs de refend qui portoient les voûtes & les gradins ou siéges circulaires pour les spectateurs, ainsi que la platte forme au haut, qui regnoient tout au tour. On distingue les loges appellées *Cavea*, où l'on renfermoit les bêtes féroces destinées au combat, & le *Podium* qui entouroit l'arène où se plaçoient les Sénateurs & les principaux Magistrats. Cet Amphithéâtre est de la grandeur de celui de Nismes. Quant à la décoration des murs extérieurs, qui est superbe à Nismes, il ne paroît pas qu'il y ait eu jamais d'architecture à ceux de

Saintes. Au contraire, les fragmens de ces murs annoncent qu'ils étoient unis, parementés en petites pierres cubiques proprement posées par assises réglées & maçonnées d'un mortier de ciment dont la solidité auroit conservé ce monument à la ville de Saintes, si l'on n'arrachoit pas journellement ces pierres pour les employer aux nouveaux bâtimens. Comment, dit l'Auteur, les Magistrats qui gouvernent cette ville, n'arrêtent-ils pas les mains meurtrières qui dévastent ces ruines superbes qui nous rappellent la grandeur des siècles reculés !

On voit au milieu du pont sur la Charente les débris d'un arc de triomphe autrefois magnifique & digne des plus beaux siècles de Rome. Le temps & la main avide des particuliers y avoient causé des dommages très-considérables, lorsqu'en 1665 ou 1666, M. *Blondel*, célèbre Architecte, fut appellé pour réparer ce pont qui tomboit en ruines. On assure que la dépense s'en fit aux frais de M. *de Bassompierre*, alors Evêque de

Saintes, dont on voit les armoiries ſculptées ſur les nouvelles arches. M. *Blondel* profita de la circonſtance pour conſerver l'arc de triomphe, qui dès-lors étoit ménacé d'une chûte prochaine. Mais, depuis cent ans qu'on y a mis la main, l'arc s'eſt beaucoup détruit ; il eſt actuellement dans un état affreux ; ce n'eſt plus qu'un vieux mur, dont les pierres déplacées & renverſées les unes ſur les autres font preſſentir que dans peu il ne nous en reſtera de trace que dans le Deſſin de M. *de la Sauvagere*, qui le préſente au Public tel qu'il étoit dans ſa première beauté. L'époque & l'objet de ce monument ont élevé de grandes conteſtations parmi les Antiquaires. M. *de la Sauvagère*, après avoir rapporté & réfuté les ſyſtêmes & les imaginations de ceux qui ont travaillé avant lui ſur ce monument, donne ſa conjecture, qui paroît naturelle & vraiſemblable. Le Sénat, dit-il, ayant appris que *Germanicus*, l'idole de Rome & de l'Empire, avoit été empoiſonné par les intrigues de *Séjan*, ce Corps auguſte voulut rendre

à sa mémoire tous les honneurs possibles ; en conséquence, il porta un décret par lequel il fut ordonné entr'autres choses. . . . » qu'on éleveroit des arcs de triomphe en son » honneur à Rome, sur les bords du » Rhin, & sur le mont Amanus en » Syrie, avec *une inscription qui contiendroit ses exploits* & apprendroit » à la postérité qu'il étoit mort en servant la République ». Il seroit difficile, selon *Tacite*, de dire le nombre de statues & d'autels qui furent élevés en divers lieux en son honneur. Tout ce détail touchant *Germanicus*, poursuit le sçavant Auteur, amène à l'époque où l'arc de triomphe de Saintes fut bâti par un pareil ordre que le Sénat avoit donné dans diverses autres Provinces qui dépendoient de l'Empire Romain. Ce fut donc pour se conformer aux idées du Sénat que les *Santones* voulurent, comme les autres peuples les plus considérables de l'Empire dans la Gaule, se distinguer par cet édifice.

Saintes a produit quelques personnages celèbres, dont les noms ont

échappé à l'oubli. *Tacite* fait mention d'un *Julius Africanus*, qui fut dénoncé l'an de *J. C.* 32, comme l'ami de *Séjan*, cet indigne Miniſtre de *Tibère*. Un *Rufus* vivoit ſous le regne de *Galba*. Il étoit père de *Cæſonia* que *Martial* a célébrée dans ſes vers. Enfin, *Leon II*, ſurnommé *le Jeune*, Evêque de Bourdeaux, l'an 510, étoit auſſi de la même ville. Le Poëte dont je viens de parler, décrit la manière dont les Saintongeois s'habilloient de ſon temps; il aſſure qu'ils portoient une longue queue de ſinge pendante ſur le dos au bout d'un capuchon, attaché à un certain manteau dont ils ſe couvroient par deſſus leur tunique.

M. *de la Sauvagère* donne encore des plans très-curieux de la Naumachie * & d'un très-bel aquéduc que les Ro-

* C'eſt-à-dire, *Combats de vaiſſeaux*; c'eſt le nom d'un ſpectacle qu'on donnoit ſouvent au Peuple de l'ancienne Rome. On creuſoit un grand eſpace de terrein en forme de cercle, environné de portiques & de ſiéges. Ce cercle ſe rempliſſoit d'eau par le moyen d'une quantité prodigieuſe de tuyaux : on y voyoit des armées navales qui faiſoient tous les exercices de la guerre.

mains avoient conſtruit à Saintes. On trouve à la fin de ces recherches ſur cette Ville une courte analyſe des diverſes révolutions qu'elle a eſſuyées en différentes époques, des circonſtances qui ont donné lieu à changer ſa ſituation, & des temps auxquels ont été conſacrés à la religion les édifices remarquables qu'on y voit.

Recherches ſur quelques antiquités des environs de Tours, & ſur la ſituation de CÆSARODUNUM, Capitale des *TURONES*, ſous les premiers Empereurs Romains. Les Tourangeaux, appellés *Turonii* dans les *Commentaires de Céſar*, étoient une des nations les plus conſidérables dans les Gaules, ſur les bords de la Loire. La plupart des anciens Auteurs nomment leur Capitale *Cæſarodunum* & *Cæſaroduno*, nom compoſé d'un terme Latin & d'un Celtique, & qui en françois ſignifie *Montagne de Céſar*; car il eſt certain que le mot *dunum* dans la langue des anciens Celtes ſignifioit invariablement *butte*, *montagne*, *éminence*, *lieu élevé*. Cependant, comme jamais ville ne fut bâtie dans un terrein plus ap-

plani que celle de Tours telle qu'on la voit aujourd'hui, le mot *Cæsarodunum* a donné lieu à bien des conjectures. M. *de la Sauvagère* propose la sienne avec ce ton de modestie qui est le sceau du vrai mérite. Les villes antiques, dit-il, qui ont disparu à nos yeux (& il y en a beaucoup de cette espèce dans la Gaule) ne se reconnoissent que par leursdifférens vestiges & par le genre de leur bâtisse. Les hauteurs de *Luines*, ci devant *Maillé*, présentent de ces sortes de monumens qui indiquent les temps des Romains; d'où il paroît évident que c'étoit là qu'étoit placé le *Cæsarodunum*, d'autant plus que la situation s'accorde avec le nom de *Montagne de César*. Un passage de ses *Commentaires* paroît fournir une nouvelle preuve du sentiment de M. *de la Sauvagère*; on y lit que *César*, après s'être emparé de Nevers & de Bourges, s'avança dans le pays des *Turonii*; il apprit que leur Capitale étoit ceinte de murailles & de tours, bien garnie de machines de guerre & très-peuplée. Le conquérant campa sur la montagne où est

aujourd'hui Amboise ; il y passa l'hyver. Quelque temps après, ayant triomphé de la ligue des Gaules dans laquelle les Turoniens étoient entrés, *César* dit expressément qu'il mit deux Légions en quartier chez eux *pour tenir toutes les régions voisines de l'océan dans le devoir.* Qu'on se représente actuellement, poursuit M. *de la Sauvagère*, la ville capitale des *Turonii* dans ces temps reculés, bâtie sur les hauteurs dont on vient de parler, au-dessus de *Luynes* ; c'est une situation admirable ; elle domine de toute part, sur-tout du côté de la Loire. Il y a les plus belles eaux du monde & dans la plus grande abondance ; elles y étoient conduites par un aquéduc, dont il reste des ruines magnifiques. Quels avantages une pareille situation n'avoit-elle pas pour les Romains, qui construisoient toujours leurs Places fortes sur des lieux élevés ? L'aquéduc en question ressemble entierement à ces sortes de monumens antiques qu'on remarque dans les environs de plusieurs de nos villes où les Romains ont séjourné. Il reste de cet

aquéduc neuf arcades entières & un grand nombre de piliers dont les voûtes sont tombées ; il y a en tout quarante-sept de ces piliers. Les ruines, la bâtisse, la qualité du mortier, tout annonce le travail des mains Romaines. On a lieu de croire qu'un pareil monument annonce une ville décorée, par conséquent une belle & grande ville. L'histoire ne fournit aucune lumière sur l'époque précise de la destruction de cette ancienne Capitale. Il est cependant probable que c'est de cette Cité que S. *Paulin* veut parler lorsqu'il dit que *long-temps avant lui elle primoit dans les Gaules, qu'elle étoit très-peuplée & qu'elle étoit distante* * *de la Ville de Tours de son temps :*

Gallorum quondam valdè florebat in oris,
Urbs Turonum distans ab agris, populisque
referta.

Il paroît donc évident qu'avant S. *Paulin*, qui mourut l'an 431, il y avoit eu aux environs de Tours une

* Cette distance est de quatre mille quatre cens toises.

première Capitale, qui n'étoit pas ſituée où elle eſt maintenant. On ne trouve de ruines antiques qui indiquent cette première ville que ſur les hauteurs de Luines ; il eſt donc bien probable que c'étoit-là où étoit ſituée la Capitale des *Turonii.*

Recherches ſur la Pile de Saint-Mars. A la vue & à la diſtance de trois mille deux cens quatre-vingt toiſes de Luines, ſur le même côteau en deſcendant vers la Loire, on voit un monument digne de remarque, appellée *Pile de Saint-Mars*, du nom d'une Paroiſſe voiſine dont l'Egliſe eſt ſous l'invocation de S. *Médard*; les noms *Medardus*, *Meardus*, *Mears*, *Mars*, ſont ſynonimes, ſelon M. *Ménage.* Plus on examine cette pile, plus on y reconnoît le goût des conquérans des Gaules. Son élégante conſtruction, l'exactitude du moule des briques dont elle eſt entierement bâtie, la figure & les dimenſions de ces briques, le maſtic qui les lie, ſa grande élévation, ſans eſcalier pour monter au ſommet : tout annonce un ouvrage des beaux ſiècles de l'Empire

Romain. Elle a quatre-vingt-six pieds six pouces de hauteur. Sa base exactement quarrée est de douze pieds six pouces. L'époque & le motif de l'érection de ce monument qui décore le côteau où il est assis, sont très-difficiles à déterminer, d'autant plus que jusques à présent on n'y a reconnu aucune inscription dont on pût tirer quelques lumières. Cette pile ne peut pas être mise dans la classe de ces tombeaux appellés *Moles* par les Romains, comme la tradition du pays le prétend. Ces sépultures militaires n'étoient que de grosses pierres brutes que l'on élevoit sans art dans les campagnes. L'Histoire Romaine nous apprend que les vainqueurs avoient coutume, pour immortaliser leurs succès, ou pour en rappeller le souvenir aux peuples soumis, d'élever sur le champ de bataille des masses pareilles en tout à celle dont il s'agit ici. Les Gaules étoient pleines de ces trophées. Il y en avoit plusieurs aux confins de la Touraine avec le Poitou, presque au confluent de la

Creuſe & de la Vienne, au lieu qui s'appelle *le Port de Pile.* C'eſt donc un monument de victoire. Mais à quel temps, à quelle occaſion faut-il la rapporter cette victoire? Voici l'idée à laquelle M. *de la Sauvagère* paroît vouloir s'arrêter. » Sous le regne de *Tibère*, où » ſoixante-quatre villes des Gaules ſe » révoltèrent contre la domination » Romaine, les *Andecavi* & les *Turonii* » furent les premiers qui prirent les » armes. Les *Turonii*, plus fermes que » leurs alliés, ne ſe rendirent qu'a- » près une bataille où ils furent vain- » cus par *Acilius Aviola*, l'an 21 de » l'ère chrétienne. Cet Officier étoit » chef d'une Légion; il ne remporta » cette victoire que par le ſecours des » troupes que *Viſellius Varo* lui envoya » de la baſſe Allemagne. C'eſt peut-être » en mémoire de cette victoire que » le Général fit élever cette pile, & » c'eſt même l'époque la plus fav » rable pour fixer le temps où ell » pu être bâtie. L'on entrevoit da » *Tacite* quelle ſenſation fit à Rom » la révolte de ces ſoixante-quatr » villes Gauloiſes. Lorſque le Sénat ap-

» prit qu'elles étoient domptées, il
» ordonna des vœux & voulut dé-
» cerner les honneurs du petit triom-
» phe à *Tibère* «.

Recherches sur le Briquetage de Marsal, & sur quelques antiquités de Tarquinpole. Marsal est placé en Lorraine à dix lieues de Metz & à vingt-deux de Strasbourg. Cette ville est sur la rivière de Seille, qui prend sa source dans le fameux étang de Lyndre. La Seille, après avoir coulé dans les fossés de la fortification de Marsal sans entrer dans la ville, reprend son cours à sa sortie par une coupure faite dans le chemin couvert, & va se jetter à Metz dans la Moselle. Le nom de Marsal ne se trouve nulle part dans les anciens Géographes; mais il est nommé tantôt *Bodatium*, tantôt *Marsallum* dans les titres du moyen âge. On peut dériver *Bodatium* de l'ancien Allemand *Boden* & *Budé*, que *Ducange*, dans son Glossaire de la basse latinité, explique sous le mot *Botta*, en latin *Lacuna*, en françois *Mare*. Il paroît vraisemblable que le mot françois *boue* vient de la même racine:

tout cela convient parfaitement à la situation de Marsal qui est au milieu d'un marais. Quant à *Marsallum*, on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'il vient de *mare Saliæ*, comme qui diroit le Marais de la Seille, à cause des marais qui environnent la ville, & de la Seille qui baigne ses murailles. On s'accorde assez à croire que le nom de *Salia* lui a été donné à cause des sources salées dont ses rivages abondent & qui ont donné naissance aux salines de *Dieuse*, de *Marsal*, de *Moyenvic*, de *Vic*, de *Salone*, de *Château-Salin*, &c. C'est dans Marsal & aux environs que l'on trouve, en fouillant à une certaine profondeur de terre, ce que l'on nomme vulgairement *Briquetage*. Ce qui forme ce *Briquetage* est un assemblage de briques ou morceaux de terre cuite rougeâtres, comme sont les briques cuites au four. Tous ces morceaux de terre cuite n'ont point été moulés ; on leur a donné telle figure que l'on a voulu ; les uns sont en cylindre, d'autres en espèce de cône, &c : on en voit plusieurs où l'empreinte de la main est par-

faitement marquée ; on y distingue facilement le moule des doigts ou du bout des doigts ; il y en a aussi quelques-uns dont la terre a été entortillée & pressée autour d'un brin de bois. Les plus gros morceaux de ce briquetage ont environ dix à onze pouces de pourtour, sur 7, 8, 9, 10 & 11 pouces de longueur ; les autres morceaux d'une moindre grosseur sont de toutes sortes de dimensions ; il y en a qui sont infiniment petits. Tous ces morceaux, mêlés les uns parmi les autres, gros, moyens & petits, avec la cendre & les autres parcelles qui se trouvent dans les fours à briques, & jettés confusémens sur le marais, sans mortier ni chaux & sans aucune matière, forment un corps ou massif de briques que l'on a appellé *Briquetage*, sur lequel est bâtie la ville de Marsal. Ce *Briquetage* est de 3, 4, 5 & jusqu'à 7 pieds d'épaisseur. L'enceinte qu'il contient dans la partie du marais où est placé Marsal, est beaucoup plus grande que n'est à présent cette ville ; ce qui pourroit faire conjecturer

qu'elle étoit autrefois plus étendue. Il ne paroît pas que l'on puiſſe douter que cet ouvrage ſingulier, par rapport à la maçonnerie moderne, qui en pareille occaſion a recours aux pilotis, ne ſoit véritablement Romain. Ces conquérans, ſur-tout dans la conſtruction de leurs chauſſées, commençoient par affermir le ſol en mettant deſſus une première couche de matière ſolide, comme de la pierre, du cailloutage, de la grève de mer, ou du ſable de montagne, ſelon les lieux. Sur cette baſe ils établiſſoient leurs ouvrages. Ce premier lit de pierres eſt ce que *Vitruve* appelle *ſtatumen*, que l'on peut rendre par le mot *affermiſſement*, & qui ſignifie un corps ou matière qui en doit ſoutenir un autre, ou que l'on met ſous un autre pour lui ſervir de fondement. Or Marſal étant bâti, appuyé, fondé ſur un lit pareil, ſur un pareil pavé factice, [illegible] ble qu'on peut aſſurer que ce [illegible] appartient à l'architecture Rom[illegible] Mais en quel ſiècle & pourqu[illegible] mole a-t-il été jetté ? Voilà touj[illegible] des queſtions auſſi embarraſſantes q[illegible]

propres à exciter la ſagacité des amateurs de l'Antiquité. Cette entrepriſe hardie, dit M. *de la Sauvagère*, d'avoir oſé confier à l'elaſticité de la vaſe glutineuſe & poiſſeuſe de ce marais, un corps compoſé de tant de millions de morceaux & de parcelles de terre cuite ſur une auſſi prodigieuſe étendue, eſt un ouvrage trop conſidérable pour que la circonſtance qui y a donné lieu ne fût un trait d'hiſtoire bien intéreſſant, ſi l'on étoit aſſez heureux pour en découvrir certainement l'époque : tout ce que l'on entrevoit, en conſiderant militairement l'immenſité de ce travail, c'eſt qu'il a dû être l'objet d'un Camp d'autant plus fort, qu'il devoit être iſolé au milieu des eaux de la Seille, & qu'il falloit encore traverſer l'excédent de la largeur du marais pour y arriver. Il eſt vrai qu'il eſt dominé, ſur-tout vers le nord-oueſt ; mais les armes de trait de ces temps-là ne pouvoient y atteindre. Il falloit d'ailleurs que ce poſte, qui ne peut être que l'ouvrage d'une armée conſidérable, fût d'une bien grande im-

portance, ſoit pour maintenir en reſpect toute une nation vaincue, ſoit pour ſe rendre maître de toutes les communications entre *Argentoratum*, Strasbourg, & *Divodurum*, Metz. Ce poſte de Marſal n'étoit pas le ſeul qui défendoit ces marais; il y avoit une Place forte au milieu de l'étang de Lyndre. D'après toutes ces notions, l'auteur penſe que le *Briquetage* de Marſal doit ſe rapporter aux guerres des Romains dans cette partie de la Gaule.

M. *de la Sauvagère*, pour completter ce morceau curieux, dit un mot du poſte ſitué au milieu de l'étang de Lyndre, c'eſt-à-dire, à deux lieues & demie de Marſal, & qui communiquoit au premier. Quelques auteurs modernes l'ont appellé *Tarquinpole*, quoiqu'on ne connoiſſe aucun titre ancien du pays qui lui donne ce nom. Les payſans des environs l'appellent *Teckempaul*, qui [illegible] Allemand *chauſſée pourrie*, [illegible] d'autres un *vieil étang*. Il y [illegible] préſumer que le village de T[illegible] pole a été autrefois conſidérab[illegible]

y voit les débris de quelques murs d'une très-grande épaiſſeur & l'emplacement d'un gros château. La principale enceinte que formoit cette fortereſſe exiſte en partie; elle étoit de figure pentagone; tout le reſte n'eſt plus qu'un amas confus de pierres & de matériaux. Le reſte de cet article eſt un recueil des époques principales de l'hiſtoire politique de Marſal, avec un coup d'œil ſur les ſalines du pays.

Recherches ſur les antiquités des environs de Vannes, à la côte du Sud de la Bretagne, ou deſcription hiſtorique des pierres extraordinaires & de quelques Camps des anciens Romains, qui ſe remarquent dans le pays des anciens Vénètes, juſqu'à Belle-Iſle. Les pierres qui ont donné lieu à ces recherches, ne peuvent être priſes pour des Termes ou des monumens de ſépultures militaires, tels qu'on en voit pluſieurs dans les Gaules. On ne connoît aucun écrit qui ait fait mention de leur véritable état, ni de ce qui peut leur avoir donné lieu : elles ſont placées ſur la côte du ſud du Morbihan, tout auprès du bourg de Carnac, où elles

occupent le terrein le plus élevé en face de la mer, en allant depuis ce bourg au bras de mer de la Trinité, sur la longueur de sept cens soixante-sept toises, où elles sont plantées & alignées comme des rangées d'arbres sur onze rangs parallèles, qui forment dix intervalles comme des rues tirées au cordeau. Ces pierres sont plantées à dix-huit, vingt & vingt-cinq pieds les unes des autres. L'auteur les regarde comme des traces d'un Camp de *César*; d'autant mieux que ce terrein porte encore actuellement le nom de *Camp de César*. Ce Général, comme il le dit lui-même, ne voulant rien entreprendre contre les Vénètes, habitans de la ville & du diocèse de Vannes, avant l'arrivée de sa flotte, prit le parti d'asseoir un Camp où il fût en sureté, & d'où il pût juger des manœuvres de ses vaisseaux; or la place où l'on voit ces pierres, remplissoit admirablement ces deux vues. *Polybe* dit que l'usage des Romains étoit d'aligner leurs tentes sur une même ligne : *Ponunt autem horum tentoria ad unam rectam lineam*

omnia; & , lorſque l'armée étoit obligée d'hyverner , ils les couvroient de planches ; d'où il paroît que ces pierres debout furent imaginées pour ſoutenir leurs tentes , & encore plus les barraques de planches pour réſiſter aux tempêtes qui s'élevoient des bords de la mer. M. *de la Sauvagère* appuye ce commencement de preuves de pluſieurs qui paroiſſent ne plus laiſſer de doute ſur la deſtination de ces maſſes , dont quelques-unes ſont énormes & atteſtent le courage , la patience & l'habileté des Légionnaires.

Recherches ſur l'ancien Blabia des Romains , Fortereſſe de la Gaule , où l'on prouve qu'elle n'étoit pas ſituée où eſt le Port - Louis en Bretagne ; avec quelques détails hiſtoriques ſur cette ville & les environs. Je n'entrerai dans aucun détail ſur cet article , moins curieux pour la plûpart des lecteurs que les précédens , mais dans le fond non moins intéreſſant pour les amateurs de l'hiſtoire ancienne des Gaules , & auſſi ſçavamment traité que les autres.

Recherches ſur les antiquités Egyptiennes ,

tiennes, ou description de deux caisses de Momies, qui se voient en parade dans une niche au château d'Ussé en Touraine, sur la rive gauche de la Loire, à dix lieues plus bas que Tours, & à deux lieues de Chinon. M. *de la Sauvagère*, après avoir disserté sur l'origine des Momies Egyptiennes, sur les différentes façons de les embaumer, sur la matière des enveloppes sépulcrales où on les déposoit, égaye ce triste sujet par une chanson Bachique sur les Momies, rapportée par l'auteur de la *Mumiographie.*

Les Rois d'Egypte & de Syrie
Vouloient qu'on embaumât leurs corps,
Pour rester plus long-temps morts :
Quelle folie !
Avant que de nos corps
Notre ame soit partie,
Avec du vin embaumons-nous,
Pour rester plus long-temps en vie.

Les deux Momies dont il est ici question, & qui sont les plus rares & les plus belles dont on ait entendu parler, furent trouvées dans la Province

de Saïd, près de la Mer Rouge. Un des murs de face de ce monument s'étant entr'ouvert, quelques Turcs y entrèrent; à l'aspect de ces deux tombes, dont chacune pèse sept à huit cens livres, ils prirent la résolution hardie de les transporter au Caire sur des chameaux. Du Caire elles descendirent par le Nil jusqu'à Aléxandrie, d'où un Marchand François les débarqua à Marseille le 4 Septembre 1632. Le célèbre & malheureux *Fouquet*, l'homme le plus curieux & le plus magnifique de son siècle, les acquit & les plaça dans sa maison à Saint Mandé, près de Vincennes. A la mort du Surintendant, c'est-à-dire, en 1680, elles furent vendues à l'illustre *le Nostre*, Contrôleur des bâtimens du Roi. Il en fit présent à M. *Louis Bernin de Valentinay*, Contrôleur général de la Maison du Roi, qui les fit porter à son château d'Ussé, où elles sont placées dans une niche sur deux piédestaux. Pour peu qu'on ait de goût pour ces sortes d'antiquités, on ne peut, dit l'auteur, voir celles-ci sans être ému; elles sont taillées en gaîne, l'une

de marbre blanc, l'autre de pierre de touche, d'une grande dureté & très-polie. Elles ont à-peu-près six pieds de hauteur. Les lettres & les hiéroglyphes de celle de marbre blanc, sont presqu'absolument effacés; ceux de l'autre sont aussi nets que s'ils sortoient actuellement de la main du graveur. M. *de la Sauvagère* en donne le dessin exact; les caractères y sont réduits précisément à la moitié de ce qu'ils sont sur l'original. La beauté du travail, la coëffure de ces Momies, qui est celle qu'on donnoit aux Princes & aux Prêtres, la richesse de l'enveloppe, qui communément n'est que d'un bois incorruptible commun en Egypte, une espèce de barbe qui leur pend au menton, & qui étoit l'ornement Sacerdotal des Prêtres d'*Osiris* & des Prêtresses d'*Isis* : tout concourt à faire croire que ces Momies sont du genre de celles qui représentent les personnes de la première qualité. Cette assertion paroît appuyée en partie sur un passage du Comte *de Caylus*, dont le nom est si cher aux Antiquaires. Ce Sçavant assure « que les caisses de

» pierre de touche ou de basalte, dont
» l'ouvrage a constamment beaucoup
» coûté à cause de la dureté, rendent
» ces caisses si rares, qu'on en compte
» à peine trois ou quatre, qui pour-
» roient bien n'avoir été faites que
» pour les Rois & les Princes ». Les Sçavans conviennent qu'il n'est pas possible que ces deux Momies ayent moins de 2200 ans d'antiquité : ce qui est bien singulier, c'est que de pareilles dépouilles, faites pour reposer en Egypte, se trouvent actuellement en Touraine, aux environs de Chinon.

Après avoir admiré le beau fini du ciseau d'Egypte, il n'est personne qui ne desire pouvoir déchiffrer les lettres & les hiéroglyphes semés sur ces monumens. M. *de la Sauvagère* ne se sentant point la force d'entreprendre un pareil travail, s'est adressé à M. *Court de Gebelin*. La réponse de ce Sçavant, qui est jointe au Mémoire de l'auteur, contient l'explication de quelques mots, & renferme de plus, par rapport à l'art d'expliquer l'écriture hiéroglyphique, des connoissances d'autant plus admirables, qu'il paroît avoir

fait dans ce genre des progrès qui approchent du but. Je finis cet article en mettant sous vos yeux une partie de son explication. « Cet oiseau à tête » humaine, dit M. *Gebelin*, qui tient » un sceptre dans chaque serre, & qui » se trouve répété huit fois dans la » longueur de la Momie, est remarquable.... On croiroit que c'est *Isis* qui » soutient l'Univers & le régit, & » que par le nombre de huit on a » voulu désigner cette octave harmonieuse dans laquelle consistoit, selon les Anciens, le systême planétaire. Peut-être a-t-on voulu simplement dire que le Prince auquel ce » tombeau fut élevé, avoit regné sur » huit gouvernemens de l'Egypte ». Ce dernier sentiment paroît le plus naturel, le plus vraisemblable; il semble même autorisé par les autres découvertes du docte Antiquaire. « Toutes les onze inscriptions différentes, » gravées sur la Momie, commencent » par trois ou quatre caractères parfaitement semblables. Un serpent, » une plume, deux traits, & quelquefois une ligne ou serpent à ondes....

» Ces quatre caractères sont très-com-
» muns sur les monumens Egyptiens,
» ainsi réunis & dans le même ordre...
» Je soupçonne que ce caractère com-
» pliqué désigne l'année, le temps,
» ou répond à nos expressions, *alors,*
» *en ce temps-là*.... Le serpent désigne
» en effet l'année, le temps, dans tou-
» tes les langues & toutes les écritu-
» res de l'Orient...... La plume qui ac-
» compagne le serpent désigne légè-
» reté & vîtesse; l'onde, l'agitation,
» l'instabilité. Auroit-on fait entrer
» tous ces caractères dans celui par
» lequel on désignoit le temps, parce
» que la vie passe avec la rapidité d'un
» oiseau, & qu'elle n'a pas plus de
» consistance que les flots de la mer,
» &c, &c, &c ».

Cours d'Histoire Naturelle.

LE célébre M. *Adanson*, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, &c, ouvrira incessamment deux Cours complets d'*Histoire Naturelle générale & particulière* sur les trois Regnes; le premier à onze

heures & demie du matin, & le second à quatre heures du soir. Les trente-cinq mille espèces d'êtres, tant animaux que végétaux & minéraux, qu'il possède, seront exposées successivement aux yeux de ses auditeurs. Il les démontrera par une méthode différente de celle qu'il suivit l'année dernière, & changera de méthode à chaque Cours nouveau qu'il fera, afin de présenter à ses auditeurs la Nature sous ses différens aspects. Les personnes qui voudront assister à ces Cours, sont priées de se faire inscrire avant le premier Décembre prochain, chez M. *Adanson* rue Neuve des Petits-Champs, entre la rue de Richelieu & celle de Sainte Anne.

Cours de Physique Expérimentale.

M. *Sigaud de la Fond*, Professeur de Physique Expérimentale & de Mathématiques, de la Société Royale des Sciences de Montpellier & de plusieurs autres Académies, commencera le lundi 7 Décembre à midi, un cours de Physique Expérimentale, qu'il

continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son cabinet de Machines, rue Saint Jacques près de Saint Yves, maison de l'Université. Ceux qui voudront suivre ce Cours, sont priés de se faire inscrire d'ici à ce temps.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Octobre 1772.

LETTRE V.

Lettre d'un Solitaire de Chalcide à une Dame Romaine, suivie de Pièces fugitives; Brochure in-8° de 82 pages; à Paris chez Monory, Libraire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, rue & vis-à-vis de l'ancienne Comédie Françoise.

LA mode des Héroïdes n'est pas encore passée, Monsieur, & peut-être a-t-on eu tort de vouloir décrier

ce genre. Il n'eſt rien de ſi ridicule que de voir un mirmidon, à peine échappé de la poudre du collège, ſe mettre à compoſer une Tragédie, ſans avoir eu le temps de réfléchir une heure ſur cet art, le plus difficile de tous, & dans lequel les *Corneilles* & les *Racines* n'ont pas toujours eu les mêmes ſuccès. L'héroïde au moins n'exige pas de ſi longues études. Il n'eſt pas beſoin de s'être exercé long-temps dans l'art de tracer un plan, de dialoguer, de filer des ſcènes, de nouer & de dénouer une action; il ſuffit d'avoir de l'ame, de ſe pénétrer de la ſituation où l'on met ſon héros, & de le faire parler conformément à ce qui ſe paſſe dans ſon ame. Une héroïde n'eſt le plus ſouvent qu'un long monologue, ou le récit d'un événement terrible & attendriſſant. Quand l'auteur a de la ſenſibilité & qu'il ſçait écrire, tout dépend alors du ſujet qu'il a pris. S'il eſt bien choiſi, le Poëte eſt preſque ſûr de réuſſir dans ce genre, qu'il doit regarder comme un degré pour s'élever à un genre ſupérieur.

Le ſujet de l'Héroïde que je vous annonce, Monſieur, eſt très-heureux. C'eſt la ſituation d'un Solitaire, de Saint *Jérôme*, qui conſerva une paſſion violente pour une Dame Romaine; ce ſont par conſéquent des combats entre l'amour & la religion. Ce jeune Solitaire raconte ce qui l'a conduit au genre de vie qu'il a embraſſé. Il viſitoit les catacombes où repoſent les corps des Martyrs; il a cru voir un de ces Bienheureux s'élever du fond du cercueil, & lui commander, s'il veut jouir de la même félicité, de fuir la beauté qui le retient dans ſes fers; il s'arrache des lieux qu'elle habite, &, ſans l'avoir vue, il court s'enſévelir dans un déſert affreux. Mais il ne peut éloigner de ſon eſprit le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés; il reſſent les mêmes tranſports. A ces images ſéduiſantes, il oppoſe la peinture de ſa nouvelle retraite:

Dans les détours obſcurs de ma grotte enfoncée,
Voilà quels ſouvenirs occupent ma penſée.
Ce déſert me peint Rome & toute ſa grandeur,

Sa pompe, ses plaisirs, je les porte en mon
cœur.
Sous les traits imposteurs d'une ombre enchanteresse,
Dans ces forêts encor je crois voir ma maîtresse.
Enflammé, hors de moi, je m'élance, & fends
l'air;
Le phantôme s'éclipse aussi prompt que
l'éclair.
Fatigué de poursuivre une image trompeuse,
Je regagne à pas lents ma roche ténébreuse:
Tout s'y montre à mes yeux sous un aspect
nouveau;
Sa morne profondeur ne m'offre qu'un tombeau.
Je n'y vois qu'un lion, dont la gueule écumante,
Du sang de sa victime est encor dégoûtante.
Il n'est point en ces lieux de paisibles ruisseaux,
Dont les bords émaillés invitent au repos.
Par les feux du Soleil la terre est entr'ouverte;
De végétaux impurs sa surface est couverte.
Le tendre rossignol, par le son de sa voix,
Ne réveilla jamais les échos de ces bois.
Mais on entend souvent le lugubre murmure

Des monstres des forêts courans à la pâture,
Des aspics furieux les aigus siflemens,
Le frémissement sourd des perfides serpens.
Pour cacher aux humains cette triste contrée,
Des rochers escarpés en défendent l'entrée ;
La Nature, en bornant ainsi son horizon,
Semble avoir projeté d'en faire une prison :
On ne voit s'y traîner que quelques Solitaires,
De la Religion victimes volontaires :
Combien à leur aspect je fus épouvanté !
L'un couché sur un roc de ses pleurs humecté ;
Un autre, en se frappant d'une verge sanglante,
Détache des lambeaux de sa chair palpitante.
Ils sont heureux pourtant dans ce triste séjour !
Ils ne connoissent point l'impitoyable Amour ;
Ce Dieu me fait souffrir de plus cruels supplices,
Que la haire, les fouets, le jeûne & les cilices.
Je brûle, & la retraite augmentant mes desirs,
Change en rugissemens mes amoureux soupirs.

L'auteur, comme vous voyez, Monsieur, a sçu profiter de cette situation. C'est un contraste en effet bien frappant que celui d'un jeune homme brûlant d'une passion indomptable au

milieu des austérités ; &, à quelques vers près, le morceau que je viens de mettre sous vos yeux est bien écrit. Il y a encore dans cette héroïde des flux & des reflux de passion qui produisent de l'effet. *Jérôme* appréhende que sa maîtresse ne brûle pour un autre.

Tremble. Un amant peut tout, lorsqu'on trahit sa foi.
Inutile courroux !... Chère amante, peut-être
N'es-tu point infidelle ?... Ah ! tu ne sçaurois l'être ;
Tu ne le fus jamais, nous serions trop punis :
Nous vivons séparés, & non pas désunis ;
Je suis loin de tes yeux, & non de ta mémoire.
Oui, oui, je te suis cher ; j'aime trop à le croire :
Eh bien ! n'écoute plus que ce doux sentiment,
Dans cet affreux désert viens joindre ton amant,
Au lieu de l'Eternel, c'est toi que j'y contemple,
Il sera de l'amour le refuge & le temple.
Viens, vole, à ton aspect ces bords s'embelliront ;

L'herbe y reverdira, les fleurs y renaîtront;
J'en ferai pour ta tête une simple couronne.
Un gason parfumé te servira de trône;
Nous livrerons nos cœurs à leurs brûlans desirs,
Et les oiseaux jaloux chanteront nos plaisirs.
Ainsi sur une terre agréable & féconde,
Que le Jourdain tranquille arrosoit de son onde,
Les premiers des humains, sans peine & sans ennuis,
Consacroient à l'amour & leurs jours & leurs nuits.
Nous nous aimerons plus, nous serons plus fidèles;
Des époux, des amans nous serons les modèles,
Et nous n'envierons pas, au comble de nos vœux,
Cette félicité qu'on nous promet aux Cieux.
Qu'ai je dit? &c.

Il y a sans-doute du mérite dans cette héroïde; elle annonce de la sensibilité dans son auteur, que je crois jeune. Les morceaux que j'ai rapportés sont de beaucoup supérieurs au reste de

l'ouvrage, où je désirerois plus de force, des vers moins prosaïques, & quelquefois un goût plus épuré. *Jérôme* dit que quand sa maîtresse assiste aux combats des Gladiateurs, *pour les séparer, elle n'a qu'à leur sourire.* Ce trait est précieux & très-déplacé dans ce genre de Poësie.

Quoi ! je peux, à Dieu même perfide,
Engager *Mélanie* à me suivre en Chalcide !
Eh ! je n'y suis venu que pour l'abandonner...
Non, non, à te revoir je ne puis me résoudre.

Des vers aussi foibles ne sont point excusables dans un sujet qui paroît exiger plus particulièrement une touche énergique.

Cette *Lettre* est suivie de pièces fugitives, dans lesquelles vous rencontrerez de temps en temps de jolies choses, parmi beaucoup de négligences. On voit qu'en général l'auteur pourroit faire mieux. Il y a dans ses Epîtres de l'esprit, de la facilité, de la grace ; mais son style est souvent mou, a peu d'harmonie, & se rapproche trop du langage ordinaire.

Dans une douzaine de Fables qui ſuivent les Epîtres, j'ai remarqué quelques traits naturels qui prouveroient qu'il n'eſt pas dénué de talent pour ce genre. Celui-ci, par exemple, dans une Fable où un chat dévore le ſerin d'une jolie femme :

Je vais te raconter un trait
Que les chats, s'ils daignent me croire,
Ne mettront pas dans leur hiſtoire.

Cet autre encore qui fait un commencement de Fable très-heureux.

On prétend qu'aux iſles Orcades
Aucun arbre ne croît jamais ?
Où ſe fourent donc les Driades,
Qui cherchent à prendre le frais ?
Je n'en ſçais rien, &c.

Mais il faudroit que les fonds de quelques-unes de ces Fables fuſſent plus ingénieux, d'autres moins embarraſſés, que les moralités fuſſent plus claires, & paruſſent au moins naître de l'apologue qui les précéde. Une des pièces que j'aime le mieux dans

ce recueil est un Conte Oriental, intitulé *le François & le Siamois*. Un François venoit d'arriver à Siam, où les femmes labourent la terre, coupent le bois, font les moissons, tandis que les maris croupissent dans la mollesse. Le François suit une méthode tout-à-fait différente : il ménage la peine d'une épouse qu'il aime, & revient à la fin du jour recevoir le prix de ses travaux.

On ne lui voyoit pas des ongles * noirs & longs,
Il les coupoit souvent, aussi-bien que sa femme ;
Enfin ce couple heureux semble n'avoir qu'une ame.
Il a tout en commun, table, lit & ballons.**
L'époux, pour son épouse, est plein de déférence ;
Ils sont environnés de la paix & des ris.

* Les Siamois laissent croître leurs ongles ; ils regardent comme un devoir de politesse de les porter longs de deux ou trois pouces.

** Les Ballons sont des barques que les Siamois construisent avec des écorces d'arbres. Un mari ne fait jamais l'honneur à sa femme de se promener avec elle dans le même Ballon.

Et l'on voit bien à leur intelligence,
Qu'ils ne vivent point à Paris.
Ils reçoivent un jour l'honorable visite
De leur voisin : c'étoit un Siamois,
Qui du pays observoit bien les Loix,
Et vivoit en vrai Sybarite.
Il trouve le François, arrosant de sa main
Une fleur fraichement éclose :
C'étoit une très-belle Rose,
Qui faisoit l'ornement de son petit jardin.
—Qui vous fait de la sorte, ô mon pauvre voisin,
Travailler à perdre l'haleine ?
Vous vous acquittez là d'un emploi fort mesquin,
Et c'est à votre femme à prendre cette peine :
Ne sçaurez-vous jamais vous en faire obéir ?
N'apprendrez-vous jamais nos sublimes usages ?
La femme est faite pour servir ;
Ainsi l'ont décidé la raison & nos Sages.
A ce discours impertinent,
Le François ne dit mot, mais soudain il arrache
La fleur qu'il arrosoit. — Quelle fureur vous prend ?

Sous cette fleur * *Kodon* est peut-être vivant:
Pourquoi l'arrachez-vous ? il faut que je le
fçache.
—Apprenez que je vais la planter de ce pas
Sur le mont dont le faîte est près de l'empirée.
—Sur ce mont! vous n'y penfez pas;
En proie à la chaleur, à la pluie, aux frimats,
Vous la verrez bientôt pâle, décolorée,
Se flétrir fur fa tige, & perdre fes appas.
—Point du tout. Votre femme, aussi fraîche,
aussi belle,
Que cette fleur qui paroît mon verger,
Ne l'expofez-vous pas, fans rien craindre pour
elle,
Tous les jours au même danger?
Je veux en faire autant, & le vafe ftérile
Où ma rofe brilloit en la belle faifon,
Dans un recoin de ma maifon
Je veux le reléguer comme un meuble inutile.
Le Siamois, quoiqu'il n'eût point d'efprit,
A cette leçon fut fenfible.
—Vos avis font fort bons, mais il eft impof-
fible
Qu'ils faffent rien pour mon profit;

* *Sommona Kodon* eft la principale Divinité que les Siamois adorent; ils croient que, par la Métempfycofe, il entre fucceffivement dans les corps des animaux, des hommes, & dans les plantes.

Ils arrivent trop tard. Une longue pareſſe
N'eſt guères facile à dompter.
Sur les carreaux de la molleſſe
Mes jarrets ont perdu leur force & leur ſoupleſſe,
Et pour aller aux champs, il faudroit m'y porter.
Le François lui répond : je plains ta deſtinée;
Indien malheureux, dans le cours de l'année
Tu dors, tu manges & tu bois :
Si tu n'a pas d'autres emplois,
A d'éternels ennuis ta vie eſt condamnée.
Pour t'occuper au moins le long de la journée,
Tu devrois accourcir les ongles de tes doigts.

La fin de ce Conte n'eſt qu'une plaiſanterie : mais il y a dans le cours de la narration un ton facile & des détails agréables.

On lit encore avec quelque plaiſir parmi ces eſſais, pluſieurs petites Poëſies, Stances, Epigrammes, Madrigaux, &c ; il n'en eſt guères où l'on ne remarque de la fineſſe & de la légèreté. Les Stances ſuivantes, qui terminent la brochure, paroiſſent charmantes.

LES CONSEILS.

Voulez-vous qu'on vous ſoit fidèle ?
Prêtez bien l'oreille à mes ſons.
La conſtance aura ſon modèle,
Si vous pratiquez mes leçons.

Lorſqu'un amant ſur votre bouche
Cherche à faire quelque larcin,
Feignez de prendre un air farouche,
Qu'il ne baiſe que votre main.

Mais ſi, n'écoutant que ſa flamme,
Il ſe proſterne à vos genoux,
Faites un effort ſur votre ame,
Ne lui montrez que du courroux.

Pour ſauver alors votre gloire,
De tout vous devez vous armer ;
Si vous lui cédez la victoire,
Il ceſſera de vous aimer.

A la Bergère que j'adore
Un Vieillard donnoit ces avis :
Elle ne les a point ſuivis,
Et cependant je l'aime encore.

Prix d'Architecture.

LES grands Prix d'Architecture, composés par les Elèves de l'Académie Royale d'Architecture, ont été exposés & vus au Louvre, dans la Salle de ses assemblées, pendant l'Octave des Fêtes de la Saint *Louis* dernière. Le Programme donné le 25 Mai de cette année, demandoit le projet d'un Palais pour un Prince du Sang, contenu dans un terrein de cent dix toises de face, sur deux cent soixante de profondeur. Vous sçavez, Monsieur, que les esquisses des plans, coupes & élévations de ce projet, doivent être faits dans la même journée, & que les Elèves ne sortent qu'après les avoir remis entre les mains du Secrétaire ou du Professeur. Des trente-quatre Elèves qui avoient fourni des esquisses, l'Académie en choisit huit, pour mettre au net, dans une plus grande proportion, les dessins conformes à ces mêmes esquisses, & concourir aux grands Prix. Les Elèves choisis furent les sieurs *Lussault*, *Marquis*, *Renard*, *Girardin*, *Herbelot*,

Desprez, *Coutouli* & *le Mit*. Ces deux derniers n'ayant pu rendre leurs dessins au jour prescrit par le Programme, il n'y a eu que ceux des six premiers qui ont été exposés, & que le Public a paru voir avec le plus grand plaisir.

Le Lundi 31 Août, l'Académie assemblée décerna deux premiers Prix, un second Prix & un *Accessit*. L'un des premiers Prix a été accordé au sieur *Claude-Thomas Lussault*, Elève de M. *Sedaine*, l'autre au sieur *Jean-Auguste Marquis*, Elève de M. *Mauduit*; le second Prix au sieur *Jean-Baptiste Renard*, Elève de M. *le Carpentier*, (cet Elève a été plus d'une fois couronné par l'Académie) & l'*Accessit* au sieur *Nicolas-Claude Girardin*, Elève de M. *Mauduit*, lequel promet les plus grands succès. Les Artistes ont été très-contens des dessins du sieur *Desprez*, Elève de M. *Desmaisons*, & l'un des concurrens : dessins qui sont faits avec la plus grande facilité, pleins de génie & de goût, mais trop peu dans le genre exigé par le Programme. Comme l'Académie n'avoit point accordé de Prix l'an-

née dernière, elle a réuni la première Médaille à celle de cette année, & a réservé, pour l'année prochaine, un second Prix & un *Accessit*.

Dans la pièce qui précède la salle de l'Académie, le Public n'a pas vu avec moins de satisfaction les Prix des mois de cette année, & celui qui a été proposé extraordinairement, en faveur de la révolution du siècle, à compter de l'établissement de l'Académie. Le projet de ce Prix extraordinaire étoit un monument érigé à la gloire de *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV* & *Louis XV* : l'Académie a donné deux Médailles, l'une au sieur *Alexis-François Bonnet*, Elève de M. *Blondel*; l'autre au sieur *Jean-Baptiste Renard*. Les dix autres Prix consistoient, chacun dans un projet particulier; sçavoir, celui d'une Maison de Plaisance, remporté par le sieur *Jacques-Etienne Thiery*, Elève de M. *Mansard*; le projet d'une maison, pour des Dames de Charité, remporté par le sieur *Nicolas Gelot*, Elève de M. *de l'Epée*; le projet d'une Porte triomphale, élevée à la gloire de

Lou

Louis XV, par le fieur *Desprez*; le projet de la décoration intérieure d'une Chapelle de Mariages, par le fieur *Thiery*; la décoration d'une Porte à placard, à doubles ventaux & à double parement, avec fes développemens, destinée pour le fond d'une Gallerie de magnificence, avec le Mémoire détaillé du prix estimatif de la main-d'œuvre de ce projet, par le fieur *Jacques Colson*, Elève de M. *de Wailly*; le projet d'une Fontaine jaillissante au milieu d'une Place publique, par le fieur *Thiery*; le projet d'une Porte de Ville libre, par le fieur *Colson*; la décoration d'un Temple dédié à *Apollon* & aux *Muses*, pour être placé dans les Jardins de propreté d'une Maison de Plaisance, par le fieur *Louis-Etienne de Senne*, Elève de M. *Moranzel*; enfin, le projet d'un Maître-Autel en baldaquin, par le fieur *François le Febre*, Elève de M. *Gabriel* fils.

Dans la même Salle étoient aussi exposés les Dessins des quatorze Concurrens pour le Prix d'émulation du mois d'Août dernier. Ces Concurrens étoient les fieurs *Bonnet*, *Viel*, *Colson*,

le Grand, *Bénard*, *Meruau-Dufresnoy*, *Cruçey*, *le Moine*, *Niquet*, *Francastel*, *Doucet*, *Archangé*, *Masse*, *Pretrel*. Les Dessins avoient pour objet un Temple de *Neptune*, placé à la tête d'une cascade. Le sieur *Jean-Louis Archangé*, Elève de M. *de Règemortes*, a obtenu le Prix.

Le Public, les Artistes & les Amateurs ont témoigné le plus grand empressement à venir voir ces différentes productions. Ils ont applaudi aux efforts des Elèves en général & en particulier aux succès de plusieurs. C'est à leurs suffrages, sans-doute, & à leurs encouragemens, que les jeunes Emules doivent la plus grande partie de leurs progrès. En effet, on peut dire que, depuis quelques années, les Elèves de l'Académie se sont signalés à l'envi les uns des autres, pour mériter de plus en plus la protection du Ministre éclairé qui préside aux beaux Arts, & les soins que se donne l'Académie pour en faire des hommes utiles à leur Patrie, &, s'il est possible, à l'Univers entier.

Leçons Publiques d'Architecture.

L'Académie Royale d'Architecture ouvrira ses Leçons Publiques le Lundi 16 du mois prochain. Elles se continueront tous les Lundi & Mercredi, depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après-midi. M. *Blondel*, Professeur perpétuel de cette Académie, traitera cette année de la distribution & de la décoration intérieure des appartemens. Il ouvrira son Cours par une Dissertation qui aura pour objet l'origine de la Charpenterie, de la Maçonnerie & des autres Arts pratiques, faisant suite à l'origine des Arts Libéraux, déja publiés par ce sçavant Architecte.

Les mêmes jours, c'est-à-dire, les Lundi & Mercredi, les Leçons d'Architecture seront précédées, depuis neuf heures du matin jusqu'à onze, de celles de Mathématiques, données par M. *Mauduit*, Lecteur au Collège Royal, & Professeur de Mathématiques de l'Académie d'Architecture.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Octobre 1772.

LETTRE VI.

Fables Orientales, & Poësies diverses; par M. Bret; trois petits Volumes in-8° d'environ 200 pages chacun; chez Lacombe Libraire rue Christine.

Les sujets de ces Fables sont tirés des ouvrages de *Saadi*, célèbre Poëte Persan. M. *Bret* observe que les Arabes ont toujours fait leurs délices de la Poësie, & que le nombre de leurs Poëtes est étonnant. Aussi la Langue Arabe est-elle une des Langues les plus riches. Elle a mille synonimes pour exprimer un *Chameau*, une *Epée*, cinq cens pour un *Lion*, quatre cens pour le mot de *Calamité*, & deux cens pour celui de *Lait*. Quelqu'un a écrit qu'il falloit soixante Chameaux pour en porter le Vocabulaire. Mais, de tous les Orientaux, les Perses furent ceux qui cultivèrent davantage la Poësie; le plus grand de leurs Poëtes est *Saadi*. M. *Bret* nous donne un abrégé de sa vie à la tête du pre-

mier Volume. *Scheïkh*
nâquit dans la Ville d
tale de la Province d
l'Egire 571. Voyageu
temps des Croisades,
sonnier dans les déser
ne, & se vit forcé de
que temps à la terre,
Il étoit déja célèbre p
Marchand d'Alep le re
sa rançon; il épousa
fille de ce Marchand
bre des maris infort
» fut sa consolation,
» rencontre qu'il fit
» Poëte *Héman*, Per
» ne le laissa pas dou
» ne supportât son ab
» *Héman* sans le con
» plusieurs de ses V
» tour en récita quel
» *Héman*, & tous de
» s'être donné si n
» preuves de leur es
» lièrent pour le res
» l'amitié la plus rare
» de cette espèce. De
» sous le règne de

» *Aboubekre*, il se fit aimer de ce
» Prince, qui le combla de bienfaits.
» Ce fut à lui qu'il dédia son *Gulistan*,
» le plus fameux de ses ouvrages ».

En vous rendant compte, Monsieur, du Théatre Espagnol, je vous fis remarquer que le sujet *du Roi & du Fermier*, qu'on croyoit d'un auteur Anglois, remontoit plus haut, & que ce dernier l'avoit pris d'un Poëte Espagnol, dont je vous analysai la Pièce. Il paroît par cette Vie que ce n'est pas encore à ce dernier Ecrivain, mais à *Saadi*, qu'il en faut attribuer l'invention, jusqu'à ce qu'on découvre un auteur plus ancien encore, qui en sera peut-être à la fin le premier créateur. Quoi qu'il en soit, M. *Bret* nous rapporte le Chapître entier du Poëte Persan, pour nous prouver que l'idée & le plan de ces différens ouvrages se trouvent dans le *Gulistan*. *Saadi* eut la plus longue & la plus heureuse vieillesse; il vêcut plus d'un siècle, & mourut l'an de l'Egire 691, & de notre Ere 1311.

Les Fables que M. *Bret* a mises en Vers, ont, pour la plûpart, un fond

piquant & moral. Il y en a plusieurs qu'il a rendues avec succès ; elles ont déja été imprimées presque toutes dans différens Journaux. Le sujet des autres n'est pas moins heureux ; mais la négligence du style empêche souvent qu'elles ne fassent tout le plaisir que leur lecture devroit faire éprouver. Je vais en citer un exemple.

LE PRINCE INCONSOLABLE.

La mort venoit de priver un Sophi
Du doux objet de sa tendresse ;
Les traits du beau, les charmes du joli ;
En avoient fait un objet accompli.
Ainsi dans sa pieuse ivresse
Un Musulman se peint une Houry.
Lorsque ce Prince inconsolable,
Des flots amers de la douleur
Eut à loisir rempli son cœur ;
Et que du sort impitoyable
Il eut bien détesté l'horreur :
On lui présente un célèbre Docteur,
Qui par son art a déja dans l'Asie
Rendu quelque Belle à la vie.
Prince, dit-il, dans vos Etats nombreux,

De trois mortels parfaitement heureux,
Toujours contents, sans douleur & sans peine,
Que des gens vrais & scrupuleux
Fassent la recherche soudaine;
Leurs noms écrits sur la tombe d'*Irène*,
Rendront cette Belle à vos vœux.
Un mois se passe, un autre, & le troisième,
Et puis un an est révolu,
Les députés n'ont point encor paru.
Le Prince enfin conçoit le stratagême.
Oui, dit-il, je le sens, les peines, la douleur
Sont le partage de notre être;
J'ai trop gémi de mon malheur;
L'homme heureux est encore à naître.

Cette Fable n'est pas une des plus mal écrites de ce Recueil. Cependant *les charmes du joli*, *les flots amers de la douleur*, *détester l'horreur d'un sort impitoyable*, *qu'on fasse la recherche soudaine*, tout ce style flasque & gêné nuit beaucoup à l'impression de l'ouvrage.

Vous connoissez ce mêlange des flèches de l'Amour & de la Mort pendant leur sommeil, cette agréable fiction que *la Motte* a mise en Vers. M. *Bret* a aussi traité ce fond ingénieux; mais

il n'est presque pas possible de lire sa Fable. Voici comme il explique l'effet de ce mêlange de fléches : il survient un orage ; chacun ramasse bien vîte ce qu'il trouve à côté de soi :

La Mort en eut quelques-uns de l'Amour ;
L'Amour, du monstre impitoyable,
En saisit plus d'un à son tour ;
Et c'est delà que, sans être coupable,
En blessant un jeune homme il lui ravit le jour,
Tandis qu'on voit la Mort comme l'Amour trompée,
Dans le cœur glacé d'un vieillard,
Imprudemment lancer un dard,
Dont son ame autrefois pouvoit être frappée,
Mais qui vient l'atteindre trop tard.

Ce sujet est assurément très-heureux ; mais, le fut-il mille fois davantage, une versification aussi pesante, aussi pénible, le gâteroit : tant il est vrai que c'est le style qui fait l'Ecrivain ! *La Fontaine* n'a pas beaucoup inventé ; le style seul le met à la tête de tous les Fabulistes. Ce n'est pas qu'il n'ait aussi des négligences ; il n'est pas nécessaire qu'un ouvrage soit

sans taches ; il faut seulement qu'il ait des graces qui fassent oublier ses défauts ; par malheur ce sont les défauts qui dominent ici. Au reste, pour montrer que mon dessein n'est pas de dépriser l'auteur de ces traductions, mais seulement de lui rendre justice, je vais rapporter une des meilleures Fables de son Recueil. Il y a encore quelque chose à dire au style ; mais la morale en est admirable ; &, comme le trait frappant est à la fin, il produit son effet.

L'AMITIÉ ET LA FLATTERIE.

Tandis que chez l'humaine race
L'Amitié descendoit encor :
(C'étoit sans doute au siècle d'or,
Car de ce temps j'en ai peu vu la trace).
La Flatterie, à l'œil doux, au cœur faux,
Etpo ur qui nos *Crésus* ne sont jamais des sots,
Dans les Cieux osoit prendre & son nom & sa place.
Or, comme on voit toujours réussir son audace,
Les Dieux mêmes séduits par ses adroits propos,

Etoient dupes de sa grimace :
L'Amitié se plaignit, & fit rougir les Dieux ;
Mais à quel signe la connoître ?
Ce qu'est l'une en effet, l'autre veut le paroître.
Qui pourra leur ouvrir les yeux ?
Voulez-vous, leur dit la Déesse,
Qu'on ne vous trompe plus avec impunité ?
Il est un sûr moyen pour qu'on me reconnoisse ;
A mes côtés j'aurai l'Adversité.

On a imprimé, à la fin de ce premier Volume, des Poësies diverses, parmi lesquelles il s'en trouve d'agréables. J'ai remarqué sur-tout un Conte sur *le Bonheur*, qui est un des meilleurs de M. *Bret*. Vous goûterez encore ces vers sur *la Santé*, qui m'ont paru charmans.

Mettez tous les biens en un tas ;
Perles, Rubis, Terres, Contrats,
Maison superbe & bonne table,
Honneurs à foison, dignité ;
Si je n'y vois pas la Santé,
Je vais donner le tas au Diable.
La Santé ? pauvre misérable !

Je m'en souviens, hélas ! il fut un jour,
Où j'eusse dit, si je n'y vois l'Amour.

Si l'auteur écrivoit toujours avec cette aisance & ce naturel, il y auroit peu de nos Poëtes modernes qu'on pût lui préférer.

Le second volume contient une Comédie en cinq actes & en vers, & deux Contes Dramatiques. La Comédie est intitulée, *Le Protecteur Bourgeois*. C'est un Financier qui veut faire donner un emploi à un jeune homme dans une Province éloignée, afin de lui enlever plus facilement sa maîtresse, & dont les projets sont déconcertés. Il y a des scènes assez agréables ; mais j'y desirerois plus de comique, & le scélérat de la Pièce (car la dureté du Financier peut lui faire donner ce nom) ne me semble pas assez puni.

Les Contes Dramatiques sont à peu-près dans le genre de ce qu'on appelle aujourd'hui *des Proverbes*. Je ne vous parlerai que du *Mariage Manqué*, qui est un très-bon sujet de petie Pièce. Il s'agit d'une courtisanne nom-

mée *Fanine*, qui a la folie de faire un mariage pour se retrouver au rang des femmes honnêtes. Un Chevalier, son ancien amant, feint de ne pouvoir plus vivre sans elle, & de se déterminer à devenir son mari. Une de ses bonnes amies arrive. Cette scène est très-plaisante.

SERINETTE.

Bon jour, coquine. Eh bien, que deviens-tu, que fais-tu aujourd'hui? As-tu quelque souper en ville? Veux-tu m'en donner? Je suis libre, je suis à marier, ma chère; mon vieux cacochime est allé mourir chez lui; j'en ai presque eu l'embarras ce matin, & je suis la plus heureuse du monde qu'on lui ait encore trouvé assez de force pour être transporté.... Oh ça, je passe la soirée avec toi.

FANINE.

Point du tout. Cela ne se peut pas.

SERINETTE.

Pourquoi donc? Quelle chienne de

passer à la dévotion, & assurément le trajet seroit grand. . . . .

FANINE.

On peut avoir d'autres motifs.

SERINETTE.

Mais, mon enfant, tu te maries donc?

FANINE.

Cela est-il impossible?

SERINETTE.

Non, mais cela est incroyable.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

SERINETTE.

Pourquoi? Je puis m'en expliquer devant vous, Chevalier; car, à coup sûr, cet hymen ne vous regarde pas.

FANINE.

Je vous prie, Mademoiselle, de

garder vos belles réfléxions pour vous.

SERINETTE.

Oh, pardi, le Chevalier en sçait autant que moi sur ton compte; & qui est-ce qui pourroit l'ignorer? Tu n'as pas toujours eu la chimère des nôces dans la tête, & ta petite vie ne paroissoit guères faite pour y conduire. Mais, dis-moi, en conscience, cela est donc sérieux? Quoi, il y a quelqu'un dans le monde qui va te faire porter son nom? Il ne faut pas qu'il soit en droit d'en faire grand cas.

FANINE.

Vous êtes une impertinente, ma mie; sortez tout-à-l'heure, ou j'appelle mes gens.

SERINETTE.

Ma mie? ses gens? mais voyez la masque, elle se croit déja grande Dame. Oh ma foi, si tu penses m'effrayer, tu as grand tort; la cérémonie n'est point faite, tu es encore mon

égale, & j'ai le poignet bon, je t'en avertis.

LE CHEVALIER.

Oh doucement, mes Dames, je m'oppose aux voyes de fait.

SERINETTE.

Et pourquoi vient-elle me menacer de ses gens! Tenez, tenez, ne la voilà-t-il pas qui se trouve mal. (*Fanine tombe dans un fauteuil.*) Quelle Comédienne! Je lui ai vu vingt fois ces foiblesses là; elles sont de commande, n'en soyez pas la dupe.

LE CHEVALIER.

Fanine! Fanine!

FANINE.

Eh, Monsieur, délivrez-moi donc de cette espèce, ou je me meurs. Quoi, vous souffrirez qu'on me manque chez moi?

SERINETTE.

La bégueule! avec son espèce;

crois-tu m'en imposer jamais avec ton mariage? En serois-tu moins pour le public & pour moi ce que tu crois? Pardi, je cracherai sur ta livrée, si tu as l'effronterie d'en avoir une.

FANINE.

Quelle harangère! ah que je serai heureuse de ne plus vivre avec de semblables femmes!

SERINETTE.

Chevalier, je vous en conjure, dites-moi qui est le bénêt qui l'épouse.

FANINE.

Ah, c'en est trop, je ne puis plus y tenir. Chevalier, faites-la sortir, ou vous allez être témoin d'un malheur.

LE CHEVALIER.

Point d'emportement, s'il vous plaît; & ne faisons pas de ceci une scène de Commissaire, ce n'est pas là mon compte. Allons, *Serinette*, c'en

est assez, croyez-moi; laissez *Fanine* en repos, & allez chercher à souper chez quelqu'autre amie.

SERINETTE.

Adieu donc, ma belle Dame; je compte, malgré ce qui vient de se passer, que vous m'honorerez toujours de votre petite protection. Chevalier, vous devriez bien me reconduire, & venir rire avec moi de tout ceci.

LE CHEVALIER.

Il seroit inhumain de la laisser dans l'état où vous l'avez mise. Adieu, jusqu'au revoir.

Ce Chevalier étoit l'ami de son Successeur qui arrive justement un instant après, & que cette aventure détrompe sur le compte de son ambitieuse Courtisanne. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il seroit fort à souhaiter qu'un pareil sujet fût mis au Théâtre. Un des abus les plus funestes aux mœurs dans ce siècle, est celui des

mariages déshonorans. Par la manière dont M. *Bret* a traité ce joli Conte, on peut augurer qu'il auroit eu beaucoup de succès si, dans une Comédie, il eût attaqué ce travers qui réunit l'odieux du vice aux dehors plaisans du ridicule.

Le dernier de ces trois Volumes renferme des *Réfléxions sur la Littérature*. Les différens Chapîtres de ce petit Traité ont pour objet la manie d'écrire, la critique, la considération due aux Lettres, la flatterie Littéraire, les ouvrages de Théâtre, la justesse de l'esprit, l'amour-propre, &c. &c. Toutes ces Réfléxions sont très-sensées, & décèlent toujours l'homme honnête & le Littérateur estimable. Vous applaudirez sur-tout, Monsieur, à celles-ci sur la Flatterie, tant de fois prodiguée à ces *Midas* ou à ces *Séjans*, que l'on nomme des *Mécènes*. « S'il » pouvoit arriver, dit M. *Bret*, qu'il » ne restât de Mémoires d'une Nation » que dans ses Recueils Académiques » & dans ses autres archives du men-» songe, quel respect ne lui concilie-» roient-ils pas? Que de guerriers fa-

» meux, de génies étonnans, de bien-
» faiteurs infatigables, d'amis à toute
» épreuve, dans des temps peut-être
» où la Patrie épuisée invoquoit des
» Défenseurs qu'elle ne trouvoit point,
» où les vices étoient seuls protégés &
» heureux, où l'Amitié passoit pour
» une chimère & la Vertu pour une
» duperie? Mais sans doute on conser-
» vera toujours assez l'idée des infidè-
» lités Poëtiques & Oratoires pour
» n'y être pas trompé, & le crédit ou
» la richesse de l'Idole annonceront
» l'impiété du culte qu'on lui rendoit.

» Ce qui décèle la bassesse des flat-
» teurs, c'est qu'on ne les voit jamais
» entourer la paisible demeure du Ci-
» toyen indigent & vertueux; c'est
» que leurs éloges s'adressent imman-
» quablement à ceux dont ils peuvent
» attendre une utile reconnoissance,
» & qui prêtent une oreille complai-
» sante à la louange la plus fade.

» Si la fumigation ne s'élevoit du
» moins que vers de riches Pagodes,
» l'effet en seroit moins dangereux
» pour la Société dont elles ne peu-
» vent guères faire le destin; mais

» tourner la tête aux Grands, aux
» Chefs du Peuple, c'est se rendre
» complice des maux dont ils peuvent
» l'affliger. Avec quelle pitié les siè-
» cles suivans ne verront-ils pas tant
» de petits Quatrains imbéciles sur des
» gens, que des Mémoires plus fidèles
» auront livrés à leur mépris & à leur
» indignation » ? M. *Bret* fait une com-
paraison ingénieuse au sujet de ces
éloges qu'on applique tour à tour à
différens personnages. Ainsi, dit-il,
les Rhodiens ne faisoient que changer
la tête des vieilles Statues de leur
Ville, & leur en donner une nouvelle,
toutes les fois que, pour honorer la
mémoire de quelqu'un, ils ordon-
noient que sa représentation fût ex-
posée en public.

Gravûre des Arabesques du Vatican.

Je vous annonçai, Monsieur, en
1770 *, l'entreprise que des Artistes
Italiens du premier mérite avoient
formée de donner au Public, par la

* Voyez l'*Année Littéraire* 1770, Tome
VI, page 140.

voie des Estampes, les ornemens Arabesques exécutés aux Loges du Vatican, d'après les dessins de *Raphaël*. La gravûre de ces morceaux précieux vient d'être achevée en trente-six feuilles sur papier royal, c'est-à-dire, un peu plus grand que celui qu'on appelle du *Nom de Jésus*. Le prix de ces trente-six feuilles est de 54 livres, à trente sols la feuille ; on les vend chez *Vernet* le jeune, Quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur. Si vous êtes curieux de connoître plus particulierement cette belle collection, donnez-vous la peine, Monsieur, de consulter la premiere annonce que j'en ai faite, & que je viens de vous indiquer.

On trouve aussi chez le même *Vernet* le jeune, une nouvelle estampe gravée par *Martini*, d'après le tableau original de M. *Vernet*, & de la même grandeur que le tableau. Cette estampe représente un paysage avec des baigneuses ; elle est intitulée, *les Plaisirs de l'Eté*.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Octobre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

L'Histoire du Regne de l'Empereur Charles-Quint, précédée d'un Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'au commencement du seizième siècle ; par M. Robertson, Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse ; Ouvrage traduit de l'Anglois ; six volumes in-12 d'environ cinq cens pages chacun ; à Paris chez Saillant & Nyon rue Saint Jean-de-Beauvais, Pissot Quai de

Conti, *Desaint rue du Foin-Saint-Jacques*, *Panckoucke rue des Poitevins.*

CES six Volumes sont composés de deux ouvrages très-distincts & très-indépendans l'un de l'autre. Le premier, c'est-à-dire, le *Tableau des progrès de la Société*, &c, qui, avec les preuves, occupe deux volumes entiers, pourroit également servir d'introduction à toute autre Histoire de la même époque. Je ne vous rendrai compte aujourd'hui, Monsieur, que de ce *Tableau*, qui est la partie la plus intéressante du travail de M. *Robertson*, & celle qui lui fait le plus d'honneur. L'Histoire de *Charles-Quint* est contenue dans les quatre derniers Volumes, & me fournira la matière d'une seconde Lettre.

M. *Robertson* remarque deux grandes révolutions dans l'état des Nations Européennes ; l'une produite par les conquêtes des Romains, l'autre par l'invasion des Barbares dans les différentes Provinces de leur

Empire. Les Romains portèrent leurs arts, leurs ſciences & leurs mœurs dans les contrées qu'ils ſoumirent à leurs armes ; mais les habitans perdirent bientôt dans la ſervitude leur caractère & leur indépendance. La domination de Rome flétrit & dégrada l'eſpèce humaine. Les inondations des peuples du Nord produiſirent des effets encore plus déplorables. Il n'y a point d'exemple d'une fureur deſtructive pareille à celles qu'ils exercèrent ſur les différentes Provinces de l'Empire. Par-tout où ils marchèrent, leurs traces furent teintes de ſang ; ils maſſacrèrent & ruinèrent tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Les pays les plus fertiles furent convertis en déſerts, où quelques ruines ſervoient d'aſyle aux malheureux que le haſard avoit ſauvés. C'eſt dans les idées d'après leſquelles ces barbares formèrent leurs établiſſemens, qu'il faut chercher l'origine de la plupart des conſtitutions & des loix qui exiſtent aujourd'hui en Europe. Ces peuples conſidéroient leurs conquêtes comme une propriété commune, à

laquelle chacun d'eux avoit droit de participer, puiſque chacun d'eux avoit contribué à l'acquérir. » Le Roi ou le » Général qui avoit conduit la Nation » à la guerre, reſtant toujours le chef » de la colonie, devoit avoir pour ſa » part la portion de terre la plus con» ſidérable; il avoit par là un moyen » de récompenſer les ſervices qu'on » lui avoit rendus, & d'acheter de » nouveaux partiſans : c'étoit dans » cette vûe qu'il diſtribuoit ſes terres; » & ceux entre leſquels il les parta» geoit, étoient engagés à prendre les » armes pour le défendre, & à le ſui» vre au combat avec un nombre » d'hommes proportionné à l'éten» due du terrein qu'ils avoient reçu. » Les principaux Officiers imitoient » l'exemple du Prince; & en parta» geant entre leurs ſuivans la portion » de terre qui leur étoit échue, ils at» tachoient à ce don la même condi» tion. » De-là le gouvernement féodal qui paroiſſoit très-bien combiné pour défendre l'Etat contre toute puiſſance étrangère, mais qui étoit très-défectueux dans tout ce qui concernoit

l'ordre intérieur de la ſociété. Le lien de l'union civile étoit foible, & les principes d'anarchie étoient innombrables. Les vaſſaux puiſſans obtinrent par la force, que la poſſeſſion des terres dont ils ne devoient jouir qu'autant qu'il plairoit au Prince, leur fût aſſurée pendant leur vie; ils n'eurent plus qu'un pas à franchir pour les rendre héréditaires. Bien-tôt ils firent ſur les prérogatives du Souverain des entrepriſes plus dangereuſes encore; ils uſurpèrent le droit de juger en dernier reſſort dans leurs territoires, de battre monnoie, de faire la guerre en leur nom à leurs ennemis particuliers; enfin, ils parvinrent à ſe rendre preſqu'entièrement indépendans. Les plus puiſſans Etats étoient démembrés en autant de Principautés particulières qu'il y avoit de Barons. Chaque contrée de l'Europe étoit couverte de châteaux & de fortereſſes, conſtruits pour défendre les habitans, non contre des forces étrangères, mais contre des hoſtilités domeſtiques. Pour le Peuple, il étoit réduit à une véritable ſervitude; & le Roi, ſans

autorité pour faire exécuter les loix, ne pouvoit ni protéger l'innocent ni punir le coupable. On comprend aisément que des Etats qui manquoient d'un intérêt commun pour réunir leurs forces, ne pouvoient agir au dehors avec vigueur. Aussi la plupart des guerres qui se firent en Europe pendant ce période, ne furent-elles ni importantes ni décisives. Ces temps de rapine & d'oppression ne pouvoient guères être plus favorables aux progrès des Sciences & des Arts. En moins d'un siècle les traces des connoissances & de la politesse que les Romains avoient répandues dans l'Europe furent entièrement effacées. Les personnes du plus haut rang & chargées des emplois les plus importans, ne sçavoient ni lire ni écrire; l'esprit humain tomba dans la plus profonde ignorance, &, dans l'espace de quatre cens ans, nous n'avons pas un seul écrivain qui mérite d'être lu, soit pour l'élégance du style, soit pour la justesse ou la nouveauté des idées. La Religion chrétienne elle-même dégénéra en une grossière superstition. On crut

remplir toutes les obligations envers l'Etre Suprême par des pratiques extérieures & puériles. Voilà l'état où l'Europe entière fut plongée jusques vers la fin du onzième siècle, où l'on commença à entrevoir quelques foibles rayons de lumières. Suivons, avec M. *Robertson*, cette succession de causes & d'évènemens dont l'influence, plus ou moins forte, a servi à détruire la confusion & la barbarie & à y substituer l'ordre, la politesse & la régularité. C'est le spectacle le plus grand & le plus intéressant que puisse nous offrir l'Histoire moderne.

Les Croisades doivent être regardées comme le premier évènement qui ait amené quelque changement dans le gouvernement & dans les mœurs. Cette fureur épidémique gagna tous les ordres de l'Etat, jusqu'aux femmes, aux enfans & aux Ecclésiastiques. A la première de ces expéditions, six millions d'hommes prirent la Croix, si l'on s'en rapporte aux auteurs contemporains. *L'Europe entière*, dit la Princesse *Comnène*, *paroissoit comme arrachée de ses fondemens &*

prête à se précipiter de son poids sur l'Asie. Ces entreprises, quelqu'extravagantes qu'elles fussent, produisirent d'heureux effets. Les Croisés traversèrent des pays mieux cultivés & des Etats mieux civilisés que les leurs. C'étoit en Italie qu'ils se rassembloient dans les commencemens. De-là ils alloient par mer en Dalmatie, d'où ils continuoient leur route jusqu'à Constantinople. Venise, Gênes, Pise, & d'autres villes, avoient commencé à cultiver le commerce, & se polissoient en s'enrichissant. Constantinople, qui n'avoit jamais été ravagée par les Nations barbares, étoit la plus grande, ainsi que la plus belle ville de l'Europe, & la seule où il restât encore quelque trace de l'ancienne politesse & dans les mœurs & dans les arts. Les Croisés trouvèrent dans l'Asie même les débris des Sciences, que l'exemple & les encouragemens des Califes avoient fait naître dans leur Empire. Il étoit impossible qu'ils parcourussent tant de pays, qu'ils vissent des loix & des coutumes si diverses, sans acquérir de l'instruc-

tion & des connoiſſances nouvelles. On obſerve que, peu de temps après le commencement des premières Croiſades, il y eut plus de magnificence à la Cour des Princes, plus de pompe dans les cérémonies publiques, plus d'élégance dans les plaiſirs & dans les fêtes.

L'influence que les Croiſades eurent ſur la propriété des biens fut encore plus ſenſible. Les Nobles qui partoient pour la Terre Sainte avoient beſoin d'argent, & le génie du ſyſtême féodal ne leur permettoit pas d'impoſer des taxes extraordinaires ſur leurs ſujets, qui n'étoient pas accoutumés à en payer. Tous les eſprits étoient ſi exaltés, qu'ils ſe déterminèrent ſans répugnance à vendre leurs terres. Aucun des différens Souverains de l'Europe ne s'étoit engagé dans la première Croiſade, & tous ſaiſirent avec empreſſement cette occaſion de réunir à peu de frais à leurs couronnes des domaines conſidérables.

Les Croiſades ne furent pas moins favorables à l'accroiſſement du commerce de l'Europe. Veniſe, Gênes &

Pise fournissoient des bâtimens de transport, & reçurent des sommes prodigieuses pour le fret seul des vaisseaux. Lorsque les Croisés s'emparèrent de Constantinople, les Vénitiens se rendirent maîtres de plusieurs branches importantes de commerce, concentrées jusqu'alors dans cette partie de l'Empire d'Orient.

Vers le même temps plusieurs Villes d'Italie, voyant que les Empereurs ne possédoient dans ce pays qu'une Jurisdiction foible & bornée, & que leurs querelles éternelles, soit avec leurs propres Vassaux, soit avec les Papes, ne leur permettoient pas de fixer sur elles leur attention, commencèrent à se former en Communautés ou Corporations politiques, & à se gouverner d'après des Loix établies par le consentement général des habitans. « Les droits que plusieurs Villes acquirent par ces usurpations heureuses ou hardies, d'autres les achetèrent des Empereurs, qui croyoient faire un marché très-avantageux en vendant au poids de l'or des immu-

» nités qu'ils n'étoient pas en état de
» refuser. Quelques Villes obtinrent
» gratuitement les mêmes privilèges
» de la générosité ou de la facilité des
» Princes de qui elles relevoient. La
» grande augmentation de richesses
» que les Croisades produisirent en
» Italie, occasionna une nouvelle es-
» pèce de fermentation & d'activité
» dans les esprits, & fit naître une
» passion si générale & si vive pour
» l'indépendance & la liberté, qu'a-
» vant la fin de la dernière Croisade
» toutes les Villes considérables d'I-
» talie avoient acheté ou extorqué
» des Empereurs beaucoup de droits
» & d'immunités.

Cette innovation n'eut pas plutôt été établie en Italie, qu'elle commença à s'introduire en France. » *Louis-le-*
» *Gros*, jaloux d'élever une nouvelle
» puissance pour contrebalancer celle
» des grands Vassaux, qui souvent
» donnoient la loi au Monarque même,
» adopta le premier l'idée d'accorder
» de nouveaux privilèges aux Villes
» situées dans ses Domaines. Par ces
» privilèges, appellés *Chartes de Com-*

» *munauté*, il affranchit les habitans ; » abolit toute marque de servitude, » & les établit en Corporations ou » Corps politiques, qui furent gou- » vernés par un Conseil & des Magis- » trats de leur propre choix. Ces Ma- » gistrats eurent le droit d'administrer » la justice dans l'enceinte de leur ter- » ritoire, de lever des taxes, d'incor- » porer & d'exercer la milice de la » Ville, qui, à la première réquisition » du Souverain, se mettoit en cam- » pagne, sous les ordres d'Officiers » nommés par la Communauté. Les » grands Barons suivirent l'exemple » du Monarque, & accordèrent de » semblables immunités aux Villes de » leurs territoires. Epuisés par les » sommes immenses que leur avoient » coûté les expéditions de la Terre- » Sainte, ils adoptèrent avec empres- » sement un nouveau moyen de se » procurer de l'argent en vendant ces » Chartes de liberté ; &, quoique l'é- » tablissement des Communautés fût » aussi contraire à leurs principes po- » litiques que dangereux pour leur » puissance, l'attrait d'un secours pré-

» sent leur fit mépriser le danger éloi-
» gné. En moins de deux siècles la ser-
» vitude fut abolie dans la plûpart des
» Bourgs de France, qui, privés jus-
» qu'alors de liberté, de jurisdiction
» & de privilèges, devinrent par-là
» des Communautés indépendantes.
» C'est encore vers le même-temps
» que les grandes Villes d'Allemagne
» commencèrent à acquérir de sem-
» blables immunités, & à jetter les
» fondemens de leur liberté actuelle.
» Cet usage se répandit promptement
» en Europe, & fut adopté en Alle-
» magne, en Espagne, en Angleterre,
» en Ecosse & dans tous les autres
» Etats soumis au gouvernement féo-
» dal ».

On ne tarda pas à sentir les bons effets de cette nouvelle institution. Jusques-là tout homme étoit obligé, pour sa conservation personnelle, de se mettre sous la protection de quelque Baron puissant, dont le château étoit l'asyle commun dans les temps de danger. Des Villes entourées de murs, & dont les habitans étoient réguliérement exercés à la discipline

militaire, étoient des refuges beaucoup plus sûrs & plus commodes. Bien-tôt la liberté ranima l'industrie; le commerce amena plus de luxe, plus de politesse dans les manières, plus de douceur dans les moeurs. La police se perfectionna; à mesure que les Villes devinrent plus peuplées, & que les objets du commerce réciproque entre les hommes se multiplièrent, on sentit la nécessité de faire de nouveaux réglemens; l'on comprit en même-temps combien il étoit important pour la sûreté commune de les faire observer, & de punir avec sévérité ceux qui osoient les enfreindre. Ce fut dans les Villes que les Loix & la subordination prirent naissance; & c'est de-là qu'elles se sont répandues insensiblement dans les autres parties de la Société.

L'affranchissement des gens de la Campagne suivit de près celui des Villes, & les Seigneurs, séduits par les avantages qu'ils avoient retirés des premières concessions, se montrèrent disposés à en faire de nouvelles. Ce changement eut des suites im-

portantes. Le Laboureur, assuré de recueillir pour lui-même le fruit de son travail, devint le Fermier des terres qu'il cultivoit auparavant pour le bénéfice d'un autre. La liberté ouvrit de nouvelles routes aux affranchis, & fit naître dans leur ame l'espérance de s'élever à un état plus honorable. Ainsi cette classe d'hommes, qui n'avoit auparavant aucune existence politique, devint une pépinière d'utiles Citoyens qui servirent à augmenter la force ou la richesse de l'Etat.

Une meilleure administration dans la Justice contribua beaucoup encore aux progrès de la civilisation. Ce n'étoit pas un simple point d'honneur qui avoit porté les Nobles à se réserver le droit de rendre justice à leurs Vassaux; l'exercice de ce droit formoit une branche considérable de leurs revenus. Il n'est donc pas étonnant qu'on les vît mettre tant de chaleur à le soutenir. Ils forcèrent les Souverains à défendre à tous les Juges Royaux d'entrer sur le territoire des Seigneurs, & d'y exercer aucun acte de Jurisdiction. Si quelque Juge Royal s'avisoit

d'étendre son autorité sur leurs Vassaux, ceux-ci n'avoient qu'à alléguer leur Privilège d'exemption : le Seigneur de qui ils relevoient, étoit non-seulement autorisé à le réclamer, mais avoit encore droit d'exiger une réparation solemnelle de l'affront qui lui avoit été fait. Voici les moyens que les Princes employèrent pour limiter ces Jurisdictions. Ils réservèrent d'abord aux Jurisdictions Royales les affaires les plus importantes, & qui furent désignées par les noms de *Plaids de la Couronne*, ou de *Causes Royales*. Ce nouveau règlement ne tomba que sur les Barons d'un rang inférieur ; mais il produisit quelques bons effets. On s'accoutuma à voir les prétentions de supériorité que la Couronne s'attribuoit sur les Justices Seigneuriales. Dès que la barbare Coutume du combat judiciaire devint moins universelle, les Princes encouragèrent les Vassaux des Barons à appeller aux Justices Royales, lorsqu'ils auroient à se plaindre de leurs Justices particulières. Les premiers appels furent fondés sur des refus ou des délais de jus-

tice de la part des Tribunaux des Barons, &c, comme ces appels étoient autorisés par les principes mêmes de subordination qu'établissoit le systême féodal, les Nobles ne purent s'opposer que foiblement à l'introduction de cet usage. « Les Justices Royales dans » les commencemens n'avoient point » de résidence constante, ni de temps » fixe pour la tenue de leurs assem» blées; les Princes fixèrent à chacune » un lieu & un temps de l'année pour » exercer leur Jurisdiction; ils s'atta» chèrent à choisir des Juges plus éclai» rés & plus habiles que ceux qui pré» sidoient aux Tribunaux des Barons; » à donner plus de dignité à leur » emploi, & plus d'éclat à leurs as» semblées. Ils cherchèrent les moyens » de mettre plus de régularité dans la » forme des procédures, plus d'accord » & de suite dans les Jugemens. Tou» tes ces attentions ne pouvoient man» quer de procurer aux Tribunaux de » la Couronne, la confiance & la vé» nération publique. Le peuple, aban» donnant les Jurisdictions partiales » des Barons, s'empressoit de por-

» ter leurs objets de contestation sous
» les yeux plus pénétrans & moins
» corrompus des Juges que le Souve-
» rain avoit choisis pour administrer
» la Justice en son nom. Les Rois de-
» vinrent donc encore une fois les
» Chefs de la Communauté, & repri-
» rent le droit de rendre la Justice à
» leurs Sujets. Dans quelques Royau-
» mes, les Barons abandonnèrent l'é-
» xercice de leur Jurisdiction, parce
» qu'elle étoit tombée dans le mépris;
» en d'autres Etats, les Jurisdictions
» Territoriales furent restreintes par
» des règlemens qui en prévenoient
» les abus, ou furent entièrement abo-
» lies par des Ordonnances expresses.
» Ainsi l'administration de la Justice
» découlant alors d'une source unique,
» & n'ayant qu'une seule direction,
» prit dans les différens pays un cours
» plus réglé, plus uniforme, & en
» même-temps plus rapide. »

Les formes & les principes du Droit Canonique & l'étude du Droit Romain, sont mises par notre Auteur au nombre des causes qui avancèrent les progrès de la Jurisprudence. On vit

avec étonnement un système de Loix où tout ce qui intéresse essentiellement le genre humain étoit déterminé avec autant de sagacité que de justice & de précision. On s'empressa de fixer les principes & les formes sur lesquels les Tribunaux devoient régler leurs procédures & leurs Jugemens. Il en résulta une distinction marquée dans les professions; la Jurisprudence devint une science qu'on ne put acquérir que par un cours régulier d'études. Il s'éleva parmi les Laïques une nouvelle profession honorable qui n'étoit pas celle des armes; les fonctions de la vie civile méritèrent l'attention du Public, & l'on cultiva les talens nécessaires pour les bien remplir.

En même-temps la Chevalerie faisoit naître parmi les Nobles des idées plus grandes & des sentimens plus généreux. « Cette singulière institution, » où la valeur, la galanterie & la religion se confondirent d'une manière » si étrange, étoit merveilleusement » appropriée au goût & au génie d'une » Noblesse guerrière; & ses effets sur » les mœurs se manifestèrent bien-tôt

» de la manière la plus sensible. La » guerre se fit avec moins de férocité, » lorsque l'humanité devint, autant que » le courage, l'ornement de la Cheva» lerie. Les mœurs se polirent & s'a» doucirent, lorsque la courtoisie fut » regardée comme la vertu la plus ai» mable d'un Chevalier. La violence » & l'oppression produisirent moins » d'excès, lorsqu'on se fit un mérite & » un devoir de les prévenir ou de les » punir. Le respect le plus scrupuleux » pour la vérité, & l'exactitude la plus » religieuse à remplir tous ses engage» mens, formèrent le caractère dis» tinctif d'un Gentilhomme, parce que » la Chevalerie étoit regardée comme » l'école de l'honneur, & qu'elle exi» geoit à cet égard la plus grande dé» licatesse.

» L'admiration que méritoient ces » qualités brillantes, jointe aux dis» tinctions & aux prérogatives que » la Chevalerie obtint dans toutes les » parties de l'Europe, put inspirer » quelquefois à des esprits ardens » une sorte de fanatisme militaire, » qui les porta à des entreprises ex-

» travagantes ; mais elle contribua
» toujours à graver profondément
» dans les ames les principes de l'hon-
» neur & de la générosité. Ces prin-
» cipes étoient fortifiés d'ailleurs par
» tout ce qui peut affecter les sens &
» toucher le cœur. Les romanesques
» exploits de ces Chevaliers errans,
» qui couroient le monde à la quête
» des aventures, sont assez connus
» & ont été justement l'objet de la
» satyre & du ridicule ; mais on n'a
» pas assez observé les effets politiques
» & permanens de la Chevalerie.
» C'est peut-être à cette singulière ins-
» titution, en apparence si peu utile
» au bonheur du genre humain, qu'on
» doit en grande partie & les rafine-
» mens de la galanterie, & les déli-
» catesses du point d'honneur, & cette
» humanité qui vient se mêler quel-
» quefois aux horreurs de la guerre :
» ce sont là les trois traits les plus
» frappans qui distinguent les mœurs
» modernes des mœurs anciennes. »

Les progrès des Lettres contribuè-
rent au changement des mœurs. Les
premières études furent mal dirigées,

Tous les esprits se tournèrent avec une ardeur extraordinaire vers la Théologie Scholastique ; on fonda de toutes parts des Colléges, des Universités ; la Science devint un moyen de fortune & d'avancement. Ces avantages attirèrent dans les écoles une foule incroyable d'étudians.

La découverte de la boussole, qui se fit peu de temps après la fin des Croisades, facilita la communication entre les Nations éloignées ; les Etats d'Italie établirent un commerce régulier avec l'Orient par les ports d'Egypte, & en tirèrent toutes les riches productions des Indes. Quatre-vingt villes des plus considérables, depuis la mer Baltique jusqu'à Cologne, formèrent cette fameuse association de commerce, connue sous le nom de *Ligue Anséatique*. Elles choisirent, pour établir des magasins, différens entrepôts, dont le plus considérable fut Bruges en Flandre. C'est là que les Lombards apportoient les denrées de l'Inde avec les productions des Manufactures de l'Italie, qu'ils échangeoient contre les marchandises du Nord. Les

habitans des Pays-Bas s'appliquèrent à perfectionner les deux grandes Manufactures de laine & de coton, par lesquelles ces deux pays étoient déja renommés dès le siècle de *Charlemagne*, & la Flandre devint le pays le plus riche & le plus peuplé de l'Europe.

Tel est, Monsieur, le Tableau que nous présente M. *Robertson* des progrès de la société en Europe, relativement au gouvernement intérieur, aux mœurs & aux loix. Il expose ensuite les progrès de la société relativement à l'exercice de la force nationale, nécessaire dans les opérations du dehors. Les Princes n'étoient pas en état de réunir leurs forces pour de longues entreprises; leurs revenus étoient modiques, & leurs armées peu propres à faire des conquêtes. Ces troupes n'étoient composées que des Soldats que leur fournissoient leurs vassaux; elles n'étoient obligées de rester en campagne qu'un temps fort court, & l'on ne pouvoit les forcer de marcher loin de leur résidence ordinaire. Aussi y avoit-il très peu de liaison entre les différens Etats, &

dans chaque Royaume il arrivoit des révolutions importantes, que les autres Puissances regardoient avec l'indifférence de spectateurs désintéressés. L'auteur parcourt les causes & les évènemens qui rendirent les efforts des Nations plus vigoureux & les guerres plus générales. Les principaux sont l'expulsion des Anglois du Continent, qui augmenta la puissance de la Monarchie Françoise ; l'établissement des armées sur pied, faite par *Charles VII*, après cette expulsion, sous prétexte d'avoir toujours des forces prêtes pour défendre le Royaume ; les différentes mesures prises par les Rois *Louis XI* en France, *Henri VII* en Angleterre, *Ferdinand* & *Isabelle* en Espagne, pour abaisser le pouvoir des Nobles ; l'exemple des Suisses, qui apprirent aux autres peuples la supériorité de l'Infanterie sur les autres troupes ; enfin l'expédition de *Charles VIII* en Italie, où les Puissances de cette contrée se liguèrent contre ce Prince, & donnèrent à leurs contemporains le premier exemple de ce grand principe de la politique moderne,

moderne, qui consiste à conserver une juste distribution de pouvoir entre tous les membres qui composent aujourd'hui les Etats de l'Europe. Cette *Introduction* finit par un examen de la constitution particulière & de la forme de gouvernement civil établies dans chacune des Nations qui ont joué un rôle considérable sous le regne de *Charles-Quint.*

Il ne m'a pas été possible, Monsieur, de suivre dans cette analyse les développemens de chacune des causes que je viens de vous indiquer; il faut les voir dans le Livre même de M. *Robertson;* ces détails y sont de toute beauté, & l'on ne peut faire une lecture plus agréable en même-temps & plus utile. Je ne connois point d'ouvrage, même dans l'Antiquité, qu'on puisse opposer à ce grand tableau de la civilisation chez les Peuples modernes. Cette production me paroît un chef-d'œuvre, tant pour l'ordonnance que pour la sagacité des vues qu'elle présente & la profondeur de l'érudition. On trouve dans un seul volume bien plus à s'instruire que dans tout le

recueil immense des compilations qui portent le titre d'Histoires depuis douze ou quinze siècles. En quelques heures de lecture on a la clef de tout ce qu'on a lû dans le genre historique pendant toute sa vie. C'est, pour ainsi dire, un faisceau de lumière jetté soudainement dans l'obscurité des annales de tous les Peuples de l'Europe.

Le second Volume contient les preuves & les éclaircissemens de cette belle *Introduction*. On doit être étonné des recherches prodigieuses de l'auteur; & ceux qui aiment à marcher d'un pas sûr au milieu de ces discussions, lui tiendront compte de l'exactitude avec laquelle il cite les Ecrivains dont il adopte les autorités. Parmi ces éclaircissemens, il en est plusieurs très-curieux par la singularité des faits. Je ne citerai que ceux-ci sur le combat judiciaire. Il s'éleva, dans le dixième siècle, une contestation sur le droit de représentation ou de succession qui pour lors n'étoit pas encore établi, quoiqu'il soit aujourd'hui universellement reçu dans toute l'Europe. » C'étoit un sujet de doute & de dis-

» pute, dit l'Historien ; que de sçavoir
» si les enfans du fils devoient être
» comptés parmi les enfans de la fa-
» mille, & pouvoient hériter à égale
» portion avec leurs oncles, dans
» le cas où leur père viendroit à
» mourir pendant que le grand-père
» seroit encore vivant. On tint une
» assemblée pour délibérer sur cette
» question ; & l'opinion générale fut
» qu'on la renverroit à l'examen &
» à la décision des Juges. Mais l'Em-
» pereur voulant suivre une meilleure
» méthode, & dans la vue de traiter
» honorablement son peuple & ses
» Nobles, ordonna que la question
» seroit décidée par le combat entre
» deux champions. Celui qui combat-
» tit en faveur du droit qu'avoient les
» enfans de représenter leur père après
» sa mort, fut victorieux ; & il fut
» établi, par un decret perpétuel,
» qu'ils partageroient dans la suite
» l'héritage avec leurs oncles.

» S'il étoit possible de supposer que
» le caprice & la sottise pussent ins-
» pirer aux hommes une idée plus
» extravagante encore que celle de

» décider un point de Jurisprudence
» par le combat, ce seroit l'idée de
» faire décider, par la même voie;
» la vérité ou la fausseté d'une opi-
» nion religieuse; &, à la honte de
» l'esprit humain, on a un exemple
» de cette extravagance. Dans le on-
» zième siècle, on se disputa en Es-
» pagne pour sçavoir laquelle des
» deux Liturgies contenoit la forme
» de culte la plus agréable à Dieu, ou
» la Mosarabique dont on s'étoit tou-
» jours servi dans les Eglises d'Espa-
» gne, ou la Liturgie approuvée par
» le Saint Siége, qui différoit de l'au-
» tre en quelques points. Les Espa-
» gnols défendoient avec zèle le Ri-
» tuel de leurs ancêtres, tandis que
» les Papes les pressoient de recevoir
» celui auquel ils avoient imprimé
» le sceau de leur infaillibilité. Il
» s'éleva une contestation violente:
» les Nobles proposèrent de décider
» par l'épée ce point de controverse.
» Le Roi approuva cette proposition;
» & deux champions armés de toutes
» pièces entrèrent dans la lice. Le
» champion de la Liturgie Mosara-

» bique, *Jean Ruys de Matanča*, fut
» victorieux; mais la Reine & l'Ar-
» chevêque de Tolède, qui favori-
» soient l'autre, insistèrent pour sou-
» mettre cette grande affaire à une
» autre épreuve. Ils eurent assez de
» crédit pour faire passer leur avis,
» quoique contraire à la loi du com-
» bat, lequel étant regardé comme
» un appel à Dieu même, devoit dé-
» cider en dernier ressort. On alluma
» un grand feu, & l'on jetta dans les
» flammes un exemplaire de chaque
» Liturgie. On convint que le livre
» qui résisteroit à cette épreuve &
» que les flammes auroient respecté,
» seroit admis dans toutes les Eglises
» d'Espagne. La Liturgie Mosarabique
» triompha encore; &, si nous en
» croyons *Rodriguez* de Tolède, le
» feu ne l'endommagea point, tandis
» que l'autre fut réduite en cendres.
» La Reine & l'Archevêque eurent
» encore assez d'art ou d'autorité pour
» éluder une seconde fois cette déci-
» sion; & l'usage du Rituel Mosara-
» bique ne fut permis que dans cer-
» taines églises: décision aussi ex-

» traordinaire que tout le reste de ce
» qui s'étoit passé sur cette affaire. «

A la fin de ce volume, M. *Robertson* s'excuse sur une omission que certains lecteurs pourroient trouver étrange : c'est de n'avoir jamais cité M. *de Voltaire*, qui a traité les mêmes sujets dans son *Essai sur l'Histoire Générale*. Là-dessus il lui fait beaucoup de complimens. Mais, comme cet écrivain n'indique jamais les sources où il a puisé les faits qu'il rapporte ; le sçavant Anglois proteste qu'il n'a pu s'appuyer de son autorité pour confirmer les points obscurs & douteux ; il assure que M. *de Voltaire* lui auroit épargné bien de la peine, s'il avoit eu l'attention de faire connoître les livres originaux qui lui ont servi de guides ; mais c'est précisément ce qui lui étoit difficile, pour ne pas dire impossible.

Le mérite du traducteur de cet ouvrage se réduit, Monsieur, à bien peu de chose. Il n'est pas ici question de talent ; il suffit d'un style clair & raisonnable. C'est moins de l'expression que du fond des choses qu'on est occupé. M. *Robertson* passe pour un auteur

très-facile à entendre. Ainsi cette traduction ne peut être un titre dans notre Littérature, quoique d'ailleurs on doive sçavoir beaucoup de gré à l'Interprète d'avoir fait passer dans notre langue cette excellente production, qui mérite d'être connue dans toute l'Europe, dont elle débrouille si bien l'Histoire.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Octobre 1772.

LETTRE VIII.

Lettres à M. de Voltaire par un de ses amis, sur l'ouvrage intitulé L'EVANGILE DU JOUR; à Paris chez Gueffier, Libraire au bas de la rue de la Harpe.

C'EST une chose bien singulière & bien triste, Monsieur, que, dans la carrière des Lettres comme dans celle des Armes, les succès les plus brillans ne mettent pas à l'abri de la censure; que le Héros & l'Au-

teur, couverts, l'un des palmes de *Mars*, l'autre des lauriers d'*Apollon*, s'avancent toujours vers leur tombeau entre la Gloire & la Critique, & que, tandis que la première fait retentir l'Univers du bruit de leur nom, la seconde efface les éloges qu'on leur prodigue, ou du moins arrache beaucoup de feuillets de leur panégyrique. Ce trait de ressemblance avec tant de grands hommes doit bien flatter M. *de Voltaire*, & le consoler des secousses violentes dont on ébranle le trône où il est assis. Le nombre des conjurés publics ou secrets grossit tous les jours. Voici un nouveau champion qui ne veut pas être connu, & qui, si je puis m'exprimer ainsi, entre dans le champ clos armé de toutes pièces & la visière baissée. Pour saisir l'esprit des *Lettres* que je vous annonce, Monsieur, il faut vous rappeller qu'une des incurables manies de M. *de Voltaire* est d'attaquer la Religion. Mais on peut être à la fois un fort bon Poëte & un fort mauvais Logicien. Comme M. *de Voltaire* est précisément dans ce cas, il a pensé prudemment que, pour réussir

dans son louable dessein, il n'étoit pas question de raisonner ; qu'autour des fondemens du Christianisme, il rencontreroit les *Bossuets*, les *Abadies*, les *Huets*, les *Pascals*, les *Fénelons*, &c, & que sa Dialectique ne lutteroit pas avec honneur contre celle de ces redoutables Athlètes ; il a pris une autre route : il a jugé qu'il lui seroit beaucoup plus aisé de renverser tout l'édifice du culte établi, en s'efforçant de prouver la fausseté des faits consignés dans la Bible, ou en chargeant d'injures & de plaisanteries ces hordes d'Hébreux qui nous ont conservé dans toute leur intégrité les livres de *Moïse* & de ses successeurs. On a déja relevé, dans bien des ouvrages, les erreurs sans nombre, les fausses citations, les raisonnemens pitoyables, les contradictions grossières de l'auteur de l'*Evangile du Jour* & du *Dictionnaire Philosophique*. L'Anonyme trouve encore à moissonner dans ce champ fertile. Il se dit disciple de la secte des *Pensans*, &, qui plus est, ami de M. *de Voltaire*. Il lui communique quelques doutes

qui se sont élevés dans son esprit à la lecture de ses ouvrages anti-chrétiens; il le prie de les résoudre, ou de réformer prudemment ce qui lui est échappé, & qui feroit tort à la cause commune. Voici le début de la première Lettre.

Monsieur,

» Je lis actuellement un ouvrage en
» huit volumes, intitulé l'*Evangile du*
» *Jour*; on vous en croit l'auteur, ou
» tout au moins l'auteur des trois
» quarts & l'éditeur du reste. On dit
» que vous y avez rassemblé toute la
» moëlle de votre Philosophie, & qu'on
» y trouve à peu près ce qu'on a pu
» dire jusqu'ici de plus fort contre
» une Religion que vous paroissez ne
» pas plus aimer que ses Ministres.
» J'en suis fort aise; car il y a long-
» temps que je desire un ouvrage
» comme celui-là, où j'aurai rassemblé,
» & comme sous la main, ce que je n'ai
» pu voir encore qu'épars çà & là
» dans différens ouvrages, où cela ne
» se trouve que comme lâché à la dé-
» robée....... Me voici en état de tenir
» tête à cette foule de Théologiens

» *fourbes*, *hypocrites* ou *imbécilles*,
» comme vous dites très-bien, qui
» auroient dû se taire, & *ne pas nous*
» *donner des phrases pour justifier des*
» *fables de Cannibales* ».

Parmi les articles de discussion entre l'anonyme & l'auteur de *l'Evangile du Jour*, il en est plusieurs qui sont trop longs & qui demandent à être lus dans l'ouvrage même. Il s'en trouve d'autres assez courts où la contradiction est palpable. Par exemple, dans l'article où M. *de Voltaire* cherche à faire passer *Moïse* pour un imposteur obscur dont personne n'a parlé que la Genèse, il ne peut se dissimuler que des auteurs du premier mérite en ont cependant fait mention. Voici comment il se tire d'embarras : » *il se pourroit*
» *très-bien faire que les Juifs eussent parlé*
» *si long-temps de leur Moïse à tous*
» *leurs voisins, que le bruit en fût venu*
» *à la fin à quelques écrivains d'Egypte*,
» *& de-là aux Grecs & aux Romains*.
» *Strabon*, *Diodore & Tacite n'en di-*
» *sent que très-peu de mots ; encore*
» *sont-ils vagues, très-confus, très-*
» *contraires à tout ce que les Juifs ont*

» *écrit*. Oh ! Monsieur, reprend l'au-
» teur de la *Lettre*, que dites-vous
» là ? Est-ce que vous ne sentez pas
» la contradiction ? Si ces auteurs, si
» *Strabon*, si *Tacite*, si *Diodore*, n'ont
» connu *Moïse* que par les Ecrivains
» Egyptiens qui l'avoient reçu des
» Juifs, comment se fait-il que ces
» auteurs en aient parlé d'une façon
» si contraire à ce que les Juifs leur
» en ont dit ? Il faut vîte, Monsieur,
» rayer cela de nos papiers, & reti-
» rer l'édition ; cela est de consé-
» séquence. . . . . J'aurois passé
» volontiers ce que vous dites de
» l'immortalité de l'ame relativement
» aux Juifs : *il est sûr*, selon vous, *que
» presque toutes les nations dont les Juifs
» étoient entourés, Grecs, Chaldéens,
» Persans, Egyptiens, &c, admettoient
» l'immortalité de l'ame, & que les Juifs
» n'avoient pas seulement examiné cette
» question.* » Mais que deviendra,
répond l'anonyme, ce que nous di-
sons, article JUIFS INCONSTANS,
*qu'il est démontré, autant qu'on peut le
démontrer en Histoire, que la Religion
des Juifs ne fut, du temps de leur vie
errante, qu'un ramas confus & contra-*

dictoire des rites de leurs voisins. Ils empruntent le nom de Dieu chez les Phéniciens ; ils prennent les Anges chez les Persans ; ils ont l'Arche errante des Arabes ; ils adoptent le Baptême des Indiens, la circoncision des Prêtres d'Egypte. » Après avoir tout pris des » autres Nations ; après avoir em- » prunté des Persans ou des Chal- » déens, comme vous le dites ailleurs, » jusqu'aux mots *Babel*, *Bathuel*, *&c.*, » il n'y aura donc que l'immortalité » de l'ame qu'ils auront laissée là. Je » ne sçais, Monsieur, mais il me sem- » ble qu'il faudra encore rayer cela. »

De *Moïse*, M. *de Voltaire* passe à *Noé*, le restaurateur du genre humain & le chef des Hébreux. Il étoit essentiel d'attaquer la tradition de l'Arche qui sauva sa famille au temps du déluge. *S'il y avoit un seul mot dans quelqu'auteur étranger en faveur de l'Histoire Juive, Eusèbe, qui fait armes de tout, eut cité ce témoignage avec emphase.* » Oh pour » celle-ci, replique l'anonyme, je » ne vous la pardonne pas ; vous » oubliez trop vîte ce que vous avez » dit vous-même. » *Eusèbe & George*

le Sincelle nous ont conservé des fragmens d'un certain Abidène. Cet Abidène avoit transcrit des fragmens de Bérose, ancien auteur Chaldéen. Il disoit donc ce Bérose, qu'un Dieu Chaldéen, dont on a fait depuis Saturne, apparut à Xissuther, & lui dit : le 15 du mois Dœsi le genre humain sera détruit par le déluge..... Bâtissez un vaisseau, entrez-y avec vos parents & vos amis ; faites-y entrer des oiseaux & des quadrupèdes ; mettez-y des provisions. » Voilà donc, » comme vous le voyez, Monsieur, » cet *Abidène* & ce *Bérose, cités avec* » *emphase par Eusèbe, qui fait armes de* » *tout.* »

Il est heureux pour l'Empereur *Julien* que la Philosophie réunie à l'impiété, s'arroge dans ce siècle le droit de distribuer les brevets de gloire & d'immortalité. Le Souverain du monde, abjurant le Christianisme dans lequel il avoit été élevé, persécutant la Religion avec toutes les forces de l'Empire, avec toute l'atrocité d'un fanatique & toute l'adresse d'un homme d'esprit, méritoit, sans contredit, les autels & l'encens de notre

Philosophie. M. *de Voltaire*, Grand-Prêtre du Temple, a rempli ses fonctions, sinon avec intelligence, du moins avec tout le zèle dont il est capable. *Quiconque*, dit-il, *a discuté les faits avec impartialité, convient que Julien avoit toutes les qualités de Trajan, hors le goût, si long-temps réservé aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non son opiniâtreté & sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans Jules César, & aucun de ses vices; il eut la continence de Scipion; enfin, il fut égal en tout à Marc-Aurèle, le premier des hommes.* M. *de Voltaire* détruit lui-même ce qu'il vient de dire. *Voyez*, dit *Julien* aux Chrétiens, *par combien d'avantages nous vous sommes supérieurs! Par les conseils, par la sagesse, par une infinité d'Arts. Ajoutons à ces Arts l'Economie & la Médecine, qui, venant d'Esculape, s'est répandue par toute la terre, & y a apporté de grandes commodités dont ce Dieu nous fait jouir. C'EST LUI QUI M'A GUÉRI DE PLUSIEURS MALADIES, ET QUI M'A APPRIS LES REMÈDES*

PROPRES A LEUR GUÉRISON ; JUPITER EN EST TÉMOIN. Il est triste, poursuit M. de Voltaire, que Julien atteste le Maître des Dieux, qu'il a appris la Médecine d'Esculape. Ce passage, pris à la lettre, seroit moins d'un Philosophe que d'un enthousiaste.

On cite dans cette Brochure des impiétés atroces qu'on auroit pu supprimer, ou seulement indiquer en général. A ces affreux blasphêmes, l'indignation s'empare de l'anonyme. » Ah, Monsieur, quelles horreurs, & » comment avez-vous pû les écrire ? » Cela me fait frémir ! Je ne sçais » comment les cheveux ne vous sont » pas dressés à la tête en écrivant ces » infâmies..... Je ne sçais, mais il me » semble qu'il eût fallu retrancher de » votre excellent ouvrage toutes ces » horreurs, plus propres à scandaliser » les foibles qu'à nous les attirer, & » qu'il convient de ménager un peu » plus ces gens là, qui ne pourront » s'empêcher d'abord de vous regar- » der comme un blasphémateur hor- » rible. J'avoue même qu'ici je n'au- » rois pas été aussi hardi que vous ;

» & qu'en pareil cas, au milieu d'une » foule d'Etats Chrétiens, j'aurois » craint furieusement l'allumette.... » Il faut même que, pour oser parler » sur ce ton là, vous vous soyez senti » soutenu d'une protection bien puis- » sante; car, faute de cela, que n'en » a-t-il pas coûté au pauvre *Vanini* » & à ses semblables? »

L'anonyme, dans sa seconde *Lettre*, rassemble de nouvelles preuves de la bonne foi ou de la vaste érudition de M. *de Voltaire* dans ses Diatribes éternelles contre les Livres de la Synagogue. *Une remarque très-importante*, dit ce bel-esprit scientifique, *c'est qu'aucun Prophète, aucun Historien, aucun Moraliste Juif*, n'a jamais cité le moindre passage des Livres attribués à *Moïse*. « Bon, lui répond l'anony- » me, voici bien une autre imagi- » nation! Où Diable allez-vous cher- » cher cela? & voilà précisément » comme vous faites! Vous mettez en » avance des propositions qui n'ont » ni queue ni tête, & puis on nous re- » lance, & puis on nous retourne de » toutes les façons.... Ignorez-vous

» donc que les auteurs Juifs, qui, de
» siècle en siècle, ont écrit l'Histoire
» de leur Nation, font une allusion
» continuelle aux loix, au culte, aux
» mœurs établis par ce Législateur?
» Ignorez-vous que *David*, *leur faiseur*
» *de chansons*, comme vous l'appellez,
» parle à tout propos des prodiges
» opérés par *Moïse* en Egypte, & du
» passage de la Mer Rouge, & de celui
» du Jourdain, & du reste? ... Igno-
» rez-vous ce que dit leur *Jérémie : c'est*
» *vous, Seigneur, qui avez tiré Israël*
» *votre Peuple de l'Egypte par des mira-*
» *cles & des prodiges, avec une main forte*
» *& un bras étendu* ».

Quant au Nouveau Testament & aux Souverains qui ont soutenu la Religion Chrétienne, on s'attend bien à trouver dans M. *de Voltaire* la même façon de penser & les mêmes contradictions. Celui qui de *Julien* a fait un Prince accompli, ne pouvoit s'empêcher de maltraiter *Théodose*; aussi l'appelle-t-il cavalièrement *le Cantabre Théodose*. *Saint Paul*, ce génie sublime, ce grand Philosophe, ce profond Logicien, est appellé *ce Paul au grand*

nez & au front chauve, dont se moque Lucien.

M. *de Voltaire* veut prouver que *Jésus* n'est pas Dieu. Si l'entreprise n'est pas aisée, elle est digne d'un penseur transcendant. Voici le raisonnement & la marche de M. *de Voltaire : il est clair que le premier Chapître de l'Évangile attribué à Jean, & écrit le dernier de tous, fut composé dans des temps postérieurs par un Chrétien Platonicien, le mot de* VERBE, LOGOS, *ayant été inconnu à tous les Juifs.* C'est la page 128 d'un de ses volumes que M. *de Voltaire* a consigné cette décision; & à la page 151 du même Tome on lit: *cette doctrine de Platon touchant une Trinité, pénétra jusques chez les Juifs d'Aléxandrie. Milon né dans cette Ville, dit que Dieu se maria au* VERBE. Le mot *Logos* n'étoit donc pas inconnu aux Juifs; &, de peur que la contradiction ne fût pas encore assez palpable, l'auteur ajoute: *les premiers Sectateurs de Jésus qui vinrent dans Aléxandrie, y trouvèrent des Juifs Platoniciens..... CES JUIFS PARLOIENT TOUS GREC, & c'est pourquoi les Evangiles furent*

écrits en Grec. De-là résulte ce galimathias inintelligible : *le premier Chapître de l'Evangile de Jean fut composé dans des temps postérieurs, parce qu'il est écrit en Grec, & que les Juifs ne sçavoient pas le Grec, & cependant les Evangiles furent écrits en Grec par des Juifs Platoniciens qui sçavoient le Grec.*

Vers la fin de cette Brochure on trouve quelques réfléxions sur le fameux Roman de *Bélisaire*, & sur-tout contre le quinzième Chapître, qui, graces au ton d'impiété, de hardiesse & de déraison qui y regne, a placé cette production sublime au rang des Livres classiques de la nouvelle Philosophie. Je vous ai dit dans le temps ce qu'il falloit en penser. Voici quelques idées de l'Anonyme. *Dieu m'a créé foible, il sera indulgent*, dit M. *Marmontel* par la bouche de *Bélisaire*; *il sçait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser. C'est* UNE RAGE IMPUISSANTE ET ABSURDE QUE JE NE CONÇOIS PAS MÊME. L'auteur observe d'abord que cette phrase singulière enveloppe une contradiction manifeste. On veut que

Dieu ſoit *indulgent*, parce que *je n'ai ni la ſolie ni la rage de vouloir l'offenſer*. Il ne faut point là d'*indulgence*; elle ſuppoſe une faute; &, ſelon *Béliſaire*, ce qu'on appelle vulgairement péché n'en eſt pas une. « Secondement, » pourſuit l'auteur, ceci va encore » contre vos principes : perſonne ne » ſeroit puni; c'eſt le moyen de nous » envoyer tous en paradis. *Jacques* » *Clément*, *Ravaillac* & *Cartouche* » iroient de compagnie avec nous. » Car lequel de ces trois Meſſieurs » a jamais eu *la rage impuiſſante & ab-* » *ſurde de vouloir offenſer Dieu?* Pour » moi, je ne le crois pas. Qu'eſt-ce que » Dieu pouvoit leur avoir fait pour » vouloir l'offenſer » ?

Dès que le peuple vit *Béliſaire* ſortir de ſa priſon les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage; mais ce grand homme les appaiſa d'un mot. *Le peuple offrit à Béliſaire tout ce qu'il poſſédoit; il lui rendit graces. Donnez-moi ſeulement*, dit-il, *un de vos enfans pour me conduire où ma famille m'attend.* Ce *Béliſaire*, reprend l'Anonyme, eſt un homme admirable. Deux

ou trois mots chez lui ont le pouvoir de changer tout un peuple en un clin d'œil. D'une populace furieuse & pleine de rage, il en fait tout d'un coup une assemblée calme & paisible. Vous ne voulez pas croire aux miracles, Messieurs de la Philosophie, & *Bélisaire* en fait deux d'une parole. Mais, ajoute l'anonyme, qu'est-ce qu'un peuple plein de rage, qui laisse aller *Bélisaire* seul conduit par un enfant? Qu'est devenu ce peuple furieux? Quoi! ce peuple, qui tout à l'heure vouloit donner sa vie pour ce grand Général, le voilà qu'il l'abandonne tout d'un coup, jusqu'à le laisser aller conduit par un enfant! Voilà un vilain Peuple. Je croyois que, malgré ce que *Bélisaire* auroit pu en dire, ce peuple alloit l'environner, le fêter, le porter sur ses épaules, le reconduire en triomphe chez lui, ou tout au moins jusqu'à la moitié du chemin.

Il ne paroît encore que les deux *Lettres* dont je viens de vous rendre compte; elles auront probablement une suite, du moins elle est à desirer. Elles sont imprimées de format *in-8°*; la

première eſt de 72 pag. & la ſeconde de 80. Vous y trouverez, Monſieur, du ſçavoir, de la raiſon & de l'eſprit : cette idée de ſe dire *ami de M. de Voltaire*, & de feindre de penſer comme lui pour le mieux réfuter, eſt très-ingénieuſe. Peut-être voudriez-vous ſçavoir ce que dira M. *de Voltaire* à la vue de ces *Lettres*. Cela n'eſt pas difficile à deviner. Il dira à ſon Secrétaire d'ouvrir ſon tiroir de ſottiſes & d'injures ; il en détachera quelques-unes des plus galantes, comme *ſcélérat*, *cuiſtre*, *goujat*, *fripon*, *coquin*, *marouſle*, *âne*, *pédant*, *poliſſon*, *monſtre*, &c, &c, &c, &c ; il en fera une petite brochure agréable & piquante. Elle paroîtra ; l'auteur des *Lettres* en rira ; les honnêtes gens s'en moqueront ; les êtres *penſans* en gémiront, & ſe rejetteront ſur la vieilleſſe du vénérable Patriarche ; tout le monde ſera content ; & ce ſera un nouveau trait qu'on fera très-bien d'ajouter à l'hiſtoire de l'*Optimiſme* par M. *de Voltaire*.

La Lecture Espagnole.

CETTE belle Estampe, de dix-neuf pouces de haut sur quinze de large, dessinée & gravée, d'après le Tableau du célèbre *Carle-Vanloo*, par M. *Beauvarlet* de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, est le Pendant de celle que le même auteur a précédemment publiée sous le titre de *La Conversation Espagnole. La Lecture* est d'une composition aussi agréable, & l'exécution en est aussi brillante. Un jeune homme, vêtu avec toute l'élégance du costume Espagnol, est assis aux pieds de deux jolies personnes qui paroissent moins attentives encore à écouter ce qu'on lit, qu'à regarder le Lecteur, dont le caractère est très-intéressant. De l'autre côté du Tableau, une Femme, qui paroît être la Mère, interrompt son ouvrage pour écouter le jeune homme; près d'elle est une jeune Fille qui s'amuse avec un oiseau. Le lieu de la scène est un païsage. Toutes les Figures sont ingénieusement disposées pour la composition pittoresque & l'effet du clair obscur.

Sur

Sur celles qui sont placées à côté de l'Espagnol, se répand une ombre transparente; & quoique ce groupe ne participe qu'en partie de la lumière principale, il se trouve avantageusement éclairé par le reflet qui s'échappe de la figure du jeune homme. Les draperies sont du meilleur goût & du plus beau choix; elles sont parfaitement bien exécutées par un burin pur & harmonieux, de même que la tête, dans laquelle M. *Beauvarlet* a sçu rendre le moëleux, le suave, & la touche large & sçavante qu'on admire dans les ouvrages de *Carle-Vanloo*. Cette admirable Gravure se vend chez l'auteur lui-même, rue du Petit Bourbon, attenant la Foire Saint-Germain.

Annette à l'âge de quinze ans. Annette à l'âge de vingt ans.

Ce sont, Monsieur, les titres de deux jolis Paisages enrichis de Figures, peints par M. *Fragonard*; & gravés par M. *Godefroy*. Ces Estampes ont environ six pouces de haut sur huit de large. Dans la pre-

mière, une jeune Bergère, couchée sur le gazon, paroît agitée par l'inquiétude & le desir; mais l'arrivée de son Amant, qu'elle apperçoit, semble lui faire éprouver la plus tendre émotion. Des moutons, dispersés dans ce lieu champêtre, enrichissent & varient la scène. La seconde Estampe représente les deux Amans assis à l'ombre d'un feuillage épais, pour éviter l'ardeur du soleil. La Bergère, qui tient son enfant couché sur ses genoux, exprime le contentement & la douceur qu'elle éprouve en serrant la main du Berger placé à côté d'elle. Le troupeau, rassemblé au tour de ce groupe, paroît accablé par la chaleur. On remarque dans ces deux Gravures beaucoup de finesse & d'expression; les animaux sont traités avec goût, & rappellent agréablement cette touche caractéristique qu'on trouve dans les ouvrages de *Berghem*. Le Païsage a cette légèreté, cette variété pittoresque que nous présente la Nature. L'Artiste, dans ces deux morceaux, a exécuté ces différentes parties avec autant d'esprit que d'intelligence, & a mis beaucoup d'accord &

de vérité dans l'effet du tout ensemble.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Octobre 1772.

LETTRE IX.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, sur la Mort de Coligny dans la Henriade.

Il y a déja long-temps, Monsieur, que j'ai mis par écrit les Observations que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui. J'avois pris le parti de les garder dans mon porte-feuille ; mais j'ai changé de résolution, en lisant votre N° 16 de cette année * : vous y citez le jugement que porte de la *Henriade* l'auteur de *La Bibliothèque d'un Homme de Goût*. Il prétend que *la Mort de Coligny est admirable* : je ne suis nullement de son avis ; & c'est pour mettre le public éclairé en état de nous juger, que je vous envoie les Remarques suivantes, & que je vous prie de les faire imprimer, si vous les jugez dignes d'occuper

* Voyez l'*Année Littéraire* 1772, Tome IV, page 9.

une place dans votre *Année Littéraire*.
Je suis, Monsieur, &c.

M. Clairfons.

En parcourant les Poësies Latines de *Bèze* *, je me suis sur-tout arrêté à la Sylve intitulée *la Mort de Cicéron*, J'ai reconnu que M. *de Voltaire* avoit imité cette Pièce dans le second Chant de sa *Henriade*. Tout le morceau de la mort de *Coligny* est évidemment calqué sur *la Mort de Cicéron* : mais la comparaison n'est pas à l'avantage du Poëte François. *Bèze* est plus serré, plus concis, plus véhément, plus rapide, plus pathétique, plus touchant, plus sublime. Voici les Vers latins : le Poëte peint d'abord *Cicéron* sur un vaisseau agité par une tempête furieuse, les Matelots attendris jusqu'aux larmes, & faisant tous leurs efforts pour regagner le rivage, où ils abordent enfin heureusement ;

Descendit mœstus *Cicero*, multoque labore

* Voyez la charmante édition que *Barbou* a donnée de ces Poësies, & qui se vend chez ce Libraire rue des Mathurins.

Membra trahit confecta senex. Simul undique magna *
Circunstabat herum servorum turba, periclis
Nec nimium stupefacta suis, nec tempore duro
Pollicitam fractura fidem : pars apparat enses,
Pars domino assistit, cœcâque ambage viarum
Lecticæ impositum ducunt, si fallere sœvos
Antonî possint gladios, turbæque sequentis
Evitare minas. Sic ibat Tullius ille,
Tullius ille Togæ princeps, magnique Senatûs;
Quum procul adventare viros, inimicaque signa **
Conspicit, & stricto mortem procul ense minantem
Poppilium, cujus quondam servaverat ipse
Fortunas vitamque rei, quum libera Roma
Olim illum audiret, mirareturque tonantem.
Jam quoque sœvus adest, & poscit Herennius hostem.
Quid faciat? num fortè manus protendat inermes,
Aut mercede petat veniam? num flectere verbis
Defensi quondam conetur militis iras?

* Pour peu qu'on sçache lire le Latin, on sent la beauté de ces mots; ils peignent, par leur son, le cortége nombreux qui accompagnoit *Cicéron*.

** Toutes les épithètes du Poëte Latin disent quelque chose; il n'y en a pas une seule d'oiseuse & de pur remplissage.

Hæc ætas virtuſque vetant, & pectore in alto
Fixus amor patriæ, Romæque cadentis imago.
Vertite, ait, currus; plenis curratur habenis
Immeritam in mortem...... *
Deſierat, jugulumque parans, immota tenebat
Ora ſenex: illum properantem in fata nec ipſi
Aſpiciunt equites læti; poſitoque furore,
Ut nudum vidêre caput, canamque ſenectam,
Vix tandem inviti lachrymas tenûere cadentes,
Et pene è manibus gladii cecidêre cruentis.
Unus torva gerens truculentus Herennius ora,
Degeneres quid ſtatis? ait; ſimul enſe ſuperbo
Colla ſecat, nec adhuc ſatiatur cæde: ſceleſtum
Adjunxiſſe ſcelus ſceleri juvat: ergo diſertis
Auſas Antoni vitam ſignare tabellis
Cædit & ipſe manus. Morientem vidit ab alto
Invitus cælo Phœbus, piceâque refertur
Nube caput texiſſe diu; flevêre cadentem,
Et flebunt Latiæ æternum Graiæque Camœnæ.......
Poppilius volat intereà, truncoque relicto,
Antoni portat ſævis ſpectacula menſis.

* Que ce portrait de *Cicéron* eſt beau! qu'il eſt ſublime! qu'il eſt touchant! que ce père de la Patrie joue ici un beau rôle! quelle grandeur d'ame! quelle fermeté! quelle intrépidité! quel mépris de la mort!

Il faut convenir que ces Vers sont bien frappés ; on les lit avec le plus grand plaisir, c'est-à-dire, avec le plus grand attendrissement. *Cicéron* me paroît plus grand ici que lorsqu'il tonnoit en plein Sénat contre l'audacieux *Catilina*. Voici les Vers de M. *de Voltaire* :

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit ;
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courière,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.

Ce commencement me paroît d'une foiblesse étonnante. Tous ces Vers sont mous, lâches, traînans, & diffus. Je préfère les Vers latins qui ont fourni l'idée de

Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière.

M. *de Voltaire*, en composant ces Vers, avoit sans-doute quelque réminiscence des Vers sublimes de *Boileau* : il les a travestis, déguisés, affoiblis. Que *Boileau* est grand ! que M. *de Voltaire* est petit ! Quel géant d'un côté ! quel pygmée de l'autre ! L'un peint à grands traits comme *Homère* ; l'autre délaie ses pensées dans un style prolixe, énervé. Admirons encore, Monsieur, cette belle & magnifique description du Rhin, si foiblement imitée :

Au pied du Mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante ;
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits ;
Il se trouble, il regarde, & par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives.

Quelle poësie ! quelle richesse d'expressions ! quel nombre ! quelle har-

monie ! Que les injustes détracteurs de *Boileau* nous offrent dans toute la *Henriade* un seul morceau aussi achevé ! M. *de Voltaire* ne s'accorde pas trop avec lui-même, en disant de *Coligny* :

Il se lève, *il regarde*, il voit *de tous côtés*
Courir des assassins à pas précipités.

Car on lit quelques vers plus bas :

Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'*enferme* alloit briser la porte.

Puisque *Coligny* étoit renfermé dans un salon, il ne *voyoit* pas *de tous côtés*. Mais poursuivons :

Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » qu'on n'épargne per-» sonne ;
» C'est Dieu, c'est *Médicis*, c'est le Roi qui » l'ordonne. «

Je conçois aisément que l'on peut dire *voir briller les flambeaux & les armes* : mais *voir briller tout un peuple en allar-*

me, voir *briller* des *serviteurs sanglans*, voir *briller* enfin des *meurtriers*: voilà ce que j'ignorois; & malgré l'autorité de M. *de Voltaire*, je doute fort que nos bons auteurs adoptent cette façon de s'exprimer.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Ces quatre Vers sont prosaïques, sans chaleur, sans intérêt.

Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage:
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris, sont saisis de respect:
Une force inconnue a suspendu leur rage.
» Compagnons, leur dit-il, achevez votre » ouvrage,
» Et de mon sang glacé souillez ces cheveux » blancs,

» Que le sort des combats respecta quarante
» ans ;

» Frappez, ne craignez rien, *Coligny* vous
» pardonne ;

» Ma vie est peu de chose, & je vous l'aban-
» donne.

» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant
» pour vous. »

Je préfère à cette tirade ce peu de mots latins.

Jugulumque parans, immota tenebat
Ora senex.

A-t-on jamais dit *se montrer aux yeux* de quelqu'un avec *un œil serein*. Le discours de *Coligny* est trop long ; d'ailleurs il n'est pas vraisemblable dans la bouche de l'Amiral. En effet jamais *Coligny* n'auroit dit à de vils assassins : *Compagnons, achevez votre ouvrage*. On croit entendre un Général, encourageant ses troupes au milieu de la mêlée, & les exhortant à remporter la victoire.

Ces tigres, à ces mots tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de
ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,

Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.

On ne voit pas dans le latin une froide énumération de l'*un*, l'*autre*, des mots foibles, comme *abandonne*, des expressions fausses, comme il *trempé*; mais on admire ces beaux Vers :

Vix tandem inviti lacrymas tenûere cadentes;
Et pènè e manibus gladii cecidêre cruentis;
Ut nudum vidêre caput, canam que senectam.

Besme, qui dans la *cour* attendoit sa victime,
Monte, *accourt*, indigné qu'on diffère son crime :
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est infléxible,
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime & trahir *Médicis*,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les Soldats, il *court* d'un pas rapide.

Monte, accourt : pour moi je m'imaginois qu'il falloit d'abord *accourir*, & *monter* ensuite : que signifie *il court d'un pas rapide*, quand on a dit quil est monté, qu'il est accouru. *Il court d'un pas rapide* : eh, comment peut-il courir d'un pas rapide, lorsqu'il est

parvenu au haut de l'escalier, à la porte du salon, & sur-tout à travers une foule de soldats ? & puis *qui attendoit dans la cour* : cette circonstance & cette expression sont-elles bien nobles ? Que de taches ! que d'inexactitudes ! que de négligences ! que de fautes contre la langue & le bon sens !

Et bien-tôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler son bras, & glaçât son courage.

M. *de Voltaire* aime furieusement l'aggrégation & l'accouplement monstrueux *des yeux*, & *d'un coup d'œil*. J'ignore si *un auguste visage* qui *donne un coup d'œil* capable de *glacer le courage* & de *faire trembler* un bras, est bien François. Le portrait d'*Herennius* dans *Bèze* est de la plus grande force : comme il est supérieur à celui de *Besme* !

Du plus grand des François * tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

* *Coligny* étoit un grand homme ; mais il n'étoit pas *le plus grand des François*. Quelles grandes actions a donc fait *Coligny* ? On l'a presque toujours vu les armes à la main contre son Prince.

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture.

Qu'entend M. *de Voltaire* par une *indigne pâture des oiseaux dévorans?* Il ne veut pas dire sans-doute que le corps de *Coligny* n'étoit pas une pâture digne des oiseaux dévorans : après quelques efforts, je crois entrevoir la signification du mot *indigne*. M. *de Voltaire* veut faire entendre que les *oiseaux dévorans* n'étoient pas dignes, étoient indignes d'une pâture telle que le corps de l'Amiral.

Et l'on porta sa tête aux pieds de *Médicis*,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils :

M. *de Voltaire* dit pesamment :

Et l'on porta sa tête aux pieds de *Médicis*.

Bèze fait voler *Poppilius* :

Poppilius volat intereà :

Quelle différence ! Qu'est-ce que c'est qu'une tête tranchée qui devient une *conquête digne d'elle, digne de son fils !* De plus, comme ces deux Vers sont prosaïques. Ecoutons *Bèze* :

Antoni portat sævis spectacula mensis.

Ce Vers seul est préférable à toute la glaciale paraphrase du Poëte François. *Savis spectacula mensis* est de toute beauté : c'est un coup de pinceau d'un grand maître.

Médicis la reçut avec *indifférence*,
Sans paroître jouir du fruit de sa veng*eance*;
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses *sens*,
Et comme accoutumée à de pareils pré*sens*.

Ces Vers affligent l'oreille par les sons répétés de *sans*, *sens*, *ence*, *ance*. Le premier Vers seul suffit pour le sens & pour peindre *Médicis*. Les trois autres ne signifient rien : ils ne sont qu'un Commentaire allongé. Je pourrois pousser plus loin mes Remarques ; la matière n'est pas épuisée : j'ai voulu seulement faire sentir que le morceau de la mort de *Coligny* n'étoit point aussi *admirable* que le prétend l'auteur de la *Bibliothèque d'un homme de Goût*. Je n'ai point entrepris ce parallèle & cette critique pour rabaisser M. *de Voltaire* : sa réputation est établie. Mon but est de préserver les jeunes gens du mauvais goût qui regne dans

presque toute la *Henriade*, que bien des personnes ont la bonté de préférer, ou au moins d'égaler à la sublime *Iliade* & à l'immortelle *Enéide*.

Je ne puis finir, Monsieur, sans vous faire part de la prédilection de M. *de Voltaire* pour le mot *tranquille*. Il le répète souvent dans la *Henriade* : en voici quelques exemples que j'ai remarqués, en parcourant rapidement ce Poëme fait trop à la hâte, & auquel on n'a pas encore mis la dernière main, quoique commencé depuis plus de cinquante ans.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & *tranquille*.....

Tranquille, il attendoit qu'au gré de ses souhaits.....

Tranquille, il arrêtoit ou pressoit le carnage.....

Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit des armes.....

Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.....

Guise tranquille & fier au milieu de l'orage.....

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied *tranquille*.....

Les Gaulois & la mort avec des yeux *tranquilles*.....

D'un air fier & content, sa cruauté *tranquille*.....

Vous, des murs de Paris *tranquilles* habitans.....

Sa *tranquille* fureur marche les yeux baissés.....

D'un air humble & *tranquille* il fléchit les genoux.....

Il contemploit Paris d'un œil triste & *tranquille*.....

La volupté *tranquille* y répand ses douceurs.....

Tient l'Europe en suspens, divisée & *tranquille*.....

Affligé, mais *tranquille*, & maître encore de soi.....

Satisfaite & *tranquille*, écoute leurs chansons.....

La clémence avec lui marchant d'un pas *tranquille*.....

Dans le fond d'un Château, *tranquille* & solitaire.....

Tranquille au haut du Ciel, il nous laisse à nous-mêmes, &c, &c, &c.

Mémoires & Observations Anatomiques, Physiologiques & Physiques sur l'œil & sur les maladies qui affectent cet organe, avec un précis des opérations & des remèdes qu'on doit pratiquer pour les guerir ; par M. Jean Janin, Maître en Chirurgie, Oculiste de la ville de Lyon, du Collége Royal de Chirurgie de Paris, Associé Correspondant de

l'Académie des Sciences, Arts & Lettres de Dijon & de Villefranche, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c, &c; un volume in-12, de près de 500 pages; à Lyon chez les frères Périsse Libraires rue Mercière; & à Paris chez P. F. Didot le jeune Quai des Augustins.

M. *Janin* fit imprimer en 1768 une simple brochure sous le titre d'*Observations sur plusieurs maladies des yeux*; je vous en rendis, Monsieur, un compte succinct *, & je vous annonçai que l'auteur devoit publier un Traité en forme sur la même matière : ce Traité paroît aujourd'hui. C'est la saine observation, dit M. *Janin* dans un très-bon discours sur la *nécessité de l'observation*, qui a dissipé une bonne partie des ténèbres dans lesquelles l'erreur avoit enveloppé pendant plusieurs siècles la structure, le méchanisme & la cause des maladies du plus précieux de nos organes. La source de l'humeur aqueuse a été une énigme pour les Anciens; ils pen-

* Voy. l'*Année Littéraire* 1768, Tome V, page 65.

ſçient que la perte de ce fluide entraînoit celle de la vue ; leur erreur étoit telle qu'on crut un Chimiſte ſorcier, parce qu'il avoit guéri la fille d'un gentilhomme en qui l'humeur aqueuſe s'étoit écoulée par la plaie qu'un inſtrument tranchant avoit fait à la cornée tranſparente ; il ne faut ſouvent qu'un eſprit du premier ordre pour ébranler tout d'un coup la chaîne des ſciences, & cauſer dans toutes les claſſes des arts une de ces révolutions heureuſes qui amènent la lumière & les connoiſſances utiles. C'eſt ce que l'on vit dans le dernier ſiècle. Ce fut le génie de *Deſcartes*, qui, le flambeau de la Phyſique à la main, vint éclairer les Sages & les Praticiens. Cet homme immortel, le créateur de la vraie philoſophie, l'inventeur du calcul algébrique, & par conſéquent le précurſeur & en quelque façon le maître de *Newton*, auſſi bon Anatomiſte que grand Géomètre, démontra le premier que le criſtallin n'étoit pas l'organe immédiat de la vue ; il ſçavoit que le genre nerveux eſt le principe de nos ſenſations ; & qu'en conſéquence, la rétine étant un prolongement de la ſubſtance mé-

dullaire du nerf optique, elle devoit avoir la prérogative d'organe immédiat de la vue, de préférence à toutes les autres tuniques de l'œil. D'après ce principe & les observations des autres sçavans Oculistes, la Chirurgie est enfin parvenue, par rapport à cet organe délicat, à ce degré de connoissances dont on a tiré depuis tant de services essentiels. Quelquefois cependant, dans la guérison de la cécité, comme dans la cure des autres maladies, le hasard a fait des prodiges que l'art peut-être n'auroit jamais opérés; vous en jugerez, Monsieur, par l'exemple suivant, que rapporte l'auteur. Un jeune homme, accompagné de quelques enfans de son âge, alla se promener à la campagne; il étoit aveugle de naissance, cataracté des deux yeux: un d'entre eux ayant apperçu un nid d'oiseaux le montra à la troupe: on délibère qui montera; on en laisse la gloire à l'aveugle qui étoit l'aîné de la bande. Il étoit presque parvenu à la branche où étoit le nid, lorsque tout à coup le pied lui manque; il perd l'équilibre, tombe de branche en branche, se trouve à terre

sur ses pieds ; mais bien-tôt après, étourdi de cette premiere chûte, il en fait une seconde de sa hauteur ; revenu de son étourdissement, il apperçut pour la première fois des corps en mouvement ; c'étoient ses camarades effrayés de sa chûte, qui ne furent pas moins surpris que lui, quand il les assura qu'il voyoit des objets qu'il ne connoissoit pas ; les parens accoururent & reconnurent effectivement que les cataractes avoient disparu ; dès-lors cet enfant fut en état d'étudier. Il se destina au sacerdoce, & y parvint par la suite : » j'ai vu, » dit M. *Janin*, j'ai vu ce Prêtre chez » feu M. l'évêque de Cahors, & c'est » de lui que je tiens ce récit «.

Ce doit être un spectacle bien intéressant & bien curieux pour une ame sensible, que celui d'un aveugle au moment que, par le secours de l'art, il commence à appercevoir le premier faisceau de lumière. L'histoire suivante racontée par M. *Janin*, & qui s'est passée dans son cabinet, m'a paru devoir vous faire plaisir, & je m'empresse de vous la transcrire. Une pauvre fille, âgée de vingt-deux ans,

aveugle dès sa naissance, fut présentée à ce célèbre Oculiste en 1764. La cécité étoit causée par des cataractes d'un blanc de lait; il falloit une opération; la jeune paisanne la redoutoit, & l'on parvint à la déterminer qu'en lui donnant de l'argent, & en lui en promettant davantage. Dès que les prunelles furent débarrassées de tout corps opaque, on lui présenta différens objets; mais elle n'en connut aucun, elle dit seulement qu'elle voyoit une si grande clarté qu'elle n'en pouvoit supporter l'impression: on couvrit ses yeux avec un plumaceau & un bandeau; on ne les ouvrit que le quinzieme jour après l'opération. Le premier objet qu'elle vit, fut une bougie allumée qu'on avoit placée au pied de son lit; à son aspect cette pauvre fille fit un cri si perçant, que tous les assistans en furent émus: toute tremblante, elle ne vouloit plus ouvrir les yeux, & elle disoit que la lune étoit tombée à ses pieds. Après un quart-d'heure de repos, elle les ouvrit de nouveau, &, comme on avoit eu soin de placer la bougie derrière sa tête, elle parut

dans un état plus tranquille : à mesure qu'elle portoit ses regards sur ce qui l'environnoit, on voyoit qu'il se répandoit sur sa physionomie un air de satisfaction & d'étonnement ; elle répéta souvent, *Ah, mon Dieu que cela est beau !* Cependant elle ne connoissoit encore aucun objet. On couvrit de nouveau ses yeux, & le lendemain l'Oculiste ayant convoqué une nombreuse assemblée & quelques Physiciens habiles, on ôta le bandeau. Cette fille connut toutes les couleurs primitives qu'on lui présenta ; mais elle ne connut aucune des couleurs mixtes : le gris lui faisoit la sensation du blanc ; le maur-doré celle du rouge, &c. Il étoit essentiel de profiter du moment où elle ne connoissoit encore aucun objet, afin de vérifier si nous voyons naturellement les objets doubles & renversés, comme l'ont avancé plusieurs Philosophes : pour cet effet, on présenta à cette fille une feuille de papier blanc, coupée en triangle, au haut de laquelle on avoit attaché un morceau d'écarlatte ; dès qu'elle apperçu cet objet, elle dit sans hésiter, *je vois du blanc & du rouge*, & ajoûta

que le blanc étoit placé au-dessous du rouge, & que les couleurs étoient sur la même ligne, & dans un seul point. Cette expérience, continue l'auteur, renverse d'un seul coup ce qu'ont avancé à ce sujet nombre de Physiciens; car cette fille vit très-bien la véritable position des deux couleurs, & sans que cet objet lui parut double ou renversé; chaque nouvel objet étoit pour elle un nouveau sujet d'admiration & d'étonnement, à tel point que la premiere fois qu'elle vit ses mains, elle s'écria plusieurs fois, *ah, qu'elles sont belles, qu'elles sont blanches!*

M. *Janin* rapporte à la suite de cette cure de l'organe de la vue, une infinité d'autres de différentes espèces; il indique en même-tems les remédes qu'il a employés avec succès & le régime qu'il a prescrit à ses malades. Son ouvrage est un des plus complets & des plus curieux qui ayent encore paru. Il satisfera, je crois, également & le Physicien qui étudie la Nature & le Praticien qui veut la guérir.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Octobre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Le Bonheur, Poëme en six Chants; avec des fragmens de quelques Epîtres; Ouvrages posthumes de M. Helvétius; un Volume in-8° de 236 pages.

CE Poëme est précédé d'une longue *Préface ou Essai sur la vie & les ouvrages de M. Helvétius.* En effet, cet auteur a fait parler de lui de deux manières bien différentes: l'une par son ame noble & généreuse, l'autre par le trop fameux Livre *de l'Esprit.* Dans le compte que je vais vous rendre, je me propose de le considérer aussi sous ces deux aspects. En vous parlant de sa vie privée, je suivrai les idées avantageuses que nous en donne l'auteur de cet *Essai*, &

quand même je sçaurois quelques détails propres à modérer l'enthousiasme pour ce héros de la Philosophie, je me garderois de vous en faire part. Vous me verrez toujours me conformer exactement à mon épigraphe :

Parcere personis, dicere de vitiis,
Attaquer les défauts, épargner la personne.

D'ailleurs M. *Helvétius* n'est pas le premier exemple d'un écrivain, qui, avec des qualités personnelles dignes de beaucoup d'éloges, a produit des ouvrages très-pernicieux. *Epicure* & *Spinosa* avoient des mœurs sévères : l'homme a toujours été une énigme inexplicable.

Claude-Adrien Helvétius nâquit à Paris au mois de Janvier 1715, de *Jean-Adrien Helvétius* & de *Gabrielle d'Armancourt*. Ses ancêtres furent des Médecins célèbres ; son ayeul étoit connu sous le nom du *Médecin Hollandois* ; nous lui devons l'Ipécacuana, dont il avoit appris les propriétés d'un Gouverneur de Batavia de ses parens. *Louis XIV* lui donna

des lettres de noblesse & la charge d'Inspecteur Général des Hôpitaux.

Le fils de cet homme utile suivit ses traces, & sauva le Roi regnant d'une maladie dangereuse dont ce Prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il fut le père de celui dont il est question dans cet article. Le jeune *Helvétius* n'aima d'abord que les contes de Fées &, quelque temps après, *la Fontaine* & *Boileau*. Il étoit fort timide; on lui fit lire au collége l'*Iliade* & *Quinte-Curce*. Ces deux auteurs changèrent son caractère & lui donnérent du goût pour le Service. Jusqu'à la Rhétorique, il ne fit que des progrès médiocres; mais le Père *Porée*, son Régent dans cette classe, s'apperçut qu'il étoit fort sensible à la louange, &, mettant ce ressort en œuvre, il lui donna une éducation particulière & lui fit faire des progrès plus marqués. Bien-tôt le jeune homme prit tant de goût aux éloges, qu'il voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit déteste la danse & l'escrime; il excella depuis dans ces deux Arts; il a même dansé à

l'Opéra, sous le nom & le masque de *Javilliers*, & a été très-applaudi. Le Livre de *l'Entendement humain*, qu'il lut par hasard sur la fin de ses études, fut la première source de sa passion pour la Métaphysique. Son père le destinoit à la Finance : à vingt-trois ans M. *Helvétius* obtint une place de Fermier-Général, dont les revenus alors montoient à cent mille écus de rente. Il destina les deux tiers de cette somme au remboursement des fonds de sa place, & le reste fut consacré aux dépenses que son âge & sa générosité naturelle lui rendoient nécessaires. Il chercha dès sa jeunesse à se lier avec des hommes célèbres dans les Lettres & à leur faire partager sa fortune. Il fit à *Marivaux* une pension de deux mille francs, à M. *Saurin*, actuellement de l'Académie Françoise, une de mille écus, qui le mit en état de quitter une place peu analogue à son goût ; & lorsque M. *Saurin* se maria, cet ami rare l'obligea d'accepter le fonds de la pension qu'il lui faisoit. Il fut admis dans la société des *Fontenelles*, des *Montesquieux*, de M. *de Voltaire*,

&c, &c, &c. Dans les *Tournées* qu'il fut obligé de faire en qualité de Fermier-Général, il eut plusieurs fois le courage d'être l'orateur du Peuple auprès de sa Compagnie & des Ministres. Dégoûté bien-tôt de son état, il acheta des terres, épousa Mademoiselle *de Ligniville*, dont il avoit connu tout le mérite chez Madame *de Graffigny* où il alloit souvent, & forma le projet de passer le reste de sa vie dans la retraite & l'étude. Alors il quitta sa place de Fermier-Genéral &, par complaisance pour sa mère, acheta la charge de Maître-d'Hôtel de la Reine. Il mena avec lui dans ses terres deux Secrétaires qui lui étoient devenus inutiles, mais auxquels il étoit nécessaire. » L'un d'eux, » nommé *Bandot*, étoit chagrin, » caustique & inquiet. Sous le pré- » texte qu'il avoit vû M. *Helvétius* » dans son enfance, il se permettoit » de le traiter toujours comme un » Précepteur brutal traite un enfant. » Un des plaisirs de ce *Bandot*, étoit » de discuter avec son maître la con- » duite, l'esprit, le caractère, les ou-

» vrages de ce maître indulgent. La » discussion ne finissoit jamais que par » la plus violente satire. M. *Helvétius* » l'écoutoit avec patience ; & quelquefois en le quittant, il disoit à » Madame *Helvétius* : mais est-il possible que j'aie tous les défauts & » tous les torts que me trouve *Bandot*. Non sans doute ; mais enfin j'en » ai un peu ; & qui est-ce qui m'en » parleroit si je ne garde pas *Bandot* ?

Enfin en 1758 il donna son Livre *de l'Esprit*, qu'il n'auroit jamais publié sans doute s'il en avoit prévû les conséquences. Il eut préféré pour toujours les douceurs du repos à la funeste gloire des *Erostrates*. Après l'orage que lui suscita cet écrit scandaleux, M. *Helvétius*, tranquille dans sa Terre de *Vöré*, se livra plus que jamais à son caractère bienfaisant. Un Gentilhomme qui lui devoit des redevances, vient lui représenter que si l'on continue les procédures contre lui, on le ruinera sans ressource, & promet de payer à l'avenir l'année courante & les arrérages d'une année. Je sçais, lui dit M. *Helvétius*, que vous

êtes un galant homme & que vous n'êtes pas riche ; vous me payerez à l'avenir comme vous pourrez. Voici un papier qui empêchera mes Gens d'affaires de vous inquiéter, & il lui donne une quittance générale. Ah ! Monsieur, s'écrie le Gentilhomme en se jettant à genoux, vous sauvez la vie à ma femme & à cinq enfans. M. *Helvétius* le relève, l'embrasse & lui fait accepter une pension de mille livres pour les élever. D'autres Gentilshommes eurent recours à lui dans leurs besoins, & n'eurent pas moins à s'en louer. Lorsque ses Fermiers éprouvoient quelques pertes, il leur faisoit des remises, & souvent même leur donnoit de son propre argent. Il excitoit le travail & l'industrie dans ses Terres ; il avoit établi pour les habitans une Pharmacie gratuite & bien fournie. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin & tout ce qui convenoit à son état. » Il aimoit la chasse ; » mais, pour la rendre plus agréable, » il n'imaginoit pas d'y multiplier le » gibier. Il est vrai qu'il n'aimoit pas

» à le voir détruire par d'autres que
» par lui. Cependant il étoit en-
» touré de Braconniers. Il fit faire
» des défenses sévères ; mais les Gar-
» des qui le connoissoient ne por-
» toient pas fort loin la sévérité. Un
» jour un paysan vint chasser jusques
» sous les fenêtres du château. M.
» *Helvétius* en fut irrité, & ordonna
» que cet homme fût veillé de près
» & arrêté à la première occasion.
» Dès le lendemain on lui amène le
» coupable. M. *Helvétius*, fort en co-
» lère, se lève & court au chasseur,
» que deux Gardes traînoient dans
» la cour du château. Après l'avoir
» regardé un moment : mon ami, lui
» dit-il, vous avez de grands torts
» avec moi ; si vous aviez besoin de
» gibier, pourquoi ne m'en avoir pas
» demandé ? Je vous en aurois donné.
» Après ce peu de mots, il fit rendre
» la liberté au paysan, & lui fit don-
» ner du gibier. Cependant Madame
» *Helvétius*, indignée de l'insolence
» des Braconniers, assuroit son mari
» que, tant qu'il ne les puniroit pas,
» ils continueroient leurs chasses. Il

» en convint & promit d'uſer de ri-
» gueur. Il ordonna à ſes Gardes de
» faire payer l'amende à quiconque
» tireroit ſur ſes Terres, & de le
» déſarmer. Peu de jours après ces
» ordres, ils arrêtent un payſan qui
» chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil & le
» conduiſent en priſon, dont il ne
» ſortit qu'après avoir payé l'amende.
» M. *Helvétius*, informé de cette aven-
» ture, va trouver le payſan, mais
» en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer
» les reproches de Madame *Helvétius*.
» Après avoir fait promettre à ce
» Braconnier qu'il ne parleroit pas de
» ce qui alloit ſe paſſer entr'eux, il
» lui paye le prix de ſon fuſil & lui
» rend la ſomme à laquelle l'amende
» & les frais pouvoient ſe monter.
» Madame *Helvétius* de ſon côté n'é-
» toit pas tranquille; elle diſoit à ſes
» enfans : je ſuis la cauſe que ce pau-
» vre homme eſt ruiné; c'eſt moi qui
» ai excité votre père à faire punir
» les Braconniers. Elle ſe fait conduire
» chez celui qui lui faiſoit tant de pi-
» tié; elle demande à quoi ſe monte
» la ſomme de l'amende & des frais,

» & le prix du fusil. Elle paye le tout, » & le paysan reçut l'argent sans » manquer au secret qu'il avoit pro- » mis à M. *Helvétius.* » Ce dernier fit le voyage de Londres en 1764, & l'année suivante il se rendit à la Cour de Berlin. Il fut accueilli par-tout avec les plus grandes marques de considération. Il mourut d'une attaque de goutte le 26 Décembre 1771.

Ce qu'il y a de singulier dans la vie de ce Philosophe, c'est que, d'après le témoignage même du rédacteur de cette *Préface*, il paroît qu'il avoit peu de sensibilité dans le cœur, qu'*il aima les femmes, mais sans passion*, & seulement *entraîné par les sens*, & qu'*il portoit dans l'amitié plus de procédés que de tendresse.* Quoi qu'il en soit, Monsieur, faire du bien est toujours très-estimable, & l'on trouveroit avec douleur qu'il est peu de vertus réelles parmi les hommes, si l'on recherchoit trop scrupuleusement les motifs de leurs meilleures actions.

Après avoir peint M. *Helvétius* comme particulier, il faut le considérer comme Ecrivain. Si l'on en croit l'au-

teur de cette *Préface*, le Livre de l'*Esprit* eſt un chef-d'œuvre; il n'y a point d'ouvrage *où l'homme ſoit vû plus en grand*, & c'eſt la production d'une ame vraîment touchée des malheurs de l'humanité. Ce Livre fut, il eſt vrai, foudroyé à Rome: mais, ſi l'on s'en rapporte encore à l'Editeur, les hommes revêtus des premières dignités de l'Egliſe s'empreſſèrent d'écrire à M. *Helvétius* pour lui en faire compliment. Les cenſures de la Sorbonne furent *abſurdes*; les Membres du Parlement *n'entendoient pas le Livre* qu'ils condamnoient; on oſe tourner en ridicule le premier Paſteur de cette Capitale, ce Prélat ſi reſpectable par ſes vertus généralement reconnues, par ſon courage héroïque, par ſa bienfaiſance plus ſecrete & plus pure que ne le fut jamais celle de M. *Helvétius*; on traite ſes Mandemens d'*emphatiques* pour avoir appliqué à cet auteur quelques paſſages de l'Ecriture-Sainte; pour avoir dit qu'on trouvoit dans l'Evangile les vrais principes de toute légiſlation, & que les maximes du Livre de l'*Eſprit* étoient contraires à cel-

les des Livres ſacrés. Jamais l'impudence philoſophique n'a été portée plus loin ; jamais on n'a parlé avec un mépris plus outrageant de ce qu'il y a de plus eſtimable. Le P. *Neuville*, ce Prédicateur célèbre, un des hommes les plus diſerts que la France ait produits, & qui jouit de preſqu'un demi-ſiècle de ſuccès & de gloire, a eu le malheur d'attaquer le Livre de l'*Eſprit* dans ſes Sermons ; il devient en conſéquence l'objet du noble dédain de nos grands Philoſophes ; on dit, en parlant de lui, *le nommé Neuville.* Si *Maſſillon* eût vêcu dans ces derniers temps, & qu'il ſe fût aviſé de tonner auſſi dans la chaire contre cet admirable ouvrage, on ne manqueroit pas de le citer avec la même irrévérence, *le nommé Maſſillon.* On n'a pas honte d'écrire à la face de toute l'Europe que l'Ordre des Jéſuites a *été funeſte aux mœurs & au progrès des lumières*, & que tous les ambitieux ſans mérite ſe rallioient à cette Société. Ainſi les *Syrmonds*, les *Petaux*, les *Hardouins*, les *Porées*, les *Bouhours*, les *la Rues*, les *Coſſarts*, les *Bourdaloues*, les *Cheminais*, les *Dorléans*, les

Rapins, les *Vanières*, les *Brumois*, les *Sanadons*, les *Bougeants*, &c, &c, &c, étoient *des hommes ſans mérite!* Eh! quel Ordre á donc produit plus de perſonnages illuſtres, plus de Littérateurs profonds, plus d'Orateurs éloquens, plus d'habiles Hiſtoriens, plus d'excellens Maîtres pour l'éducation de la jeuneſſe! Eux *funeſtes aux mœurs!* Quels hommes ont donné plus d'exemples de mœurs irréprochables? Eux *funeſtes au progrès des lumières*! Si l'on entend par *lumières* les fauſſes lueurs de la Philoſophie moderne, le reproche eſt fondé; jamais perſonne ne s'eſt oppoſé plus conſtamment à ce fléau de notre ſiècle; mais ſi l'on entend par le progrès des lumières celui des Sciences & des Arts, qui contribua davantage à les faire fleurir parmi nous? N'a-t-on pas vu leurs plus cruels ennemis, forcés de convenir que pluſieurs de ceux qui, de nos jours, ſe ſont élevés au-deſſus de la foule, ſont ſortis de leur école?

On trouve dans cette *Préface* un extrait ridicule & tronqué des propoſitions condamnées dans le Livre de

M. *Helvétius* par la Faculté de Théogie ; on isole quelques passages, qui, séparés, paroissent peu repréhensibles. Mais les gens instruits n'ont pas oublié les vrais motifs de cette condamnation ; ils sçavent que, si cet ouvrage a été solemnellement flétri, c'est qu'il est véritablement un des plus *funestes aux mœurs*, de tous ceux que la tourbe Philosophique a publiés depuis trente ou quarante ans ; c'est que le Matérialisme y est établi de la façon la plus claire par cette proposition, *la sensibilité physique* SEULE *produit toutes nos idées ;* que la nature de l'homme y est avilie, lorsqu'on y dit que l'*homme n'étant par sa nature sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs sont par conséquent l'unique objet de ses desirs.* Dans un endroit, l'auteur avance *qu'il est des hommes qui ne peuvent être heureux que par des actions qui mènent à la Grève, & qu'en s'abandonnant à son caractère on s'épargne au moins les efforts inutiles qu'on fait pour y résister.* Vous voyez, Monsieur, toutes les conséquences de ces affreuses maximes. Il n'y a plus rien qui puisse arrêter les

plus grands scélérats, ni les loix de la religion, ni la voix de l'humanité, ni celle de la conscience; ils doivent les regarder toutes comme autant de freins *inutiles*. Ailleurs le suicide est mis au rang des vertus; on nous assure que *ceux qui se donnent la mort par dégoût pour la vie, méritent presque autant le nom de sages que de courageux*. Ceux qui recommandent la modération des desirs sont traités de *pédans*, de *déclamateurs*, de *gens sans esprit*. *Qu'importe* au Public, dit encore le même Livre, *la probité d'un Particulier ?* Question bien propre sans doute à rendre *les Particuliers* honnêtes gens! Enfin le grand principe, celui sur lequel est fondé tout l'ouvrage, c'est que *l'intérêt est l'unique juge de la probité & du mérite des hommes*, & *qu'avant la formation des sociétés il n'y avoit aucune loi, ni par conséquent aucune injustice*. Ainsi l'homme ne seroit point né avec le sentiment intérieur du bien & du mal, & toutes les idées morales seroient assujetties aux conventions de ceux qui ont formé les sociétés! Ainsi un Sauvage qui en tue un autre qu'il

rencontre dans les bois, ne commet aucun crime, puisqu'à son égard cette action précède la formation de la société !

Voilà, Monsieur, les horribles propositions qui ont justement soulevé les deux Puissances contre le Livre de l'*Esprit*, & qui ont révolté, non-seulement les *Prêtres*, les *Théologiens*, les *Molinistes*, les *Jansénistes*, mais les Magistrats, mais les gens honnêtes, mais tous ceux qui conservent quelque notion du *juste* & de l'*injuste*, mais beaucoup d'hommes de Lettres eux-mêmes, entr'autres, M. l'Abbé *Arnaud*, qui écrivit au sujet de cet ouvrage une fort bonne lettre que j'insérai dans ces Feuilles *. Je citerai une autorité plus illustre & plus décisive encore. On sçait que les Philosophes ont fait une sorte de scission avec M. *Rousseau de Genève*; mais, après avoir autrefois prodigué tant d'éloges à son génie, ils ne peuvent plus le mettre au nombre de ceux qu'ils appellent *des*

* Voyez *l'Année Littéraire* 1759, Tome I, page 55.

imbécilles, & ils ne l'accuseront pas non plus de superstition : eh ! bien, Monsieur, ce même M. *Rousseau* nous apprend qu'il avoit entrepris la réfutation du livre de M. *Helvétius*, qu'il *trouvóit dangereux* *, & qu'il n'abandonna son projet que quand il sçut que l'auteur étoit poursuivi. A présent qu'il n'est plus question de la sûreté personnelle de cet Ecrivain, M. *Rousseau* devroit bien reprendre une entreprise si utile à l'humanité ; & ce ne seroit point un ouvrage hors de saison, puisqu'il paroît par l'insolente *Préface* que je viens d'extraire, que ces funestes principes sont toujours la base du systême de nos Philosophes modernes.

Il est temps, Monsieur, de vous parler du Poëme du *Bonheur*, qui semble d'abord la partie principale du Volume, mais qui n'est en effet qu'un prétexte pour la publication de l'*Essai*; & cela est si certain, que, dans les cotteries philosophiques, on ne parle que de la *Préface*, & que l'on aban-

* *Lettres de la Montagne*, page 11.

donne sans peine les vers de M. *Helvétius* à la critique. Il est vrai qu'ils y prêtent beaucoup, & qu'il seroit assez difficile d'en prendre la défense, malgré les éloges pompeux que M. *de Voltaire* a donnés à ce Fermier-Général sur ses talens pour la Poësie.

L'auteur cherche dans quel état & dans quelles sortes de biens la nature a placé le *Bonheur*. Il interroge la Sagesse, qui lui apparoît en songe, & qui l'introduit au séjour de la Mollesse. Il voit que les plaisirs de l'amour rendent heureux pour quelques instans, mais que le dégoût & l'ennui ne tardent pas à les suivre. La Sagesse lui montre ensuite les plaisirs & les inquiétudes dévorantes de l'Ambition ; il est convaincu qu'elle conduit encore moins au *Bonheur* que les plaisirs des sens.

Faudra-t-il le chercher au sein de la richesse ?
On ne l'y trouve point, répliqua la Sagesse.
La richesse n'est rien : les stériles métaux
N'enferment en leur sein ni les biens ni les maux.
L'or a sans doute un prix qu'il doit à son usage ;

Echange du plaisir entre les mains du Sage ;
Dans celles de l'Avare, il l'est du repentir.

Un esprit cultivé n'est pas si nécessaire dans une fortune bornée ; mais il faut des connoissances pour jouir d'une grande fortune ; les hommes riches doivent donc chercher le commerce des Philosophes & des Sçavans. L'homme le plus heureux, selon l'auteur, est donc celui qui aime l'étude & les Sciences.

Et cet ombrage verd des Mûses habité,
Est aussi le séjour de la félicité.

L'auteur suppose que les amateurs de la Sagesse se livrent comme les autres hommes à tous les plaisirs des sens : mais comme ils ont plusieurs goûts, s'ils viennent à en perdre un, la jouissance des autres les en console. La Déesse de la Sagesse transporte le Poëte dans le Palais des Arts.

Que mon ame, lui dis-je, est surprise & ravie !
S'il est beau d'observer, sur les monts d'*Uranie*,
Les ressorts employés pour mouvoir l'Univers,

De nombrer les Soleils ſuſpendus dans les airs,
De voir, de calculer quelle force les guide,
Les fait flotter épars dans l'océan du vuide;
Comment, des vaſtes Cieux perçant la profondeur,
Tant d'aſtres, différens de forme & de grandeur,
Séparés tous entr'eux par des déſerts immenſes,
Ont pour ſe balancer d'inégales puiſſances:
Eſt-il moins beau de voir quels reſſorts éternels,
Et quel agent commun meuvent tous les mortels?
De dévoiler des temps l'obſcurité profonde;
D'obſerver l'amour propre aux premiers temps du monde;
De le voir en nos cœurs créer les paſſions?
Eclairer les humains, former les Nations;
Contre l'outrage ici déchaîner la vengeance,
Là, contre l'aſſaſſin *cuiraſſer la prudence.*
Et forger de ſa main la balance des Loix,
La chaîne de l'eſclave & le ſceptre des Rois?
De voir les Nations tour à tour ſur la terre
S'illuſtrer par leurs loix, par les arts, par la guerre;

D'examiner leurs mœurs, d'oser avant le
temps,
Prédire leur grandeur ou leur *abaissement* ;
D'en découvrir la cause encore imperce-
ptible,
Et par la prévoyance, à qui tout est visible,
De se rendre présens les siècles à venir ?

Le Poëte rencontre dans ce Palais tous les hommes qui se sont illustrés dans les sciences & dans les arts : les *Lucrèces*, les *Miltons*, les *Boileaux*, les *Popes*, les *Horaces*. Celui qui est le mieux peint est *Perse*.

Non loin *Perse* est assis : enfans du seul génie,
Que mes vers, disoit-il, plaisent sans har-
monie ;
Je n'imiterai point ces rimeurs sans talens,
Qui prodigues de sons, sont avares de sens ;
Dont la verve répand, en son cours débordée,
Un déluge de mots sur un désert d'idée,
Et je n'allierai point, imbécille orateur,
L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur.

Ensuite il voit les grands Artistes de tous les genres, les fameux Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, &c :

tous ces tableaux l'enflamment ; il se trouve enfin au Palais de la *Félicité*. Il semble, Monsieur, que le Poëme devoit finir là ; puisque le but du Poëte est de chercher le *Bonheur* & qu'il croit l'avoir trouvé. Cependant l'ouvrage a encore trois autres chants où l'on prouve que les Sciences sont utiles au genre humain, & que la poudre à canon même, dont on leur est redevable, a rendu la guerre moins meurtrière, & que le progrès des connoissances peut faire seul le bonheur général & celui des particuliers. Tout cela est entremêlé de quelques déclamations contre les Prêtres, & finit par un très-long épisode dont le résultat est que les hommes seront heureux quand ils s'ouvriront le Palais des Sciences.

Ce Poëme est fondé tout entier sur un faux principe. Il n'est que trop vrai que la Science peut bien procurer quelques instans de bonheur ; mais elle ne donne pas une parfaite félicité. On sçait par expérience qu'il y a des esprits bornés moins malheureux que ceux qui sont tourmentés toute leur vie du desir de s'illustrer par

leur ſçavoir. Si le *Bonheur* eſt ici bas, il ne peut conſiſter qu'à faire le bien, à régler ſes deſirs & à remplir ſes devoirs, dans quelque état que l'on ſoit placé. L'homme le plus heureux n'eſt point le plus riche, le plus éclairé, le plus vertueux. Ce n'eſt point un Artiſte, un Philoſophe ; c'eſt quelquefois un particulier, un bourgeois, un ſimple paiſan, s'il eſt bon père, bon fils, époux tendre, bon ſujet, bon ami ; enfin, ſi ſa conſcience lui rend de lui-même un témoignage avantageux & qu'il ſçache ſupporter les maux attachés à la condition humaine.

Quant à la manière dont ce Poëme eſt écrit, on y trouve quelques images, quelques vers, quelques beautés de détail, mais jamais une tirade dont on ſoit complettement ſatisfait. L'ouvrage, dans ſa totalité, eſt d'une lecture pénible, ennuyeuſe, aſſoupiſſante ; il tombe des mains, quelques efforts que l'on faſſe pour l'achever. C'eſt preſque toujours un ſtyle métaphyſique & ſec, qui n'eſt rien moins que poëtique. Je ne finirois pas ſi j'entreprenois de vous citer tous les termes méchaniques ou recherchés, dont la

versification de l'auteur est hérissée. Ce sont *une substance inétendue*, *un univers ceintré*, *le vrai le plus abstrait*, *l'instant précis*, *élaguer les rameaux du besoin*, *un matras du fer qui s'épure & se condense*, *remorquer des vaisseaux*, *un joug illégal*, *un univers stagnant*, *le doigt de l'ignorance*, *des eaux brillantées par les rayons de l'aurore*, *des bruissemens sourds*, *un Univers physique*, *un Univers moral*, *une pomme d'infortune*, & mille autres expressions techniques ou métaphoriques, qui ne peuvent être employées en vers que par quelqu'un qui ne se doute pas seulement de ce que c'est que la Poësie. Les *fragmens des trois Epîtres sur l'Amour-propre*, *sur le Luxe* & *sur la Superstition*, sont, comme le Poëme, dénués de génie, de flamme & de couleur. Malgré cela, Monsieur, le croiriez-vous ? Le fanatique auteur de la *Préface* met le Poëme du *Bonheur* à côté de celui de *Lucrèce*, & croit que ces deux ouvrages pourront aller ensemble à l'immortalité.

Je suis, &c.

A Paris ce 26 Octobre 1772.

LETTRE

LETTRE XI.

La Nature Dévoilée, ou Théorie de la Nature, dans laquelle on démontre, par une analyse exacte de ses opérations, comment & de quoi toutes choses prennent naissance; comment elles se conservent, se détruisent & se réduisent de nouveau en leur essence primordiale: deux Volumes in-12 de près de 400 pages chacun; à Paris chez Edme, Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

L'AUTEUR de cet ouvrage entreprend d'expliquer, par le secours de la Chimie, les opérations de la Nature. Il considère l'Univers comme un vaste laboratoire, où la Nature, c'est-à-dire un principe actif émané de Dieu même & ministre de sa volonté immuable, coagule ou résout volatilise ou fixe, une même matière,

& lui donne, relativement aux différens dégrés de volatilité ou de fixité, toutes ces formes si variées qui distinguent les différentes espèces d'Etres; laboratoire où cet agent est sans cesse occupé à dissoudre une partie des corps pour fournir à l'entretien & à l'accroissement des autres, à détruire ses propres ouvrages pour en former de nouveaux avec leurs débris. L'auteur suit la Nature dans toutes ses opérations & tâche ensuite de l'imiter, autant qu'il le peut, dans ses procédés; il apprend d'elle à séparer les principes des mixtes, & à les réunir dans l'ordre convenable, pour en composer des quintessences où sont concentrées leurs propriétés.

Telle est en substance, Monsieur, cette nouvelle *Théorie de la Nature*. Elle est divisée en deux Parties. Dans la première, l'auteur traite de l'origine de la Nature & de la génération de toutes les choses naturelles. Selon lui, tout ce qui existe n'étoit, au commencement, qu'une vapeur immense, production incompréhensible du Verbe Eternel, c'est-à-dire, un Es-

prit plein de force & de puissance : cette vapeur s'est condensée en une eau, qu'il appelle *eau chaotique* ou *universelle*. L'Esprit invisible qui l'animoit a distingué les Elemens, & les a séparés en élevant les parties subtiles au-dessus des grossières ; ensuite, avec ces matériaux, il a formé toutes les créatures d'après les modèles tracés dans l'Intelligence Suprême, &, s'étant spécifié dans chaque individu, il en est devenu le point séminal, pour le reproduire jusqu'à la consommation des siécles. La preuve qu'une vapeur condensée en eau est la première matière de toutes les choses naturelles, c'est qu'elles se réduisent en eau & en vapeurs dans leur dernière résolution, & qu'elles tirent de vapeurs condensées en eau leur nourriture & leur accroissement. Il s'élève continuellement de notre sphère, composée de terre & d'eau, des exhalaisons & des vapeurs qui se mêlent avec les influences du Ciel & de l'Air, & rétombent en forme de pluie, de rosée, &c. L'auteur établit que ces météores, ainsi formés des

émanations des Elémens, sont une eau de même nature que l'*eau chaotique* primordiale, & qu'elle en a toutes les propriétés. Il le prouve par l'expérience : il prend de l'eau de pluie bien nette ; il la laisse se putréfier, &, séparant ensuite, par la distillation, les parties subtiles des grossières, il les divise en quatre Elemens ; il les réunit dans l'ordre convenable, & il en fait à son gré, par différentes combinaisons, une terre minérale, une terre qui produit des végétaux, ou une terre qui produit des animaux. C'est pourquoi il appelle l'eau de pluie, de rosée, &c, *eau chaotique régénérée* & *semence universelle*, laquelle se régénère sans cesse pour la conservation, la destruction & la reproduction de toutes les créatures. Il considère deux choses dans cette semence : l'*eau* qui est le corps, l'habitation & l'instrument ; & l'*Esprit* qui est l'agent qui opère tout en elle & par elle. Cet *Esprit* est d'abord invisible & impalpable ; mais il prend de lui-même un corps, & devient visible & palpable. L'auteur, par un

procédé fort simple sur l'eau de pluie, le fait paroître sous deux différentes formes, le *nitre* & le *sel*; celui-là est *acide*, celui-ci est *alkali*; le premier est l'agent, l'autre le patient, & tous les deux ensemble constituent la *semence universelle*. Ce sont eux qui donnent à tous les êtres la naissance & l'accroissement, & ils les font plus volatils ou plus fixes, suivant qu'ils ont eux-mêmes plus de volatilité ou de fixité. Aussi n'y a-t-il aucun sujet dans la Nature où ils ne se trouvent; les animaux & les végétaux les contiennent & se résolvent en eux; les minéraux les contiennent également, avec cette différence que ces sels y ont une qualité corrosive qu'ils ont contractée en fermentant dans le centre de la terre, d'où leurs *esprits* se sont élevés pour engendrer les minéraux. Ce sont eux qui, portés dans nos champs avec les dépouilles des animaux & des végétaux, entretiennent leur fertilité; ils sont répandus dans l'air, dans toutes les eaux & dans la terre. L'auteur prouve, par la composition & les effets de la poudre

fulminante, de la poudre à canon & de l'or fulminant, que c'eſt un *nitre* & un *ſel* alkali volatils, joints enſemble & échauffés par une chaleur sèche, qui forment la foudre & cauſent les tremblemens de terre. Il établit que le *nitre* eſt le principe de l'inflammabilité des graiſſes, des huiles & de tous les corps combuſtibles, & que la lumière même n'eſt qu'un *nitre* extrêmement volatil.

Après avoir montré quel eſt l'agent univerſel, l'auteur explique comment il opère. Avant la putréfaction, l'eau de pluie eſt toute volatile; mais, après la putréfaction, elle ſe diviſe en volatil, en acide & en alkali. L'auteur explique ce que c'eſt que ces principes, comment ils ſe tranſmuent les uns dans les autres, & de quelle manière l'Artiſte doit s'y prendre pour les tranſmuer à ſon gré. Lorſque l'*eſprit* a ſéparé le ſubtil de l'épais par la putréfaction, il conjoint, coagule & fixe, juſqu'au terme abſolu de chaque individu: ce ſont-là toutes les opérations par leſquelles il engendre & conſerve toutes les choſes naturelles.

L'auteur entre dans le détail & fait voir comment se fait la génération dans les trois regnes, comment, dans le *regne animal*, l'*esprit* individué élabore & fixe par degrés une substance glaireuse & aqueuse, qu'il appelle *guhr* * *animal*, formée du mêlange des deux semences, & en fait le *sang*, les *membranes*, les *muscles*, les *tendons*, les *cartilages*, enfin les *os*; comment, dans le *regne végétal*, d'une eau laiteuse & glaireuse, qu'il appelle *guhr végétable*, en laquelle se résout la semence sèche de la plante, se forment la *racine*, la *tige*, les *feuilles*, les *fleurs* & la *sémence*; enfin, comment, dans le *regne minéral*, une matière aqueuse, onctueuse & gluante, qu'il appelle *guhr minéral*, formée

* *Guhr* est un mot Allemand, qui exprime une substance minérale molle & coulante; que la plûpart des Minéralogistes regardent comme la matière première des métaux. L'auteur s'en sert, par similitude, pour exprimer la première matière des corps dans les deux autres regnes.

d'une terre diſſoute & ſubtiliſée par des vapeurs ſalines corroſives, devient par degrès *ſoufre*, *arſenic*, *marcaſſite*, (blanche ou rouge ſuivant la qualité de la terre diſſoute) *métal*, & finalement *verre* & *pierre*. L'auteur montre encore d'où vient la différence des métaux, de quelle manière la Nature forme les différens minéraux, &, pour convaincre le Lecteur de la vérité de ſa théorie ſur la génération des métaux, il enſeigne les moyens de faire rétrograder un métal quelconque à ſa première matière, & de rétablir cette matière en métal ou en verre, en la faiſant paſſer de nouveau par tous les degrés de fixation.

C'eſt en obſervant le même ordre que l'auteur traite, dans la ſeconde Partie, de la deſtruction des choſes naturelles. Comme elles ont pris naiſſance de l'eau, elles ſe réſolvent auſſi en elle & par elle. Il fait voir quelle eſt la marche de la Nature dans la diſſolution des animaux, des végétaux & des minéraux; par quels degrés elle les ramène à leur origine & les fait redevenir vapeurs, & comment ils ſe

transmuent les uns dans les autres, attendu que les trois regnes ne diffèrent entr'eux que par le degré de volatilité ou de fixité, & que la Nature passe de l'un à l'autre par des nuances insensibles. L'auteur traite ensuite de l'analyse de toutes les choses naturelles. Il enseigne dans le plus grand détail la manière de décomposer l'eau de pluie & de la fixer en une quintessence constante au feu & incorruptible. Il apprend également à analyser tous les sujets des trois regnes & à les exalter à la perfection de la quintessence, qui n'est autre chose que l'*esprit* concentré & coagulé par la séparation de l'eau superflue ou du phlegme. Ce phlegme est une semence non mûre & point saline, qui, par cette raison, ne peut se coaguler, & se sépare toujours par la distillation. Il est le véhicule & l'instrument de l'*esprit*, &, dès qu'il est joint à lui, il l'excite toujours à agir & à opérer dans les corps de continuels changemens. L'auteur le prouve par une expérience bien remarquable, qui seule suffiroit pour

démontrer la vérité de sa théorie; parce que non-seulement elle manifesteroit l'action de l'*esprit* réveillé par l'eau, mais encore qu'elle montreroit clairement que c'est en lui que réside la forme de tous les individus. Si l'on prend la quintessence d'un animal, sur laquelle tout son sel volatil soit concentré & coagulé, qu'on la mette dans un alembic, qu'on verse dessus son propre phlegme, en remplissant l'alembic jusqu'au haut, & qu'on la mette dans un endroit chaud, l'on verra s'opérer une *Palingénésie* *; l'*esprit* représentera la figure de l'animal tel qu'il étoit lorsqu'il étoit vivant. L'auteur prouve qu'il n'y a rien d'inutile dans la Nature, & que le *caput mortuum* ou le *charbon*, que les Chimistes rejettent comme *féces*, contiennent la teinture la plus fixe de chaque chose. Il s'étend encore plus sur le regne minéral que sur les deux autres : il enseigne la

* Mot Grec composé, qui signifie *régénération* ; on entend par ce mot une opération Chimique qui consiste à faire paroître la forme d'un corps, après sa destruction.

manière de dulcifier les minéraux & d'en composer une quinteſſence liquide ou sèche, convenable à la nature humaine, en les élevant à la nature végétale & animale par les végétaux & les animaux. Il dit en quoi conſiſte le ſecret de la Pierre Philoſophale, apprend quels ſont les diſſolvans dont on doit ſe ſervir pour réduire les métaux en leur première matière, & finit par la deſcription de l'*Alkaeſt* * ſi fameux parmi les Chimiſtes.

Cet ouvrage ſingulier eſt rempli de procédés curieux qui doivent le faire rechercher des amateurs de la Chimie. L'auteur déclare que c'eſt particulierement en leur faveur qu'il l'a compoſé; ils y trouveront en effet des principes ſûrs & lumineux qui les guideront dans leurs recherches, & des manipulations qui leur feront d'un grand ſecours. Il n'intéreſſera pas moins tous ceux qui s'appliquent à

* C'eſt le nom qu'on donne à un *diſſolvant univerſel*, inventé par *Van-Helmont*, célèbre Médecin & grand Chimiſte, mort à Cologne en 1699, à quatre-vingt-un ans.

l'étude de la Nature ; ils y verront un systême ingénieux, qui paroît s'accorder mieux que tout autre avec la marche simple & uniforme de la Nature. Enfin, si les quintessences, dont l'auteur donne la recette, ont les propriétés qu'il leur attribue, cet ouvrage est sans doute le plus beau présent qu'on ait pu faire à l'humanité.

Consultation pour les Prêtres Séculiers pourvus des Cures de Saint Etienne-du-Mont de Paris, & de Saint Médard au Fauxbourg Saint Marcel-lès-Paris, dépendantes de l'Abbaye Royale de Sainte Geneviève de la même ville : Sur la question, sçavoir ; 1° Si les RELIGIEUX *de Sainte Geneviève sont ou ne sont point* CHANOINES RÉGULIERS ? *2° S'ils sont ou ne sont point* CAPABLES DE POSSÉDER DES CURES ? *3° Par qui doivent être possédées les Cures des Maisons qui forment la*

Congrégation ? Nouvelle édition, augmentée de Notes intéressantes ; Brochure in-4° de 71 pages ; à Paris de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres rue Saint Jacques.

QUE penserez-vous, Monsieur, d'un homme qui doit connoître nos usages, & qui, au milieu de la Capitale, soutient que les Religieux de la Congrégation de France, connus sous le nom de *Génovéfains*, ne sont point *Chanoines Réguliers*, mais simplement des *Religieux* dans toute la sévérité du terme ; de façon qu'ils ne peuvent posséder aucun bénéfice curial, & qu'ils n'appartiennent pas plus à la hiérarchie ecclésiastique que les Chartreux & les Capucins. Voilà cependant ce que M. *de la Ville*, Avocat, soutient dans une *Consultation* qui se trouve détruite de fond en comble par les notes de l'édition que je vous annonce.

La réfutation est précédée de quelques *Notions Préliminaires* pour mettre le Lecteur au fait de la question. Les

deux Puiſſances ayant autoriſé M. le Cardinal de *la Rochefoucault* à réformer quelques Ordres Religieux, cette Eminence dreſſa en 1623 des conſtitutions pour les *Congrégations à établir dans l'Ordre de Saint Auguſtin.* Après bien des difficultés, toutes les Parties étant d'accord, on députa à Rome en Septembre 1633 un Religieux pour y ſolliciter l'érection de la nouvelle Congrégation. La Bulle fut expédiée le 16 Février 1634. On aſſembla un Chapitre Général dans lequel le P. *Faure* fut élu Supérieur Général *des Chanoines Réguliers de la Congrégation de Paris* ou *de France*, & Abbé Coadjuteur de Sainte Geneviéve. La Bulle du Pontife fut enregiſtrée dans la plupart des Tribunaux du Royaume. Il réſulte de ce détail, 1°. que la Congrégation de France eſt un corps de *Chanoines Réguliers*, puiſque la Bulle d'érection leur donne ce titre & qu'ils le prennent ſous les yeux de M. le Cardinal dans tous les actes qu'il ſigne lui-même. 2°. Que la Congrégation de France n'ayant réellement commencé à exiſter qu'en 1634, tout ce qui a précédé ne la regarde pas.

Qu'avant cette époque de 1634, & dans la première ferveur d'une réforme, on ait eu des idées aussi inconciliables avec l'état de Chanoines Reguliers que celle de la renonciation aux Cures, ce projet n'intéresse pas & ne sçauroit intéresser la Congrégation de France; elle n'étoit pas née. Mais, depuis le véritable moment de sa naissance, trouve-t-on un seul acte, un seul titre qui autorise à penser que ses Instituteurs ayent voulu en faire autre chose qu'un corps de Chanoines Réguliers ? Les membres de ce Corps ne sont-ils pas, depuis son origine, en possession constante de toutes les prérogatives de cet état, & en particulier de desservir les Cures de l'Ordre ? Tel est précisément le nœud de la question. C'est s'en écarter que de remonter aux temps antérieurs à cette Congrégation, & de s'obstiner à vouloir décider ce qu'elle est d'après des titres qui lui sont étrangers. C'est précisément ce que fait M. *de la Ville*, & voici en substance à quoi se réduisent tous ses raisonnemens : M. le Cardinal

de la Rochefouchault, dans les premiers temps de la réforme de l'Ordre de Saint Augustin, voulut en réduire les membres à la classe de simples Religieux. Ce projet ne fut pas reçu; Rome approuva un nouveau plan qui les établit *Chanoines Réguliers* : donc i's ne sont pas *Chanoines Régaliers* ; donc ils sont de simples *Religieux*, d'après la première idée du Réformateur qui n'a pas eu lieu. Ne vous donnez pas la peine, Monsieur, de parcourir un Mémoire appuyé sur une pareille base; on le rapporte ici d'un bout à l'autre en colonnes, &, vis-à-vis, on a placé des *Notes* & de courtes dissertations qui font sentir tout le ridicule des prétentions de M. *de la Ville*. Je veux cependant vous donner une idée de la logique, des lumières, & de la bonne foi de l'auteur de la *Consultation*. » M. *de la Ro-* » *chefoucault*, dit-il, a regardé leur » vie comme devant être contempla- » tive. . . . On voit même dans des » Constitutions postérieures (à 1623) » que la prédication leur est interdite, » *neque conciones* ORDINARII *habean-* » *tur* «. Est-ce que M. *de la Ville*

ne sçait pas que *conciones ordinarii* est un solécisme affreux ? Quand on veut se mêler de fabriquer un passage, de le dénaturer, de le recréer, & qu'il est en Latin, il faut au moins sçavoir cette langue de peur de prêter à rire aux petits écoliers de Sixième, & de donner à connoître du premier coup qu'on cite à faux. Ainsi c'est *conciones ordinariæ* qu'il falloit mettre. » D'a- » bord *conciones ordinarii*, voilà une » légère méprise, dit l'auteur de la » Réfutation, Mais voici le texte » des Constitutions de 1623 : *In* » *Monasteriis nostris in quibus Cura* » *animarum conjuncta non est, neque* » *confessiones, neque conciones* ORDI- » NARIÈ *habeantur* ; c'est-à-dire, *que* » *dans les Monastères de notre Ordre,* » *auxquels le soin des ames n'est pas* » *joint, on ne confesse ni on ne prêche* » *ordinairement* : donc on ne doit pas » le faire dans les Monastères auxquels » les Cures sont jointes ».

» C'est donc avec raison, poursuit » M. *de la Ville*, que l'on a avancé » que les membres de la Congréga- » tion de France, loin d'avoir les

» titres, les caractères & la possession
» de Chanoines Réguliers, ne sont
» au contraire que de simples *Reli-*
» *gieux institués pour vivre dans l'étroite*
» *observance de Saint Augustin.* Les Re-
» ligieux de Sainte Geneviéve, ré-
» plique leur apologiste, sont-ils Cha-
» noines Réguliers ? Il ne falloit pas
» vingt-cinq pages pour résoudre
» une question aussi simple. Il suffi-
» soit de lire leur titre primordial ;
» je veux dire la Bulle d'*Urbain VIII*,
» de 1634, aussi bien que leurs Cons-
» titutions imprimées en 1638 ; dans
» l'une & dans l'autre pièces ils sont
» expressément nommés *Chanoines Ré-*
» *guliers.* Ces deux titres sont revêtus
» de Lettres Patentes enregistrées. La
» question étoit décidée par ce seul fait.

A la fin de la réfutation du Mémoire de M. *de la Ville*, on lit une *Consultation*, sur ce même Mémoire, par M. *Piales*, célèbre & sçavant Avocat, datée du 13 Août 1772. M. *Piales* ne pense pas assûrément comme M. *de la Ville* ; il a même le courage & la droiture de lui reprocher toutes ses fautes, toutes ses bé-

vûes & toutes ses absurdités. Il me suffira de transcrire ici la dernière page de la *Consultation.* » Il n'y a aujourd'hui qu'un parfait ignorant, dit » M. *Piales*, ou un étranger venu du Japon, de la Chine ou du Monomotapa, » sans connoissance de l'état de la » France, qui puisse (s'il est de bonne » foi) mettre en question si Messieurs » de la Congrégation de France sont » Chanoines Réguliers de Saint Augustin? . . . Il est donc bien étonnant que des Prêtres regnicoles ayent » osé proposer une pareille question: » plus étonnant encore qu'il se soit » trouvé un écrivain qui ait entrepris » de la discuter. . . ; mais ce qui est » inconcevable, c'est qu'il ait résolu » négativement cette question. Aussi » son ouvrage n'est-il qu'un tissu de » paralogismes & d'erreurs de fait & » de droit de toute espèce. . . Les » *Notes*, mises à côté de la *Consultation*, sont plus que suffisantes pour » dissiper l'illusion que les deux prétendus pourvus des Cures ou Vicairies perpétuelles de Saint-Etienne-» du-Mont & de Saint Médard, s'ef-

» forcent de faire au Public. On dit
» *prétendus* pourvus, parce qu'on a
» peine à se persuader qu'il se soit
» trouvé des Ecclésiastiques assez aveu-
» gles ou assez téméraires pour impé-
» trer ces Bénéfices comme vacants de
» plein droit par l'incapacité des pos-
» sesseurs. Ces *Notes* n'étoient né-
» cessaires que pour faire connoître
» les erreurs de fait concernant les
» vrais titres d'érection de la Congré-
» gation de France.

La réfutation du Mémoire de *M. de la Ville* & les *Notions Préliminaires* décèlent une plume ingénieuse & sçavante, & qui déja s'est exercée avec succès. Tous les gens de Lettres y reconnoissent un confrère, un ami qui leur est cher, & qui, par son esprit, par ses connoissances, par ses talens, par l'usage qu'il en a toujours fait, est un des hommes qui honorent le plus la Congrégation de Sainte Geneviève, dont il est Membre.

Portrait de Michel G. Sedaine, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale d'Architecture : Médaillon de la gran-

deur des Portraits de M. Cochin; gravé par M. l'Evêque, d'après le tableau de M. David; à Paris chez Bligny cour du Manège aux Tuileries.

A force de chercher le pittoresque dans le genre du Portrait, on tombe souvent dans le trivial. Ce Portrait de M. *Sedaine* a l'air d'un Valet-de-Chambre Perruquier, de la manière dont est ajusté cet auteur de tant d'Opéra, comiques ou larmoyans, que tout le monde voit jouer, & que personne ne lit. On devroit faire un peu plus d'attention au costume lorsqu'on se fait peindre, & sur-tout lorsqu'on destine son portrait à être rendu public par la voie de la Gravûre. Au reste, celle que je vous annonce, Monsieur, est large & moëlleuse; la tête a beaucoup de caractère & d'effet. En général, ce Portrait doit faire honneur aux talens de M. *l'Evêque.*

Autres Portraits.

LE portrait de *Joseph II*, Empereur, vient d'être dessiné & gravé par M. *le Mire* (d'après une bague donnée

par Sa Majesté Impériale) de la grandeur de ceux de *Henri IV* & de *Louis XV*, gravés par le même. On peut les détacher de leur bordure pour les faire monter en bague. Ces Portraits ne laissent rien à desirer pour la ressemblance des têtes & le fini du burin. M. *le Mire* avertit le Public qu'on trouve aussi chez lui le portrait en médaillon de *Frédéric II*, Roi de Prusse, Electeur de Brandebourg, ainsi que de belles épreuves des Estampes de son édition du *Temple de Gnide*, qu'il délivre avec ou sans le texte, comme on le desirera. Les prix de ces différens ouvrages, sont : sçavoir ; le Portait de l'Empereur, 5 livres ; ceux de *Henri IV* & de *Louis XV* réunis, 3 livres ; celui du *Roi de Prusse*, 1 livre 4 sols ; le *Temple de Gnide* avec figures, l'*in-8°* 12 livres ; l'*in-4°* 15 livres ; les figures seules, du format de l'*in-8°*, 9 liv. L'adresse de M. *le Mire* est à Paris, rue & vis-à-vis Saint Etienne-des-Grès près de la rue Saint Jacques.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Octobre 1772.

LETTRE XII.

Discours sur les Mœurs, prononcé au Parlement de Grenoble en 1769, par M. Servan ancien Avocat Général du Parlement; Brochure in-12 de 83 pages; à Lyon chez Joseph-Sulpice Grabit Libraire, & à Paris chez Durand Libraire rue Galande.

C'EST dommage, Monsieur, que quelqu'aspérité de style, une élocution précieuse de temps en temps, par-ci par-là des métaphores un peu trop fortes, répandent quelques taches dans ce Discours, où la profondeur du raisonnement & l'aménité de la vraie Philosophie s'unissent sans effort aux charmes de l'antique Eloquence. C'est avec une satisfaction réelle que je me propose de vous en parler, & je suis persuadé qu'après avoir jetté les yeux sur les différens morceaux que je vais extraire, vous

porterez le même jugement que moi de cet ouvrage, où il y a plus de choses, plus de vûes, plus d'énergie que dans le Recueil entier des Harangues Académiques. Ce Discours, dit l'Editeur, avoit été destiné par l'auteur à servir de frontispice à un ouvrage plus étendu & plus didactique, où il considéroit les différens rapports des mœurs avec l'éducation publique, avec nos loix politiques, civiles & religieuses. Des évènemens imprévus ont suspendu cet ouvrage; en attendant qu'il paroisse, on a cru faire plaisir à ceux qui sçavent encore estimer les bonnes mœurs, de leur offrir ce morceau séparément. On ne peut que souhaiter ardemment que M. *Servan* remplisse le plan qu'il s'est proposé. L'illustre auteur donnera un Traité complet de Morale, qui tiendra sa place parmi les excellens Livres de ce siècle, & dont la touche originale rappellera celle de l'immortel Président de Bordeaux.

Il paroît que M. *Servan* a puisé l'idée de son Discours dans la Philosophie charmante du plus judicieux & du

plus

plus judicieux & du plus agréable des Poëtes Romains :

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt? *Horace*, Liv. 3, Od. 24.

A quoi servent les loix, si les mœurs ne leur prêtent leur appui, s'écrioit, dans une de ses belles Odes, le favori de *Mécène*? Il le disoit à cette Rome pleine des trésors & des vices de la Terre, dont, à force de loix, on vouloit arrêter la corruption, tandis que dans les désordres publics on en laissoit subsister la source impure. L'auteur établit, comme un axiome incontestable, que l'accord des loix & des mœurs est la seule base sur laquelle l'Etat peut se reposer en sûreté. Pour mettre cette assertion dans tout son jour, M. *Servan* montre, dans sa première Partie, la puissance des mœurs unies aux loix; &, dans la seconde, il examine ce que les loix peuvent, lorsqu'elles sont isolées des mœurs, ou plutôt lorsqu'elles en sont contrariées & combattues. On trouve dans le début une définition noble & vraie des mœurs ; c'est en

même temps un tableau du meilleur genre. « Ces actions essentielles, ces » saillies des passions qui s'élèvent du » fond de la vie commune, sont de » l'empire des loix; le reste est de ce» lui des mœurs. Les loix enrégistrent » nos actions publiques, pour en » rendre témoignage au Public; elles » conduisent l'homme au Temple, au » Sénat, dans les Places, dans les » Palais, dans les Camps; mais » elles le laissent à la porte de sa » maison, & c'est là qu'il entre sous » le regne des mœurs; c'est là que la » Nature l'attend pour le dépouiller » des institutions sociales; c'est là que » le Citoyen, le Magistrat, le Mo» narque, n'est plus enfin qu'un hom» me. Le Monarque est un père qui » commande à ses enfans, & les Sujets » sont des enfans qui l'aiment & » & obéissent; les Concitoyens sont » des frères, des époux qui se ché» rissent; la Patrie, c'est la famille. » C'est là qu'au tumulte civil succède » tout à coup le silence domestique; » le cœur humain cesse d'être agité » de ces mouvemens impétueux qui

» donnent à la vertu même le carac-
» tère de la passion ; *rendu à lui-même,*
» *il laisse couler ses sentimens doux &*
» *paisibles sur le penchant uniforme de*
» *la Nature.* »

M. *Servan* prouve ensuite que les mœurs fortifient les bonnes loix, suppléent aux insuffisantes, & corrigent les mauvaises; d'où il conclut en faveur du pouvoir des loix unies aux mœurs. Ces différens détails, très-bien apperçus & très-appropriés au dessin de l'auteur, sont rendus avec cette rapidité & cette force de raison qui touche & satisfait. Il faut en lire l'enchaînement dans l'original. Je m'attache à ce morceau vraiment éloquent, qui a le double caractère d'une logique victorieuse & d'une peinture intéressante. » Quand Rome
» étoit en péril, que faisoit-elle ?
» Elle ordonnoit aux loix de se taire,
» s'abandonnoit à la seule conduite
» d'un homme de bien. La conscience
» de *Camille* fit long-temps toute la
» législation de Rome. Et d'où vient
» sa fortune étonnante ? De la force
» des mœurs, bien plus que de celle

» des loix. Cette Rome ne faisoit que
» de naître ; que dis-je, elle expiroit en
» naissant sous l'effort des Gaulois ;
» *sa tête, cachée dans le Capitole, sur-*
» *montoit à peine les débris où son corps*
» *étoit enséveli* ; mais que ne peut un
» grand homme quand il est sûr du
» courage & de la vertu de ses con-
» citoyens ? *Camille* accourt & brise
» l'indigne balance où *Brennus* osoit
» peser Rome contre un peu d'or ; il
» la remet debout, & déja, avec des
» mœurs fières & *une poignée de loix*,
» du bord de son tombeau elle marche
» en Reine à la conquête de l'Univers.
» La fermeté des *Brutus*, la bonne foi
» des *Regulus*, la modestie des *Cin-*
» *cinnatus*, la sobriété des *Fabricius*,
» la chasteté des *Lucrèces* & des *Vir-*
» *ginies*, le désintéressement des *Paul-*
» *Emiles*, la patience des *Fabius* :
» voilà les meilleures loix de Rome.
» Un homme vertueux est une
» loi vivante ; il est plus : les pré-
» ceptes guident, mais les exemples
» entraînent. Quelle différence entre
» une loi qui ne parle qu'une fois &
» *Caton* qui agit toujours ! Ce *Caton*

» étoit à Rome la treizième Table des » loix, si insuffisantes dans les douze » autres.«

En cherchant à prouver que les mœurs seules peuvent corriger l'abus des mauvaises loix, l'auteur touche, comme en passant, la grande question, si les Arts & l'urbanité qui marche à leur suite, sont la ruine ou le fondement des mœurs. Sans chercher à prononcer sur cette assertion, devenue célèbre & problématique depuis le Discours couronné à Dijon, M. *Servan* présente une esquisse vive & rapide de la marche de l'esprit humain & de la civilisation chez tous les Peuples, depuis le moment qu'ils sortent des ténèbres & des entraves de l'ignorance jusqu'au période de leur éclat & de leur chûte. Ce détail est très-agréable & très-philosophique. » Voyez, dit-il, l'histoire des hommes; ils ont ordinairement deux excès: d'abord grossiers jusqu'à la férocité, guerriers » par besoin, ensuite par goût, devenus avides par la facilité de ravir, » sanguinaires par l'habitude de verser

» le sang; leur ame, que les travaux
» du corps ont endurcie, repousse les
» sentimens doux & paisibles. Durs,
» vindicatifs, implacables, ils étouf-
» fent sans remords, de leur main
» violente, la sensible humanité. Les
» temps changent, & vous voyez ces
» blocs de fer bruts & grossiers, po-
» lis par la lime insensible des ans,
» se terminer enfin en pointes acérées,
» que le vice empoisonne. «

Pour faire sentir de plus en plus la puissante influence des mœurs sur la constitution de l'Etat, l'auteur fait voir que le bonheur public & le bonheur particulier résultent nécessairement de leur empire. Après avoir donné les preuves éclatantes de la première de ces idées dans les annales de l'histoire des Nations & dans les traits qu'offre la nôtre à chaque siècle, il appuie sur le tableau de la paix & de la félicité domestique sous le regne des mœurs; cet endroit est un des plus touchans; il est impossible d'y jetter un coup d'œil sans ressentir ce doux saisissement, ces transports délicieux de la nature satisfaite

& attendrie. »Ah, nous ne connoissons
» point les vrais plaisirs, les plaisirs des
» mœurs; nous n'avons pas l'idée de
» la révolution délicieuse qui se passe
» dans le cœur d'un bon Citoyen, tou-
» tes les fois qu'il rentre dans sa mai-
» son, lorsqu'il peut se dire à lui-même :
» il est nuit, & j'ai travaillé tout le jour
» pour ma patrie & pour mes de-
» voirs; mais voici le moment où je
» vais être payé de tout; je vais re-
» trouver ma femme, mes enfans, ma
» famille..... Tous m'aiment, tous
» m'attendent, & je suis sûr que déja
» vingt fois mes enfans ont interrom-
» pu leurs jeux innocens pour de-
» mander à leur mère avec inquiétude
» si leur père tarderoit encore long-
» temps. A peine ils me verront, que
» je n'entendrai qu'un cri de joie; tous
» leurs regards, toutes leurs caresses
» seront pour moi, & je leur prodi-
» guerai toutes les miennes, & je les
» serrerai dans mes bras tous ensem-
» ble, tous l'un après l'autre. Assis à la
» même table, sans doute ils me de-
» manderont compte de ma journée,
» & tout mon cœur leur sera ouvert;

» qu'ai-je à leur cacher ? Je leur dirai » ma joie & mes chagrins. Quel plaisir de les voir suspendre leur repas, » les yeux attachés sur les miens, m'écouter avidement, pâlir à ma moindre peine, & s'entre-regarder en » souriant à mes moindres plaisirs ; » quelquefois m'interrompre par tendresse, & se retenir aussi-tôt par respect, m'écouter encore quand je me » suis tû, attendant dans un long silence si je n'ai plus rien à leur apprendre de moi. Un de mes signes, un » coup d'œil, un souris, sera le signal » de quelques jeux où je serai pris » pour témoin, pour conseil, pour arbitre, & toujours pour leur père. Et » que manquera-t-il enfin à mon bonheur, s'il m'est permis de terminer dans les bras de l'Amour une » journée toute consacrée à la vertu » ! Quelle douce sensibilité ! quelle candeur aimable ! quel tableau charmant ! Avouez, Monsieur, que ces sortes de peintures sont rares de nos jours, & que les faux brillans du bel-esprit, les pointes de l'épigramme, l'entortillage philosophique, & tout le pompeux

galimathias de nos grands penſeurs n'atteindront jamais à ce pathétique ſimple, naïf & touchant.

Les loix peuvent-elles beaucoup ſans les mœurs? Voilà l'objet de la ſeconde Partie. Quand la corruption des mœurs, dit l'auteur, n'auroit d'autre inconvénient que de multiplier néceſſairement les loix à l'infini, il faudroit en déplorer la perte à jamais. Les loix, comme les remèdes, affoibliſſent en guériſſant, ou plutôt, trop ſemblables aux remèdes, il eſt bien rare qu'elles guériſſent, & c'eſt beaucoup quand elles pallient les maux. Ce ſont deux propoſitions conſtantes en Politique: *moins de mœurs, plus de loix, & plus de loix, plus de vices:* « D'où vient, » dit l'auteur, cette foule indigente » de nos loix civiles? Uniquement » du défaut de mœurs. La bonne » foi s'eſt perdue; il a fallu recourir » au ſerment; & le ſerment, qu'a-t-il » produit? Le parjure. A la place de » Dieu on a mis un art; l'écriture » eſt venue fixer la parole; & l'écri- » ture, qu'a-t-elle fait? Des fauſſaires: » alors il a fallu confier cet art dan-

» gereux à des hommes publics; & ces
» hommes, à leur tour, ont abusé de la
» confiance : on a fait des loix pour
» les choisir, d'autres loix pour les
» conduire, d'autres pour les conte-
» nir, d'autres pour les punir, & tou-
» tes ces loix trompées ont eu recours
» presque à la violence ; sous le nom
» d'*Archives*, de *Greffes*, *elles ont bâti des*
» *forteresses pour détenir la foi humaine*.
» La finesse a ri de tant de précau-
» tions ; &, tandis que les loix for-
» geoient des clefs de fer, elle en fai-
» soit d'or ; la bonne foi s'évadoit
» de sa prison, & de tout cet ap-
» pareil il ne restoit que des papiers
» & des vices. Qu'avec un peu de
» vertu l'homme sans art est simple &
» sûr dans ses actions ! Comme les
» mœurs contractent ! Deux mots, *je*
» *promets*, & tout est fait. Pour nous,
» un contrat est une science entière ;
» malheur à qui l'ignore, & malheur
» à qui la sçait. Bonne & antique foi
» de nos pères, sortez de leurs tom-
» beaux, ou plutôt, qu'elles nous ap-
» paroissent elles-mêmes ces ombres
» sévères, pour nous reprocher notre

» perfide légèreté ! Que sont-ils deve-
» nus ces temps où promettre sur son
» honneur étoit plus sacré qu'aujour-
» d'hui jurer sur sa religion ! Ce temps
» où la parole étoit pour l'honnête
» homme, & le serment pour le mé-
» chant » !

L'Orateur termine son Discours en prouvant que le sanctuaire des mœurs est l'école des Guerriers, & la source infaillible de la bonne administration des finances dans un Etat. Je ne puis m'empêcher de vous faire voir avec quel art & quelle noble élocution il fait sortir la valeur, la force, & l'amour patriotique du domaine des bonnes mœurs. « Ce sont, dit-il, les
» mœurs qui font les mariages fidèles
» & féconds, qui, d'un père robuste &
» d'une mère saine, font naître des en-
» fans sains & robustes comme eux....
» Dans le cours d'une éducation vi-
» gilante & sage, après avoir écarté
» du berceau les dangers, elles écar-
» tent de l'adolescence les plaisirs pré-
» maturés & destructeurs, & les pas-
» sions honteuses. Sous la garde des
» mœurs, les forces s'accumulent dans

» un corps qui se déploie sans con-
» trainte & sans efforts; l'ame se per-
» fectionne en même-temps..... Un
» tel être est propre au grand courage;
» car enfin, les deux grands ressorts,
» les ressorts uniques du courage, sont
» la vigueur du corps & celle de
» l'ame.... Dans des corps robustes,
» mettez l'amour ardent de la Patrie,
» & vous aurez des Romains à *Car-*
» *thage*, ou des Spartiates aux *Thermo-*
» *piles*...... Quand notre mâle No-
» blesse choisissoit des travaux pour ses
» jeux; quand une armure pesante
» étoit sa première robe virile, que
» faisoit l'Honneur dans ces corps en-
» durcis? Il reconquéroit la France des
» portes d'Orléans aux rivages de l'O-
» céan, &, de son continent, rejettoit
» enfin de jaloux Insulaires dans leur
» propre élément ».

Les défauts mêmes qu'on peut reprendre dans l'ouvrage de M. *Servan*, tiennent à la force de son génie. Il n'en est pas moins à desirer qu'il évite, s'il écrit encore, ces tours forcés, ces expressions recherchées qui échappent dans le feu de la composition, & qu'il permette au goût de les effacer.

Le Temple de Gnide ; Poëme imité de Montesquieu ; par M. Léonard ; Brochure in-8°. de 44 pages ; à Paris chez Costard, Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

PARMI les ouvrages écrits en prose poëtique, le *Temple de Gnide* est un de ceux qui paroissent les plus propres à être mis en vers ; & sans doute que M. *de Montesquieu* l'eût versifié lui-même, s'il avoit eu l'habitude de ce genre d'écrire. Ce petit ouvrage, comme le remarque très-bien M. *Léonard* dans une *Préface* modeste, n'a d'autre défaut qu'une maniere un peu précieuse, &, pour ainsi dire, un peu Italienne : mais on y reconnoît à chaque page le talent supérieur. C'est un enchaînement continuel de tableaux brillans, de pensées fines, de sentimens délicats, de fictions ingénieuses, &, malgré ses défauts, c'est un des ouvrages de M. *de Montesquieu* qu'on relit avec le plus de plaisir. M. *Léonard*, dans l'imitation libre qu'il vient de donner de ce Poëme charmant, a supprimé quelques détails ; il en a ajouté

de ſon propre fonds, mais en petit nombre. Au lieu de ſept Chants, il a diviſé l'ouvrage en quatre, & a changé de meſure à chaque Chant.

Vous vous rappellez, Monſieur, que le Poëme commence par une deſcription de l'Iſle de Gnide. Voici des traits de cette deſcription, où l'imitateur a conſervé les graces du pinceau de l'auteur original.

Dans les vergers, la fleur ſuccède au fruit;
Le fruit renaît ſous la main qui le cueille;
L'arbre, en tout temps, y conſerve ſa feuille:
L'eſſaim des Jeux, que *Vénus* y conduit,
Fatigue en vain la naiſſante verdure;
Par un pouvoir rival de la nature,
Son frais émail eſt ſoudain reproduit.

On voit de loin une riche campagne;
L'œillet, la roſe y mêlent leurs couleurs:
Le jeune Amant vient avec ſa compagne
Pour les cueillir; *mais la moindre des fleurs*
Qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle:
Il croit que *Flore* exprès la fit pour elle.
Un fleuve pur, dans ſes nombreux détours,
Aime à baigner cette terre fertile:
Quand ſur ſes bords, vole une Nymphe agile,

Fixé près d'elle, il interrompt son cours ;
Le flot qui fuit trouve un flot immobile.
Se baigne-t-elle ? Épris de sa beauté,
Il l'environne, il lui forme une chaîne :
Vous le voyez, bouillant de volupté,
Qui se soulève, & l'embrasse & l'entraîne :
La Nymphe tremble, &, pour la rassûrer,
Il la soutient sur sa liquide plaine,
Avec orgueil lentement la promène,
Et vous diriez, près de s'en séparer,
Qu'en sons plaintifs il exhale sa peine.

Dans un bois antique s'élève un Temple consacré à *Vénus* ; c'est-là qu'elle brûla pour *Adonis* ; c'est-là qu'elle consulta les *Graces* pour remporter le prix sur *Junon* & *Minerve* ; c'est-là que l'*Amour* lui-même fut vaincu par un regard de la jeune *Psyché*. Ce Temple est décoré de peintures qui semblent respirer ; on y voit les amours de *Mars* & de *Vénus*, les noces de *Vulcain*, &c. Les jeunes garçons & les jeunes filles viennent y chanter des Hymnes en l'honneur de la Déesse. Ici le Traducteur a retranché, on ne voit pas assez pourquoi, beaucoup de détails de *Montesquieu*.

En revanche, il a inventé ce petit Episode, qui a de la naïveté & de la délicatesse :

A Gnide alors il étoit deux Enfans
Simples, naïfs, d'une candeur si pure,
Qu'ils paroissoient, après quinze Printemps,
Sortir encor des mains de la nature.
Se regarder, se serrer dans leurs bras,
Satisfaisoit leur paisible innocence ;
Heureux par elle, ils ne soupçonnoient pas
Qu'il fût au monde une autre jouissance :
Mais une abeille aux lévres du Berger,
Fit une plaie ; & pour le soulager,
Rose pressa de sa bouche vermeille
L'endroit blessé par le dard de l'abeille.
Qu'arrive-t-il? Un tourment plus fâcheux,
Depuis ce jour, les a surpris tous deux.
Daphnis s'émeut dès que *Rose* le touche :
Il ne fait plus que songer au baiser :
Toute la nuit, soupirant sur sa couche,
Il se désole, & ne peut reposer.
Daphnis enfin consulta la Déesse,
Pour obtenir un remède à ses feux :
Vénus lui dit le moyen d'être heureux ;
Et le Berger l'apprit à sa Maîtresse.

Il est à Gnide un antre où *Vénus*

rend ſes oracles. Une Coquette, une Courtiſane, un Financier viennent implorer la Déeſſe qui refuſe leur encens. *Ariſte* & la jeune *Camille* paroiſſent : *Vénus* reçoit leurs vœux & approuve leur amour.

Je vins auſſi, tenant la main de ma *Thémire*.
La Déeſſe nous dit : » Jamais dans mon Em-
» pire,
» Je n'ai vu deux Mortels plus ſoumis à ma
» loi :
» Mais que pourrois-je faire ? en vain je vou-
» drois rendre
» *Thémire* plus charmante, & ſon amant plus
» tendre.
» Ah ! lui dis-je, j'attends mille graces de toi !
» Fais que dans chaque objet mon image tra-
cée,
» De *Thémire* ſans ceſſe amuſe la penſée ;
» Qu'elle dorme & s'éveille, en ne ſongeant
» qu'à moi ;
» Qu'abſent elle m'eſpère, & préſent, craigne
» encore
» Le douloureux moment qui doit nous ſépa-
» rer :
» Fais que *Thémire* enfin, du ſoir juſqu'à
» l'aurore,
» S'occupe de me voir, ou de me deſirer. «

Gnide célébroit alors des Fêtes où les jeunes filles de tous les Pays venoient disputer le prix de la beauté. Descriptions charmantes des différens attraits propres aux femmes de chaque contrée. *Camille* ne vient point à ces jeux : il lui suffit d'être belle aux yeux de son amant. *Thémire* arrive : toutes ses rivales sont vaincues, & la Déesse ordonne aux *Graces* de la couronner. M. *Léonard* a encore omis dans ce morceau un trait bien ingénieux, & qui auroit pu s'embellir davantage par la versification. « *Diane*, » dit M. *de Montesquieu*, rendoit ces » Jeux célèbres par sa présence : elle » n'y venoit point disputer le Prix ; » car les Déesses ne se comparent point » aux mortelles ; je la vis seule ; elle » étoit belle comme *Vénus* : je la vis » auprès de *Vénus*, elle n'étoit plus que » *Diane* ».

Tandis que *Thémire* est occupée au culte de la Déesse, son amant entre dans un bois solitaire ; il y trouve le tendre *Ariste*, & lui raconte l'histoire de sa vie. La description de Sibaris, où il est né, est un des morceaux les plus agréables de l'original, & M. *Léo-*

nard en a fait passer la plûpart des beautés dans son imitation.

La route des plaisirs est celle de la gloire :
Vous voyez les Bouffons couronnés par l'Etat.
Mais le brave Guerrier qu'a suivi la victoire,
Le Ministre éclairé, le sage Magistrat,
Dès qu'il les a perdus, sont morts dans sa mémoire.

Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art,
Occupés si long-temps à composer leurs graces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A chanter, minauder, s'admirer à leurs glaces,
Qu'ils ne paroissent point former un sexe à part.

Une femme se livre avant même qu'elle aime......
Que dis-je? connoît-elle un mutuel amour?
Sa gloire est d'enchaîner; jouir est son système:
Chaque jour voit finir les vœux de chaque jour.
Mais ces riens, où le cœur trouve tant d'importance,
Mais ces soins délicats, mais ces égards chéris,
Tous ces petits objets, qui sont d'un si grand prix,

Tant de momens heureux avant la jouissance,
Ces sources de bonheur manquent à Sibaris.

Le Luxe aux citoyens prodigue ses merveilles :
Ils appellent les Arts des bouts de l'Univers ;
Les plus brillantes voix enchantent leurs oreilles ;
Le Printemps naît pour eux dans le sein des Hyvers ,
Et la nuit disparoît au milieu de leurs veilles.
Toujours changeant de goûts , & jamais satisfait ,
Dans une gaîté fausse , on s'efforce de vivre :
Lassé de tout , on quitte un plaisir qui déplaît,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.

L'ame froide au bonheur est de feu pour les maux :
La plus légère peine & l'éveille & l'agite.
Une rose pliée au lit d'un Sibarite ,
Pendant toute une nuit le priva du repos.
Le poids de leur parure accable leur mollesse ;
Le mouvement d'un char les fait évanouir ;
Leur cœur est si flétri qu'il ne peut plus jouir ;
Et, sans cesse amusés,ils se plaignent sans cesse.

L'Amant de *Thémire* avoit du goût pour la vertu ; il fuit l'air empoisonné

qu'on respire à Sibaris; il s'embarque; il aborde l'Isle de Lesbos, celle de Délos, enfin celle de Gnide; il voit en songe une Beauté qui le ravit; le lendemain il rencontre *Thémire*; c'est elle-même qu'il a vue pendant le sommeil: il ne peut plus regarder qu'elle.

Ariste, de son côté, fait le récit de ses amours. Ce récit n'est point fertile en évènemens: c'est plutôt le détail des sentimens qu'il éprouve. C'est un tissu de Madrigaux où l'esprit & la délicatesse se sucèdent tour à tour. Après le portrait de *Camille*, qui est séduisant, *Ariste* ajoute;

Quand je la vois de loin, mon cœur brûle & s'enflamme;
Quand elle approche, il frissonne soudain;
Quand elle arrive, il semble que mon ame
Est à *Camille*, & va fuir dans son sein.

Si je vole à ses pieds après un jour d'absence,
Je lui fais le récit de tout ce que j'ai vu:
Elle me dit: » Cruel! de quoi me parles-tu?
» Parle de nos plaisirs, ou garde le silence. »

M'a-t-elle entretenu de sa tendre amitié?
Camille trouve encor quelque chose à me dire:

Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'entendre ces discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire,
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin qu'elle en parle toujours.

» M'aimes-tu, dit *Camille*? — Oui — mais comment? — Je t'aime
» Comme le premier jour où tu reçus ma foi,
» Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi
» Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même. »

Camille une autre fois me dit avec douleur :
» Tu parois triste! hélas! je suis sûr de ton cœur,
» Lui dis-je, & cependant je sens couler mes larmes :
» Ne me retire pas de ma douce langueur;
» Laisse-moi soupirer ma peine & mon bonheur;
» Pour les tendres amans, la tristesse a des charmes. »
» Les transports de l'amour sont trop impétueux;
» L'ame dans son ivresse est comme anéantie;
» Mais je jouis en paix de ma mélancolie :

» Eh! qu'importent mes pleurs, puisque je
suis heureux ? »

J'entends louer *Camille*, & fier d'être aimé
d'elle,
L'éloge que j'entends, me semble être le
mien :
Quand un Berger l'écoute, elle parle si bien,
Que chaque mot lui prête une grace nouvelle;
Mais je voudrois qu'alors *Camille* ne dît rien.

Ces tableaux agréables sont suivis de descriptions fortes & terribles : les deux amans sont conduits par le hasard dans l'antre de la Jalousie. La fureur qui regne en ce séjour s'empare de leurs ames ; un poison dévorant coule dans leurs veines ; des songes affreux les agitent & leur peignent leurs amantes infidèles. Ils voient un Temple, ils entrent : leurs maux sont suspendus pour quelques instans. Ils entendent mille voix & mille instrumens qui s'élèvent dans les airs. C'est la Troupe des Bacchantes. Le joyeux *Silène* est supérieurement peint dans cet endroit très-bien rendu par M. *Léonard*.

La tête du vieillard vacillante, incertaine ;

Alloit chercher la terre, ou tomboit ſur ſon ſein :
Dès qu'on l'abandonnoit, penché vers ſa monture,
Son corps ſe balançoit par égale meſure,
Se baiſſoit, ſe dreſſoit, ſe rebaiſſoit ſoudain.

Enfin les deux amans retrouvent leurs maîtreſſes, & leur préſence ſeule rend le calme à leur ame. L'Amant de *Thémire* eſt prêt à devenir téméraire : *Thémire*, dans ſa réſiſtance, eſt en même-temps ſévère & tendre ; elle lui accorde ſon pardon, mais ſans lui laiſſer l'eſpérance de devenir coupable.

Il y a, dans cette imitation, Monſieur, beaucoup de morceaux que M. *Léonard* a très-bien verſifiés. Sa manière eſt peut-être un peu molle & froide ; mais ſes Vers ſont preſque toujours doux & faciles ; &, quoique les endroits qui demandent de la force ſoient inférieurs aux autres, en général la lecture de ce Poëme eſt agréable, & ne détruit point les eſpérances qu'a données ce jeune auteur.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Octobre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Fables ou Allégories Philosophiques ; par M. Dorat ; un Volume in-8° d'environ 200 pages ; à Paris chez Delalain Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

UN des plus grands obstacles, Monsieur, à l'essor du génie, est cette admiration exclusive pour quelques écrivains du premier ordre, dont ne peut se défaire l'aveugle prévention. Il fut un temps où *Corneille*, maître de la scène, asservissoit à sa *manière* tous les auteurs dramatiques ; aucune Pièce ne paroissoit belle, si elle n'étoit dans le goût

de ce grand homme. Cependant *Racine*, *Crébillon* & M. *de Voltaire*, ont ouvert avec succès des routes nouvelles dans la carrière du théâtre. Il en est ainsi de tous les genres de littérature ; on peut s'y faire un nom illustre & durable, sans se traîner sur les pas des grands modèles, anciens ou modernes. Le ton de M. *Dorat*, dans les *Fables* que je vous annonce, n'est pas assurément celui de *la Fontaine*. Qu'importe, pourvu que ce soit celui du sujet ! *N'y a-t-il pas*, comme l'observe très-judicieusement *la Mothe*, *plusieurs Graces qui, sans se ressembler, peuvent se remplacer les unes les autres, & faire un plaisir égal ?* Pour qu'une femme soit belle ou jolie, faut-il donc qu'elle ressemble trait pour trait à Madame de***** ou à Madame de***** ? Il y a, Monsieur, dans ces nouvelles *Fables*, de l'esprit, de la philosophie, de l'agrément, de l'élégance, & souvent même du naturel. Je vous en citerai quelques-unes, & vous en indiquerai plusieurs qui me paroissent charmantes.

L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

Où vas-tu, disoit une Abeille
Au plus léger des Papillons,
Désertant les fleurs d'une treille
Pour voler à d'autres moissons ?

LE PAPILLON.

Je vais jouer dans ces vallons ;
Flore les émaille de roses,
Fraîches, Dieu sçait !... à demi-closes,
Et captives dans leurs boutons :
Je me sens un desir pour elles.....

L'ABEILLE.

Et ce desir là satisfait ?....

LE PAPILLON.

Regarde ! N'ai-je pas des aîles ?
J'irai vîte au lys, à l'œillet,
Aux jacintes les plus nouvelles :
Sous le gazon le plus secret
Je surprendrai la violette ;
Puis je partirai comme un trait.
En ai-je cueilli le duvet ?
La fleur n'a rien que je regrette.

L'ABEILLE.

Et de ces volages amours
Quel est le fruit ?

PAPILLON.

Ma foi, ma Bonne ;
Lorsque l'on vit si peu de jours,
Il ne faut pas que l'on raisonne.
Je ne vois jamais deux Printemps ;
Tel est l'ordre des destinées ;
Et, dans mes courses fortunées,
Je veux que l'emploi des instans
Supplée au nombre des années.

L'ABEILLE.

Vas, cours, c'est trop long-temps jaser
Avec un être aussi futile ;
Dépêche-toi de t'amuser,
Je vais me hâter d'être utile.

Quel agréable badinage, quelle légèreté de pinceau ! C'est le fini d'une jolie miniature.

La Fable suivante est de la vérité la plus pathètique ; *la Fontaine* n'a

rien de plus touchant. Elle a pour titre :

LA COLOMBE ET LE MOINEAU.

Mère tendre, épouse fidèle
Une colombe, en voyant ses petits,
Leur roucouloit ces mots : » Paix donc, paix, mes amis !
Pourquoi gémir, battre de l'aîle ?
Votre père va revenir,
Guidé par l'amour & le zèle ;
Et dans mon sein je vais tous vous unir.
C'est pour ses enfans, pout sa femme,
Qu'il fend les airs avec rapidité :
Par les frimats il n'est point arrêté ;
Il brave tout ; sa force est dans son ame.
Ah ! fuyez, oiseaux ravisseurs !
Il vous affronte, & moi je vous redoute :
Impitoyables oiseleurs,
S'il vient de ce côté, prenez une autre route.
Je frémis. . . . . . Dieu plein de bonté,
A qui les Pigeons obéissent,
Pourquoi faut-il que les chagrins flétrissent
La plus pure félicité ?
Un Moineau, par hasard, écoutoit l'indiscrette ;

C'est un moineau de Cour, gai, frivole, étourdi,
Scrupuleux sur le ton, choisissant sa retraite
Sous les bosquets de Chantilli,
Et faisant, selon l'étiquette,
Tous les voyages de Marli.
En minaudant il aborde la Belle :
A quoi vous servent tant d'appas,
Lui dit-il ? la dupe est nouvelle :
Sans cesse des terreurs & d'ennuyeux hélas !
D'un ménage bourgeois essuyer l'embarras,
Et s'enterrer... dans un nid d'Hirondelle !
La sotte chose, & le vilain tracas !
Si de ces soins si doux vous faites peu de cas,
Dit la Colombe, au moins laissez-les prendre aux autres ;
Ces amusemens sont les nôtres,
Ils nous suivent jusqu'au trépas ;
Ils sont plus vrais & plus vifs que les vôtres.
Vous aimez-vous long-temps ? — Ce que dure un desir.
Vers le bonheur poussé par la folie,
On se rencontre, & bien fou qui se lie :
Nous mesurons l'amour à l'éclair du plaisir. —

Ce que j'ai craint, votre discours l'atteste : —
Apparemment vous n'avez point d'amis ?...
Quelques sociétés ! .... Nul soin de vos petits ?....
Nous les faisons, & nous moquons du reste. —
Rebut de la Nature, opprobre de l'Amour,
Dans quel abîme affreux ton ivresse te jette !
Eprouvant le remords & l'ennui tour-à-tour,
Si la disgrace vient, un jour,
Qui te suivra dans ta retraite ?
Quand les Cieux couverts de frimats,
Reprendront un aspect plus sombre,
Tu verras passer comme une ombre,
Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas !
Aucun ami qui te console,
Qui vienne en secret ranimer
Ce cœur insensible & frivole,
Ce triste cœur incapable d'aimer ;
Point d'épouse, dont la tendresse
Te réchauffe alors dans son sein ;
Et point d'Oiseaux jaseurs, dont le folâtre essaim,
Par les jeux de l'enfance, amuse ta vieillesse.
Au creux de quelque roche à toi-même borné.

Ne possédant rien sur la terre,
Loin du bonheur, tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire,
Pour y périr abandonné.

Vous qui du sentiment dédaignez les foiblesses,
Votre courage est-il bien affermi ?
Cent fois trompé, vous aurez cent maîtresses;
Mais vous mourrez sans un ami.

Une autre Fable sans défauts, selon moi, est celle du *Loup*, du *Renard* & du *Loup-Cervier*. Nulle longueur, expression facile, tours heureux. Un Loup, honteusement allié avec un Renard, en avoit pris les procédés timides, toutes les petites ruses; un *Loup-Cervier*, témoin d'un avilissement qui l'indigne, adresse au Loup ces mots pleins de force & de fierté :

Allié d'un Renard, réduit à sa finesse,
Sous quel joug te vois-je endormi ?
Acquiers des forces, mon ami,
Tu n'auras pas besoin d'adresse.

L'apologue du *Serpent & de la Lime* eſt connu de tout le monde. M. *Dorat* nous en donne, en quelque ſorte, le pendant ſous le nom du *Serpent & de la Colonne*; mais ce pendant eſt ſublime.

Un Serpent des plus étourdis,
Sous le parvis d'un Temple inſulte une Colonne;
Et le voilà qui l'environne
De ſes innombrables replis.
Il eſt temps, dit-il, qu'on t'abatte;
Que de ton faſte antique on délivre les airs.
En même-temps, jailliſſent les éclairs
De ſa prunelle d'écarlatte.
Il s'enfle, il ſe replie, irrite ſon poiſon;
Et, dans l'accès de ſa rage inutile,
Va contre le marbre immobile,
Dardant les traits aigus de ſon triple aiguillon.

Un paſſant qui ſurvient diviſe le reptile,
Qui, dans l'inſtant, détaché du fronton,
Enſanglante le périſtile,
S'agite, & rampe encor ſur ſon double tronçon:
Mais, malgré ſes efforts, la force l'abandonne;

Sa crête, qui pâlit, veut en vain se dresser;
Il meurt au bas de la Colonne
Qu'il s'efforçoit de renverser.

J'en serois resté-là; je suis fâché que l'auteur ajoute :

A ces traits on connoît l'envie,
Et les venins qu'elle répand;
Mais tôt ou tard elle est punie:
L'équitable Public coupe en deux le Serpent,
Et l'abat aux pieds du Génie.

L'ISLE FORTUNÉE.

Il s'agit d'une Isle où le bonheur regne au milieu de la plus parfaite égalité. Cette région délicieuse jouissoit de la paix la plus douce & la plus profonde, lorsqu'un flot poussé par la tempête jette sur le rivage un homme qui sçait lire, suivi bien-tôt d'un autre qui se pique de sçavoir penser. Vous jugez avec quel œil de pitié celui-ci regarde ces Insulaires; ce peuple à ses regards est plus que dans l'enfance; il n'est rien; il faut le créer. Quel plus digne emploi

pour un Philosophe ; sa tête s'échauffe, son cœur s'enflamme ; il a déja son plan tout prêt ; mais l'ardent législateur a besoin d'un second qui l'aide dans son projet ; il jette les yeux sur son compagnon d'infortune, va le trouver, l'instruit & parvient à en faire l'apôtre de sa doctrine ; l'Isle est inondée d'écrits, on argumente, on dispute, des partis se forment, des sectes s'établissent :

La Nation est aux abois......
Tous les nœuds sont rompus, ou prêts à se briser ;
Et ces citoyens si tranquilles,
Egarés par deux imbécilles
Conspirant à les diviser,
Ont de leurs propres mains renversé leurs asyles,
Et s'égorgent entr'eux pour se civiliser.

A la fin, sur l'avis d'un Sage véritable,
On s'assembla ; chacun ouvrit les yeux ;
De chaînes on chargea l'un & l'autre coupable ;
Puis on rendit au flot, qui les vomit tous deux,

Le jeune illuminé, le Sage reſpectable ;
Et leurs volumes avec eux.

Le calme reparut avec la tolérance :
Ce peuple retrouva ſes plaiſirs & ſes biens ;
Retomba mollement dans ſa douce ignorance,
Et reprit ſes premiers liens ;
Déteſtant à jamais un deſir de ſcience,
Qui fit couler le ſang de quelques citoyens.

Bien des gens ne conviendront point du mérite de ce morceau.

L'HUITRE ET L'HOMME.

Diſpute entre l'Huître & l'Homme ; l'auteur a ſçu la rendre attachante. Il la termine ainſi :

L'HUITRE.

Oh ! ceci me paroît ſubtil :
Ce droit du plus fort, quel eſt-il ?

L'HOMME.

C'eſt . . . . . . la queſtion eſt étrange !
C'eſt . . . . .

L'HUITRE.

Quoi ?

L'HOMME.

C'est.... mais je suis trop bon !

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raison.

L'HOMME.

C'est ce qui fait que je te mange.

LE JEUNE LION ET LE TIGRE.

On donne un Tigre pour Gouverneur à un jeune Lion.

Pauvres sujets, que naîtra-t-il d'utile
D'un pareil choix ? un Tigre éduquer un Lion ! ....
Tout ce qu'on peut en attendre de bon,
C'est que l'Instituteur étrangle son pupile.

Je ne puis me dispenser de vous citer encore, Monsieur, cette jolie Fable.

LE NAIN D'ATHÈNES.

Sur la fin d'un banquet céleste, où

tous les Dieux sont en gaîté, on vient à parler des hommes; on rit à leurs dépens; le propos tombe sur les Athéniens. *Minerve* les aime toujours; mais ils sont orgueilleux; elle abhorre ce vice; elle veut se servir d'un stratagême pour les corriger.

Elle dit, se lève, & soudain
De son talon s'élance un Nain.
Malgré sa petite stature,
A peine éclos, notre Bambin
Nargue la Déesse & *Jupin*,
Par la fierté de son allure.
Il est présomptueux & vain:
C'étoit mon but, dit la Déesse.
Sans préjudice pour l'espèce,
Il faut en faire un Ecrivain.
On vous le jette dans Athènes,
Bien ridicule, bien gourmé,
Au chant défiant les Sirènes,
Et de gloriole affamé;
Quelques succès l'enflent encore;
N'ayant plus ni pudeur, ni frein,
Il prit querelle, un beau matin,
Avec le chien de *Pythagore*,

Chien philoſophe, plein de ſens,
Armé, dit-on, juſques aux dents,
Des bons principes de ſon maître,
Et diſtinguant les vrais Sçavans
D'avec les ſots qui croyoient l'être.

Après ce burleſque accident,
Le voilà chû de l'Empirée :
Mais bien-tôt au Port de Pirée,
On vit débarquer un Géant.
Le peuple y court : d'une ardeur curieuſe,
On voit auſſi trotter mon Nain.
Dans la foule tumultueuſe
Il ſe gliſſe & s'ouvre un chemin.
Près du coloſſe altier, de l'œil il le meſure,
Lui grimpe à la cheville, &, d'efforts en efforts,
Parvenant au quart de ſon corps,
S'accroche aux plis de ſa ceinture.
Plus que jamais enorgueilli,
Il menace ; il outrage, il raille
Tout ce qu'à peine il voit ſous lui ;
Et déja meſure ſa taille
A la hauteur de ſon appui.
Plus on eſt élevé, plus prochaine eſt la chûte :
Le Géant éternue & le Nain culebutte,
Honni, ſifflé, mais n'en valant pas mieux.
Pallas ainſi triomphe & ſon vœu s'exécute.
La vanité punie eſt vile à tous les yeux.

L'allusion de cette Fable n'est pas difficile à saisir. Le Géant est M. *de Voltaire* ; Le Nain est ce *Bébé*, ce Mirmidon célèbre, qui, bourelé du remords de sa nullité, a pris le parti d'exister au moins par l'impudence. *Le Sylphe & le Pygmée*, où l'on ridiculise le même petit homme, est encore très-piquant. M. *Dorat*, dans cet Apologue, se trompe en attribuant à *Cyrano de Bergerac* l'ingénieuse fiction de *Lilliput*, habité par des Pygmées. Elle est du Docteur *Swift*, dans ses *Voyages de Gulliver*. Je pourrois, Monsieur, vous transcrire ou vous extraire beaucoup d'autres morceaux de cette collection, non moins agréables, non moins saillans ; tels que *la Fable & la Vérité* qui ouvre le Recueil ; *le Bureau & la Toilette* ; *l'Illustre Mort* ; *les deux Faucons* ; *les deux Ruisseaux* ; *le Secret de l'Education* ; *le Jet d'eau & le Réservoir* ; *le Fermier, le Chien & le Chat* ; *Théone & Kia* ; *le Laboureur & le Bourgeon* ; *la Mule & la Pantoufle du Muphti*, &c, &c, &c. Parmi les Fables de M. *Dorat*, il en est dont le fonds ne lui appartient pas. Il a l'hon-

nêteté d'indiquer les ſources où il les a puiſées ; il en a imité pluſieurs de l'Allemand. Vous en trouverez quelques-unes en petit nombre, dont vous n'aimerez peut-être pas le ſujet. Mais, en général, ce volume ajoute un nouveau luſtre à la réputation brillante de l'auteur. Il détruit le reproche injuſte de ces cenſeurs froids & prévenus, qui ne l'ont accuſé de ne pas penſer aſſez, que parce qu'ils ſont incapables de ſentir que, pour être léger à ſa manière, il faut néceſſairement être penſeur : & de bonne foi, Monſieur, croyez-vous qu'il n'y ait pas de bonne & vraie philoſophie dans les apologues que je vous ai cités. Ces morceaux & beaucoup d'autres qui les égalent, s'ils ne les ſurpaſſent pas, prouvent que M. *Dorat* eſt plus Philoſophe que ceux qui s'affichent avec un fracas faſtueux. Qu'il revoie ſes Fables avec ſoin, qu'il corrige, qu'il retranche, qu'il ajoute, & qu'après avoir mis la dernière main à ſes tableaux, dignes, la plûpart, des honneurs du Burin, il nous donne une

belle édition enrichie de jolies estampes. C'est alors que son ouvrage, que je regarde déja comme appartenant à la postérité, aura le mérite rare de parler à la fois aux yeux, à l'esprit & au cœur. La première édition que je vous annonce, n'est pas moins digne d'être recherchée. Elle a pour ornement plusieurs gravûres, entr'autres une grande Planche, dont l'idée est très-ingénieuse. Le *Temps* chasse les nuages épais qui offusquent la *Vérité*; elle dirige vers le globe du monde son miroir étincelant; la *Fable*, avec son prisme, en intercepte les rayons, & tempère leur vivacité; l'*Amour*, se jouant sur un groupe de nuages, anime le globe avec son flambeau. On a fait tirer quelques exemplaires de ce volume en papier de Hollande, pour servir de pendant à celui des *Baisers*.

Atlas & Tables Elémentaires de Géographie à l'usage des Collèges.

Il est impossible, Monsieur, que, par la manière dont on enseigne la Géo-

graphie aux jeunes gens, ils puissent en avoir une idée juste. On ne se contente pas de montrer à un enfant les quatre Parties du Monde, de lui faire observer la situation des unes à l'égard des autres, on veut lui apprendre en même-temps l'Histoire de la Création, du Déluge, de *Noé*, de ses Enfans, des différens Peuples qui ont habité le Globe. On fait une Dissertation sur l'Amérique, &c. Si on lui fait voir une Ville sur la Carte, on remonte à sa fondation, on parle des révolutions qu'elle a essuyées, &c; & l'on appelle cela montrer la Géographie; tandis que, pour un enfant, la Géographie consiste uniquement à connoître la position des lieux sur une Carte. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que les enfans ne sçavent ni Géographie ni Histoire, & qu'ils sont hors d'état de donner une division juste; ce qui n'arriveroit pas si l'on traitoit séparément la partie purement Géographique, sans s'appesantir, comme l'on fait, sur les détails historiques. D'un autre côté, l'embarras d'arranger des Cartes, qu'un grand nombre d'Ecoliers puisse voir & sui-

yre commodément, a fait sentir à ceux qui ont voulu l'essayer, que cette étude occasionnoit beaucoup de dissipation dans une Classe, & que les enfans n'en tiroient aucun fruit. C'est pour lever cette difficulté qu'un homme de mérite, & qui connoît la portée des enfans, vient de publier l'*Atlas* dont il est ici question; il est composé de douze Cartes, qui sont précédées de quelques notions préliminaires sur la Sphère. Vis-à-vis de chaque Carte est une Table Géographique relative à cette Carte, & qui contient les grandes divisions, en suivant l'ordre des meilleurs Géographes modernes. Ce n'est ici qu'un essai; mais on annonce que, si cette Méthode étoit adoptée par plusieurs Colléges, on graveroit tout exprès des Cartes, tant pour la Géographie moderne que pour la Géographie ancienne. Il seroit à souhaiter qu'un pareil plan eût été exécuté depuis long-temps; & l'auteur de cet Essai devroit bien s'en occuper, parce qu'il n'est pas douteux que cette Méthode ne soit suivie par les bons Maîtres qui jetteront les yeux sur l'*Atlas*

dont il s'agit. Il eſt certain que, même tel qu'il eſt, il peut être d'un grande utilité ; car avec ce ſecours il n'eſt aucune partie de la Géographie moderne, dont les jeunes gens ne puiſſent écouter & retenir les leçons, ayant ſous les yeux la poſition des lieux dont on leur parle. Il n'en eſt point dont on ne puiſſe leur faire rendre compte, en les obligeant de préparer les Tables Elémentaires, & de les réciter, la Carte à la main. Un Ecolier de cinquième, pour peu de temps que l'on donne à cet exercice dans le cours de l'année, ſçaura plus de Géographie qu'on n'en avoit jamais appris ci-devant dans tous les Colléges. On comprend bien que, ſi l'on gravoit de nouvelles Cartes, il y auroit plus de détail. On doit s'en rapporter à celui qui a conçu ce projet ; mais on peut l'inviter à ſe garantir d'un défaut que l'on reproche à certains *Atlas* dits *Elémentaires*, qui ſont trop étendus. Cet *Atlas*, pour répondre à ſon titre, ne doit contenir que la ſituation des Royaumes, des Capitales, des Provinces, & de leurs ſubdiviſions.

On doit voir la France, par exemple, divisée en Gouvernemens, & l'on doit trouver dans chaque Gouvernement les Capitales des Provinces ou Pays qui en font la division. Ce que l'on dit de la Géographie moderne, on peut l'appliquer à la Géographie ancienne. Un plus grand détail écarteroit du but que l'on se propose, qui est de donner des connoissances Géographiques aux enfans, de les mettre en état d'étudier cette Science par eux-mêmes, & de consulter les Cartes du Pays dont ils liront l'Histoire. En suivant cette Méthode, il n'est point de Provinces, point de Pays dont ils ne connussent la situation ; & la lecture de l'Histoire leur apprendroit ensuite les différens évènemens qui s'y sont passés.

On ne prétend pas dire que le Maître doive se contenter de faire répéter les Tables, sans y rien ajouter d'historique de vive voix, & sans exhorter ses disciples à lire les Livres de Géographie, mais seulement que le détail seroit immense, & ne sçauroit être l'objet de l'instruction publi-

que, qui n'a pour but que de présenter les différentes Sciences aux jeunes gens, afin de fonder leur talent & de les mettre en état de suivre les études pour lesquelles ils se sentent une certaine inclination. Il faudroit donc que ces Cartes ne continssent que des notions générales que tout le monde devroit avoir, & que peu de personnes ont en effet; ce qui n'empêcheroit pas qu'il n'y eut des Cartes particulières pour l'intelligence des auteurs; le Voyage d'*Enée* pour *Virgile*, l'expédition d'*Alexandre* pour *Quinte-Curse*, la Grèce pour *Cornelius-Nepos*, &c, &c. Alors le détail des positions des lieux dont il est parlé, devient utile & même nécessaire pour le travail de la Classe, dont ces morceaux d'Histoire font partie. Ce nouvel *Atlas* est imprimé à Lyon chez les Frères *Périsse*. On en trouve des Exemplaires chez *Pyre*, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessus des Jacobins.

Traité d'Orthographe Françoise.

On trouve chez le même Libraire un *Traité d'Orthographe Françoise*, qui

contient en une ſeule feuille d'impreſſion tous les principes de cette Science très-bien développés, avec des exemples qui en font voir l'application. Tout homme qui aura toutes ces régles préſentes, écrira très-correctement ; nous devons ce Recueil à l'obſervation de M. *Rollin*, dans ſon premier volume du *Traité des Etudes*. Il remarque que l'Orthographe eſt aſſez ordinairement ignorée ou négligée, & quelquefois même par les plus ſçavans ; que ce défaut, ſelon toutes les apparences, vient de ce qu'on n'y a pas été exercé de bonne heure ; il avertit les Maîtres d'y donner un ſoin particulier. Ce Traité a donc été composé pour être mis entre les mains des Ecoliers, & leur en faire rendre compte. Je conçois qu'on peut ſe ſervir très-utilement de cette petite Brochure, & que les Maîtres qui en feront uſage ne feront que ſuivre le ſage conſeil que leur donne M. *Rollin*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 2 Novembre 1772.

LETTRE

LETTRE XIV.

Discours qui a remporté le Prix d'Eloquence de l'Académie de Besançon, en l'année 1772, sur ce sujet : QUELLE A ÉTÉ L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE SUR CE SIECLE ; *par M. l'Abbé de Grainville, Bachelier en Licence ; Brochure in-8° de 38 pages ; à Paris chez Humblot, Libraire rue Saint Jacques.*

LE sujet de ce Discours me paroît, Monsieur, un des plus heureux & des plus féconds qu'on ait proposés depuis bien des années, & c'est sûrement un des plus utiles dans un siècle où les moeurs & le goût sont également corrompus. Si l'on veut chercher quelque remède au mal, il importe avant tout d'en connoître la source & d'en suivre les progrès. C'est ce que M. l'Abbé *de Grainville* exécute avec succès. Il est bon d'ob-

ferver que le fujet eft l'influence de la Philofophie, foit en bien, foit en mal; ainfi, Monfieur, fi l'ouvrage eft une fatire du fiècle, ce n'eft point la faute de l'auteur, mais des Philofophes de nos jours. En effet, après avoir remonté à la naiffance de la Philofophie, qui a été précédée par celle des Beaux Arts, après avoir montré comment elle eft parvenue à détruire cette fuperftition pour les Anciens, fi long-temps fatale aux nouvelles découvertes, M. *de Grainville* expofe les avantages qu'a procurés l'efprit philofophique, en dirigeant l'eftime & l'admiration vers les objets utiles. » Cette confidération, dit l'Orateur, s'étendit jufques fur les Arts » les plus vils. Rien ne fut à dédaigner, dès que la première Académie de l'Europe, qui mefure la » courfe du Firmament, daigna s'occuper de leurs procédés. Tout alors » marcha d'un pas égal vers la perfection, &, fi j'ofois le diffimuler, » que de voix s'éleveroient pour me » confondre! Le Navigateur ne craint » plus les ardeurs de la foif au milieu

» de l'océan ; il peut rendre à ses
» ondes la douceur qu'elles avoient
» lorsqu'elles couroient se précipiter
» dans les mers. Le Pilote, environné
» des ombres de la nuit, apperçoit
» l'ennemi qui le poursuit, distingue
» les rochers, & vogue avec con-
» fiance. Les côteaux n'offrent plus
» une verdure inutile ; ils disputent
» à la plaine les faveurs de *Cérès*.
» Le Berger ne craint point, pour ses
» brebis chéries, les ravages des ma-
» ladies contagieuses. L'Art qui con-
» serve les hommes, étend ses secours
» jusques sur les animaux. Des mains,
» plus habiles que celles d'*Esculape*,
» guérissent les blessures des Héros.
» Des Astronomes font le tour du
» Monde, & déterminent la figure
» du Globe ; *Bradley* explique l'aber-
» ration des Etoiles fixes ; *Clairaut*
» raconte aux Peuples épouvantés
» l'origine des Comètes, & *la Caille*
» découvre de nouveaux Cieux.
» Des Observateurs naissent en foule
» dans Pétersbourg, Stockolm & Ber-
» lin. De tous les lieux on interroge
» les Cieux, on épie la Nature. Le

» voile dont elle s'envelоppoit se dé-
» chire ; la Physique Expérimentale,
» inventée par *Bacon*, se perfectionne
» en France ; chacune de ses Provin-
» ces a son *Réaumur*, & l'Univers
» son *Pline* ».

Malheureusement le détail des maux que la Philosophie a répandus parmi nous, est bien plus long que celui des biens qu'elle a produits. Bien-tôt elle ne put résister au desir d'étendre sa domination. *Fontenelle* nâquit, & ce bel-esprit lui fit faire la première incursion dans la Littérature. L'ancienne Mythologie, si favorable à l'imagination, fut bannie de la Poësie; le Littérateur n'eut plus que des hommes froids & raisonneurs à peindre ; on voulut rendre la Nature avec la même rigueur, &, pour ainsi dire, avec la même abstraction que le Philosophe la cherchoit ; on négligea les détails éloquens auxquels on substitua les signes d'une déclamation muette & terrible ; on vit se multiplier les Poëmes didactiques, les Drames métaphysiques, les descriptions physiques & sçavantes : la Philosophie

tint le sceptre de la Littérature.
» Contemplons-la dans ce nouvel em-
» pire. Tous les genres sont confon-
» dus. Au ton monotone, aux mora-
» lités philosophiques, à la froide
» Métaphysique qui les dénature, qui
» pourroit les reconnoître sans la
» forme qui les distingue ? L'Orateur
» sacré abandonne Saint *Chrysostôme*
» pour le précepteur de *Jalie*, & aux
» motifs sublimes de la Religion, aux
» vérités terribles de l'Evangile, il
» substitue les illusions de sa foible
» raison. La Poësie, dont le front étoit
» ceint d'un riche diadême, & dont
» la robe éclatante étinceloit de mille
» feux, triste amante de la vérité,
» s'est dépouillée de ses ornemens,
» & chérit sa nudité. L'Ode, pleine
» de feu, a perdu son désordre & ses
» transports; froidement didactique,
» elle marche avec lenteur & dogma-
» tise. La Chanson, naïve & pleine
» de gaieté, se refroidit, & veut être
» sensée. La vive *Thalie*, qui doit
» effleurer en riant une morale légère,
» n'agit point, &, plus grave qu'un
» *Caton*, régente les Spectateurs. Les

» passions n'égarent plus *Melpomène*
» agitée ; les Héros tragiques, le
» poignard dans le sein, prononcent,
» comme nos Philosophes mourans,
» des sentences & des maximes. Ah !
» s'il vivoit, ce Géometre, qui étoit
» indigné que *Phèdre*, si vantée, ne
» prouvât rien ; s'il vivoit, avec
» quelle vivacité, avec quels transports
» il applaudiroit à nos Drames !
» Il y découvriroit des scholies, des
» théorêmes & des corollaires ».

Les mœurs des personnages ne sont pas plus respectées : on a vu des bergères répéter la Philosophie dans des Opéra-comiques, des *Agnès* analyser le sentiment, des Sauvages disserter sur les coutumes & les intérêts de l'Europe. L'auteur auroit pu ajouter : on a vu de jeunes personnes, supposées honnêtes, raisonner à perte de vue sur l'état religieux, &, oubliant la timidité de leur sèxe, accabler leurs parens de malédictions philosophiques. » Le besoin d'être Phi-
» losophe, jusques dans les ouvrages
» les plus frivoles, a forcé l'Ecrivain
» de contracter l'habitude des médi-

» tations abstraites. Son intelligence » s'est perfectionnée dans cette étude ; » mais, tandis qu'il se fatigue à géné» raliser des idées, & à saisir des » rapports, son cœur se glace, le feu » de l'imagination s'éteint ; les objets » qui nourrissent cette flamme divine, » ne réveillent en lui que des ré» fléxions. Un vaisseau s'éloigne du » port ; il n'a point apperçu les ten» dres adieux des Navigateurs ; il » réfléchissoit sur le commerce qui » unit les deux mondes. Une réjouis» sance va suspendre les travaux pu» blics : ne croyez point que les ac» clamations, la joie tumultueuse de » tout un peuple, agiteront son cœur ; » il va calculer les richesses que le » concours des Nations apportera » dans l'Etat, & insérer ce produit » dans le Roman politique qu'il a fini. » Cependant, Poëte ou Orateur, il » se rappelle qu'il faut toucher, & » ne pouvant reproduire des senti» mens qu'il n'éprouva jamais, il se » consume en efforts ; il s'exhorte à » l'enthousiasme comme le *Sganarelle* » de *Molière* s'exhorte à la colère ;

» mais son génie qu'il force, enfante
» des déclamations outrées, ou, dans
» l'impuissance d'être éloquent, il
» note sur ses ouvrages, comme le
» Physicien sur un thermomètre, les
» degrès de chaleur que la situation
» exige dans les personnages, afin
» que l'acteur prévenu, échauffe, par
» le feu du débit, des paroles froides
» & inanimées. O *Racine*, employas-
» tu jamais ces ressources indignes de
» ton art! Dis-moi, lorsque la mère
» d'*Iphigénie* reproche au barbare
» *Agamemnon* l'excès de sa cruauté,
» avois-tu besoin d'avertir que *Cly-*
» *temnestre* étoit en fureur? »

La tristesse est le seul sentiment que la Philosophie ait rendu avec quelque vérité, parce qu'occupée à découvrir la nature des objets, elle est essentiellement triste : mais il en est résulté qu'elle a introduit le ton langoureux & mélancolique dans tous les genres; on a voulu faire verser par-tout des larmes : l'homme fait a sangloté comme un enfant; *Thalie* elle-même, oubliant son ancienne gaieté, a paru se noyer dans ses larmes. Tout ce qui

charmoit dans l'ancienne Littérature a disparu, tout jusqu'aux agrémens de la diction. « Un style obscur distingue » les nouveaux Ecrivains. Ils ont cru » partager la gloire que les Sciences » & les Arts se sont acquise, en adop- » tant les termes qui leur sont consa- » crés. L'un, épris de l'Algèbre, sous- » trait, divise, & ne parle plus que » par raison inverse & composée. L'au- » tre, dans son langage géométrique, » *me métamorphose en rayon*, voit » dans son délire des dimensions où il » n'en fut jamais, & toise jusqu'aux » esprits. Celui-ci gravite sans cesse, » & donne aux êtres moraux de la » masse & du volume. Celui-là, par- » tisan de l'Optique, ne se plaît qu'au » foyer de la lumière, &, toujours » rayonnant, illumine son Lecteur. » *Bouhours*, vous vous applaudissiez, » dans les beaux jours de notre Litté- » rature, de n'être plus au temps du » *zénith de la vertu*, du *solstice de* » *l'honneur*, de l'*apogée de la gloire*. » Ah! *Bouhours*, la Philosophie a ra- » mené ces temps, & nos Discours » d'éloquence ne seroient entendus

» par une postérité qui ne connoîtroit
» point nos Arts, qu'avec des Plan-
» ches qui représenteroient des le-
» viers, des treuils & des poulies ».

Nos Philosophes ont encore un autre secret pour paroître profonds à peu de frais. Ils rapprochent des pensées éloignées, suppriment les idées intermédiaires, cachent les démonstrations, & ne montrent que les conséquences. « Le bon Lecteur qui ne
» peut percer ces ombres, s'irrite en
» secret contre son intelligence; il
» croit dans les Cieux ces Auteurs di-
» vins, & gémit de ramper sur la terre:
» cependant ils sont à ses côtés; ce n'est
» qu'un nuage qui les sépare. *Corneille*
» & *Bourdaloue* étoient autrement pro-
» fonds. Comme la franchise est l'attri-
» but de la grandeur, ils se montroient
» à découvert. Chez eux, la pensée
» qui suit, toujours enchaînée à celle
» qui la précéde, l'éclaircit; & par les
» flots de lumière qu'ils répandent, ils
» chassent les ombres à mesure qu'ils
» avancent ».

Enfin, Monsieur, la Philosophie a banni des productions de ce siècle cette

vie, ce feu, cet enthousiasme qui animoient nos premiers Artistes. Plus de noblesse, plus de grandeur, plus de magnificence. L'auteur fait à ce sujet une remarque que je n'ai encore vue nulle part, & dont cependant la justesse est bien frappante, c'est que *la Henriade elle-même a moins de majesté, est moins épique, que le seul Discours de Bossuet sur l'Histoire.*

Je ne suivrai point M. l'Abbé *de Grainville* dans l'exposition des maux que la Philosophie a faits de nos jours en attaquant le Gouvernement & la Religion; j'ai eu occasion plus que personne, depuis vingt-cinq ans, de vous en détailler les funestes conséquences. Je vous citerai seulement ce que dit l'auteur sur les Moeurs, qui malheureusement n'ont pu échapper à la contagion. On a brouillé & confondu tous les principes; les passions ont de zélés Apologistes. « C'est depuis qu'on » sçait, avec d'ingénieux paradoxes, » justifier le crime, que la pudeur s'est » évanouie : elle colore à peine le » front de l'adolescence; & la modes» tie, cette grace si touchante, n'em-

» bellit plus la beauté. Le coupable ne » redoute point les regards publics; il » s'honore de ses désordres, & le vice » obtient enfin tous les honneurs de » la vertu. Il a des Apôtres qui le prê» chent, des enthousiastes qui com» battent pour lui, des hypocrites qui » se calomnient eux-mêmes, des ado» rateurs secrets qui dissimulent cer» tains crimes par humilité, comme » ces vainqueurs modestes qui ont en» seveli dans l'oubli des actions héroï» ques. C'est la vertu qui rougit d'elle» même, la vertu qui se cache, parce » qu'elle est tombée dans l'opprobre. » Le Juste est considéré comme un » homme foible qui n'a pas la force de » secouer d'anciens préjugés : la pitié » est le seul sentiment qu'il inspire, & » je doute si les remords de ses enne» mis le vengent de cet outrage ».

C'est encore la Philosophie qui a produit ce dangereux égoïsme qui isole tous les individus, & qui ne peut manquer de faire la honte de ce siècle chez la postérité. C'est elle qui a multiplié le suicide d'une manière si effrayante. « Le Peuple le plus aimable,

» dit M. *de Grainville*, le François si
» digne de vivre, a tourné contre son
» sein un fer homicide, & ce crime
» devoit être l'ouvrage de la Philoso-
» phie. L'Artisan, incapable de réfle-
» xion, est forcé de se soumettre à la
» voix de la Nature toujours plus forte
» que le sentiment de la douleur, tan-
» dis que le Philosophe, moins infor-
» tuné que lui, & plus timide que *Dé-*
» *mosthène* dans les combats, se don-
» nera la mort, parce qu'il peut se con-
» vaincre que la vie est un mal. Cette
» conviction est si nécessaire & de-
» mande des réfléxions si profondes,
» que le suicide ne se consomma ja-
» mais dans la chaleur du premier
» mouvement. Vous n'appercevez
» point dans l'infortuné qui va le com-
» mettre, ces mouvemens impétueux
» qui accompagnent les crimes du
» coeur; il s'égorge de sang-froid ».

L'auteur achève de remplir son su-
jet, en résumant les bons & les mau-
vais effets de la Philosophie; il con-
clut qu'elle n'a été utile qu'aux objets
qui se rapprochent des Sciences; &
qu'elle a été fatale à tout ce qui s'é-

carte de leur ſphère. « Ainſi l'eſprit d'e-
» xamen & de réfléxion perfectionna
» l'Art du Gouvernement, la théorie
» des Beaux-Arts, & la Métaphyſique
» des Langues; mais auſſi le mépris de
» l'imagination devint funeſte à l'Elo-
» quence & à la Poëſie; le génie des
» découvertes, à toute la Littérature
» dont *les beaux genres* ſont eſſentielle-
» ment bornés; l'audace que durent
» inſpirer les victoires multipliées ſur
» les anciens Philoſophes, à la ſou-
» miſſion du Chrétien & à la dépen-
» dance du Citoyen; l'amour exceſſif
» de la ſimple Nature, aux bonnes
» mœurs, puiſque la Religion apprend
» qu'elle eſt corrompue; l'habitude de
» ne céder qu'à l'évidence intrinſéque,
» à la révélation; enfin, l'eſprit de ré-
» fléxion à la ſociété qui ne demande
» que des qualités aimables ».

D'après les morceaux que j'ai mis ſous vos yeux, Monſieur, vous êtes à portée d'apprécier le mérite de ce Diſcours, qui vous paroîtra ſans doute, ainſi qu'à moi, un des mieux vûs, des mieux penſés & des mieux écrits de tous ceux qui ont mérité à leurs au-

teurs les palmes Académiques. On ne peut, ce me ſemble, lui préférer qu'un ſeul ouvrage en ce genre : c'eſt un Diſcours ſur le même ſujet, composé par le P. *Guénard*, Jéſuite, dont je vous parlois en dernier lieu ; Diſcours très-bien fait, qui fut couronné, il y a dix ou douze ans, à l'Académie Françoiſe, & qui ſûrement ne le ſeroit pas aujourd'hui. Il y a cependant quelques endroits répréhenſibles dans celui de M. *de Grainville*, des comparaiſons un peu ambitieuſes, un peu jeunes, quelques idées qui manquent de netteté, quelques expreſſions recherchées ; mais ce ſont des taches légères très-faciles à effacer, & qui ſont amplement compenſées par le talent diſtingué qui brille à chaque page dans cette eſtimable production. L'Académie de Beſançon avoit cette année deux Prix à diſtribuer ſur le même ſujet. Le Diſcours, dont je viens de vous entretenir, en obtenant un des Prix, a eu encore l'avantage d'être préféré, pour la lecture, le jour de la Séance.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Novembre 1772.

LETTRE XV.

Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus : XXIX Recueil ; un Volume in-12 d'environ 400 pages ; à Paris chez Ruault, Libraire rue de la Harpe.

L'HISTOIRE Ancienne ou Moderne nous offrent-elles, Monsieur, un spectacle plus digne des hommages & de la reconnoissance d'un vrai Philosophe, que cette sublime association d'hommes également éclairés & vertueux, qui, depuis le moment que nos pères les ont vû descendre du sommet des Alpes dans les plaines de la France, n'ont cessé de rendre à la Patrie, à l'humanité entière, les services les plus importans presqu'en tous genres ? Les deux Mondes à la fois ont été le théâtre de leurs bienfaits & de leur gloire. Tandis qu'une

partie d'entr'eux, fixée parmi nous, étoit occupée à dissiper les ténèbres de l'ignorance, à ranimer, par ses leçons & par ses exemples, le goût des bonnes études, à inspirer à l'illustre & nombreuse Noblesse qui lui étoit confiée, l'amour des connoissances utiles, les principes des mœurs, l'attachement aux devoirs de sujet & de citoyen; une autre colonie voloit au-delà des mers, annoncer, à travers mille périls, à des Peuples policés ou barbares, mais tous dangereux, les attraits & les espérances de la législation évangélique, renouveller les travaux & les prodiges des Apôtres, sceller de son sang les vérités qu'elle vouloit établir, & déposer le récit de ses efforts & de ses succès dans des relations modestes, accompagnées de recherches curieuses, d'exactes descriptions des villes, des mœurs, des usages, de la Religion, des richesses naturelles ou artificielles des païs où elle se trouvoit transplantée: voilà ce qu'attestent en faveur de cette société de Religieux, les annales fidelles des quatre parties du monde,

& sur-tout les vingt-huit volumes de *Lettres Edifiantes & Curieuses*, dont ils ont enrichi les Sciences, la Littérature & les Arts : collection précieuse qui tient une place si distinguée dans toutes les Bibliothèques publiques & particulières, & qui a mérité les plus grands éloges de la part de tous les gens de Lettres qui sçavent apprécier les bons écrits, entr'autres de deux hommes de génie de notre siècle, M[rs] *de Montesquieu & de Buffon.*

On regrettoit qu'un Recueil aussi utile, aussi agréable, ne fût pas continué. Un éditeur laborieux, intelligent, & qui est à portée de se procurer tous les sécours nécessaires, vient par bonheur de reprendre ce travail. Le vingt-neuvième volume que je vous annonce, est digne de ceux qui l'ont précédé; c'est la même méthode & le même ton. Le Philosophe, le Lettré, l'amateur de l'Histoire Naturelle, le Guerrier, le Politique, le Commerçant, toutes les classes de lecteurs y trouveront de quoi s'instruire & s'amuser. La première des *Lettres* qui composent ce nouveau Recueil

est du R. P. *X. de Saint-Estevan.* Ce célèbre Missionnaire, issu d'une des plus illustres familles d'Espagne, fut nommé Agent du Clergé de France à l'âge de vingt-deux ans. Mais, appellé par une voix secrette & intérieure à la conversion des Infidèles, il entra chez les Jésuites, où, après s'être distingué par ses talens & par ses vertus, il se consacra aux Missions de l'Inde, dont il est aujourd'hui Supérieur Général. Dans sa *Lettre*, datée de Pondichéry du 7 Décembre 1754, il rend compte à M. le Comte *de* *** son ami, de tout ce qu'il eut à souffrir dans la traversée. Il partit de l'Orient avec un de ses confrères le 8 Mars 1754, sur le vaisseau *le Duc d'Orléans*, qui renfermoit environ sept cens hommes. Une maladie pestilentielle attaqua l'équipage. » Appellés à cha-
» que instant par des moribonds en-
» tassés, pour ainsi dire, les uns sur
» les autres, couverts d'ordures &
» à moitié pourris, nous étions obli-
» gés de nous étendre entre deux ca-
» davres vivans pour écouter leurs
» confessions & leur administrer les

» derniers Sacremens. Vous devez
» sentir dans quel état nous sortions
» de ces lieux infectés ; aussi les passa-
» gers fuyoient-ils notre voisinage,
» & nous prioient avec instance de
» nous mettre sous le vent. » On
arrive à la vue de Madagascar. Un
jeune homme de vingt-deux ans qui
étoit dans le vaisseau, fut atteint tout
à coup du mal contagieux, qui fit des
progrès si rapides que peu d'heures
après il entra dans une agonie dou-
loureuse ; elle lui laissa cependant
toute sa connoissance. Le Père de
Saint-Estevan ne le quitta pas ; &,
comme il étoit trop près de lui, il
reçut dans sa bouche le dernier sou-
pir du mourant. « A l'instant, je fus
» frappé à la tête comme d'un coup
» de massue, & l'impression du mal
» fut si extraordinaire & si rapide,
» que, de retour sur le tillac, tous
» ceux qui m'apperçurent, jettèrent
» un cri d'étonnement. Des yeux en-
» foncés, des joues coulées & livides,
» un air égaré, furent les symptômes
» de la peste qui venoit de m'atta-
» quer. « Quels hommes, Monsieur,

disons mieux, quels héros ! Croyez-vous que nos Philosophes soient capables de nous donner des exemples, je ne dis pas d'une religion si divine, mais d'une humanité si touchante & si sublime ? Le Père *de Saint-Estevan* eut le bonheur d'échapper à la mort dont il étoit menacé. Dans le reste de sa narration, il rend un compte attendrissant de l'état des Missions à Pondichéry. Ce qu'il dit de feu Monsieur *Dupleix*, à la fin de sa lettre, intéresse toute la France. » Le » fameux *Dupleix*, vient de s'em» barquer dans le vaisseau qui m'a » conduit. Il emporte avec lui les re» grets des vrais François. Le rôle » qu'il a joué dans l'Indostan & la » réputation singulière qu'il s'y est ac» quise, font ici murmurer bien des » gens. Trop nouveau encore & trop » peu instruit du local, il me sieroit » mal de porter mon jugement ; mais, » à en croire le Public Indien, c'est » un meurtre pour la Nation Françoi» se, qui, par l'arrivée de deux mille » hommes, débarqués récemment, se » trouvoit dans le cas de donner la loi

» dans ces vastes contrées. La chose
» n'eût pas manqué d'arriver, disent
» nos Politiques, si *Dupleix* eût con-
» tinué à commander la Nation. On
» se flatte même de son retour, & je
» crois pouvoir assûrer qu'il y est
» presque généralement desiré. On va
» encore plus loin ; car, à en croire
» certaines gens, son départ est le
» préambule de la supériorité des An-
» glois, dont la politique, dit-on, est
» la première cause du rappel de ce
» Gouverneur. La suite fera voir s'ils
» devinent juste. »

Après cette Lettre du P. *de Saint-Estevan*, qui est intéressante & bien écrite, on en trouve une autre du P. *Laureati à M. le Baron de Zea, écrite de Fokien le 26 Juillet 1714, & traduite de l'Italien par l'éditeur de ce Recueil.* Elle contient des particularités curieuses sur la Chine. Cet Empire est fertile en toutes sortes de grains; il produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle & du riz, qui est en général la nourriture des Chinois. Les légumes y sont si abondans qu'on les donne aux troupeaux; la terre les

produit deux ou trois fois chaque année dans la plupart des Provinces ; ce qui prouve autant l'industrie des peuples que la fécondité du sol. On sçait la réputation que les oranges de la Chine se sont acquise en Europe ; elles sont aussi communes que les pommes en Normandie, & à si bas prix, que pour dix sols on en peut avoir la charge d'un cheval. Le Thé, qui est la boisson ordinaire des Chinois (car il est rare qu'ils boivent de l'eau froide & pure) le Thé s'appelle *Theca* ; l'arbrisseau qui le produit s'étend en petites branches ; sa fleur tire sur le jaune & a l'odeur de la violette. Cette odeur est sensible, lors même que la fleur est sèche. La première feuille naît & se cueille au Printemps, parce qu'alors elle est plus molle & plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, & on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton : on la transporte par tout l'Empire dans des boîtes de plomb garnies d'osier & de roseaux. Il y a du Thé plus ou moins estimé ; celui que nous appellons *Impérial* est le plus

chées. Il faut remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur Thé, & que celui qu'on apporte en Europe, qui sur les lieux coute vingt-cinq à trente sols la livre, a souvent bouilli plus d'une fois dans les théïères Chinoises. Les Naturels prétendent que l'on doit boire le Thé, sur-tout le verd, sans sucre; ceux qui y trouvent trop d'amertume se contentent de mettre dans la bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. Les Chinois ne prennent le Thé qu'en petite quantité à la fois & dans de très-petites tasses; ils prétendent que cette boisson, prise abondamment comme nous faisons, ne nous fait pas tout l'effet qu'elle devroit produire, si nous en usions à petits coups & souvent.

L'usage de la porcelaine est général par toute la Chine; mais la plus belle se fabrique à King-te-Tching. Ce Bourg, où sont les vrais ouvriers de la porcelaine, est aussi peuplé que les plus grandes Villes de la Chine; il ne lui manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de Ville; on

y compte

y compte plus d'un million d'ames.

On trouve dans la Province de Nankin la matière dont on fait la porcelaine; mais, comme les eaux n'y sont pas propres pour la pêtrir, on la transporte à King-te-Tching. Les paysans de cet endroit fabriquent tous les ouvrages de cette belle matière qu'on vend dans le Royaume. C'est un travail long & pénible, & il est difficile de comprendre comment ils peuvent vendre cette porcelaine à si bas prix. La plus rare & la plus précieuse est la jaune; elle est réservée à l'Empereur. Cette couleur, en quelqu'ouvrage que ce soit, est affectée au Souverain. Les meubles en vernis, tant estimés en Europe, sont très-communs à la Chine & à très-grand marché. Cependant, si l'on demandoit aux ouvriers des Dessins qu'ils n'ont pas coutume d'exécuter, ils se feroient payer très-cher. Ce vernis est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre, qui ne croît qu'à la Chine & au Japon. Les Hollandois ont vainement essayé de transporter cette gomme en Europe; elle perd sa force au bout de six mois. Tous les meubles en Chine

ſont enduits de ce vernis, qui eſt à l'épreuve de l'eau bouillante.

Parmi les ragoûts des Chinois, preſque tous ſi différens des nôtres, « il y » en a, dit le P. *Laureati* au Baron *de* » *Zea*, dont vous n'oſeriez manger, » & dont je me régale quelquefois » avec plaiſir. Ce ſont des nerfs de » cerf & des nids d'oiſeaux accommo- » dés d'une manière particulière. Ces » nerfs ſont expoſés au ſoleil pendant » l'été, & conſervés avec de la fleur » de poivre & du macis. Lorſqu'on » veut les apprêter, on les met dans » de l'eau de riz pour les amollir, & » on les fait cuire dans du jus de che- » vreau, aſſaiſonné de pluſieurs épi- » ceries. Les nids d'oiſeaux viennent » du Japon, & ſont de la groſſeur d'un » œuf de poule. La matière en eſt in- » connue; mais elle reſſemble beau- » coup à la mèche qu'on tire du ſu- » reau, ou à la pâte filée de Gênes ou » de Milan; le goût en feroit inſipide » s'il n'étoit relevé par les épiceries » qu'on y mêle. C'eſt le plat le plus » chéri des Chinois. Ils font auſſi une » certaine pâte de riz qu'ils filent, & » que nous appellons *vermicelle* de riz.

» Ces trois mets sont, à mon avis, » très-supportables ».

La Chine est pleine de reptiles très-dangereux. On y trouve des couleuvres & des vipères dont le poison est très-actif. Il y en a dont on n'a pas plutôt été mordu que le corps s'enfle d'une manière terrible ; le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, par la bouche, par les narines, & même par les ongles. Mais, comme l'humeur pestilentielle s'évapore avec le sang, les morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux. N'en eut-on été mordu qu'au bout du pied, à l'instant le poison monte à la tête, & se répand soudain dans toutes les ramifications ; il cause des défaillances, le delire & la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède contre la morsure de ces redoutables animaux.

Ce que certains voyageurs ont dit du *Gin-Niung* ou l'*Homme Ours*, qui est dans les déserts de la Province de *Chen-si*, ne doit s'entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton, comparée à la stature

humaine ; il n'eſt pas moins certain que le *Ma-lon* ou *Cheval-Cerf* n'eſt qu'une eſpèce de cerf plus haut & plus long que les chevaux de la Province d'*Yunnan*. De même, ce que l'on rapporte conſtamment de l'animal appellé *Sinſin*, n'eſt qu'une eſpèce de ſinge, tel que le P. *Laureati* dit « avoir » vu ſouvent. Il diffère des autres par » ſa grandeur, qui eſt égale à celle » d'un homme d'une taille médiocre, » par une plus juſte conformité d'ac» tions preſque humaines, & par une » grande facilité à marcher ſur les deux » pieds de derrière ». Ce qu'on dit du daim odoriférant de la Chine eſt plus certain. Cet animal curieux habite plus ſouvent les Provinces Méridionales. C'eſt une eſpèce de daim ſans cornes, dont le poil tire ſur le noir. Sa bourſe, qui eſt pleine de muſc, eſt compoſée d'une pellicule très-fine, & couverte d'un poil fort délié. La chair en eſt très-bonne, & on la ſert ſur les meilleures tables.

On voit, dans la Province de Canton, & principalement ſur le penchant d'une montagne appellée Lo-Feor-Chan, des papillons ſi eſtimés, qu'on ne manque jamais de les en-

voyer à la Cour, où ils servent à certains ornemens du Palais. Leurs couleurs sont extraordinairement variées, & d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que les nôtres, & ont des aîles beaucoup plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant quatre jours, & ils s'y laissent prendre sans peine. Ce n'est que sur le soir qu'ils commencent à voltiger à peu-près comme les chauve-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs aîles.

Le poisson le plus curieux, sans contredit, est celui qu'on appelle *Kin-yu* ou *Poisson d'or*. On le nourrit dans de petits étangs, dont les maisons de plaisance des Princes & des Grands Seigneurs de la Cour sont embellies, ou dans des vases larges & profonds dont on orne communément les cours des maisons. On ne met dans ces bassins que les plus petits qu'on peut trouver ; plus ils sont minces & déliés, plus ils paroissent beaux. Ils sont d'un rouge doux & tempéré, & comme semés de poudre d'or, sur-tout vers la queue, qui a deux ou trois pointes,

On en voit aussi d'une blancheur argentée, d'autres qui sont blancs & marqués de taches rouges. Ils sont tous d'une vivacité & d'une agilité surprenantes; ils aiment à se jouer sur la surface de l'eau. Mais leur petitesse les rend si sensibles aux moindres injures de l'air & aux secousses mêmes un peu violentes du vase, qu'ils meurent aisément & en grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs sont de diverses grandeurs, & on les accoutume à venir sur l'eau au bruit d'une *Cliquette* dont joue celui qui leur porte à manger. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est qu'on prétend qu'il ne faut rien leur donner pendant l'hyver, si on veut les entretenir en bon état. Il est certain qu'on les laisse manquer de nourriture pendant trois ou quatre mois que le froid dure. De quoi vivent-ils? C'est ce qui n'est pas facile à deviner. On peut conjecturer que ceux qui sont sous la glace durant l'hyver trouvent des racines dont le fond des étangs est plein, ou de petits vers, ou d'autres alimens dont ils s'accommodent. Mais ceux qu'on retire des cours, & qu'on garde l'hyver dans un appartement, sans qu'on prenne le

moindre soin d'eux, ne laissent pas, à la renaissance du printemps, lorsqu'on les remet dans leur ancien bassin, de se jouer avec la même force & la même gaîté que l'année précédente. Ces jolis poissons sont devenus communs à Paris. Ils s'y multiplient très-bien; on en voit, non-seulement dans les bassins qui décorent quelques jardins, mais dans plusieurs maisons particulières; ils vivent & se plaisent dans des bocaux remplis d'eau qu'on place sur les cheminées ou ailleurs.

Pour répondre aux questions que le Baron *de Zea* avoit faites au P. *Laureati* sur l'état de la Religion à *Emouy*, où ce Missionnaire avoit long-temps résidé, voici le détail que ce Père lui en donne. Ce Pays est celui de toute l'Asie où la superstition a érigé à l'Esprit de Mensonge les Temples les plus beaux & les plus somptueux. Les plus remarquables sont au-dehors des Villes, & l'on commet aux Bonzes qui les habitent le soin de les entretenir. Les Edifices ou Pagodes sont plus ou moins grands, selon les richesses ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils sont ordinairement situés sur le penchant

des montagnes, & il semble que, dans la construction de ces bâtimens, les Chinois veuillent tout donner à l'art, & rien à la nature. Quoique les montagnes soient arides, les Bonzes entretiennent dans ces Pagodes un printemps éternel; ce sont des solitudes charmantes. Un Bonze, convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, est puni très-sévèrement. Ses Confrères sont ses bourreaux, & vengent en apparence l'injure faite à leur Secte, en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes, ou qu'ils brûlent de commettre. On met au col du coupable un ais fort pesant, & on le traîne par la ville pendant une Lune entière, en le frappant continuellement. Au reste, ces châtimens sont rares, & les Bonzes ont autant d'adresse à cacher leurs passions que d'ardeur à les satisfaire. L'histoire que rapporte le Missionnaire en est une preuve frappante. La fille d'un Docteur Chinois étant allée faire sa prière dans un de ces Temples avec deux Suivantes, disparut tout à coup: le père, indigné, soupçonnant les Bonzes de ce rapt, fait investir l'habitation par des troupes que le Général Tartare

lui avoit données. Après bien des recherches inutiles dans tous les réduits du Pagode, on entend des cris confus sortir du creux d'un rocher. On s'avance, & l'on apperçoit une porte de fer qui fermoit l'entrée d'une grotte. Le Commandant, l'ayant fait abattre, pénètre dans un souterrein, où il trouve la fille du Docteur & plus de trente autres femmes, qui y étoient détenues. A peine furent-elles mises en liberté, que le Général fit mettre le feu aux quatre coins de cet indigne édifice, & brûla le Temple, l'Autel, les Dieux & leurs Ministres.

Trois Lettres du Père *F. Bourgeois*, qui jouit à Pékin de la plus grande considération, ajoutent à cette esquisse de l'Histoire Naturelle & Religieuse de la Chine. Il partit du Port-Louis le 15 Mars 1767. Sa première Lettre est datée de Canton le premier Septembre de la même année. J'ai vû peu de relations aussi intéressantes, & pour le fond des choses & pour l'agrément du style. Il faut avoir le cœur bien grand & l'esprit bien libre pour employer des crayons aussi gais à six mille lieues de sa patrie & de ses

amis : que de choses à recueillir dans cette Lettre charmante ! »Nous passâ-» mes, dit le Père *Bourgeois*, le Tro-» pique du Capricorne le 8 Mai. Ce » jour là même nous eûmes un specta-» cle qui nous amusa. Sur les dix heu-» res du soir notre vaisseau, qui alloit » avec la rapidité d'une flèche, heur-» ta une baleine monstrueuse. L'ani-» mal crut apparemment qu'il avoit » affaire à un ennemi qu'il falloit com-» battre ; il s'escrima long-temps au-» tour du navire. On estima que cette » baleine avoit en longueur plus de la » moitié du *Beaumont*, vaisseau qui » est de 145 pieds de Roi ; elle étoit » grosse à proportion ; &, tandis qu'elle » nous jettoit au nez des torrens d'eau » salée par des trous qu'elle a sur le » dos, je répétois ces belles paroles » du Cantique des trois enfans dans » la fournaise de Babilone : *Benedicite* » *Cete*, *&c.*

Le 17 Août, à la pointe du jour, le Père *Bourgeois* se trouva à la bouche du *Kiang* : c'est l'entrée de la Chine. Le bras de la rivière par lequel on remonte, n'a dans cet endroit qu'un quart de lieue de large : il est défendu par deux Forts si petits & si miséra-

bles, qu'ils ne méritent pas un si beau nom. Un moment après on voit à découvert une de ces fameuses Tours qui sont disposées de façon qu'en vingt-quatre heures l'Empereur peut sçavoir ce qui se passe à Canton, quoiqu'il en soit éloigné de plus de six cens lieues. Cette Tour est de huit étages; les dehors, qui sont de porcelaine, sont ornés de diverses figures; au-dedans elle est revêtue de marbre très-poli de différentes couleurs. On a pratiqué dans l'épaisseur du mur un escalier par lequel on monte à tous les étages, & de là sur de belles galleries de marbre, ornées de grilles de fer doré, qui embellissent les saillies dont la Tour est environnée. On voit au coin de chaque gallerie de petites cloches suspendues, qui, agitées par le vent, rendent un son assez agréable.

Personne jusqu'ici n'a peint les Chinois avec autant d'exactitude, de sagesse & de vérité que le respectable Missionnaire dont je vous transcris quelques traits. Les Chinois, dit-il, tels qu'on les voit à Canton, sont à peu-près ce qu'on s'en figure en Eu-

rope. On peut cependant dire d'eux ce qu'on dit des particuliers, qu'ils perdent à être vus de trop près. On exagère dans les Tableaux la petitesse de leurs yeux & la façon dont ils sont taillés. Sur cent, on en trouve au moins vingt qu'on déguiseroit en Européens de façon à les croire tels : & il le faut bien, dit le Père *Bourgeois*, sans quoi il seroit impossible aux Missionnaires d'entrer dans les terres ; parce qu'à tout moment, pour passer, ils sont obligés de se présenter à des Douaniers, qui ont bonne vue. Ce qui trahit le plus à la Chine un Européen, ce sont des yeux bleus. Le Père *du Halde* flatte beaucoup les Chinois dans le portrait qu'il en fait. Ces Peuples ont tous les vices, l'orgueil principalement : ils ne sont cependant pas cruels Les Chinois sont grands imitateurs : mais ils n'ont pas un certain génie. A Canton, les trois quarts & demi ne portent, pour tous habits, pour tous vêtemens, que des caleçons ; il faut avouer aussi que les chaleurs y sont excessives. On a raison quand on dit que la Chine est prodigieusement peuplée ; dans Canton, & sur la rivière, il y a un

million d'ames ; il y en a autant dans un village qu'on peut dire voisin, puisqu'il n'en est éloigné que de cinq ou six lieues.

Le Père *Bourgeois*, ayant été nommé pour paroître à la Cour en qualité de *Sçavant*, fait la description de la route de Canton à la Capitale & de la manière de voyager sous les auspices de l'Empereur. » Nous remontons d'abord la rivière de Canton l'espace de 150 lieues dans les crues d'eau qui, en hyver, sont subites, considérables & très-dangereuses. Il faut quarante hommes pour tirer le bateau. Ils attachent toutes leurs cordes à une seule & même corde qui tient au bateau. Si celle-ci manque, le petit équipage est perdu. A cent cinquante lieues d'ici on trouve une montagne & des gens qui vous mettent au-delà ; c'est l'affaire d'un jour ; puis on descend une belle rivière qui coule vers Péking, mais qui en est à trois cens lieues ; alors il faut des mulets. Vous avez beau dire que vous aimeriez mieux aller à pied, on vous répond qu'il faut vous ressouvenir que vous êtes Officier de

» l'Empereur, & de quel Empereur!
» Encore si ce grand Empereur four-
» nissoit à la dépense, mais non; il
» ne donne que le tiers de ce qu'il
» faut pour aller à lui comme il veut
» qu'on y aille; la Providence fait
» le reste. »

Dans sa seconde Lettre, datée de Pékin du 15 Octobre 1769, le Père *Bourgeois* fait la relation des troubles nouvellement excités contre la Religion à la Chine, & de la fermeté des Grands & du Peuple à soutenir leur créance malgré les plus pressans dangers. Il rapporte aussi la mort du célèbre Frère *Altiret*, arrivée l'année précédente. La Peinture, & tous ceux qui s'intéressent à ce bel Art, doivent des regrets à un des meilleurs Artistes qui aient paru en ce genre: ses rares talens l'ont fait connoître de toute l'Europe; & si des vues supérieures de zèle ne l'eussent attiré à la Chine, il n'est pas douteux qu'il n'eût égalé les plus grands Maîtres de Rome & de Paris. L'Empereur l'aimoit; il estimoit ses Tableaux au-dessus de tout. Un jour, pour lui témoigner sa satisfaction, il voulut le créer *Mandarin*. Le Frère *Altiret* refusa cette

distinction ; &, quoique, pour l'ordinaire, quiconque n'accepte pas sur le champ ces sortes de graces, soit puni de mort, le Frère fut assez heureux pour ne pas irriter le Monarque. » Ses » belles Peintures, ajoute le Père » *Bourgeois*, sont dans deux Palais où » il n'est permis à personne d'entrer. » Je n'en ai vû qu'une de lui ; c'est » le tableau de l'Ange Gardien qui est » dans la chapelle des jeunes Néophi» tes. On ne se lasse pas de le regar» der ; &, si je m'en croyois, j'en » ferois ici la description...... Le » Frère *Altiret* avoit du feu, de » la vivacité, beaucoup d'esprit & » un caractère charmant ; ce qui, » dans une Communauté de sept ou » huit personnes, isolées de tout » l'Univers, doit être regardé comme » quelque chose de bien précieux. »

Je voudrois pouvoir vous transcrire, Monsieur, plusieurs autres morceaux curieux que j'ai trouvés dans cette Lettre du Père *Bourgeois* & dans une autre de la même main. Tout y annonce un Philosophe dont le coup d'œil est sûr, une belle ame, un Missionnaire plein de zèle.

Une lettre du Pere *Nuntius de Horta*

Jésuite Italien *, nous apprend des particularités curieuses sur le Royaume de Tonquin. Les Tonquinois mangent très-souvent ensemble, & c'est pendant leurs repas qu'ils traitent ordinairement de leurs affaires, comme nos bons ayeux. Au lieu de fourchettes ils se servent de petits bâtons d'ivoire ou d'ébène, dont les extrémités sont d'or ou d'argent. Ils ne touchent jamais rien avec les doigts : de-là vient qu'ils ne se lavent point les mains avant ni après le repas. On ne peut mieux comparer ces peuples à table qu'aux Musiciens d'une orchestre : il semble qu'ils mangent en cadence, & que tous leurs mouvemens des bras & de la tête dépendent de quelques règles particulières. Leurs tables sont nues, sans nappes & sans serviettes, entourées seulement de longs tapis brodés qui pendent jusqu'à terre. Chacun a sa table, à moins que le grand nombre des convives ne les oblige de s'asseoir deux à la même : on les sert toutes également, & on les couvre de plusieurs petits plats, les Tonqui-

* Ce Missionnaire a été arrêté au Tonquin & jetté dans les fers en 1766. On ne sçait encore rien de positif sur son sort.

nois préférant la variété à une abondance superflue. Celui qui veut inviter quelqu'un lui envoye la veille un petit cahier où se trouve l'ordonnance du repas. En voici un que le Père *Horta* dit avoir vu : *Chao-Ting a préparé un repas de quelques herbes, a nettoyé ses verres & rendu sa maison propre, afin que Se-Tong vienne le récréer par les charmes de sa conversation & par l'éloquence de sa doctrine ; il le prie de lui accorder cette divine satisfaction.*

Il arrive souvent que, pour amuser les convives, l'hôte fait jouer la Comédie pendant le repas : c'est un divertissement mêlé de la plus effroyable musique. Les instrumens sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigu & assez désagréable, un tambour fait de peaux de buffle qu'ils battent tantôt avec le pied, tantôt avec des bâtons semblables à ceux dont se servent les Trivelins d'Italie ; enfin des flûtes dont le son est plus lugubre que touchant. La voix des Musiciens est analogue à la musique instrumentale. Les Acteurs sont de jeunes garçons depuis douze jusqu'à quinze ans. » Je ne sçaurois prononcer, dit » le Missionnaire, si leurs pièces de

» théâtre ſont bonnes ou mauvaiſes,
» ni quelles en ſont les règles : la ſcène
» m'a toujours paru tragique ; j'en
» juge par les pleurs continuels des
» Acteurs, & par les meurtres feints
» qui s'y commettent. La mémoire de
» ces enfans m'a ſurpris : ils ſçavent
» par cœur juſqu'à quarante à cin-
» quante Comédies, dont la plus
» courte dure ordinairement cinq
» heures. Ils traînent par-tout leur
» théâtre ; &, quand ils ſont appellés,
» ils préſentent le volume de leurs
» Comédies, & ſi-tôt qu'on a choiſi la
» Pièce qu'on veut voir, ils la jouent
» ſur le champ ſans autre préparation.
» Vers le milieu du repas, un Comé-
» dien fait le tour des tables, & de-
» mande à chacun quelque petite ré-
» compenſe. Les Valets de la maiſon
» font la même choſe, & portent au
» Maître l'argent qu'ils ont reçu. On
» étale enſuite, aux yeux des convi-
» ves, un nouveau repas qui eſt
» deſtiné pour leurs Domeſtiques.

Le pays eſt plein de gibier, comme cerfs, gazelles, chèvres ſauvages, paons, faiſans, &c. La chaſſe eſt libre, mais très-dangereuſe à cauſe de la

grande quantité de tigres, d'éléphans, de rhinoceros & d'autres animaux qui peuplent les forêts. Les animaux domestiques qu'on y élève sont le cheval pour les voyages, le buffle pour les labours, le bœuf, le cochon, la chèvre, la poule, l'oie & le canard. Les Tonquinois ont peu de bons fruits: l'ananas & les oranges de différentes sortes sont les meilleurs. Ils ne cultivent pas la vigne, quoiqu'elle soit une production naturelle de leur terre: ils ne sont pas riches en légumes, & il ne paroît pas qu'ils soient fort jaloux d'en avoir.

L'Editeur a placé à la suite de ces différentes relations *un Mémoire concernant l'établissement d'une Mission dans les Royaumes de Loango & de Kakongo en Afrique*. Les personnes qui voudront contribuer à cette bonne œuvre pourront confier leurs aumônes, ou aux Missionnaires pendant qu'ils demeureront à Paris, ou à M. le Procureur du Séminaire de Saint Nicolas-du-Chardonnet, rue Saint Victor. Le volume est terminé par une lettre écrite à *M. Savary, Agent général des affaires du Duc de Mantoue en France*: elle est

datée de Baſſora, du 19 Octobre 1675. Vous y trouverez quelques particularités ſur Baſſora, Alep, Bagdad, &c.

Le ſtyle de ces lettres eſt ſimple, tel que le demande la profeſſion de ceux qui les écrivent : ce n'eſt pas qu'on n'y rencontre de temps en temps des morceaux pleins d'éloquence & de chaleur, des caractères bien ſaiſis & bien peints, des penſées heureuſes, révêtues de tous les charmes du diſcours. Mais le principal mérite de cet ouvrage conſiſte dans la variété, dans la vérité, dans la ſolidité & dans l'utilité des matières qu'on y traite. On prie les perſonnes qui ſont dépoſitaires de quelques lettres des Miſſionnaires de vouloir bien en donner communication au Libraire qui vend ce 29e. Recueil. Le 30e. & le 31e. ſont ſous preſſe, même format & même caractère que celui des vingt-huit volumes précédens.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Novembre 1772.

Fautes à corriger dans le No. précédent.

Page 238, ligne 24, *mais elle ne donne pas*, liſez *mais qu'elle ne donne pas.*

Page 239 ligne 7, *le plus vertueux*, liſez *mais le plus vertueux.*

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE SIXIÈME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.

Fin de la Table des Matières de ce sixième Volume de l'Année Littéraire 1772.